

Colonel HARDY DE PÉRINI

BATAILLES FRANÇAISES

De FRANÇOIS II à LOUIS XIII  
1562 à 1620



CHATEAUROUX

M. J. BOUCHARD AU  
2, RUE GUTENBERG

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

# BATAILLES FRANÇAISES

Colonel HARDY DE PÉRINI

# BATAILLES FRANÇAISES

De FRANÇOIS II à LOUIS XIII  
1562 à 1620



CHATEAURoux

A. MAJESTÉ & L. BOUCHARDEAU  
2, RUE GUTENBERG

Tous droits de traduction et de reproduction réservés



DREUX, 1562

SAINT-DENIS, 1567. JARNAC, 1569

MONCONTOUR, 1569. COUTRAS, 1587. ARQUES, 1589

IVRY, 1590. AUMALE, 1592. FONTAINE-FRANÇAISE, 1595

DOULLENS, 1595. SAINT-SAUVEUR, 1597

LES PONTS-DE-CE, 1620

# BATAILLES FRANÇAISES

---

## DEUXIÈME SÉRIE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LA GUERRE CIVILE

Alliances avec l'étranger. — Méthodes de guerre de 1562. — Le Triumvirat. — Campagne de 1562. — Bataille de Dreux. — Edit d'Amboise. — Reprise du Havre aux Anglais. — Les corporeaux.

#### ALLIANCES AVEC L'ÉTRANGER

Les mêmes hommes qui, en 1539, reprochaient à Henri II de rendre au roi d'Espagne et à la reine d'Angleterre des villes chèrement conquises, empruntèrent à ces souverains de l'argent et des soldats, pour entretenir la guerre en France et y amonceler les ruines, au profit de leur ambition ou de leurs vengeances.

Elisabeth demanda des gages aux protestants ; ils lui livrèrent Dieppe et Le Havre, en lui promettant Calais. En revanche, les catholiques ouvrirent Rouen et Paris aux capitaines de Philippe II.

Ces crimes contre la Patrie étaient commis ouvertement au nom de la Religion. Des ambassadeurs anglais ou espagnols suivaient les armées rivales, dirigeaient les opérations, attisaient les haines et déchiraient les

traités de paix. Ils avaient mission de faire couler le sang français et s'en acquittaient en conscience.

« Puisque le roi d'Espagne trouve son compte et son profit à entretenir les papistes de France comme son propre parti, écrivait Trockmorton, l'ambassadeur d'Elisabeth, il importe que la reine agisse de même pour les protestants et qu'elle en fasse son parti ! »

C'est pour la querelle du roi d'Espagne et de la reine d'Angleterre que les Français ont combattu de 1562 à 1594. Jamais, peut-être, ils n'ont montré plus de courage, de persévérance et de qualités militaires.

#### MÉTHODES DE GUERRE DE 1562

Dès la première campagne, la stratégie et la tactique se transforment à la fois. Au lieu de grandes et lourdes armées, qui emploient toute une campagne à prendre ou à secourir une seule place, de petits corps, très mobiles, tentent des pointes hardies ou exécutent des retraites savantes. Les généraux apprennent à compter avec l'imprévu, à improviser des ressources et surtout à combiner les trois armes dans les ordres de marche ou les formations de combat.

Dans *l'infanterie*, la proportion des armes à feu augmente et celle des piquiers cuirassés diminue. Le gros bataillon de François I<sup>er</sup> et de Henri II se morcelle en unités de combat manœuvrières, qui ont plus d'élan, plus d'initiative, se dispersent facilement en tirailleurs et savent opérer de concert avec la cavalerie.

Il y a trois espèces distinctes de cavalerie :

1<sup>o</sup> La *gendarmerie* ; pour se garantir des arquebu-

rades, elle s'est revêtue de « véritables onclumes, » qui rendent sa remonte très difficile. Pendant beaucoup de temps à s'armer, elle est souvent surprise ou elle arrive trop tard.

Cependant, comme l'armure est une tradition chevaleresque, une partie de la noblesse la conserve pour charger en holo sur un rang, la lance sous l'aisselle (Fig. 1). On commence la charge au pas; on passe au petit galop, puis, à 60 pas, on donne carrière en pleine course.



Fig. 1.

2° Les *cheval-légers* ; gentilshommes pour la plupart, ils portent l'armet, la demi-armure, et ont remplacé définitivement la lance par le pistolet, « qui perce, tue, porte la crainte avec soi et dont les hommes les plus faibles, pourvu qu'ils aient du courage, se peuvent bien servir, même sur des méchants chevaux. » (*Tacannes.*)



Fig. 2.

Les *cheval-légers* se forment, comme les *reitres*, en escadrons rectangulaires de 40 à 400 chevaux, bien serrés ; ils chargent au trot et ne prennent le galop que pour *chasser* l'ennemi en fuite.

Le pistolet ne doit être tiré qu'à bout portant, à *brâ-le-bourre*.

3° La *cavalerie légère* ; les *arquebusiers* et les *carabins* portent le morion, le pectoral et la dossière. Quelquefois même ils n'ont qu'une cuirasse de buffle, pour alléger leurs chevaux et pouvoir manier plus aisément leurs légères arquebuses à mèche ou à rouet, qu'ils rechargent aux allures vives.

« Les *compagnies d'arquebusiers* vont aux entreprises et font les dégâts ; elles sont grandement nécessaires pour former les avant-postes des méchants logis, couvrir la cavalerie et lui donner le temps de monter à cheval. Postés dans une église, à une demi-lieue de la tête de l'armée, les *arquebusiers* empêchent les sur-

prises et leur perte est sans importance. » (*Tarannes.*)

Les *carabins*, montés comme les cheveu-légers, sont utiles pour faire sortir la cavalerie ennemie de sa position, s'ils savent s'avancer et se retirer à propos. « Mais tirant à cheval, ils ne font rien qui vaille; il faut les contraindre à mettre pied à terre. »

Les *argoulets* sont les batteurs d'estrade, les bandits à cheval que les généraux emploient aux vilaines besognes. Mal armés, mal montés, recrutés parmi les aventuriers de toutes nations, ils sont la terreur des paysans, qui les appellent *croque-moutons*.

Le rôle de la cavalerie légère étant l'offensive, on la

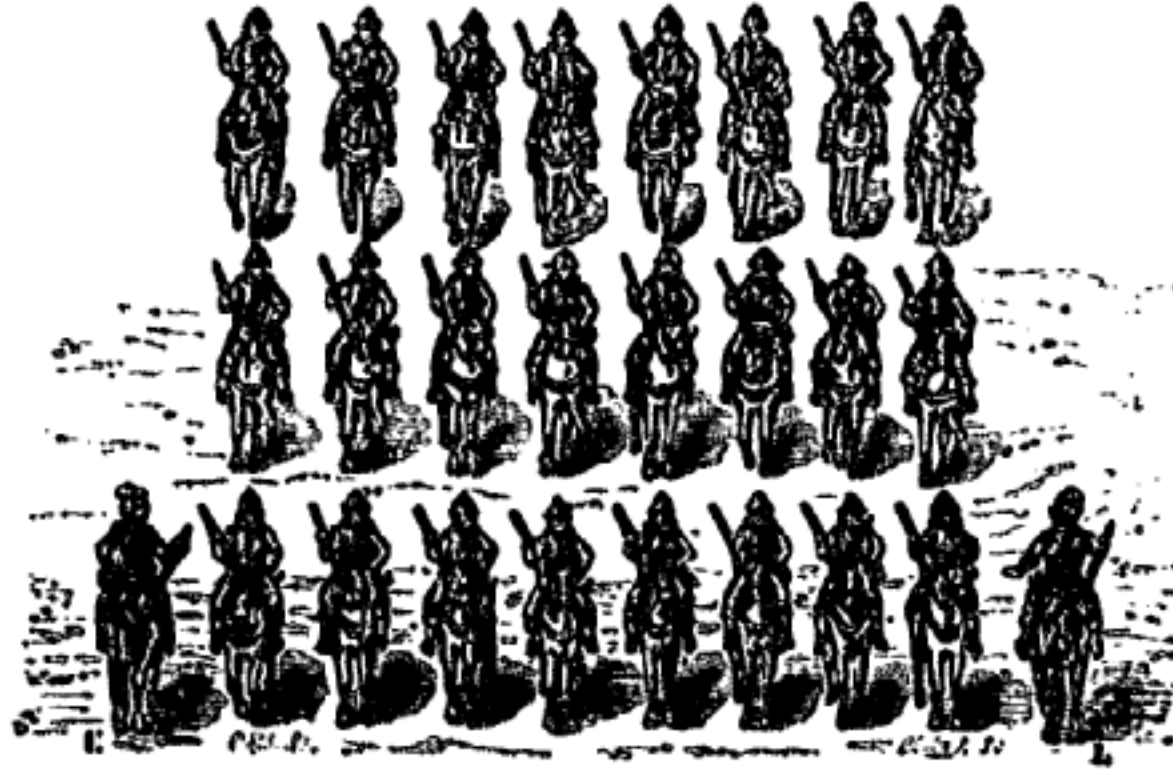


Fig. 3.

fractionne en petites troupes de 3 à 8 rangs de huit cavaliers, largement espacés. (*C. capitaine, L. lieutenant.*)

Les rangs rompent successivement pour charger, et chaque cavalier, après avoir tiré, vient se placer derrière son chef de file, au dernier rang de l'escadron.

Toute la cavalerie est exercée au *caracol*, que l'escadron, au moment où il est chargé par l'ennemi, exécute de deux manières :

1° Il converse brusquement à droite ou à gauche, pour laisser passer la furie de l'agresseur, achève la volte, prend l'ennemi en flanc et le charge à son tour ;

2° L'escadron s'ouvre, en son milieu, pour livrer passage à l'escadron ennemi ; puis chaque demi-escadron, après avoir exécuté un tour complet sur sa file extérieure, attaque un des flancs de l'adversaire.

Désormais on combinera l'infanterie et la cavalerie. « Les arquebusiers à pied, dit Tavannes, sont nécessaires à la cavalerie, parce qu'ils estropient les chevaux et les hommes du premier rang ennemi, et qu'ainsi les plus valeureux sont mis hors de combat, au moment décisif de la charge. On fait marcher ces arquebusiers sur les flancs de l'escadron ou devant lui ; quelquefois on les couvre par un rang de cavaliers. Les tirours à pied, disposés sur 3 rangs, doivent exécuter des *feux d'ensemble* à 50 pas de l'ennemi ; la cavalerie ne se porte en avant qu'après la décharge des arquebusiers.

« Gens de pied et gens de cheval ont une arme favorite, l'épée, utile à tous, et principalement aux vaillants, qui s'en savent aider dans la mêlée. »

Voici (fig. 1), d'après la précieuse collection de Pierrefonds, le type authentique de l'arquebuse à mèche, de l'épée de fantassin et de l'estoc de cavalier usités en 1562.

L'artillerie coûte cher, elle est lourde ; c'est un embarras dans les marches rapides ; aussi la trouve-t-on en très minime proportion dans les armées des deux partis. Elle ne reprendra son importance qu'avec Sully, quand Henri IV aura pacifié la France et reconstitué l'armée nationale.



La *tactique de marche* devient pour les généraux le principal élément de succès. On commence à guerroyer avec les jambes du soldat autant qu'avec son sang, et les armées font jusqu'à 18 lieues par jour, au lieu de 5.

Une *discipline sévère* est imposée à ces troupes, qui n'ont le plus souvent ni solde ni distributions régulières, et qui se battent par fanatisme ou par point d'honneur. Enfin la pénurie développe encore l'esprit de *ressource*, qui a, de tout temps, caractérisé le soldat français.

#### LE TRIUMVIRAT (1562)

La guerre civile commença au mois de mars 1562.

La couronne étant échue successivement à deux enfants, François II et Charles IX, mal dirigés par leur mère Catherine de Médicis, François de Guise s'était emparé de l'autorité royale. Le

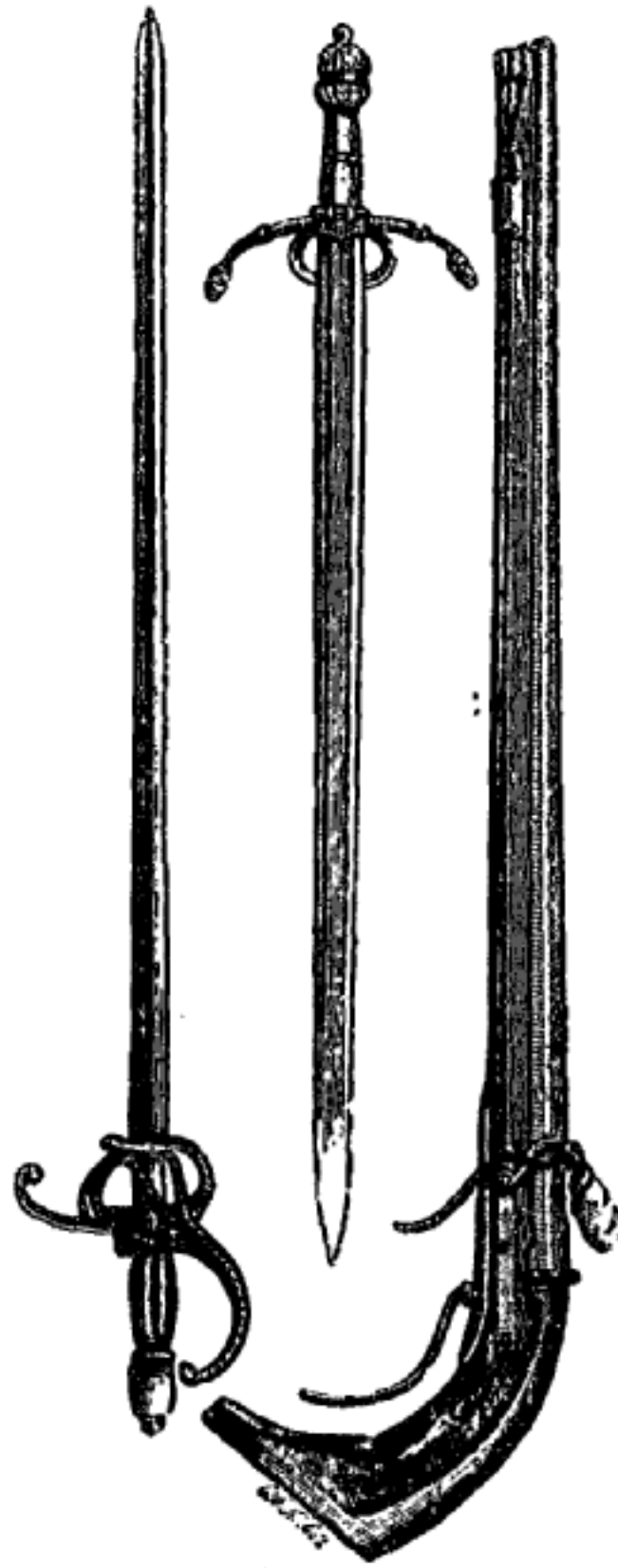


Fig. 1.



duc, pour être le plus fort dans cette cour corrompue, livrée à des ambitions effrénées, s'associa le connétable Anne de Montmorency et le maréchal de Saint-André, en laissant au premier prince du sang, Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le titre fictif de lieutenant général du royaume.

Ce *triumvirat* continua la persécution religieuse, tristement inaugurée par François I<sup>er</sup>, et les calvinistes de l'Ouest, du Centre et du Midi, prirent les armes au nom de la liberté de conscience. Leurs chefs, Louis de Bourbon, prince de Condé, colonel général de l'infanterie *au delà des monts*, et Gaspard de Coligny, amiral de France, rassemblèrent l'armée des mécontents à Orléans, pendant que François d'Andelot, frère de Coligny et colonel général de l'infanterie *en deçà des monts*, allait demander des renforts aux princes luthériens d'Allemagne.

François de Guise s'était préparé à la guerre avec son habileté et sa diligence habituelles.

« S'entendant à l'infanterie et l'aimant autant qu'un homme de France, encore qu'il n'y eût été nourri, » il forma les vieilles enseignes de Picardie, de Champagne et de Piémont, restées fidèles au roi, en trois *régiments temporaires*, semblables aux tercios espagnols.

Chaque régiment eut un effectif de 2.300 piquiers ou arquebusiers, répartis en 3 bandes de 4 compagnies. Une 1<sup>re</sup> compagnie, de 100 vétérans, devait, après le licenciement de l'armée, former le *dépôt du régiment* et en conserver les traditions.

Le cadre de la compagnie comprenait un capitaine, qui en était le chef et l'administrateur, un lieutenant, un enseigne (fig. 5), deux sergents, un fourrier, quatre caporaux, un tambour et un fifre. Un des capitaines, avec

le titre de *mestre de camp*, commandait le régiment et lui donnait son nom. Les premiers *mestres de camp* furent Richelieu, Sarlabous et Remello. Sans s'occuper de leur naissance, le duc de Guise, qui se connaissait en capitaines, avait choisi les plus vaillants et les plus expérimentés des officiers de fortune.

Sur le modèle de ces corps d'élite, qui ne devaient pas quitter le roi, cinq autres régiments furent organisés avec des bandes aguerries, pour tenir la campagne dans les provinces et y renforcer les *légions provinciales*.

Les vieilles bandes qui tenaient garnison dans les Trois-Evêchés et le Boulonnais furent conservées sans modification.



D'après Philippoteaux Fig. 3.

François de Guise songeait à organiser une *infanterie légère*. « Il voulait 1.500 jeunes soldats ayant un peu pratiqué la guerre (Basques, Biscariens, Provençaux, Béarnais, Gascons ou Espagnols), bien légers de viande et de graisse, maigrelets, dispos et bien ingambes, qui volassent des pieds, ayant de bonnes arquebuses de Milan, pas trop lourdes, de beau calibre et de bonne trempe pour ne pas crever. Il voulait que leur poudre fût bonne et fine, pour tirer d'assez loin et faire grande fauchée, et qu'ils eussent, au lieu de l'épée embarrassante et empêchant la légèreté, de grandes dagues comme en avaient autrefois nos enfants perdus.



Fig. 6.

Ces gentils *fantassins*, menés par de bons sergents, légers comme eux, et par quelques jeunes capitaines un peu pratiques, devaient être départis en 4 ou 5 bonnes bandes et quelquefois par escadres. On verrait quel eschet ils feraient sur les gros bataillons, en les venant attaquer, de près ou d'assez loin, par des *sulres menues et fréquentes*. Ces arquebusiers légers, si on les voulait charger et assaillir, jugeraient, à l'œil, du moment de se retirer ou d'assaillir à nouveau, comme font les Espagnols, qui se comportent si galamment, en assaillant

et en se retirant à la mode des Arabes, très importuns et fâcheux en telles factions.

— « Par telle sorte, disait M. de Guise, nos gens auraient raison de ces gros bataillons de Suisses, qu'ils perceraient à jour et larderaient d'arquebusades comme canards. Ils en feraient de même sur les reîtres. » (*Brantôme.*)

Coligny, à l'exemple du duc de Guise, divisa l'infanterie protestante en 3 régiments-colonels.

Sur les 65 compagnies des ordonnances, « marchant en armes et grands chevaux, » un tiers à peine avait pris parti pour *la Religion*. Mais Condé rallia la plupart des cheveu-légers, qui avaient fait sous son commandement la rude campagne de 1557, et la jeune noblesse qui trouvait, comme lui, dans la Réforme l'attrait de la nouveauté, de l'indépendance et des aventures.

#### CAMPAGNE DE 1562

Le duc de Guise employa l'été de 1562 « à remettre en son obéissance toutes les grosses places de la Religion, fors Orléans, Lyon et Rouen ».

Après la prise de Bourges, il conduisit le jeune Charles IX en Normandie et assiégea Rouen, qu'il prit d'assaut, le 26 octobre.

A ce siège, Antoine de Bourbon reçut une arquebusade, dont il mourut, le 17 novembre, laissant à sa veuve, Jeanne d'Albret, un enfant de neuf ans qui devait être Henri IV.

Caen ouvrit ses portes à *l'armée du Roy*; Dieppe chassa sa garnison anglaise, et Philippe le Rhingrave, avec son régiment de 3.000 lansquenets et ses 4 cornettes de reîtres, alla resserrer dans le Havre les 7.000 Anglais du comte de Warwick.

Condé et Coligny jugèrent qu'il était temps d'agir. Ils sortirent d'Orléans, le 20 novembre, avec un millier de gentilshommes bien montés, 3 régiments d'artisans français, les 3.000 cavaliers et les 4.000 hommes de pied levés en Hesse par François d'Andelot, et ils marchèrent sur Paris, par Pithiviers, Etampes et Corbeil. Après une vaine tentative contre cette dernière ville, ils prirent position entre Vaugirard, Montrouge et Arcueil, et jetèrent l'alarme, le 28, dans le faubourg Saint-Victor.



Fig. 7.

Les triumvirs, surpris par ce coup d'audace, entrèrent en pourparlers avec Condé. Ils attendaient 22 vieilles enseignes espagnoles, promises par Philippe II, et quelques compagnies d'arquebusiers, envoyées de Gascogne par Blaise de Montluc. Quand ce renfort fut arrivé, ils rompirent les négociations; mais Condé décampa, le 10 décembre, et prit la route de Chartres. Le lendemain, l'armée catholique, forte de 19.000 hommes de pied,

2.000 chevaux et 22 pièces d'artillerie, se mit à la poursuite des protestants. Elle s'arrêta, le 14, à Etampes, dans le dessein de les couper d'Orléans.

Ce jour-là Condé campait à Saint-Arnould, sur la Reinarde, entre Dourdan et Rambouillet. Il voulait tenter, avec ses 8.000 hommes de pied, ses 5.000 cavaliers et ses 5 canons, une pointe rapide sur Paris, dégarni de troupes; mais Coligny et Trockmorton s'y opposèrent. L'amiral représenta le danger d'attaquer la grande ville, en laissant l'armée royale derrière soi, et l'ambassadeur d'Elisabeth déclara qu'il ne consentirait à payer les Hessois, qui réclamaient àprement leur solde, qu'en échange des ports les plus importants de la côte normande.

Condé se résigna à faire le voyage de Normandie. Son armée, tournant à l'ouest, alla, par Ablis et Gallardon, passer l'Eure à Maintenon; le corps de bataille coucha à Ormoy, le 17 décembre.

Mais le long convoi de *chariots à butin* que les reîtres traînaient à leur suite retarda la marche de l'avant-garde, et Coligny, qui la conduisait, dut loger à Néron, à quatre kilomètres en arrière d'Ormoy.

La journée du 18 fut employée à rétablir l'ordre de marche. Dans la soirée, l'armée protestante se réunit à Neuville-la-Mare, afin de se diriger, le lendemain, vers Tréon et y passer la Blaise.

Les triumvirs, informés du projet de Condé, « s'étaient bien assurés du chemin qu'il leur fallait tenir pour lui aller au devant et l'empêcher d'entrer en Normandie ». Puis, sans s'écarter du chemin couvert, ils avaient soigneusement conservé le contact avec son arrière-garde. Le 18, ils étaient à Mézières-en-Drouais, sur l'Eure.



« Après minuit, l'armée catholique, sans faire bruit de tambourins ni de trompettes, commença à passer la rivière sur deux petits et étroits passages, avec tant de diligence que l'artillerie même fut au delà de l'eau avant le jour. L'armée gagna incontinent, au sud de Dreux, le haut d'un coteau, dont le flanc droit était couvert de vignes et dont le centre était une plaine unie et bien spacieuse, s'étendant, *en baissant un bien fort peu*, vers la venue de M. le prince. Là furent pris place de bataille et logis, en attendant le bagage <sup>1</sup>. »

#### Bataille de Dreux (19 décembre 1562)

Quand Condé apprit « que ses ennemis étaient rassemblés à deux petites lieues françaises de son logis de Neuville, il résolut de les assaillir et combattre, bien qu'ils fussent de beaucoup les plus forts d'infanterie et d'artillerie, et qu'ils eussent la ville de Dreux et le village de Tréon pour leur retraite, avec une rivière à dos et un bois en flanc pour leur défense ». (*Coligny.*)

En conséquence, le prince monta à cheval à huit heures du matin, fit prendre les armes à son armée et la mit en marche vers Dreux, dans l'ordre suivant :

En *claireurs*, les 6 cornettes d'argoulets du capitaine La Curée ;

A l'*avant-garde*, commandée par Coligny, ayant pour maréchal de camp Antoine de Croy, prince de Porcien, 120 lances françaises, 5 cornettes de reîtres, 12 enseignes de lansquenets et 6 compagnies d'arquebusiers gascons ;

A la *bataille*, que Condé menait en personne, avec François de la Rochefoucauld pour maréchal de camp, 200 lances, les cheveu-légers et les gentilshommes vo-

1. *Mémoires-journaux du duc François de Guise.*

lontaires, 6 cornettes de reîtres, 6 enseignes de lansquenets et un bataillon français de 23 compagnies, escortant les 5 canons.

Le bagage fut laissé à Neuville.

Vers onze heures, la tête de colonne des protestants avait traversé Marville et longeait les bois de Maumus-

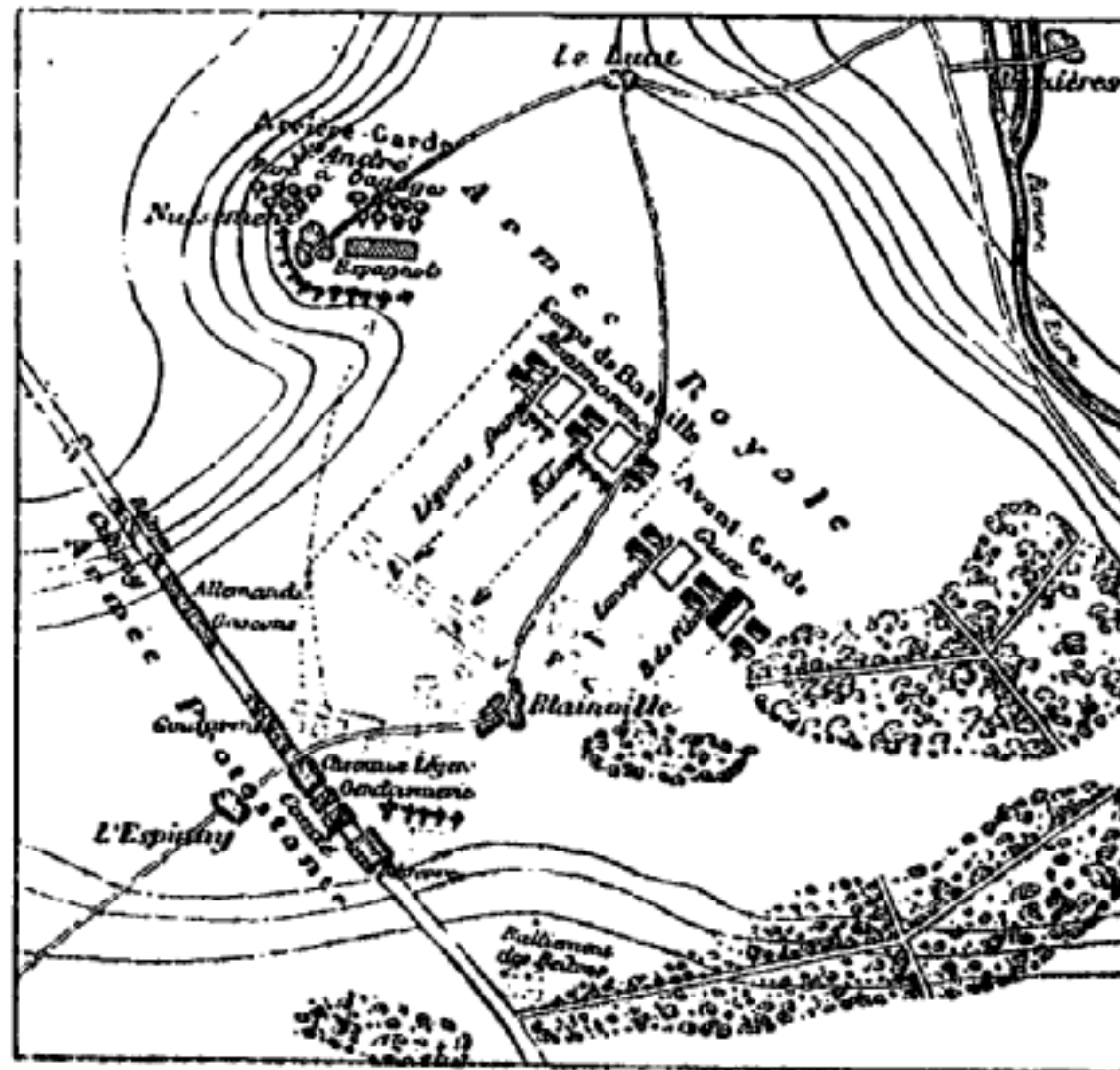


Fig. 8.

set, lorsqu'elle aperçut sur son flanc droit, à hauteur d'un moulin à vent, l'armée catholique qui lui barrait la route.

Dès le matin en effet, Biron, maréchal de camp du connétable, battant l'estrade avec quelques chevaliers, avait rencontré les argoulets de La Curée et si-



gnalé l'approche de l'ennemi; les triumvirs s'étaient aussitôt préparés à livrer bataille.

Partageant leur infanterie en 5 gros bataillons, avec la gendarmerie entremêlée par régiments dans les intervalles, ils avaient déployé l'avant-garde et la bataille sur un même front, entre les murailles de l'Épinay et les jardins de Blainville. (Fig. 9.)

« A l'extrême droite, 14 enseignes espagnoles (N), n'ayant gens de cheval qui les couvrissent, avaient mis devant elles 14 canons (AA) et quelques charrettes. Le régiment de gendarmerie du duc de Guise (P) et celui du sieur de la Brosse (Q) séparaient ces Espagnols de 22 vieilles enseignes françaises (V), flanquées, à gauche, par le régiment de gendarmerie du maréchal de Saint-André (O). Puis venaient un bataillon allemand de 11 enseignes (T), le régiment de gendarmerie du duc d'Aumale (N) et les chevau-légers de Montmorency-d'Amville, où s'achevait l'avant-garde.

» La première troupe du corps de bataille était le bataillon de 3.000 Suisses (R), précédé de 8 pièces d'artillerie (Z); à sa gauche, étaient le régiment de gendarmerie du connétable (M) et celui de M. de Beauvais, puis 17 enseignes de légionnaires (S), bretons pour la plupart; le régiment de gendarmerie du sieur de Sansac faisait la fin de la bataille, joignant Blainville. » (Guise.)

A la vue de l'ennemi, l'armée protestante s'arrêta, fit à droite et prit l'ordre de combat.

Toute la cavalerie française se porta en première ligne; à gauche, Condé (A); à droite, Colligny (B); chacun avec un escadron de 12 à 1500 chevaux, tant d'hommes d'armes, la lance au poing, que de chevau-légers français (F) ou de reîtres (E) armés de pistolets. Au milieu, les 60 lances de Mouy et d'Avaret (D), rangées en haie, avaient devant elles les argoulets de La Curée (G), mêlés



à 400 enfants perdus, 80 hommes d'armes, sous la Rochefoucauld (C), formèrent, en arrière du centre, la réserve de la première ligne.

La *deuxième ligne*, sous le commandement de d'Andelot, se composait de deux bataillons, français (I) et allemand (II), des arquebusiers (K), de l'artillerie (L) et de deux escadrons de reîtres (E, E).

Cette préparation ne se fit pas sans quelque désordre; les préliminaires de la bataille durèrent près de deux heures, sans qu'on songeât, de part et d'autre, à engager l'escarmouche habituelle.

« Le connétable resta dans son fort; mais il envoya quelques volées d'artillerie aux argoulets, en faisant *crocheter*, deux ou trois fois, ses coulevrines, qu'il porta plus avant, afin de contraindre les huguenots à se hâter davantage d'en venir aux mains. » (*Guise.*)

A une heure, Condé donna le signal de l'attaque. Aussitôt 4.000 cavaliers, passant devant l'avant-garde catholique sans s'arrêter, marchèrent droit à la bataille. Les argoulets se jetèrent dans un des flancs des Suisses, et les enfants perdus dirigèrent sur ce bataillon un feu meurtrier, pendant que Monty et d'Avaret les chargeaient « de grande résolution », et pénétraient jusqu'aux enseignes.

Le régiment d'Annale et les cheveu-légers d'Amville accoururent, de l'avant-garde, au secours des Suisses; mais, assaillis de front par les gentilshommes de Condé, et de flanc par deux grosses troupes de reîtres, « ils furent renversés et mis à vau de route ».

En même temps, l'escadron de Coligny chargeait l'hôtel du connétable (M), « qui s'était avancé, avec grande hardiesse et assurance de soutenir le choc. La charge fut

si grosse et furieuse, il y eut si grand nombre de chevaux passant et repassant, tant de coups de pistolet, de lance et d'épée dedans ses troupes, que le connétable, nonobstant le grand devoir de capitaine et de vaillant chef de guerre qu'il y fit, eut son cheval tué entre les jambes, et lui-même, blessé au menton d'une balle qui avait percé son armet, fut finalement pris, son artillerie saisie et toutes les troupes de la bataille, tant de cheval que de pied, rompues, hormis les Suisses qui s'étaient ralliés<sup>1</sup>. »

Les légionnaires s'étaient débandés avant même qu'on les eût chargés, et les 800 gens d'armes de M. de Sansac, tournant bride au premier choc, galopaient déjà sur la route de Mantes, en criant que tout était perdu.

La première manche de cette terrible partie était gagnée par les protestants. Mais, comme à Guinegatte en 1479, la cavalerie victorieuse se laissa entraîner à la poursuite des fuyards et Condé fit la faute de ne pas la rallier, pour marcher, avec toutes ses forces, contre l'avant-garde catholique encore intacte.

Pendant que les hommes d'armes et les chevan-légers protestants s'acharnaient à la recherche de leurs ennemis personnels, les reîtres couraient au camp de Nuisement, pour piller le bagage des catholiques et se partager la vaisselle d'argent du duc de Guise.

A deux heures, il ne restait devant Blainville abandonné que l'amiral, sombre, silencieux, inquiet de l'inaction du duc de Guise et du maréchal de Saint-André, qui avaient assisté à la défaite du connétable sans faire un mouvement pour l'empêcher.

— « Nous sommes vainqueurs ! » disait-on à l'amiral.

— « Pas encore ! » répondait-il, en montrant du doigt

<sup>1</sup>. Carloix, *Mémoires de Vieilleville*.



l'avant-garde des catholiques; « nous verrons bientôt cette grosse nuée fondre sur nous ! » (*La Noüe.*)

De son côté, le duc de Guise réprimait l'impatience de ses capitaines et restait immobile.

Les Suisses commençaient à reformer leur bataillon, lorsque quelques cornettes de reîtres et de chevau-légers leur livrèrent un nouvel assaut. « Les braves montagnards furent derechef en grande partie portés par terre et leurs rangs traversés, bien qu'il fût difficile d'enfoncer tels hérissés; mais les moins blessés se rallièrent par petites troupes et obligèrent les cavaliers protestants à tourner bride pour aller recharger leurs pistolets. »

L'infanterie protestante n'avait pas encore pris part à la lutte; Colligny lança les Allemands contre les Suisses et les fit soutenir par le bataillon français.

Épargnant aux Allemands la moitié du chemin, les Suisses « marchèrent au devant d'eux 30 ou 40 pas, avec des rugissements, les yeux flamboyant de furie, le visage couvert de sang et de poussière. La mêlée ne fut ni si longue ni si froide qu'on l'aurait cru, car les lansquenets renversés tournèrent le dos et se réfugièrent dans Blainville ». (*Castelnau.*)

Les Suisses n'eurent pas le temps de poursuivre leurs rivaux détestés: il leur fallut faire face, encore une fois, à la gendarmerie de Condé qui, revenue de sa folle poursuite, croyait en finir avec « des gens à demi battus, dont toutes les armes étaient brisées ».

En même temps, du côté de Blainville, les régiments-colonels Gramont et Rohan-Frontenay, précédés des cinq canons, préparaient leur attaque par un feu meurtrier.

Pour la première fois depuis le commencement de cette lutte héroïque, les Suisses songèrent à la retraite;

quelques-uns même, des plus meurtris, se traînèrent jusqu'à l'avant-garde pour demander du secours. Cette fois, le secours arriva.

François de Guise, qui, « pour montrer une plus grande tête, » avait mis ses lansquenets à côté des *régiments temporaires* et disposé à l'avance sa cavalerie sur les ailes de ce gros bataillon, comprit que c'était le moment d'intervenir.

— « En avant, Saint-André ! cria-t-il au maréchal ; ces gens-là sont à nous ! »

Toute l'avant-garde catholique marcha résolument, précédée de l'élite des arquebusiers gascons et soutenue par les 14 enseignes espagnoles, qui devaient former la réserve. Il était quatre heures.

« Guise et Saint-André s'adressèrent premièrement au bataillon huguenot ; mais, connaissant que leurs gens de pied n'y pourraient advenir sans quelque perte de temps, ils firent la charge avec la gendarmerie, sans

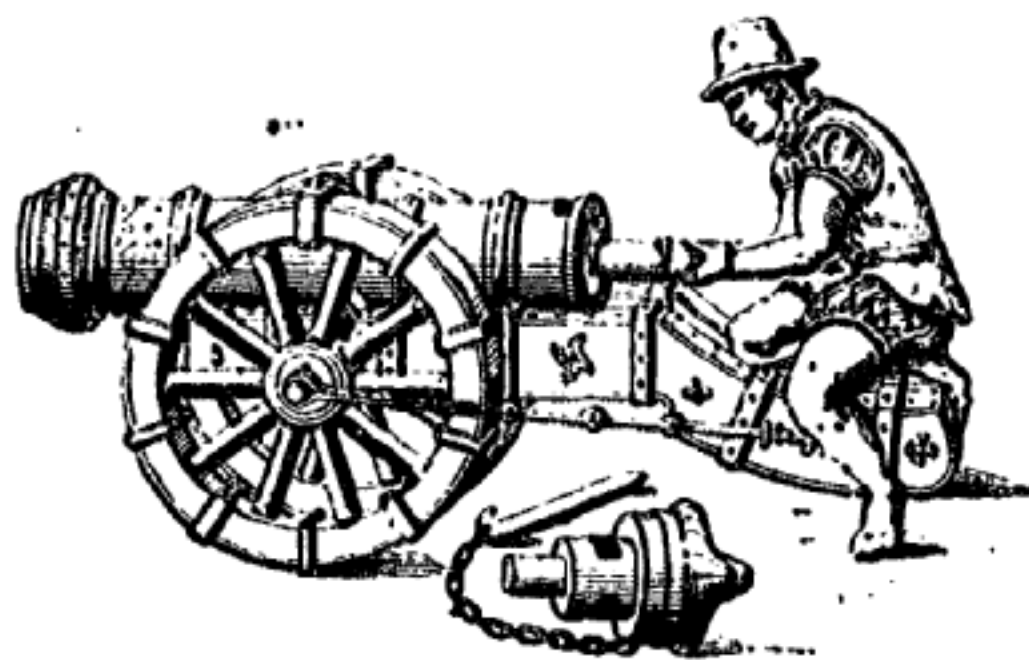


Fig. 10.

trouver grande résistance, et prirent les 3 canons que Coligny avait braqués en avant du moulin pour tirer

sur les Suisses. De là, ils donnèrent dans les lansquenets, que d'Andelot avait ramenés au combat; ils les mirent en pleine déroute et les livrèrent à leurs fantassins français et espagnols, qui en firent grand meurtre et boucherie. » (Guise.)

Quand Condé vit son infanterie détruite, il passa brusquement de l'enivrement de la victoire aux hésitations de la défaite. Sa première pensée fut de rallier toute sa cavalerie, pour recommencer la charge générale qui avait réussi contre la *bataille*. Mais ses cheualégers dispersés n'entendirent pas sa trompette; ceux des reîtres qui n'étaient pas au pillage ou sur la route d'Orléans pour escorter le connétable, ne comprirent pas les commandements, faits en français. La Rochefoucauld eut grand'peine à réunir une trentaine de cavaliers autour de la cornette blanche.

Moptmorency d'Amville, impatient de venger son père prisonnier et son frère mort, accourait à la tête des cheualégers catholiques, lorsqu'il rencontra Condé, presque seul, soutenant avec peine son cheval, blessé à l'épaule d'une arquebusade. Les cheualégers entourèrent le prince et le firent prisonnier.

Chacune des deux armées avait perdu son chef principal; mais si le duc de Guise avait réparé la défaite du connétable, Colligny, « le héros de la mauvaise fortune, » n'avait pas encore quitté la partie, compromise par Condé. Il rallia 6 à 700 chevaux dans une clairière du bois de Maumusset et les forma en 3 escadrons, « pour aller affronter les ennemis avec l'épée seulement, sauf les reîtres qui avaient leurs pistolets ». Il se mit au centre, donna l'escadron de gauche à la Rochefoucauld, celui de droite au prince de Porcien, puis les 3 escadrons firent le tour du taillis.

« Comme nous marchions serrés et bien délibérés, raconte Mergéy, écuyer de la Rochefoucauld, nous vîmes, au détour du bois, les ennemis, tous en bataille, qui ne nous pensaient pas si près d'eux. Avant de les joindre et charger, M. l'amiral fit un peu avancer nos reîtres, afin qu'ils tirassent leurs pistolets et missent les ennemis en désordre. Après les reîtres, nous chargeâmes tous, de telle façon que nous rompîmes et renversâmes toute la cavalerie qui se trouvait devant nous. » De Brosse périt dans cette charge, et le maréchal de Saint-André fut traîtreusement assassiné par un de ses anciens serviteurs auquel il avait rendu son épée.

« A cinq heures, il ne restait pas 100 chevaux au duc de Guise. »

Coligny crut un instant « qu'il allait empêcher le cours de la victoire ». Ne voyant devant Blainville que le bataillon français, resté à la garde des 8 pièces reconquises, l'amiral forma sa gendarmerie en cercle autour de ce bataillon, afin de lui donner un furieux assaut. (Fig. 11.) Mais Martigues, colonel des régiments temporaires, avait disposé autour des piquiers 3 rangs d'arquebusiers, dont le feu bien ajusté renversa les protestants et leurs chevaux. « Son bataillon se tournait avec tant de facilité et de justesse à toutes mains, qu'il semblait que ce fût plutôt une machine tout d'une pièce qu'une réunion de soldats assemblés. » (Castelnau.)

L'amiral, renonçant à l'enfoncer, se rallia sur les reîtres et fit sonner la retraite.

« Elle fut faite, au pas et en ordre, vers Marville, à travers le bois de Maumusset, par deux corps de reîtres et un de cavalerie française: le tout d'environ 1.200 chevaux. » (La Noüe.)



La bataille avait duré cinq heures et la nuit venait ; vainqueurs et vaincus étaient harassés. Aussi n'y eut-il pas de poursuite et le ralliement fut sonné des deux côtés à la fois. Il manquait à l'amiral 4.800 hommes, tués, blessés ou prisonniers ; Guise en avait perdu 5.000.

Les catholiques rentrèrent dans leur camp de Nuisement, et les protestants retournèrent à Neuville-la-Marc, au logis de la veille.

#### ÉDIT D'AMBOISE

Les deux rivaux de Fauquembergues, Guise et Coligny, restaient les seuls chefs des partis en présence ; l'un songeant à profiter largement de sa victoire, l'autre à conjurer promptement les conséquences de la défaite.

Pendant que le duc de Guise allait assiéger Orléans défendu par d'Andelot, l'amiral exécutait en Normandie, avec 2.000 cavaliers, la pointe audacieuse qu'il avait conseillée à Condé. Il rançonnait le pays, levait des troupes, prenait les villes et se montrait plus redoutable aux catholiques que s'il avait gagné la bataille de Dreux.

Le duc de Guise avait déjà renouvelé devant Orléans ses exploits de Calais et de Thionville, lorsqu'il fut tué, d'un coup de pistolet, aux environs de la place, par un gentilhomme huguenot, Poltrot de Méré, traitreusement embusqué sur son passage (18 février 1563).

La mort du glorieux défenseur de Metz mit fin à la première guerre civile. Le prince de Condé, pour recouvrer sa liberté, traita, en dépit de Coligny, avec la reine, mère Catherine de Médicis, qui s'était substituée aux triumvirs.

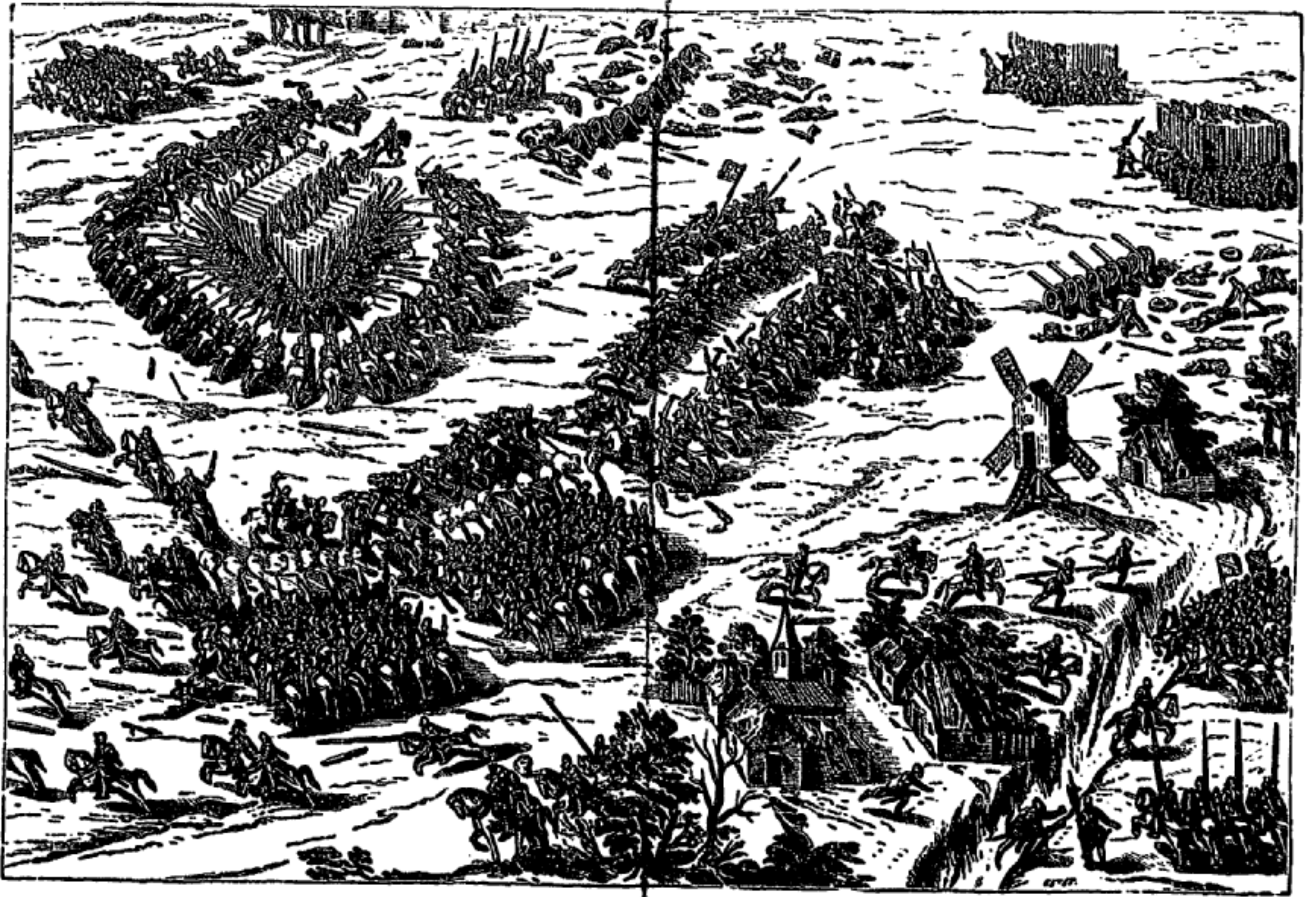


Fig. 11. — Bataille de Dreux (19 décembre 1562).

L'édit d'Amboise (19 mars 1563) reconnut la liberté de conscience et accorda aux *réformés* le libre exercice de leur culte dans les manoirs nobles et les villes, Paris excepté.

#### REPRISE DU HAVRE AUX ANGLAIS (28 juillet 1563)

Ce n'était qu'une trêve ; mais Catherine de Médicis profita de l'apaisement momentané des haines religieuses pour chasser les Anglais du Havre.

Catholiques et protestants rivalisèrent de bravoure sous les yeux de Charles IX, et, après quinze jours, de siège, le comte de Warwick, manquant d'eau et de vivres, consentit à capituler (28 juillet 1563).

Condé s'était volontairement placé sous les ordres du connétable, à côté des maréchaux de Brissac et de Bourdillon. Coligny avait refusé de prendre part à cette entreprise patriotique, « ne voulant pas, disait-il, exposer l'avenir de son parti au ressentiment de la reine d'Angleterre ».

Au retour du Havre, Catherine licencia les 7 régiments temporaires d'infanterie, dont il ne resta que les compagnies de dépôt. Mais leurs dix meilleures enseignes formaient déjà, sous le commandement de Charry, la *Garde française* de Charles IX.

#### LES CARPOREAUX (1563)

Quant aux légions provinciales, la journée de Dreux leur porta le dernier coup. Après vingt-huit ans de vicissitudes plus ou moins glorieuses, l'institution romaine de François I<sup>er</sup> fut définitivement abandonnée. On n'en a conservé que la *chanson des carporeaux* ; la voici.

Un carporeau, avant que de partir,  
 Dévotement fait chanter une messe,  
 Pour faire vœu à sainte Hardiesse  
 De n'assaillir jamais que des oisons.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau bravement se monta  
 D'un âne fort, qui portait la poirée ;  
 Et son varlet, d'une bique escrouppée  
 Pour son sommier avait le poulichon.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau grèves et cuissards avait,  
 Bien façonnés d'une longue citrouille,  
 Cloués de bois (qui jamais ne s'enrouille) ;  
 Un plat d'étain il prit pour son plastron.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau des gantelets avait,  
 Dont l'un était fait d'osier et d'éclisse ;  
 Pour l'autre, il prit une grande écrevisse,  
 Et mit la main dedans le crouplon.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau une arquebuse avait  
 D'un franc sureau, cueilli de cette année :  
 Son flasque était une courge écornée,  
 Et les boulets, des navets de maison.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau sa brigantine avait  
 De vieux drapeaux et de vieille ferraille ;  
 Mais il gardait, pour un jour de bataille,  
 Un viell estoc d'un vieux fer d'Aragon.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau à ses voisins conta  
 Qu'il avait eu contre un reître querelle,  
 Mais toutefois qu'à grands coups de bontelle,  
 Il l'avait fait venir à la raison.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau à ses amis jura  
 Ne retourner jamais à la bataille  
 Si, pour s'armer, n'avait une muraille,  
 Cent pieds d'épais, et un volge aussi long.  
 Viragon, vignette sur vignon !

Un carporeau devant Dieu protesta  
Que pour la peur qu'il avait de combattre,  
Il aimait mieux chez lui se faire battre  
Que de chercher si loin les horions.  
Viragon, vignette sur vignon !

Quelle antithèse, à deux siècles et demi de distance,  
avec le « vieux caporal » de Béranger !

## CHAPITRE II

### LA MAJORITÉ DE CHARLES IX

Journée de Meaux. — L'armée royale en 1567. — Bataille de Saint-Denis. — Retour offensif de Condé. — Campagne d'hiver. — La nécessité huguenote. — Pointe des protestants sur Paris. — Cavalcade d'Houdan. — Le droit des gens en 1568. — Paix de Longjumeau.

#### JOURNÉE DE MEAUX (28 septembre 1567)

En 1567, après quatre ans de trêve à la guerre religieuse, Catherine de Médicis passait le mois de septembre au château de Monceaux-en-Brie, avec ses trois jeunes fils, le roi Charles IX, Henri, duc d'Anjou, et François, duc d'Alençon. Devenue l'alliée du duc de Guise, elle attendait un *régiment* de 6.000 Suisses, levés à Lucerne, pour dévoiler ses mystérieux desseins contre Condé et Coligny, quand ceux-ci résolurent de la prévenir par une nouvelle prise d'armes.

A leur appel, 500 gentilhommes *de la Religion*, cuirassés et bien montés, se réunirent à Rozoy-en-Brie, pour enlever Charles IX et donner à leur rébellion l'apparence de la légalité.

Catherine, avertie, conduisit la cour à Meaux, ville fermée, et pressa la marche des Suisses, qu'elle savait à Chalon-sur-Saône.



Le 26 septembre, les cavaliers huguenots occupèrent Lagny, pour barrer la route de Paris. Mais, dans la nuit du lendemain, les 20 enseignes du régiment de Lucerne arrivèrent, en une seule étape, de Château-Thierry à Meaux, et le colonel, Louis Pleiffer, jurait au jeune roi, bouillant de colère, de le conduire sain et sauf dans sa capitale.

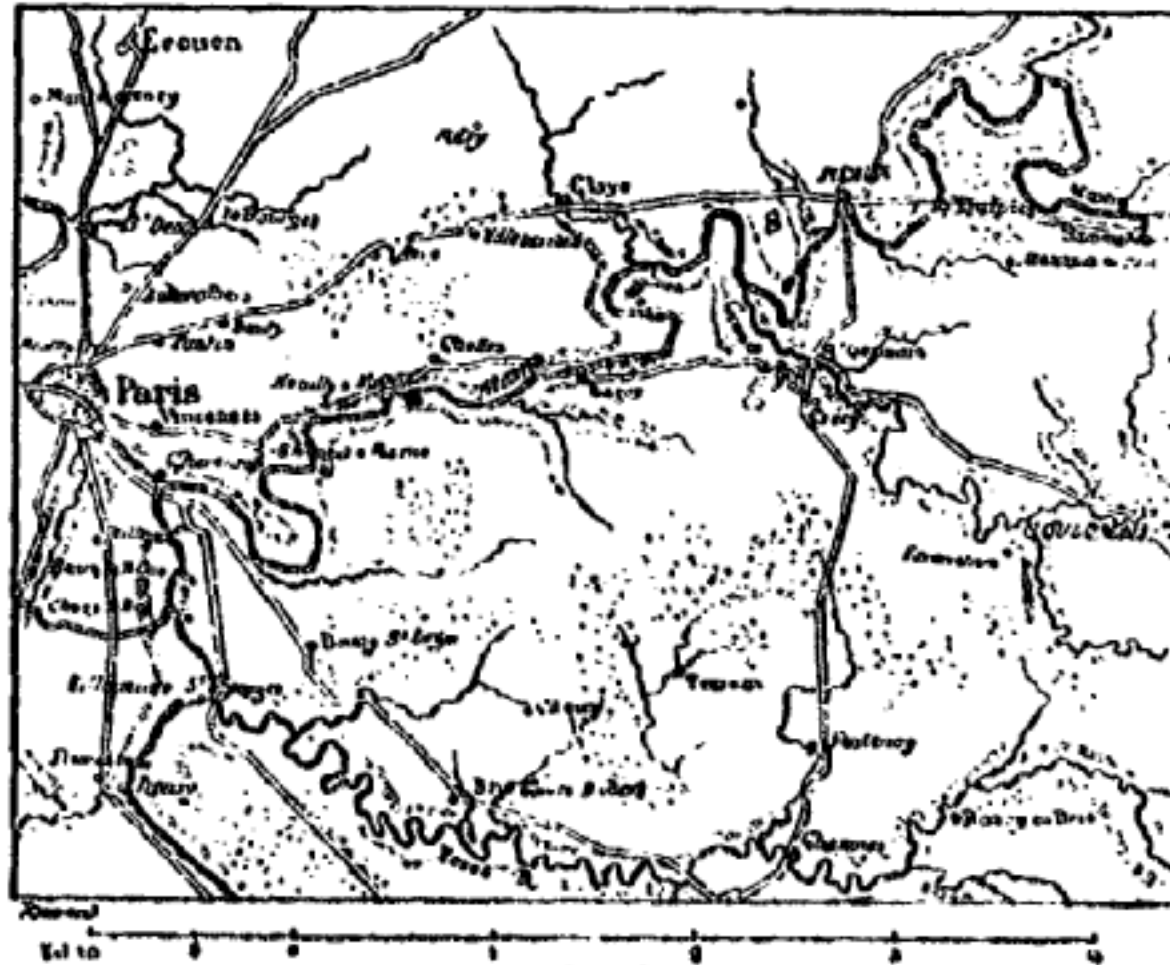


Fig. 12.

Le 28, à quatre heures du matin, dix enseignes des Suisses, sous le commandement direct du connétable Anne de Montmorency, sortaient de Meaux par la porte de Paris et se mettaient en bataille sur la hauteur qui lui fait face (S. Fig. 12).

La Reine dans sa litière, le roi et ses frères à cheval, venaient ensuite, sous l'escorte des quatre compagnies

de gendarmerie, des Cent Suisses, de 300 gentilhommes et des 10 autres enseignes de Pfeiffer.

« Nous primes la route de Paris, raconte Henri de la Tour d'Auvergne (qui n'avait alors que douze ans) et nous fîmes une lieue, au plus, en cet ordre.

» Sur les huit heures, le maréchal François de Montmorency, qui avait été envoyé à Lagny pour parlementer avec les chefs huguenots, vint annoncer au roi qu'ils étaient à cheval. Le connétable rassembla tous les Suisses, mit le roi et sa suite sur la main droite, et lui, avec les *gens de fait*, forma l'arrière-garde, à main gauche, du côté où ceux de la Religion pouvaient venir.

» Ceux-ci commencèrent à paraître, sur les onze heures : Timoléon de Brissac, le tant vaoureux gentilhomme, les alla reconnaître, avec ce qu'il y avait de plus gaillard.

» Il y fut donné quelques coups, nous marchant toujours et les cavaliers huguenots se ralliant sur notre aile gauche, comme s'ils voulaient charger le bataillon.

» Les Suisses, quelque nouveaux levés et de peu d'expérience, firent bonne mine : jetant leurs fardeaux et baisant la terre, ils tournèrent la tête vers l'ennemi, les piques baissées. Les huguenots s'arrêtèrent.

» Nous marchâmes droit à Claye. Après une demi-lieue, ceux de la Religion se séparèrent en 4 escadrons, pour donner par le flanc du bataillon et l'assaillir en queue. Lors le Roy, avec ce qui était auprès de lui, mit l'épée à la main et se jeta à la tête des Suisses, pour se mêler avec le plus proche escadron des ennemis. M. le connétable courut au Roy et l'arrêta, en prenant la bride de son cheval. »

Mais la prompte volte-face des Suisses et leur fière attitude avaient arrêté de nouveau la cavalerie protestante. On alla jusqu'à Mitry ; « là, le connétable, ap-



prenant que le duc d'Aumale était venu de Paris au-devant du Roy, avec le *Chevalier du Guet* et quelque cavalerie volontaire, fit partir Charles IX sous l'escorte de sa Maison, pendant qu'il *faisait ferme* avec les Suisses.

» Le Roy courut tout d'une traite jusqu'à Paris, où il entra, à sept heures du soir, aux acclamations du peuple. Le connétable coucha à Claye avec les Suisses ; il était au Bourget le lendemain et, le surlendemain, à Paris. »

La *journée de Meaux*, dirigée contre la personne du roi, faisait de Condé, de Coligny et de *tous ceux de la Religion* des rebelles armés contre la couronne. Le parti opposé exploita le ressentiment de Charles IX, et la guerre civile prit, dès lors, le caractère d'acharnement et de barbarie impitoyable qu'elle conserva jusqu'en 1594.

Condé, ayant reçu de Picardie et de Poitou quelques renforts, vint s'établir à Saint-Denis, le 2 octobre, pour renouveler contre Paris l'entreprise de 1562. Maître de Soissons, de Montereau et de Lagny, il établit ses avant-postes entre Saint-Ouen et Aubervilliers, prétendant, avec 6.000 hommes, affamer la grande ville.

« C'était une fourmi assiégeant un éléphant ! » (*La Noüe.*)

#### L'ARMÉE ROYALE EN 1567

Catherine de Médicis envoya Michel de Castelnau à Bruxelles, demander au duc d'Albe un renfort de cavalerie ; puis elle fit rassembler l'armée royale.

Le connétable leva dans Paris un *régiment de milice bourgeoise*, appela l'arrière-ban et ordonna aux sénéchaux de lui envoyer la gendarmerie et les enseignes de gens de pied disponibles dans les neuf gouvernements, Normandie, Guyenne, Languedoc, Provence, Dauphiné, Bourgogne, Champagne et Brie, Picardie, Ile-de-France.

Timoléon de Cossé, comte de Brissac, colonel général de l'infanterie de *delà les Monts*, fut envoyé à Lyon pour en ramener les bandes de Piémont, pendant que Philippe Strozzi allait chercher, à Amiens, les 10 vieilles enseignes du régiment de Charry, qui gardaient la frontière de la Somme.

« Ces 10 enseignes se composaient chacune de 50 vieux soldats choisis qui, pour la plupart, avaient commandé ou étaient dignes de le faire; ils n'étaient qu'arquebu-

siers avec quelque peu de hal-

lebardiers. (Fig. 13.)

» M. le prince et l'amiral détachèrent aussitôt Mouy Saint-Phal, avec 1.200 chevaux, pour aller défaire Strozzi où il fût; car c'était une dangereuse petite troupe pour eux.

» Mouy rencontra les 10 enseignes entre Abbeville et Amiens; il les trouva, cheminant en vrais gens de guerre, serrés, résolus et *entournoyés*, de tous les côtés, de bons charriots, qui marchaient toujours en forme de barricade. Ne les osant attaquer ni enfoncer, il fit quelque petite légère escarmouche de chevaux huguenots, pour les attirer hors de leurs charrettes. Mais les braves capitaines Bordas de Dace, lieu-



Fig. 13.

tenant du mestre de camp Strozzi, Charrion, Cosseins, Forcez, Navillon, Cadillan, les deux Gohas, gascons, Jean de Cabanes, auvergnat, Iromberry, basque, et leurs soldats, tirant arquebusades bien à propos, ne

cessèrent de marcher, ni Mouy de les cavalier, *en attendant son bon*, s'il les trouvait le moins du monde débâchés et étonnés.

» Enfin Strozzi et ses *gardes françaises* se retirèrent si bien, en tenant tête vaillamment à l'ennemi, l'espace de 8 jours, qu'à huit lieues de Paris, Mouy les donna au diable et s'alla d'un côté, pendant qu'ils allaient de l'autre. Les 10 enseignes entrèrent à Paris par la porte neuve, au grand étonnement du Roi, de la cour, de l'armée et des Parisiens. » (*Brantôme.*)

Le 1<sup>er</sup> novembre 1567, il y avait dans Paris 16.000 hommes de pied, français ou suisses, 4.000 gendarmes, cheveu-légers ou arquebusiers à cheval et 14 pièces de campagne. Les Parisiens réclamaient une sortie générale; le connétable la prépara, dès le 14, par des reconnaissances de cavalerie et par l'occupation d'Argenteuil et de la Chapelle.

Les chefs protestants, au lieu de concentrer leurs forces en prévision d'une attaque, avaient détaché d'Andelot et Montgomery vers Pontoise, avec 500 chevaux et quelques compagnies d'arquebusiers. Ils étaient réduits à 3.000 hommes de pied et à 1.500 cavaliers, *sans artillerie*, lorsque, le 10 au point du jour, les éclaireurs de l'armée royale commencèrent à déboucher de la butte Montmartre et du faubourg Saint-Denis.

#### Bataille de Saint-Denis (10 novembre 1567).

Le maréchal François de Montmorency commandait l'*avant-garde*, composée du bataillon suisse, d'une partie de la gendarmerie et des arquebusiers à cheval.

Le connétable se tenait au centre de la *bataille*, à côté de l'artillerie, avec son *hôt* de gendarmerie; il avait à

sagauche un bataillon d'arquebusiers, précédant l'infanterie parisienne; à droite, les régiments de Brissac et de Strozzi. Deux escadrons, commandés, l'un par le maréchal de Cossé-Gonnor, l'autre par Montmorency-d'Amville, flanquaient cette infanterie. (Fig. 14.)

L'armée royale devait enlever Saint-Ouen et Aubervilliers, seuls points d'appui des avant-postes huguenots dans la vaste plaine Saint-Denis, et diriger ensuite une attaque d'ensemble contre l'abbaye.

Condé, malgré la disproportion de ses forces, avait résolu d'accepter la bataille. Son infanterie était répartie en trois bataillons de 1.000 hommes, flanqués chacun par deux *haies* de cavalerie. Il chargea l'amiral de défendre Saint-Ouen, avec l'aile droite; il mit Genlis, avec l'aile gauche, dans Aubervilliers et déploya entre ces deux villages le corps de bataille, dont il conserva le commandement.

La chaussée pavée qui traversait la plaine, les vergers des deux villages et les tranchées intermédiaires furent garnis des meilleurs arquebusiers.

Vers trois heures, une batterie de gros calibre, établie sur le mamelon de la Vilette, ouvrit le feu contre Aubervilliers et fit éprouver de grandes pertes à l'aile gauche protestante.

Le connétable, sans attendre les résultats de cette canonnade, s'élança contre le village avec sa gendarmerie, bardée et étincelante, dont les riches armures et les écharpes rouges contrastaient avec la modeste casaque blanche des soldats huguenots.

Genlis, sur l'ordre de Condé, fit avancer ses arquebusiers, qui endommagèrent beaucoup l'hôtel du Connétable.

Il y eut un moment de confusion ; la cavalerie de Genlis en profita pour assaillir le flanc droit de la gendarmerie catholique, pendant que les cheveu-légers de

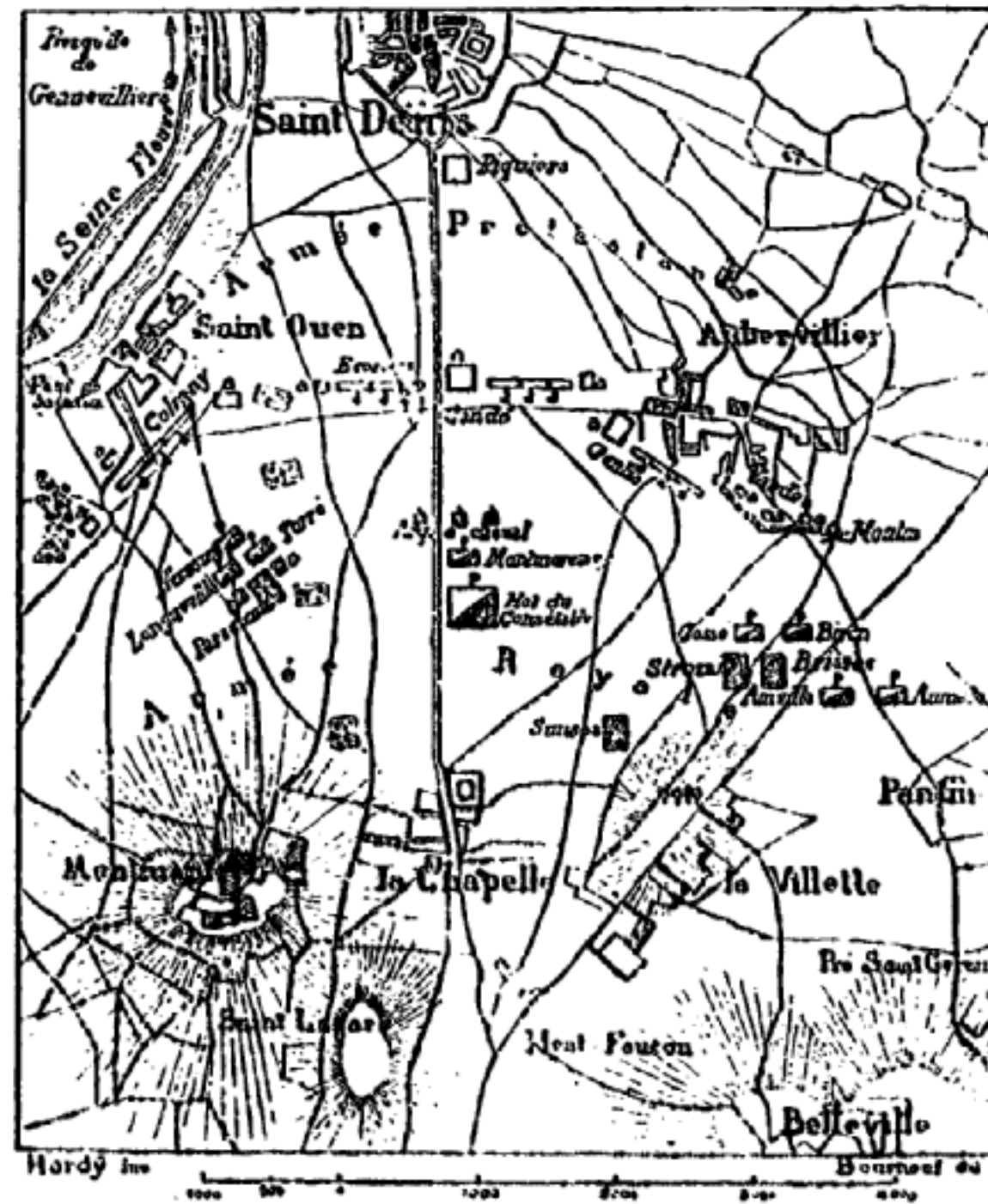


Fig. 11.

l'amiral, appuyés par ses arquebusiers à pied, s'élançaient sur le flanc gauche et que Condé attaquait de front avec 5 cornettes écossaises.

« Le combat fut fort furieux et dura près de trois

quarts d'heure. Ceux qui y ont ensanglanté leur épée, tant d'un côté que de l'autre, se peuvent vanter de n'avoir pas *faute de courage*, l'ayant éprouvé en un lieu si périlleux.

L'arquebuserie à pied que M. l'Amiral avait rangée à ses flancs lui servit grandement; car, tirant de 50 pas, elle fit, pendant la charge, grande offense en la cavalerie royale, qui fut rejetée jusqu'à la porte Saint-Jacques. » (*La Noüe.*)

« Martigues, colonel de l'infanterie française, avait mis dans le moulin de pierre de la porte Saint-Jacques cent bons arquebusiers, qui firent rage et arrêtrèrent ceux de M. de Gramont qui venaient droit aux tranchées, la tête baissée. » (*Brantôme.*)

Le connétable fut entouré et desarçonné. Un Ecossais, Robert Stuart, voulut lui arracher son épée brisée; il lui cassa deux dents avec le pommeau.

Anne de Montmorency, le glorieux homme d'armes de 74 ans, blessé dans 8 batailles, rude à lui-même et aux autres, même les plus grands, incarnation légendaire du capitaine français au XVI<sup>e</sup> siècle, s'efforçait de se relever, pour mourir debout, en injuriant l'ennemi, quand il eut les reins cassés par un coup de pistolet.

Ses fils, François et Henri, accourus trop tard à son secours, reçurent son dernier soupir.

Il faisait nuit; les protestants, épuisés par cette lutte inégale, durent évacuer Saint-Ouen et Aubervilliers pour rentrer à Saint-Denis, où Condé avait laissé une réserve de piquiers.

« La retraite se fit en si bon ordre qu'on n'osa pas les poursuivre plus d'un demi-quart de lieue. » (*La Noüe.*)

Les maréchaux de l'armée royale, Artus de Cossé, comte de Gonnor, et François, duc de Montmorency,



firent sonner à l'étendard, pour rallier la cavalerie et reformer la ligne de bataille. « Il ne manquait que la milice parisienne, qui s'était retirée de la mêlée, non moins diligemment que de bonne heure. » (*La Noüe.*)

A la nouvelle de la bataille, d'Andelot était revenu de Pontoise, à toute bride. Mais il arriva trop tard pour tenter un retour offensif; l'armée royale était rentrée dans Paris.

« C'était, dit Vieilleville, le roi d'Espagne qui avait gagné la bataille; car il était mort, de part et d'autre, assez de vaillants Français pour conquérir la Flandre et les Pays-Bas! »

RETOUR OFFENSIF DE CONDÉ (11 novembre 1567)

Après avoir donné à leurs vaillants soldats quelques heures de repos, Condé et Coligny, « pour rabattre un peu de la gloire que leurs ennemis pensaient avoir acquise et leur montrer qu'ils n'avaient perdu le cœur ni l'espérance, mirent leur petite armée aux champs et s'allèrent présenter, bien délibérés, devant les faubourgs de Paris.

« Ils brûlèrent un village et des moulins à vent, à la vue de la Ville, pour l'acertener que tous les huguenots n'étaient pas morts et qu'il y avait encore de l'exercice préparé. Mais personne ne sortit, à cause de la perte de M. le Connétable.

« Toutefois, voyant que séjourner devant Paris était leur ruine, ils décampèrent, le lendemain 12 novembre, et s'acheminèrent vers Montereau. »

La Rochefoucauld les y rejoignit, avec 9.000 hommes levés en Poitou et en Guyenne, en amenant 6 pièces d'artillerie, deux doubles canons, une grosse coulevrine

que les soldats protestants appelaient, par dérision, *la Reine-Mère*, et trois bâtardes, les *mignonnes de Catherine*.

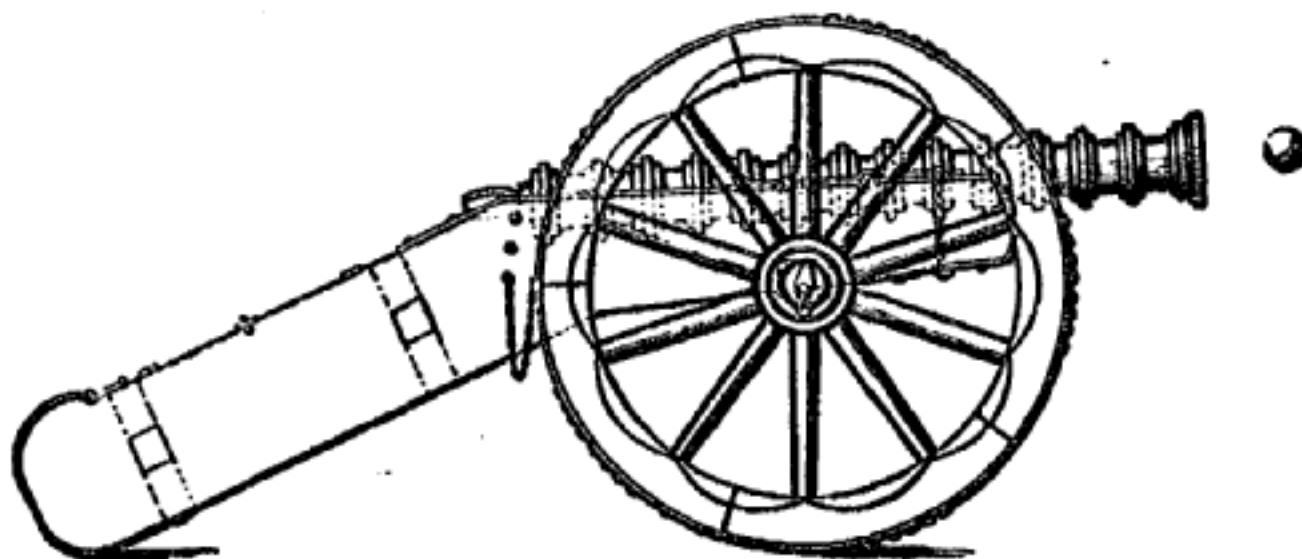


Fig. 15.

De Montereau, Condé s'achemina, par la Champagne et la Lorraine, vers Baccarat, sur la Meurthe, où Jean-Casimir, fils de l'Électeur palatin, rassemblait les reîtres et les lansquenets qu'il lui avait promis.

#### CAMPAGNE D'HIVER (1567-1568)

Cependant, Henri, duc d'Anjou, frère du Roy, avait reçu le commandement de l'armée royale, en qualité de lieutenant général du royaume. C'était un enfant de seize ans, brave comme tous les princes de sa maison, mais pervers et dissimulé autant que sa mère Catherine de Médicis, « qui l'aimait uniquement ».

Le duc d'Albe avait envoyé au roi de France 1.700 chevaux de la gendarmerie des Pays-Bas, conduits par le comte d'Aremberg. La noblesse de l'arrière-ban affluait de tous côtés à Paris; la cavalerie de l'armée royale se trouvait reconstituée.

Pour l'infanterie, Charles IX revint à l'organisation



de 1563 ; il plaça toutes les enseignes, venues du nord et du midi de la Loire, sous les ordres de Philippe Strozzi et de Timoléon de Brissac, colonels généraux, l'un *en deçà*, l'autre *au delà des monts*.

Chaque colonel général forma 3 régiments, de 10 ou 12 enseignes, commandés par des *mestres de camp*.

Ceux de Strozzi étaient :

Cosseins, pour les gardes françaises ;  
Sarrieu, pour les bandes de Champagne ;  
Gohas, pour les bandes de Picardie.

Ceux de Brissac :

Honoux, pour les bandes de Piémont ;  
Muns, pour celles de Guyenne ;  
La Barthe, pour celles du Languedoc.

Le marquis d'Estrées et son lieutenant, Jean Babou de la Bourdaisière, avaient reconstitué l'artillerie avec les ressources trouvées dans *l'arsenal du Louvre*.

C'étaient 40.000 hommes, bien équipés et largement pourvus, qu'on confiait au duc d'Anjou.

Ses conseillers, Gaspard de Saulx-Tavannes et Prévot de Sansac, ne surent pas utiliser cette belle armée. Sous prétexte de poursuivre Condé, ils continuèrent, en Champagne, les ravages commencés par les Huguenots, et s'arrêtèrent à Vitry, le 11 janvier 1568, au moment où leurs ennemis rejoignaient, à Pont-à-Mousson, les 8.000 reîtres et les 13.000 lansquenets de Jean-Casimir.

Les chefs protestants étaient désormais en mesure de tenir la campagne. Après avoir pourvu, à force de sacrifices, aux exigences de leurs alliés allemands, « oiseaux de proie abattus sur la France, » ils organisèrent leur armée avec un esprit militaire et une entente des détails

administratifs qui peuvent, aujourd'hui encore, nous servir d'exemple.

LA NÉCESSITÉ HUGUENOTE (1568)

« La France, dit la Noüe, regorgeait alors de toute sorte de vivres. Néanmoins toujours fallait-il grand art et diligence pour nourrir une armée de plus de 20.000 hommes, point payée, qui était moins favorisée par les habitants que l'armée royale et qui n'avait qu'un très petit équipage pour les munitions. »

On chantait dans le camp protestant, sur un air de psaume, la complainte suivante :

Cheminer tous les jours au vent et à la pluie ;  
 La nuit, être à la hale avec un froid manteau,  
 La tête découverte et les pieds dedans l'eau ;  
 Se repaître d'ennui et de mélancolie ;  
 Avoir les Roys du monde et la Terre ennemis ;  
 N'avoir pour les blessés sûreté qu'au tombeau ;  
 Sentir dix mille poux qui démangent la peau ;  
 Avoir du corps entier la force défallie ;  
 Avoir manque d'argent et d'habits et de pain ;  
 Avoir la bouche fraîche et se soûler de faim ;  
 Avoir de tous moyens la personne affamée ;  
 Porter la mort en croupe et les armes au dos,  
 Et n'avoir un seul jour d'aise ni de repos ;  
 C'est la nécessité de notre pauvre armée !

« Cependant M. l'Amiral était, sur toutes choses, soigneux d'avoir de très habiles commissaires et de leur requérir des voitures, *selon la nécessité huguenote*.

» Il disait, quand il était question de dresser un corps d'armée :

» — *Commençons à former ce monstre par le ventre !*

» Or, comme notre cavalerie avait coutume de loger écartée dans les bons villages, les commissaires, outre

les chariots qu'ils avaient avec eux, tenaient encore, en chaque cornette, un boulanger et deux chevaux de charge. A peine arrivé au quartier, ce boulanger se mettait à faire le pain et l'envoyait aux corps de l'infanterie. Quand nos 40 cornettes avaient recueilli toutes ces petites commodités, l'approvisionnement était remonté.

» La cavalerie envoyait, souvent aussi, chair et vin à l'infanterie, et les gentilshommes n'épargnaient pas leurs chariots pour le transport.

» Les petits villettes qu'on prenait étaient réservées pour les *munitionnaires*. On menaçait celles où il n'y avait pas de garnison de les brûler, à une lieue à la ronde, si elles n'envoyaient quelques munitions. De cette manière, notre infanterie, qui *logeait serrée*, était ordinairement approvisionnée.

» On était forcé, pour le logement de l'armée, d'épanddre les troupes en divers lieux, tant pour la commodité des vivres que pour mettre les hommes à couvert et les garantir de l'injure de l'hiver.

» Je sais bien que c'est une mauvaise façon de loger et qu'aux guerres impériales et royales on n'eût pas commis ces erreurs, parce qu'on eût été incontinent surpris ; mais, aux guerres civiles, les deux partis contraires ont été contraints et accoutumés d'en user ainsi, du moins en notre France. »

L'infanterie logeait en deux corps ; l'avant-garde, sous le commandement de Colligny ; la bataille, sous les ordres directs de Condé ; les gens de cheval, aux villages les plus prochains.

« Quand survenait une *alarme à bon escient*, la cavalerie se rendait auprès des deux *généraux* et, si un logis écarté était attaqué, elle l'allait secourir incontinent.

» Parmi les cornettes, il y avait bon nombre d'arque-

busiers à cheval ; de sorte qu'en arrivant au quartier, on fortifiait très bien les avenues et l'on s'accommodait souvent dans les églises et les châteaux, afin de pouvoir tenir deux heures, en attendant du secours.



Fig. 16.

» On battait les chemins, le jour et la nuit ; les meilleurs avis étaient souvent donnés par les *picoreurs* qui, se répandant partout comme mouches, rencontraient ordinairement les ennemis, et quelqu'un en venait dire des nouvelles. Car ces gens-là courent comme lièvres quand il faut fuir, mais ils volent quand il s'agit de marauder.

» La tête qui se faisait vers les ennemis était de 5 à 600 bons cheveu-légers et d'autant d'arquebusiers à cheval. N'ayant pour tout bagage que quelques chevaux de charge, ils devaient tenir les ennemis en cervelle, les empêcher d'entreprendre et tenir l'armée avertie.

» Quant à la manière de marcher, on donnait rendez-vous à toutes les troupes, à telle heure, au lieu qui paraissait le plus commode d'après la distribution des logis. En y allant par divers chemins, la diligence était grande, quand on voulait. » (*La Noüe.*)

C'est ce qu'on appelle le *point initial*, dans la tactique contemporaine.

## POINTE DES PROTESTANTS SUR PARIS (février 1568)

En février 1568, Condé apprit qu'Orléans était investi par un détachement de l'armée royale. Aussitôt il se dirigea, par le chemin le plus court, vers la capitale du parti protestant.

Il franchit la Marne près de ses sources, la Seine à Châtillon, l'Yonne à Cravant ; puis, d'Auxerre, il vint s'établir à Montargis, où il fut rejoint par 10.000 réformés du Midi, qui avaient pris Blois, après avoir dégagé Orléans.

Pendant cette pointe hardie et si rapide que l'on fit, une fois, 20 lieues en deux jours, les lieutenants du duc d'Anjou s'étaient contentés de suivre l'armée protestante, sans oser l'attaquer.

Aussi, quand il eut 10.000 hommes de plus, Condé se crut assez fort pour tout oser. Il voulait entreprendre un troisième siège de Paris ; mais Coligny préférait qu'on prit d'abord Chartres, qui en était le grenier, et, comme toujours, l'avis de l'amiral prévalut dans le conseil.

3.000 cavaliers furent envoyés à 20 lieues en avant de l'armée, pour faire la reconnaissance de la place, devant laquelle le gros arriva, le 24 février. Le gouverneur, M. de Linières, avait une garnison de 22 enseignes, qui firent bonne contenance sous le feu des cinq *pièces de batterie* et des quatre légères coulevrines de l'armée de Condé.

## CAVALCADE D'HOUDAN (6 mars 1568)

Quelques jours après l'investissement, « le duc d'Anjou envoya M. de la Valette, qui était un capitaine renommé, avec 18 cornettes de cavalerie, afin de sur-

prendre au logis quelque troupe des assiégeants, d'endommager leurs fourrageurs, de rompre leurs vivres et de les tenir souvent en alarme.

» La Valette s'approcha jusqu'à Houdan, à 4 lieues du camp. Il s'était logé assez serré et il commençait à molester grandement les huguenots, quand M. l'amiral se chargea d'y pourvoir.

» Comme il avait l'habitude *d'aller en gros*, « de peur, disait-il, de manquer le gibier, » il prit 3.500 chevaux et partit de si bonne heure qu'au soleil levé il se trouva au milieu des quartiers de la cavalerie royale. Les bonnes gardes que la Valette tenait en campagne n'empêchèrent pas que plusieurs de ses cornettes fussent enveloppées; il y eut quatre drapeaux pris, mais peu de gens tués.

» La Valette, qui était logé dans Houdan, rallia 4 ou 500 chevaux et, bien que poursuivi par plus de 1.000 huguenots, il se retira avec une belle façon, en tournant souvent la tête; aussi avait-il art et expérience. »

» Ce qui prouve, ajoute la Noüe, qu'il n'est pas sûr, (si ce n'est en lieu fort) de séjourner devant une grosse puissance de cavalerie. On s'expose à se trouver surpris comme par une pluie d'orage, et cette cavalerie vous est sur les bras aussi tôt que vos sentinelles, vedettes ou batteurs d'esirade; car elle marche en assurance, ne craignant rien et disant à ses éclaireurs :

» — *Attuque, charge et poursuis tout ce que tu trouveras!* »

#### LE DROIT DES GENS EN 1568

Les autres provinces du royaume n'étaient pas exemptes des calamités de la guerre civile. En Provence, les huguenots prirent Sisteron, et M. de Sommerive,



huguenot, fils du comte de Tende, fit une guerre cruelle contre son père, gouverneur de la province.

Les huguenots du Dauphiné prirent les armes sous Montbrun. Ceux du Bas-Languedoc, sous Crussol d'Acier, frère du duc d'Uzès, se saisirent de Nîmes et de Montpellier. Ceux du Haut-Languedoc, du Rouergue et du Quercy, s'assemblèrent sous les sept vicomtes (*Burniquet, Montclar, Paulin, Montagut, Serignan, Caumont et Rapin*) : ceux d'Auvergne et du Bourbonnais sous Ponsenac, qui fut défait et mis en déroute.

« Si les huguenots avaient de l'avantage en un lieu, les catholiques l'emportaient en un autre, et la plupart des villes prises par les uns étaient reprises par les autres, comme Mâcon et Sisteron. Ce qui restait du pillage des huguenots était repillé par les catholiques, qui tenaient la campagne en Forez et en Poitou, sous Montluc et du Lude.

» Mouvans, l'un des principaux chefs des huguenots de Provence, de Dauphiné et d'Auvergne, défît les compagnies catholiques de Saint-Aray et mena ses troupes jusqu'à Orléans, pour assurer la ville qui était menacée. Puis il alla prendre Blois, après une capitulation du gouverneur et des habitants, qui ne fut pas observée. De sorte que, des deux côtés, l'on violait le droit des gens sans aucune honte. » (*Castelnau.*)

#### PAIX DE LONGJUMEAU (23 mars 1568)

Catherine de Médicis craignit de perdre Chartres et d'être assiégée dans Paris. Elle proposa la paix à Condé, qui l'accepta, suivant sa coutume, au grand mécontentement de Colligny.

Cette paix éphémère fut signée à Longjumeau, le 23 mars 1568. Les reîtres furent payés par le trésor royal

et renvoyés. Une partie d'entre eux conduisit en Allemagne l'énorme butin fait en France ; le reste alla s'enrôler dans l'armée du prince Guillaume d'Orange, chef des *Gueux*, qui s'efforçait d'affranchir les Pays-Bas du joug sanglant de Philippe II et de son terrible lieutenant, le duc d'Albe.

## CHAPITRE III

### LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ

La troisième guerre. — En Angoumois. — Retraite de Condé. — Passage de la Charente par l'armée de Monsieur. — Jarnac (13 mars 1569). — L'armée des princes.

#### LA TROISIÈME GUERRE

Ce fut Catherine de Médicis qui provoqua la troisième guerre civile. Au mois de septembre 1568, elle essaya d'enlever traitreusement Condé, Coligny, Jeanne d'Albret et son fils Henri de Navarre, qui furent avertis à temps et se réfugièrent à la Rochelle. Cette place, à défaut d'Orléans, devint le centre d'approvisionnements et la base d'opérations des protestants.

L'armée royale, commandée par le duc d'Anjou, assisté du maréchal Gaspard de Saulx-Tavannes, entra en Poitou, vers le milieu de novembre, pour arrêter les progrès de Condé, qui avait déjà rassemblé plus de 25.000 combattants, tous Français.

Après quelques opérations peu importantes entre Saumur et Poitiers, l'hiver le plus rude qu'on eût vu depuis cinquante-neuf ans interrompit la campagne.

#### EN ANGOUMOIS (1569)

Elle fut reprise au printemps de 1569. Condé voulait

passer la Charente, entre Saintes et Angoulême, pour rallier dans le Quercy les 8.000 combattants des sept vicomtes et se diriger, avec ce renfort, vers la Charité-sur-Loire, où il avait donné rendez-vous à l'armée allemande du duc de Deux-Ponts et à celle de Guillaume et Ludovic de Nassau, ses alliés.

Tavannes, instruit du projet de Condé, conduisit les 4.000 lances, les 10.000 hommes de pied français et les 6.000 Suisses de l'armée royale sur la haute Charente, pour *prendre le contact* avec les troupes de Condé, réunies à Saint-Jean-d'Angély, et leur barrer la route du Quercy.

La turbulente noblesse qui entourait le duc d'Anjou faillit faire manquer ce plan, si bien conçu, par une entreprise imprudente contre Ruffec. Le temps perdu à ce siège permit à l'armée protestante de se mettre en marche vers le sud.

Le 9 mars, Coligny et d'Andelot se dirigeaient vers Cognac, avec l'avant-garde, pour préparer le passage du corps de bataille sur la rive gauche de la Charente, lorsque leurs argoulets, *en éclairant à grande distance*, rencontrèrent quelques cheval-légers catholiques, qui se replièrent sur le château de Jarnac.

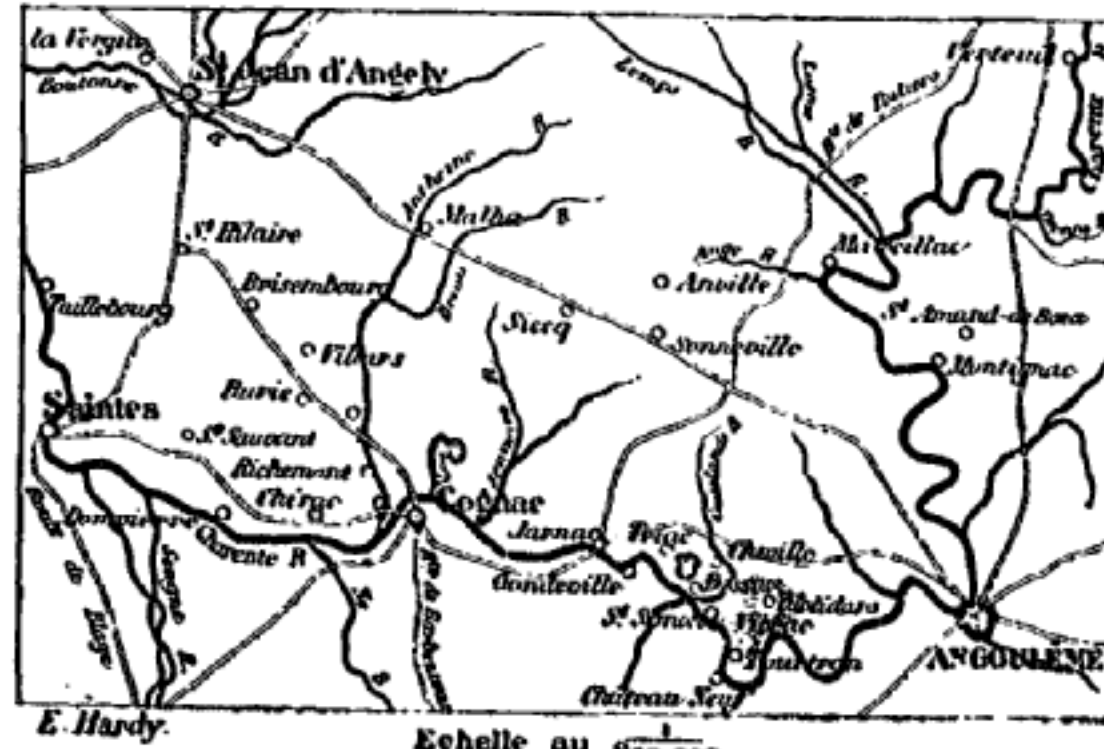
Ruffec, mal défendu, avait capitulé et, sur l'avis de Tavannes, le duc d'Anjou, laissant en observation sur la rive droite de la Charente une colonne légère commandée par Henri de Guise, longeait, avec le gros de son armée, la rive gauche, dans la direction de Châteauneuf.

Pour couvrir ce mouvement, la Rivière, capitaine des gardes du duc d'Anjou, avait occupé Jarnac, « avec 50 des signalés et volontaires de l'armée ».

Coligny l'y fit assiéger par Briquemault et, pour

donner le change à Tavannes, il remonta au nord-est, vers Siccq et Sonnevile.

D'Andelot, qui formait la *première pointe*, aperçut un bivouac près d'Anville; c'était la colonne du duc de Guise. Une reconnaissance, hardiment poussée jusqu'à la Charente, lui fit découvrir le reste de l'armée royale, marchant de Montignac vers Angoulême, ville protestante (3 mars).



Echelle au 1/670.000

Fig. 17.

Désormais fixé sur les projets du duc d'Anjou, Coligny avertit Condé, qui était resté à Saint-Hilaire, et l'engagea à se hâter de passer la Charente avec la *butaille*, pendant que lui-même occuperait l'ennemi avec l'*avant-garde*.

Condé donna immédiatement l'*ordre de mouvement* pour les deux journées suivantes.

La *butaille*, formée en deux colonnes, marcherait, le 10, jusqu'à Saintes et Cognac, afin d'y passer la

Charente, le 11, sous la protection de l'avant-garde ; celle-ci franchirait le fleuve à Châteauneuf et à Jarnac, repris par Briquemault.

L'armée entière se rallierait, le 11 au soir, à Barbezieux, où tous les maréchaux de logis et fourriers iraient d'avance préparer la couchée.

Le 10, la *bataille* exécuta la marche prescrite et, le 11, Condé était à Chérac, à égale distance de ses deux colonnes, qui se préparaient à passer la Charente, lorsque trois dépêches successives de Coligny lui apprirent :

1° Que la colonne légère du duc de Guise s'était dérobée sans combattre, pour rejoindre le gros de l'armée royale ;

2° Que le duc d'Anjou, renforcé de 2.000 reîtres amenés par le Rhingrave, avait tourné Angoulême sans l'attaquer, et pris Châteauneuf, dont heureusement le pont était coupé ;

3° Que la cavalerie ennemie se montrait sur la rive gauche, à hauteur de Cognac, et qu'il fallait mettre cette ville à l'abri d'un coup de main.

Nous empruntons à la remarquable *Histoire des princes de Condé* par M. le duc d'Aumale<sup>1</sup>, le texte même de la troisième dépêche de Coligny à Condé.

« Monseigneur, je vous ai, depuis ce matin, mandé deux fois de mes nouvelles et, depuis, j'ai reçu la lettre qu'il vous a plu de m'écrire par ce porteur. Et quant à ce qu'il vous plait que je vous mande du logis que nous ferons aujourd'hui, si j'en eusse changé, je n'eusse failli à vous le mander ; mais il faut que j'attende, avant de rien changer, de voir ce que deviendront nos enne-

1. Calmann-Lévy, éditeur, Paris, 1885.



mis. Je viens d'avoir avertissement qu'ils marchent le chemin de Cognac et, de fait, nous voyons acheminer quelques troupes de cavalerie à notre vue. S'ils veulent aller du côté de Cognac, je crois qu'en mettant une bonne troupe d'infanterie là-dedans, c'est ce que nous devrions désirer. J'aurai toujours *gens aux champs* et ce que je pourrai apprendre, je vous en avertirai. Monseigneur, je prie Notre-Seigneur vous avoir en sa sainte garde et protection.

» De Jarnac, ce xi<sup>e</sup> de mars 1569.

» Je vous supplie, Monseigneur, regarder et mettre quelques hommes de bien dans Cognac. L'on m'a dit que leurs bagages ne délogent point.

» Votre très humble et affectionné serviteur,

» CHASTILLON. »

## RETRAITE DE CONDÉ (11 mars 1569)

Le passage du fleuve et la descente en Quercy devenaient impossibles. Condé, jugeant nettement la situation, se décida à remonter immédiatement au nord-est, pour marcher vers la Loire et rejoindre directement le duc de Deux-Ponts à la Charité.

Il mit des garnisons sûres à Cognac et à Saintes, chargea Coligny de bien garder les passages et, dès le 11 au soir, il échelonna son corps d'armée sur un espace de 6 lieues, le long de la route de Saint-Jean-d'Angély. (Fig. 17.)

Cependant le duc d'Anjou, ayant reçu du roi, son frère, l'ordre de combattre à tout prix, avait fait établir secrètement par le président de Behague, en aval de Châteauneuf, le pont de bateaux qui se charriait avec l'armée et il l'avait défendu par un ravelin bien gardé.

Le 12 au soir, toutes ses forces, réunies autour de Châteauneuf, recevaient l'ordre de passer la Charente dans la nuit et d'attaquer les positions ennemies, à la pointe du jour.

Coligny avait logé l'avant-garde protestante derrière la Guirlande, petit ruisseau marécageux, bordant une bonne position défensive, comprise entre le village de Cheville et l'abbaye de Bassac. En arrière, le hameau et l'étang de Triac formaient une deuxième ligne de défense, parallèle à la première.

Le gros de l'avant-garde devait, à la diane, rejoindre Condé, qui couchait à Jarnac pour être plus à portée de Coligny.

Le prince avait décidé que le régiment de Puyvault et 8 cornettes, commandées par la Loue et Soubise, formeraient l'arrière-garde. Ce détachement devait observer la Charente et retarder le plus longtemps possible le passage de l'armée royale sur la rive droite.

Jusqu'au jour, il était chargé du service des avant-postes.

Coligny l'échelonna en avant de la Guirlande, depuis Saint-Simon jusqu'à Tourtron, « à un quart de lieue du pont de Châteauneuf, » en recommandant aux officiers de faire bonne garde; puis il alla loger à l'abbaye de Bassac avec le reste de sa cavalerie. Le régiment d'arquebusiers de Fontrailles s'appuyait à l'étang et au hameau de Triac.

La nuit était froide et obscure. Les patrouilles protestantes s'égarèrent dans le brouillard et ne purent pas assurer la vigilance des petits postes, embusqués dans les broussailles du plateau des Molidards. Les sentinelles, fatiguées par quatre jours de marches pénibles, cédèrent au sommeil, et les chefs, Puyvault et la Loue,

**PASSAGE DE LA CHARENTE PAR L'ARMÉE DE MONSIEUR 53**  
s'enfermèrent dans l'auberge de Vibrac, pour jouer aux  
cartes jusqu'au jour.

**PASSAGE DE LA CHARENTE PAR L'ARMÉE DE MONSIEUR**

Un peu après minuit, Biron, maréchal de camp de  
l'armée royale, faisait passer sur la rive droite de la

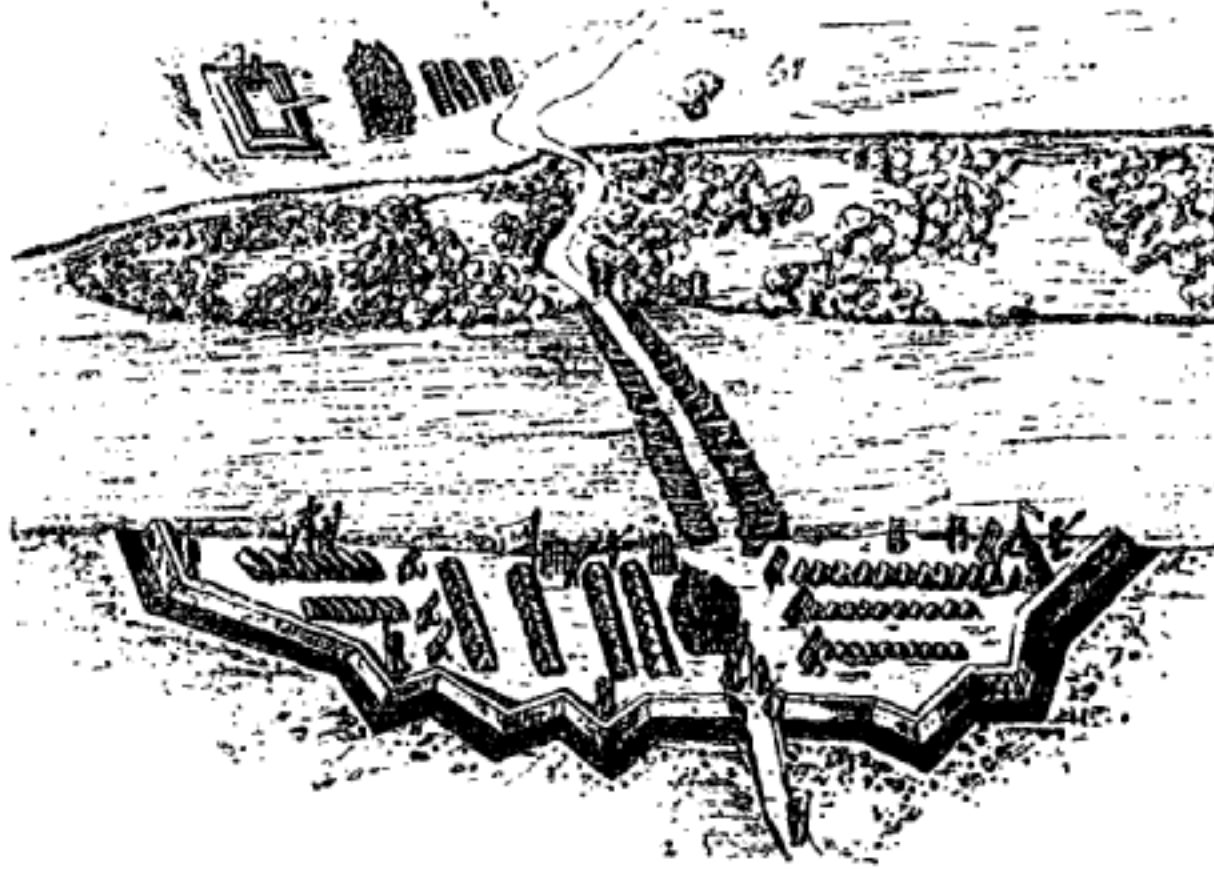


Fig. 18.

Charente l'avant-garde, commandée par le duc de Mont-  
pensier : la cavalerie, par le pont de pierre de Châ-  
teauneuf, et l'infanterie, par le pont de bateaux.

L'opération ne dura que trois heures et, chose rare  
dans une armée française, elle s'exécuta dans le plus  
grand silence.

Au matin, les 600 cheveu-légers du duc de Guise et du  
vicomte de Martigues enlevaient 50 argoulets postés au  
hameau de Tourtron. Le régiment de Brissac prenait

position sur le plateau de Molidards, face à la Guirlande, pendant que l'armée royale, achevant son déploiement, se rangeait de la manière suivante :

A gauche, sous le duc de Montpensier, le reste de l'avant-garde, c'est-à-dire le régiment de gendarmerie de la Valette et 6.000 Suisses ;

A droite, sous le duc d'Anjou et le maréchal de Tavannes, entourés de la maison du roi et de la noblesse volontaire, la bataille, comprenant les 2.000 reîtres du Rhingrave, le régiment de Strozzi, précédé de 4 canons

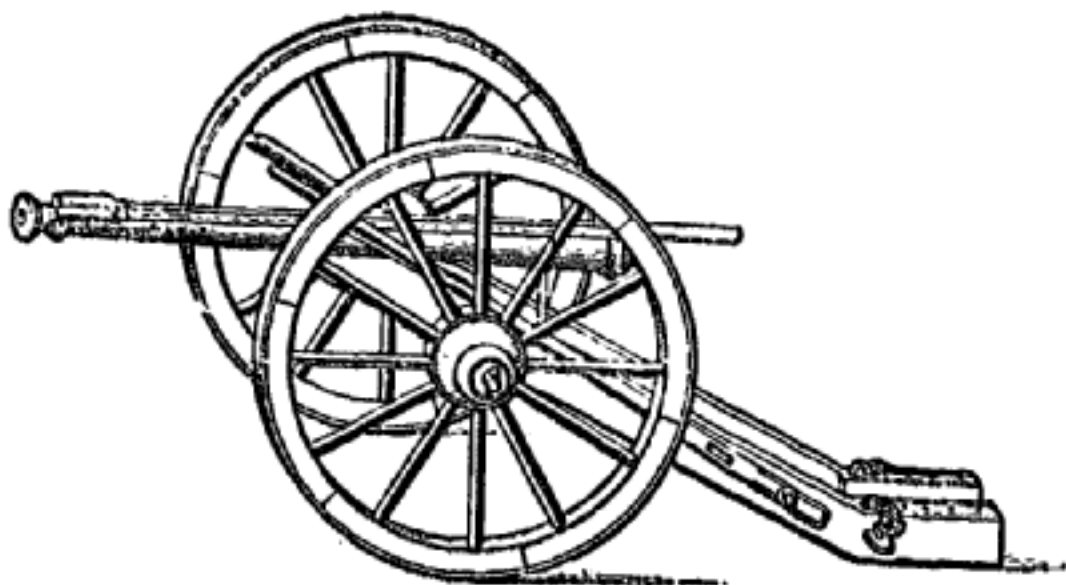


Fig. 19.

et de 4 coulevrines, le corps provençal du comte de Tende et un hôt de gendarmerie.

Il ne restait sur la rive gauche que « 800 hommes de pied et 400 chevaux, postés sur le haut de la montagne, au sud de Châteauneuf, pour couvrir le bagage et faire croire aux protestants que le gros de l'armée était resté sur la rive gauche ».

JARNAC (13 mars 1569)

Puyvault et la Loüe, brusquement rappelés au devoir

par les premières arquebusades, ne songèrent plus qu'à réparer leur faute. Puyvault rallia son régiment dans Vibrac et se retira en bon ordre derrière la Guirlande, afin d'en défendre le passage, pendant que les Scornettes de la Loüe et de Soubise soutenaient l'escarmouche contre les cheveu-légers de Guise et de Martigues.

« Entre 10 et 11 heures du matin, les protestants parurent en grand nombre au bas de la montagne, du côté de Jarnac. » (*Castelnau.*)

En effet, Coligny, prévenu, à neuf heures, avait réuni toute la cavalerie de l'avant-garde entre Bassac et Chevillie et ordonné à Fontrailles d'organiser défensivement le hameau de Triac, avec 1.000 arquebusiers derrière la chaussée de l'étang.

« Vers midi, Montpensier, ayant reçu commandement du duc d'Anjou de passer sur le ventre à tout ce qu'il rencontrerait, envoya le *régiment de Brissac* gagner le passage de la Guirlande. Ce qui fut fait et passé, malgré la cavalerie protestante, qui vint au devant et fort bien; d'Andelot, la Noüe et la Loüe firent, dans cette charge, tout devoir de bon combattant. Mais, voyant leurs arquebusiers en fort grand désordre et qu'ils étaient attaqués, en deux ou trois endroits, par toute l'armée royale, les cavaliers huguenots commencèrent à se retirer peu à peu.

« Alors Montpensier donna de grande furie, avec tous les gens d'armes et les cheveu-légers de l'avant-garde, sur la queue des huguenots, » qui furent forcés de chercher un refuge en arrière de la chaussée de l'étang de Triac, où le feu du régiment de Fontrailles arrêta la poursuite de la cavalerie catholique.

« L'amiral envoya Montaigu prier Condé, qui était à Jarnac, de s'avancer avec la *bataille*, à cause qu'il ne pouvait plus reculer.

« — Notre oncle a fait un pas de clerc, dit Condé en

recevant le message de l'amiral ; mais le vin est tiré, il faut le boire ! »

Et montant à cheval avec les 300 gentilshommes qui l'entouraient, il courut, tout d'une traite, jusqu'à Triac.

La *bataille* catholique se prolongeait à l'est de ce bameau, pour tourner la chaussée de l'étang, et l'artillerie avait déjà fait deux décharges, lorsque Condé, formant sa cavalerie en deux escadrons, se prépara à charger l'avant-garde ennemie. Il avait eu, la veille, le bras froissé par une chute, et un coup de pied de cheval venait de lui casser la jambe ; mais « ce prince, au cœur de lion », se fit attacher sur sa selle et s'écria, en montrant la devise inscrite sur sa cornette blanche :

— « En avant, noblesse française ! pour le Christ et pour la Patrie ! »

« L'escadron de l'amiral chargea *fort mollement* ; quand il fut à longueur de lance, la plus grande partie tourna à gauche et l'escadron de Condé, poussant tout droit, se trouva le premier à la charge. La Valette reçut ce choc, soutenu par Guise et Martigues ; mais leurs gens tournèrent le dos et les abandonnèrent. De sorte que toute la charge vint tomber sur M. de Montpensier et son fils, le prince dauphin d'Auvergne ; lesquels tinrent ferme jusqu'à ce que le duc d'Anjou et le maréchal de Tavannes fussent survenus bien à propos, avec la gendarmerie et l'infanterie provençale, pour mettre les huguenots en déroute. Les reîtres du Rhingrave, qui avaient passé sur la chaussée de Triac, servirent grandement ; car, bien qu'allant assez timidement à la charge, ils menacèrent le flanc droit de la cavalerie protestante et déterminèrent la retraite de Coligny.

» Ce fut alors que le prince de Condé, porté par terre et abandonné des siens, appela Argence, qui passait devant lui, pour lui donner sa foi et son épée. Mais



bientôt après, reconnu par Montesquiou, gentilhomme gascon, il en reçut un coup de pistolet, dont il mourut tout aussitôt, laissant à la postérité la mémoire d'un



Fig. 20 1.

des plus généreux princes de son temps. » (*Castelnau.*)

Deux cents gentilshommes, « la fleur de la noblesse », s'étaient fait tuer aux côtés de Condé; la Noûe était prisonnier.

1. Portrait de *Louis de Bourbon, prince de Condé* (gravé par J. François d'après un dessin original de Janet), extrait de *l'Histoire des Princes de Condé* par M. le duc d'Aumale.

## L'ARMÉE DES PRINCES (1569)

Telle fut la lutte inégale que le duc d'Anjou appela sa *victoire de Jarnac*; il ne sut pas en profiter.

Coligny et son frère d'Andelot firent leur retraite vers Saint-Jean-d'Angély, sans être poursuivis.

Ils rallièrent toute la cavalerie échelonnée sur la route et rejoignirent, à Tonnay-Charente, où Jeanne d'Albret les avait amenés, les deux Bourbons qui devenaient les chefs du parti protestant : Henri, roi de Navarre, et Henri, prince de Condé; l'un avait quinze ans, l'autre seize.



D'après Philippoteaux.  
Fig. 21.

Crussol d'Acier réunit à Cognac l'infanterie protestante, dont 3.000 hommes à peine avaient été engagés à Jarnac, et la conduisit à Saintes, en coupant les ponts de la Charente.

L'armée royale, très supérieure en nombre, au lieu de poursuivre l'*armée des Princes*, entreprit le siège des forteresses protestantes de l'Angoumois et du Périgord. Les principales, Cognac et Angoulême, résistèrent; les autres furent prises.

Le siège de Mucidan, sur l'Isle, coûta la vie, le 28 avril, à Timoléon de Brisac, colonel général de l'infanterie de là les monts.

« Il fut tué par un bon soldat périgourdin, nommé Charbonnière, qui était un des plus justes arquebusiers

qu'on eût pu voir. Assis sur un tabouret (où la plupart du temps il dînait et soupait, en regardant par une *canonnière*), il tirait incessamment, ayant deux arquebuses à rouet et une à mèche. Sa femme et un valet se tenaient auprès de lui pour charger ses arquebuses, et lui de tirer; si bien qu'il en perdait le boire et le manger. Le duc d'Anjou le fit pendre, après la prise de Mucidan. » (*Brantôme.*)

Les protestants du Quercy, commandés par le vicomte de Burniquel, n'osèrent pas affronter le choc des Royaux.

Mais Tavannes apprit que M. de Mouy et le marquis de Renel, avec 1.500 cheveu-légers huguenots et 2.000 arquebusiers, la plupart à cheval, cherchaient à passer la Loire au-dessus de Roanne, pour aller au-devant du duc de Deux-Ponts, entré, par Montbéliard, dans le comté de Bourgogne.

Le maréchal transporta à Villebois-Lavalette le camp de Monsieur et, de là, fit demander au roi: « s'il lui plaisait qu'on continuât à assaillir les places ou qu'on barrât le passage aux ennemis, qui pouvaient, par l'Auvergne, aller rejoindre les 6.000 arquebusiers et les 600 chevaux du Quercy, pour forcer ensuite avec eux le passage de la Loire.

» Dans les derniers jours de mai, Charles IX répondit, de Metz, où il s'était rendu avec sa mère, pour se rapprocher du théâtre des opérations, qu'on empêchât surtout le passage des ennemis, sans s'amuser aux places. » (*Tavannes.*)

## CHAPITRE IV

### COLIGNY

**Du Rhin à la Loire. — Les leçons du Taciturne. — Régiments français. — La Roche-l'Abelle (25 juin 1569). — En Poitou. — Montcontour (3 octobre 1569). — Le tour de France des Huguenots. — Paix de Saint-Germain. — La Saint-Barthélemy.**

#### DU RHIN A LA LOIRE (mai-juin 1569)

Coligny avait appelé en Limousin le duc de Deux-Ponts et le prince d'Orange.

Catherine de Médicis opposa aux envahisseurs étrangers Claude de Lorraine, marquis du Maine et duc d'Aumale, colonel général de la cavalerie légère, avec les forces hâtivement rassemblées en Lorraine.

D'après Tavannes, « d'Aumale marcha aux montagnes de Saverne, pour empêcher le passage du duc de Deux-Ponts, qui avait 6.000 reîtres, autant de lansquenets et 2.000 Français ; mais les reîtres, se moquant de lui, prirent le chemin de Montbéliard et du comté de Bourgogne.

» On adjoignit M. de Nemours à M. d'Aumale ; ils retournèrent hâtivement et se trouvèrent, avec 12.000 hommes, au front du duc de Deux-Ponts, qui passa à leur vue. Ils manquèrent une douzaine d'occasions de combattre et laissèrent prendre Nuits et la Charité.

» Les reîtres marchèrent au rendez-vous que l'amiral leur avait donné en Limousin ; le duc d'Anjou se mit entre deux, espérant battre l'une des armées séparément et faire sa jonction, sur la Creuse, vers Preuilly, avec le duc d'Aumale.

» Les reîtres, à grandes traites, traversèrent le Limousin, lentement côtoyés des deux corps de M. le duc d'Aumale, qui avaient nécessité de vivres et étaient trop chargés de charroi. Près de la Souveraine, les reîtres de l'armée royale s'excusèrent de combattre sur le manque de vivres. Monsieur suivit les ennemis jusqu'au petit Limoges, où ses reîtres firent le même refus de combattre.

» L'armée du duc de Deux-Ponts passa la rivière de Vienne et joignit l'amiral, le 11 juin, à Chalus, sur la Tardoire. » (Fig. 25.)

Le duc de Deux-Ponts était mort, la veille, de ses fatigues et de ses excès, laissant à Wolfrad de Mansfeld le commandement des lansquenets et des *reîtres noirs*.

## LES LEÇONS DU TACITURNE

C'est au prince d'Orange, Guillaume de Nassau, *le Taciturne*, que les contemporains ont attribué le succès de cette audacieuse marche de cent lieues, du Rhin à la Loire, en présence de l'ennemi.

Ce chef des *Gueux* des Pays-Bas, adversaire malheureux du duc d'Albe parce qu'il ne pouvait opposer que des volontaires malaguerris à l'invincible infanterie espagnole, fut le premier tacticien de son temps. Les grands capitaines français de la fin du seizième siècle se sont formés à son école.

Voici, d'après Michel Eysinger, son ordre habituel de combat.

*L'avant-garde et la bataille sont juxtaposées sur trois*

lignes, largement espacées, où l'infanterie et la cavalerie alternent, de manière à se prêter un mutuel secours et à faire promptement face à l'ennemi, de quelque côté qu'il se présente.

Le *général* se tient au centre, en arrière des trois étendards, qui marquent fièrement sa place de bataille ; ses lieutenants et son porte-cornette sont à ses côtés.

Deux troupes d'enfants perdus gardent les flancs de la première ligne. (Fig. 22.)

Si l'on doit marcher sur une seule route, chaque échelon de l'avant-garde rompt, successivement, en colonne ; les enfants perdus se mêlent aux argoulets pour éclairer la marche et la bande d'arquebusiers les soutient. Dans chaque bataillon d'infanterie, les piquiers sont entourés de 3 rangs d'arquebusiers.

Le *gros d'avant-garde* est formé du premier bataillon, suivi d'une partie des cheveu-légers et des arquebusiers à cheval.

Quand l'avant-garde est à la distance prescrite par le *général*, la bataille se met en marche, dans un ordre analogue :

- 1° Les enfants perdus, mêlés aux lanciers ;
- 2° Un bataillon d'infanterie ;
- 3° Le reste de la cavalerie légère ;
- 4° L'artillerie, sous l'escorte d'un bataillon, qui forme l'arrière-garde.

Les chariots marchent, à la file, sur les deux flancs de la colonne ou sur son flanc le plus menacé.

Si l'armée doit marcher sur deux colonnes, les trois échelons de l'avant-garde et de la bataille rompent, à la fois, pour suivre une route distincte. Chaque colonne a ainsi ses éclaireurs, son gros et son arrière-garde.

Si l'on forme trois colonnes, l'artillerie est placée au centre, avec le bataillon qui l'escorte, précédé et suivi



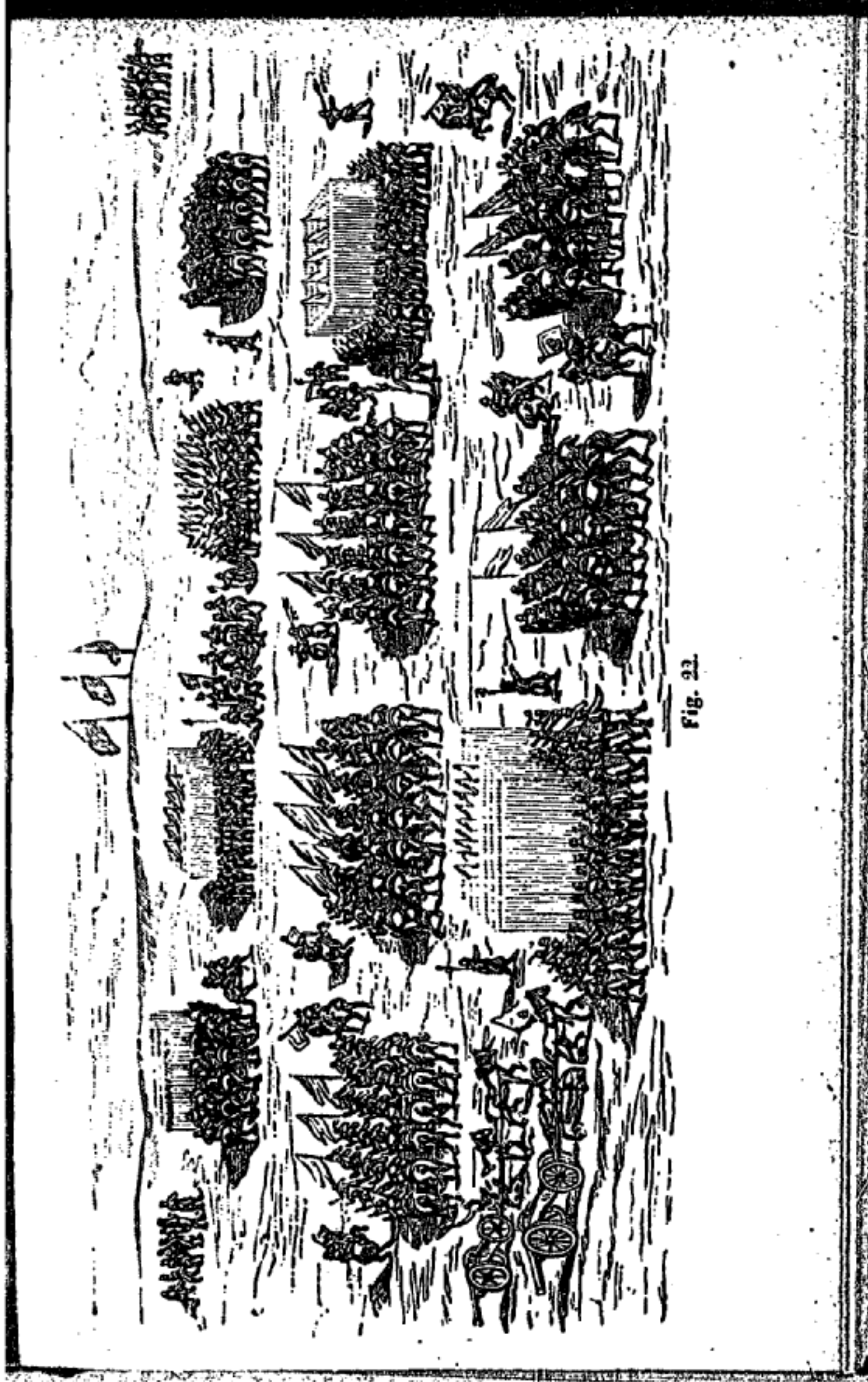


Fig. 22.

des escadrons de la 3<sup>e</sup> ligne. L'avant-garde et la bataille forment les deux colonnes extérieures <sup>1</sup>.

#### RÉGIMENTS FRANÇAIS (1569)

le 7  
François de Châtillon, seigneur d'Andelot, colonel général de l'infanterie de çà des monts, étant mort à Saintes, le 27 mai 1569, Charles IX ne voulut plus avoir qu'un seul colonel général de l'infanterie de France. Il en confia la charge à Philippe Strozzi, qui forma 6 régiments entretenus avec les 87 enseignes réunies au camp de la Rochefoucauld, en Angoumois.

Le 1<sup>er</sup> régiment, composé de 10 enseignes de *Piémont*, fut donné à Charles de Cossé-Brissac, qui conserva, par tradition de famille, le titre de *colonel général des vieilles bandes de Piémont* et le drapeau noir des aventuriers d'Italie.

Le 2<sup>e</sup> régiment compta parmi ses 13 compagnies six des 10 enseignes de la garde française du Roy, qui s'étaient illustrées dans la campagne de 1562 ; leur mestre de camp, Cosseins, adopta le drapeau bleu de Roy fleurdelisé, à croix blanche.

Le 3<sup>e</sup> régiment, donné à Sarrieu, fut formé de 15 enseignes de *Picardie*, sous le drapeau rouge à croix blanche des vieilles bandes picardes.

Le 4<sup>e</sup> régiment eut pour mestre de camp Gohas l'aîné, qui guerroyait alors en Lorraine, sous le duc d'Aumale, avec 10 vieilles enseignes de *Champagne* ; les 16 enseignes que Strozzi lui réserva prirent les couleurs de la maison de Guise, le drapeau vert.

Le gros la Barthe et Gohas cadet eurent chacun un régiment de 15 enseignes, empruntées à l'ancien régiment de Brissac.

1. De Leone *Belgico*, édition illustrée de 1538.

Dans ces 6 régiments *entretenus par le Roy*, la première compagnie, la *colonelle*, appartenait au colonel général et gardait son enseigne blanche ; elle était commandée par un capitaine qui, sous le titre de *lieutenant de la colonelle*, était le mandataire du colonel général et le défenseur de ses prérogatives. La deuxième compagnie, la *mestre de camp*, appartenait au commandant du régiment. Les autres prenaient rang dans le corps d'après l'ancienneté de leurs capitaines ; toutes avaient une *enseigne d'ordonnance* aux couleurs du mestre de camp. (Fig. 5.)

La composition des cadres était la même qu'en 1562 (page 8). Le capitaine restait le propriétaire et l'administrateur responsable de sa compagnie.

Le plus ancien capitaine était le *sergent-major* du régiment, c'est-à-dire le second du mestre de camp pour l'instruction, la discipline et les détails du service. Dans les prises d'armes, il assurait l'exécution des ordres et la régularité des formations tactiques.

« L'état d'un sergent-major, dit Brantôme, est un honorable état et les Espagnols en font encore plus grand cas que nous. Il peut aller à cheval toujours, non seulement par les *ordres* et *batailles*, mais par tout le camp. Voire s'il trouve le Roy et le général d'armée, il doit leur parler à cheval, sans mettre pied à terre ; qui l'y met n'entend pas bien sa charge, y est tenu fort nouveux et s'en moquent-on. Le jour d'une bataille, il ne doit jamais mettre pied à terre devant les capitaines, mais toujours aller et venir parmi les files. Car, se mettant à pied et combattant comme les autres, il ne sert que d'un et ne vaut pas plus d'un ; mais, étant à cheval et se promenant, il en peut valoir plusieurs, pour pourvoir à une infinité de choses qui, en tels cas et occasions, se présentent. De plus, il faut qu'il ait toujours un gros bâton en la main, tant

pour détourner les bagages qui embarrassent et ferment le chemin des soldats marchant, que pour montrer ce qu'il faut faire et aussi pour châtier l'inobédience des soldats *in flagranti*. Quelques vieux capitaines pensent que le mestre de camp doit être à cheval, le jour de la bataille, comme le sergent-major. »

Le régiment se formait, soit *en ligne de compagnies*, sur 10 hommes de profondeur, soit *en bataillon*, carré ou rectangulaire. Le mestre de camp se tenait devant le bataillon, à *longueur de bois*, armé de toutes pièces, sa bourguignotte en tête et sa pique à la main. Les capitaines, armés de même, étaient au premier rang du bataillon ; les enseignes au milieu ; les lieutenants à la queue ; les sergents aux flancs ; le sergent-major, à cheval, allait par les rangs, sur le derrière ou sur les ailes.

Le colonel général se plaçait, d'ordinaire, à la droite du bataillon de première ligne ; il avait à ses côtés le *maréchal de camp* et le *sergent-major général*.

« Le maréchal de camp soulage ou ruine l'armée, la sauve ou la perd ; l'inexpert la tient à cheval tout un jour pour faire une lieue, la mande et renvoie à des rendez-vous généraux sans nécessité, embarrasse les files de bagages, portant confusion et désordre. Le prudent, hors la vue de l'ennemi, exempte les troupes de venir au rendez-vous général et les fait marcher par divers chemins ; telle compagnie ne fait que deux lieues qui en ferait dix sans lui. Il donne diverses voies à la cavalerie, aux gens de pied, à l'artillerie, aux bagages ; il évite les passages étroits, sépare les heures de marche, pour que les troupes ne se rencontrent pas, tout en arrivant à la même heure ; envoie les prévôts commander aux bagages, les fait marcher tôt et matin, concilie la commodité et l'incommodité de l'armée, qui repose sur

sa prudence ; s'informe des chemins, rivières, bois et montagnes, laisse des gens de pied derrière lui pour servir de retraite, avec observation de ne pas trop s'avancer de sa personne, de peur que, pour son salut, il ne faille engager mal à propos une bataille ou un grand combat. Il fortifie la tête du logis d'infanterie et met à couvert toute la cavalerie, qui marche en avant pour prendre sa place de bataille. » (*Tavannes.*)



Fig. 23.

« Strozzi, qui, dès son jeune âge, avait plus aimé l'arquebuse que toute arme de guerre, donna le mousquet espagnol aux meilleurs de ses arquebusiers. Lui-même, toujours suivi d'un laquais portant un mousquet, tirait quand il voyait un beau coup à faire et tuait un cheval à 500 pas. » (*Brantôme.*)

Le bois des piques était long de 14 pieds ; les piquiers



ou *corcelets* avaient le morion et la demi-armure (fig. 1).

Les sergents portaient la hallebarde (fig. 13); les officiers, la pique et même l'arquebuse ou le mousquet, quand ils commandaient des *escadres* d'arquebusiers.

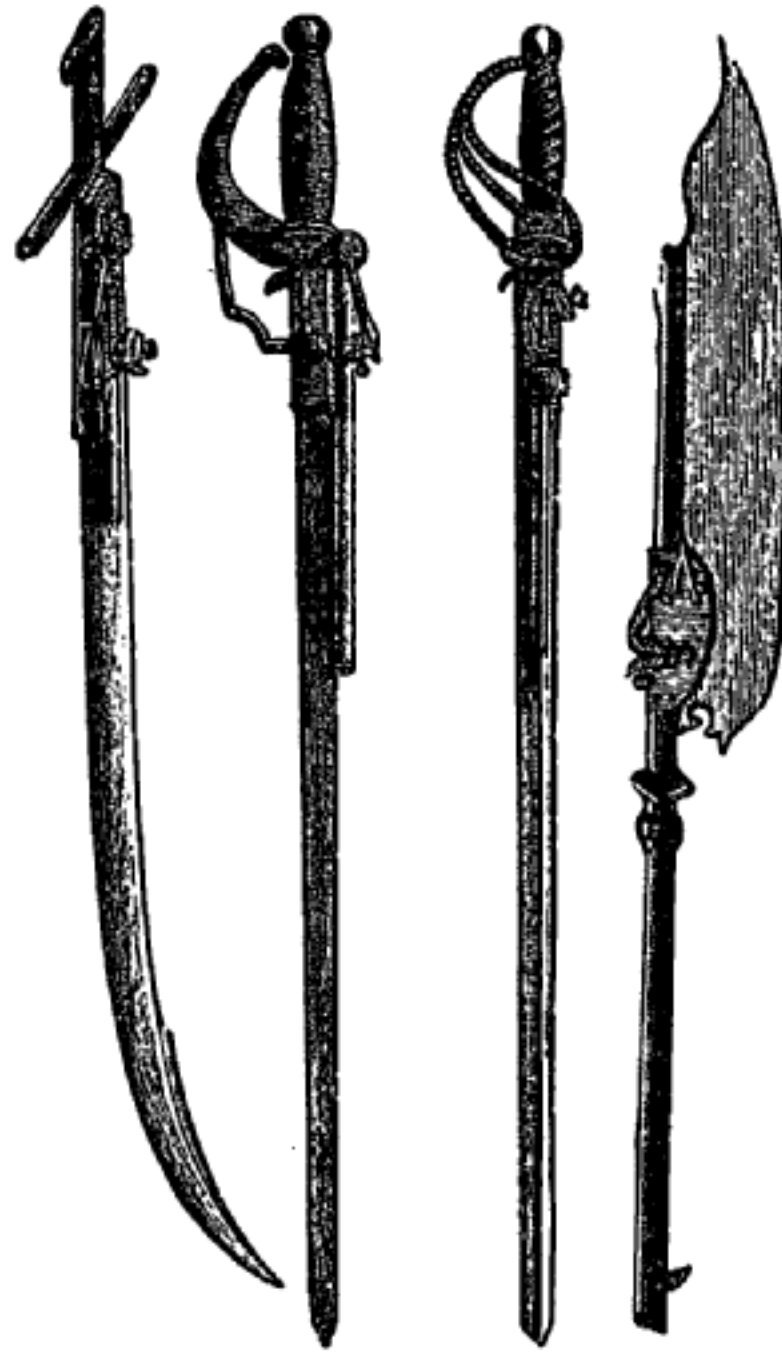


Fig. 21\*.

C'est aux guerres de religion que remontent les *armes hast'à feu*, dont il reste d'ingénieux modèles dans certains musées d'Allemagne.

1. Musées de Munich et de Dresde.



L'Électeur de Saxe Auguste I<sup>er</sup> favorisait les progrès de l'armement en faisant la fortune des inventeurs. On lui doit la plupart des hallebardes-escopettes et des sabres ou épées-pistolets, importés en France par les lansquenets. (Fig. 24.)

Dès 1568, les *fantassins français* prirent, dans l'histoire militaire de l'Europe, la première place après les *soldats*<sup>1</sup> espagnols.

« Je pense, dit Brantôme, qu'il n'y a rien de si brave et de si superbe à voir qu'un gentil soldat, bien en point, bien leste, tirant son arquebusade, désarmé, aussi résolument que les mieux armés; soit qu'il marche en la tête d'une compagnie, soit qu'il se perde, devant tous, à une escarmouche, à un combat ou à un assaut. Ces soldats sont appelés *fantassins*, parce qu'ils sont jeunes et que rien n'est impossible à la jeunesse, pour le sang neuf et ardent qui lui bout dans le corps et dans l'âme. Et ce que j'admire surtout en ces *fantassins*, c'est que vous verrez des jeunes gens sortir des villages, du labour, des boutiques, des écoles, du palais, des postes, des forges, des écuries, des laquais (comme les capitaines Mignard et Bequin), qui n'ont pas plus tôt demeuré quelque temps parmi cette infanterie qu'ils sont aussitôt faits, aguerris, façonnés et que, de rien qu'ils étaient, ils deviennent capitaines, égaux aux gentilshommes, ayant leur honneur en recommandation autant que les plus nobles et faisant des actes aussi vertueux et nobles que les plus grands seigneurs. Voyez quelle obligation ils ont aux armes qui les poussent ainsi ! »

Malheureusement ce fut contre les protestants français, autant que contre leurs alliés allemands, que les

1. *Soldados*, soldés.

*six vieux régiments de fantassins donnèrent à leurs enseignes le baptême du feu.*

LA ROCHE-L'ABEILLE (25 juin 1569)

Dès sa jonction, à Châlus, avec ses alliés, Coligny avait organisé, d'après ses principes tactiques et sa grande expérience du commandement, l'armée de 20.000 hommes de pied et de 8.000 chevaux dont il était le général en chef, *sous l'ombre du jeune roi de Navarre.*

Le 24 juin, il cantonnait à Saint-Yrieix, sur la Loüe, descendant la vallée de l'Isle, pour surprendre Périgueux et y rallier le contingent du Quercy, lorsque ses coureurs lui apprirent que l'armée royale, venue de Limoges, était à deux petites lieues, au hameau de la Roche-l'Abeille.

Le duc d'Anjou, fort réduit en gendarmerie par l'abandon de ses capitaines qui, lassés de coucher dehors depuis plus d'une année, s'en allaient sans congé, disposait de la belle infanterie française de Pierre Strozzi et de 6.000 Italiens (dont 1.200 cavaliers) envoyés, par le pape Pie IV et le duc de Florence Côme de Médicis, à la croisade contre les hérétiques.

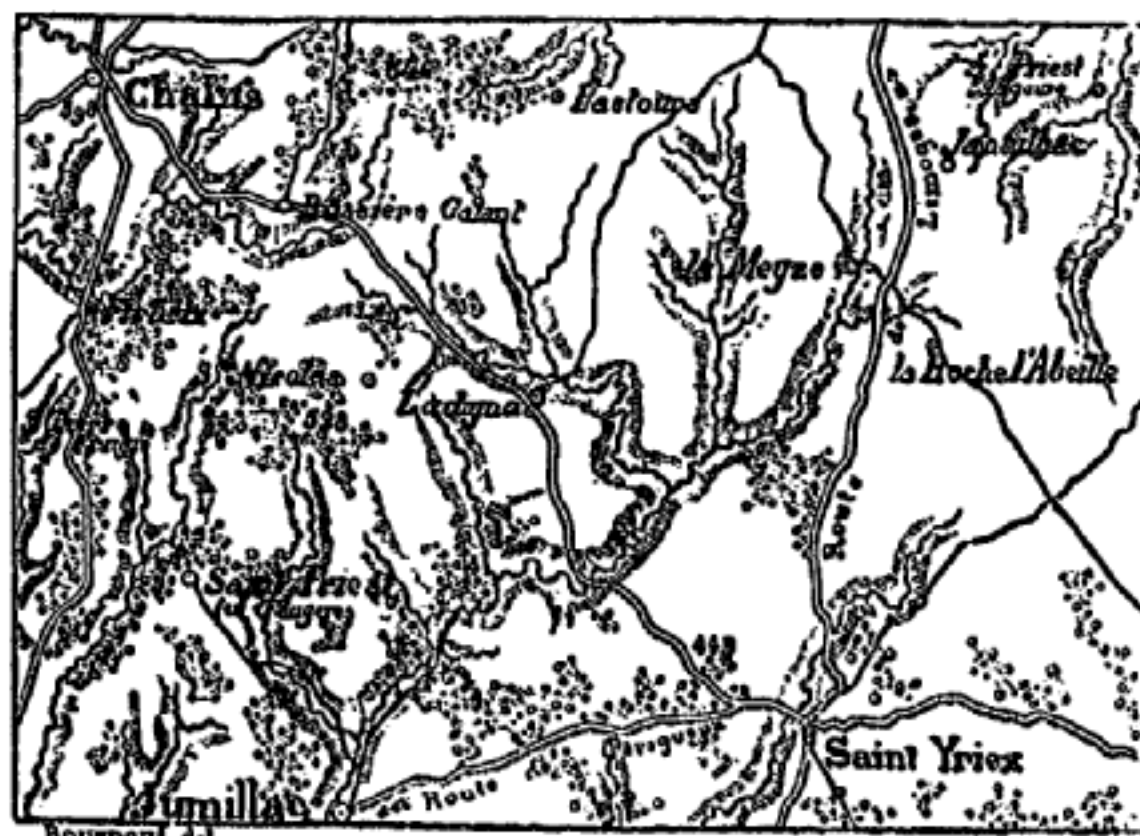
Protestants et royaux étaient, « en un lieu fort avantageux ; les royaux surtout, qui avaient une vallée et un marais sur le front de leur armée ».

Le maréchal de Tavannes voulait qu'on traversât la vallée, deux heures avant le jour, pour devancer l'ennemi sur la hauteur qui surplombait le marais ; mais le duc d'Anjou ne se levait pas si matin et ce fut l'adversaire qui exécuta le projet de Tavannes.

Culbutant les 300 arquebusiers qui gardaient la principale avenue, l'avant-garde protestante, partie de

Saint-Yrieix avant la pointe du jour, était à un quart de lieue de la tête du camp de Monsieur, avant qu'on y eût pris l'alarme.

« Strozzi, colonel de France, soutint tout l'effort de l'escarmouche. Comme il marchait à l'ennemi, d'un visage et courage assurés, il entendit quelques capitaines



Echelle 1/10000

Fig. 25.

et soldats des vieilles bandes de Piémont qui murmuraient bas :

» — Ah ! où est M. de Brissac ?

» Strozzi, qui avait l'ouïe bonne, leur répondit :

» — Là où il est ? Mort-Dieu ! suivez-moi seulement et je vous mènerai en lieu plus chaud et plus avant que le comte de Brissac ! Suivez !

» Ce qu'il fit ; car il les mena dans une grosse troupe de l'ennemi, où moururent sur place 22 capitaines, lieutenants ou enseignes : Saint-Loup, angevin, Roquelauze, gascon, Vallon, provençal, Mignard, basque.

» Au plus gros de l'escarmouche, survint une pluie épaisse et impétueuse. M. de Mouy, prenant l'occasion avec sa cavalerie protestante, chargea si à propos sur la pauvre infanterie royale (qui ne pouvait plus se servir de ses arquebuses parce que les mèches étaient éteintes et trempées d'eau), qu'il en eut bon marché et la mit en pièces. On blâma très fort la cavalerie royale d'avoir très mal secouru son infanterie.

» Le carnage fut très grand, très cruel et sans rémission. Cependant Strozzi, fait prisonnier dans la mêlée, fut échangé contre la Noüe, pris à Jarnac. » (*Brantôme.*)

Coligny aurait voulu trouver la revanche de Jarnac en s'engageant à fond, le lendemain ; mais il manquait de vivres et de canons. Le conseil des capitaines protestants décida de « s'aller rafraîchir en un bon pays, plus gras que le Limousin ; et ainsi fut fait, car aux guerres civiles, quelquefois la charrue mène les bœufs ». (*La Noüe.*)

#### EN POITOU (de juillet à septembre 1569)

Il y avait le Périgord ; mais Périgueux était *bien pourvu*. Coligny renonça à l'attaquer ; il préférait prendre Saumur et le fortifier, pour s'assurer, en tout temps, le libre passage de la Loire. « Puis il porterait la guerre vers la ville de Paris, qu'il savait n'être inclinée à la paix qu'elle ne sentit le fléau de la guerre à ses portes. »

En attendant, les gentilshommes protestants du Poitou l'obligèrent à assiéger Poitiers (21 juillet 1569)

Le duc Henri de Guise, son frère Charles, marquis de Mayenne, et Guy d'Aillon, comte du Lude, se jetèrent dans la place avec 1.200 cheveu-légers catholiques.

Ils y firent une si brillante résistance que Coligny, à la prière de ses soldats, mal payés et affamés, leva le siège, le 7 septembre, sous prétexte d'aller délivrer Châtellerault, que le duc d'Anjou assiégeait avec 15.000 hommes.

Coligny en avait 20.000; mais, s'il faut s'en rapporter à Tavannes, il trouva plus fin que lui.

« Tavannes, après une tentative d'assaut qui est repoussée, retire des tranchées artillerie, soldats et bagages, marche toute la nuit, passe la Creuse au port de Pile et garnit les passages d'arquebusiers et de cheveu-légers, qui amusent si bien l'amiral, qui le suit, que les Huguenots sont forcés de *loger*, au lieu de continuer la poursuite. Tavannes s'arrête à Laselle, *assiette* environnée de rivières et de marais qu'il connaît depuis longtemps. Il retranche le bourg et barre la seule étroite avenue par laquelle on peut l'assaillir.

» L'amiral, n'ayant pas réussi à tourner cette position, s'éloigne de 6 lieues au sud-ouest, passe la Vienne et *se rafraîchit* à Faye-la-Vineuse, entre la Veude et le Mable. Guillaume d'Orange part, avec 39 cavaliers, pour aller chercher « *le secours* » en Allemagne.

» L'échec de Poitiers, la maladie et la fatigue diminuent l'armée et la réputation huguenotes; celles des catholiques grossissent dans leur camp de Chinon. La chance tourne; celui qui fuyait la bataille la recherche. Les catholiques s'approchent à trois lieues des Huguenots, qui délogent. L'amiral, résolu à ne combattre qu'avantageusement, se retire vers le Bas-Poitou, espérant que la longueur de la campagne dissoudra l'armée royale, composée de noblesse et de volontaires.

» Tavannes pénètre ce dessein (non seulement par ce qu'il voit faire à ses adversaires, mais par ce qu'il ferait lui-même, s'il était à leur place) et marche pour leur couper le chemin.

» Les deux armées, ayant fait 4 lieues sans savoir nouvelles l'une de l'autre, se rencontrent, le 30 septembre, sur la rive droite de la Dive, à hauteur de Moncontour. L'armée du duc d'Anjou, de 8.000 chevaux, 16.000 hommes de pied, français, allemands, suisses ou italiens, et 15 canons ; celle des Huguenots, de 7.000 chevaux, 16.000 hommes de pied et 13 pièces d'artillerie. »

Après une vive escarmouche et un duel d'artillerie qui leur coûta 300 hommes, les protestants profitèrent de la nuit pour franchir la Dive et prendre position dans la plaine sablonneuse et légèrement accidentée comprise entre cette rivière et le Thoué, « fort peu guéables toutes deux ».

L'armée royale marcha, pendant toute la nuit du 1<sup>er</sup> octobre, pour remonter jusqu'aux sources de la Dive et, le lendemain matin, elle déboucha dans la plaine de Moncontour.

#### Moncontour (2 octobre 1569).

Martigues conduisait les coureurs et les enfants perdus du duc d'Anjou.

L'*avant-garde*, commandée par le duc de Montpensier, avec Chavigny pour maréchal de camp, se composait d'un bataillon de 2.000 Suisses, sous le colonel Clary, de 4.000 *fantassins* français (sous MM. de la Barthe, de Sarlabous, d'Isle et Honoux), flanqués, à droite, par l'in-

*l'infanterie*



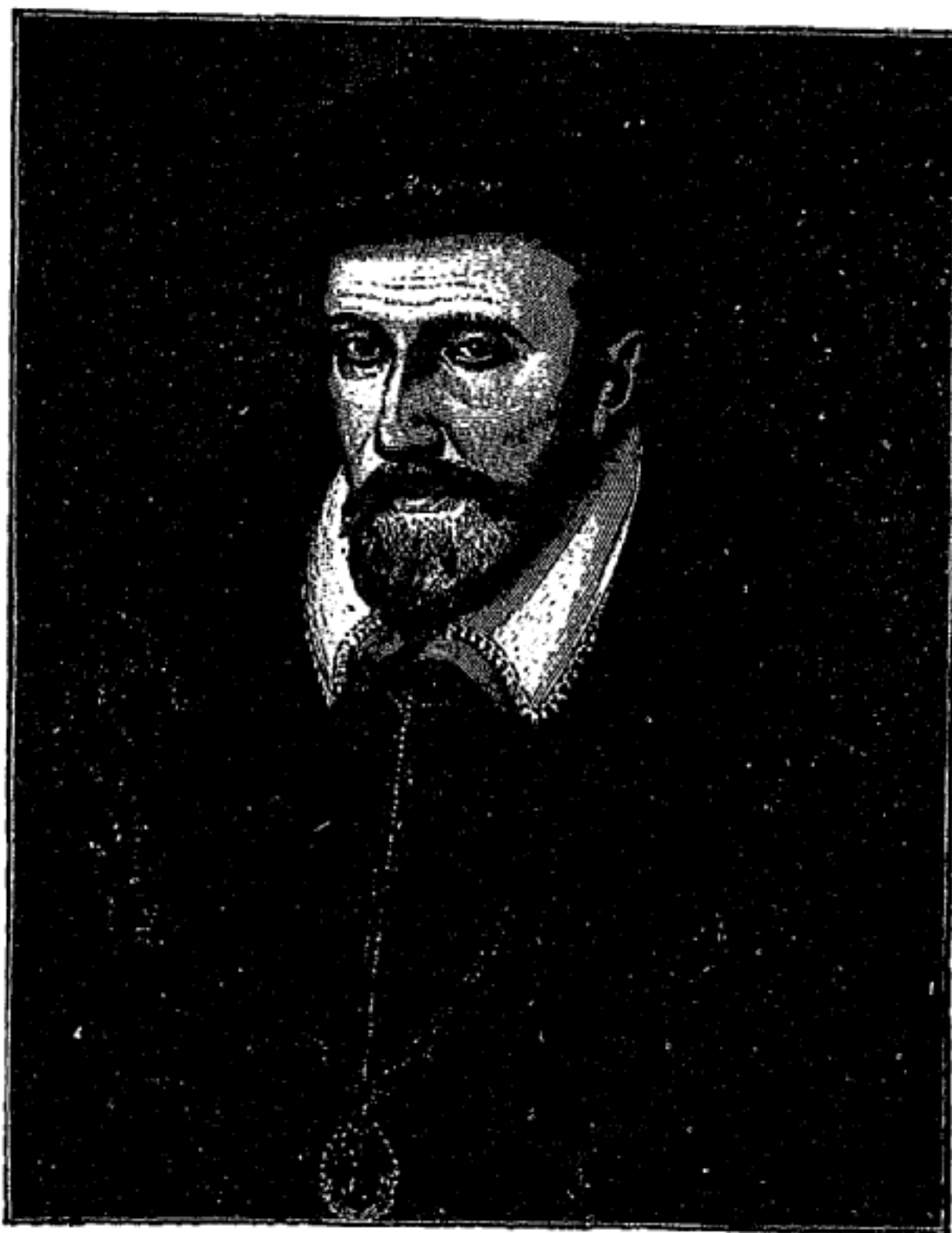


Fig. 26 r.

**Flore, à gauche, par 12 cornettes de reîtres, l'escadron**

**1. Portrait authentique de Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, conservé à la bibliothèque de Genève.**

de gendarmerie de la Valette et les 800 cheveu-légers du duc de Guise.

En deuxième ligne, la *bataille* était commandée par le duc d'Anjou ; il était assisté de ses maréchaux de camp Gaspard de Saulx-Tavannes (*T*) et Armand de Gontaut, baron de Biron (*B*), et entouré de ses gardes, montés sur des chevaux bardés. La noblesse volontaire formait un escadron sous la cornette du duc d'Aumale : le duc de Longueville, le marquis de Villars, MM. de Carnavalet, de la Fayette, de la Vauguyon, de Villequier et de Mailly en étaient.

Au centre de la *bataille*, derrière l'artillerie, un bataillon de 2.000 piquiers suisses, entouré de chariots, avait pour chef Charles de Montmorency-Méru, colonel général des Suisses. A droite et à gauche de cette *forteresse mobile*, se déployaient un millier de *soldats* espagnols ou flamands, envoyés à Charles IX par le duc d'Albe, et 3.800 arquebusiers français des régiments de Cosseins, Gohas et Pierre de Montluc.

A l'aile droite, le *régiment de gendarmerie* de Montmorency-Thoré ; à l'aile gauche, les 4.000 *rettres* du marquis de Bade et du Rhingrave.

En troisième ligne, le maréchal Artus de Cossé-Gonnor commandait une *réserve* de 2.000 Suisses, flanquée de gendarmerie.

A 7 heures du matin, les vedettes protestantes découvrirent l'armée royale, marchant dans cette ordonnance, et donnèrent l'alarme.

Coligny, n'ayant pas l'intention de combattre, avait prescrit, dès la veille, que l'armée protestante, marchant la gauche en tête, irait passer le Thoué à Airvault et se replierait sur Niort, par Parthenay. Mais, au moment de quitter leur logis, les troupes alleman-

des se mutinèrent en réclamant l'arriéré de la solde. On perdit deux heures à les apaiser et, quand les reîtres consentirent à marcher, il était trop tard pour éviter la bataille. L'amiral prit la formation de combat, en arrêtant ses trois échelons de marche, qui firent aussitôt face à l'ennemi, et l'armée protestante se trouva disposée dans l'ordre suivant :

A gauche, vers la Dive, l'avant-garde, composée d'une moitié de l'infanterie française (les régiments de Piles, Ambres, Rouvray, Briquemault), de 2.000 lansquenets et de 16 cornettes françaises ou allemandes, en deux escadrons, couverts par les 300 argoulets de la Loûe.

Coligny se tenait au premier front de l'escadron français, avec son gendre Théligny, Crussol d'Acier, la Nouë, Puy-Greffier, Tracy, Laverdun, Cholsy et l'élite de la noblesse protestante.



Fig. 27.

Au centre, la bataille était commandée par Ludovic de Nassau. Un gros bataillon de lansquenets était flanqué par les 3.000 reîtres de Wolfrad de Mansfeld et par deux escadrons de cheval-légers français,

précédés d'une double haie d'arquebusiers d'élite.

Le reste de l'infanterie française (les régiments de Montbrun, Blacon, Mirabel, Crussol de Beaudiné et Virieu) prolongeait les deux *ailes de cavalerie*. L'artillerie protégeait le front des lansquenets.

A droite, près du Thoué, *la réserve* comprenait l'escorte du roi de Navarre et du prince de Condé, c'est-à-dire 200 gardes à pied et 300 cheveau-légers béarnais.

Vers midi, l'artillerie protestante, bien postée et couverte par un pli de terrain, commença à endommager

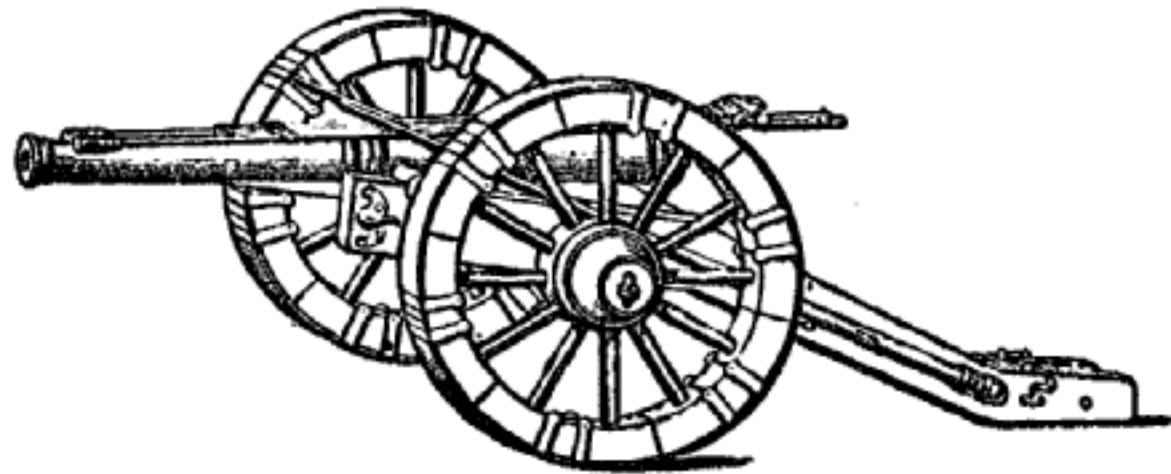


Fig. 28.

les brillants escadrons de Monsieur et du duc de Montpensier. Jusque-là, ni l'un ni l'autre ne s'était soulé de porter les premiers coups.

Le duc d'Anjou, ayant entendu dire qu'à Dreux les Catholiques avaient dû la victoire à l'immobilité de leur avant-garde, aimait mieux imiter la prudente expectative de François de Guise que l'ardeur irréfléchie du vieux connétable. Ce ne fut qu'à trois heures du soir qu'il envoya au duc de Montpensier l'ordre d'engager le combat.

Les enfants perdus et les coureurs de Martigues s'élançèrent en avant, soutenus par les cheveau-légers du duc de Guise, et mirent en désordre les argoulets de la Ligue, qui tentèrent de les arrêter.

Les cheveu-légers de la *bataille* protestante, conduits par le sieur d'Autricourt et le marquis de Renel, vinrent au secours des argoulets ; mais ils furent assaillis et rompus par la cavalerie italienne du comte de Santa-Fiore, précédée de 2.000 arquebusiers des régiments de la Barthe et de Sarlabous.

Ludovic de Nassau avait quitté sa place de combat, pour conduire à l'aile gauche un renfort de 3 cornettes de reîtres, que Coligny lui avait demandé, et la *bataille* était restée sans chef. Aucun des mestres de camp de l'infanterie française ou allemande n'osa prendre sur lui de se porter au secours des cheveu-légers. Alors Tavannes, profitant habilement de ce premier succès, fit dire au duc de Montpensier de gagner du terrain vers la gauche et d'occuper les gués du Thoué (G), afin de couper aux protestants leur ligne de retraite sur Parthenay.



Fig. 20.

En voyant ce mouvement, la première pensée de Coligny fut d'assurer le salut des jeunes princes qui lui étaient confiés. Il leur enjoignit de quitter immédiatement le champ de bataille, pour aller prendre, à Thouars, la route de Parthenay. Lui-même, pour assurer leur retraite, s'élança, avec son escadron français et les reîtres de Wolfrnd de Mansfeld, au devant de la cavalerie du duc de Montpensier.

« La mêlée fut fort douteuse. » (Castelnau.)

Le duc d'Anjou, voyant que l'artillerie ennemie endommageait sa *bataille* et que ses reîtres avaient été mis en grand désordre par les reîtres de Mansfeld, commanda au duc d'Aumale et au marquis de Bade d'aller à leur secours. En même temps, Tavannes fit dire au maréchal de Cossé d'amener la réserve (R') et à Montmorency-Méru de réunir les Suisses en un seul bataillon, entouré de chariots défendus par 3.000 arquebusiers français (A).

La cavalerie de Coligny renversa tout ce qu'elle trouva devant elle; le marquis de Bade fut tué, ses reîtres tournèrent bride et « le duc d'Aumale eut assez à faire de se dégager de la mêlée ».

Alors, la gendarmerie et la noblesse volontaire qui entouraient le duc d'Anjou s'élançèrent à la charge; mais les arquebusiers huguenots, qui couraient à côté des reîtres de Mansfeld en se tenant aux étricières, démontrèrent presque tous les cavaliers catholiques.

« Monsieur, ayant eu son genet d'Espagne porté par terre, était en danger de sa personne, lorsque le marquis de Villars lui donna son cheval. Si lors Tavannes et Biron n'avaient fait tout le devoir possible de rallier la cavalerie de la bataille et si le maréchal de Cossé n'avait fait doubler le pas aux Suisses de la réserve, la victoire était pour demeurer aux Huguenots. » (*Castelnau.*)

Coligny, blessé au visage, quitta le champ de bataille et laissa sa cavalerie sans direction, au moment même où les piquiers suisses se réunissaient pour former leur redoutable hérisson.

« 1.500 reîtres qui n'ont pas combattu, dit Tavannes dans sa relation de la journée, assistés de plusieurs cavaliers ralliés, jugent que la victoire est en la défaite des Suisses et marchent pour les charger par le flanc ;



mais ils les trouvent couverts de chariots. Contraints de couler du long sous les 3.000 arquebusades de l'infanterie française, ils font leur limaçonnage accoutumé et montrent le flanc au maréchal de Cossé. Celui-ci les charge à

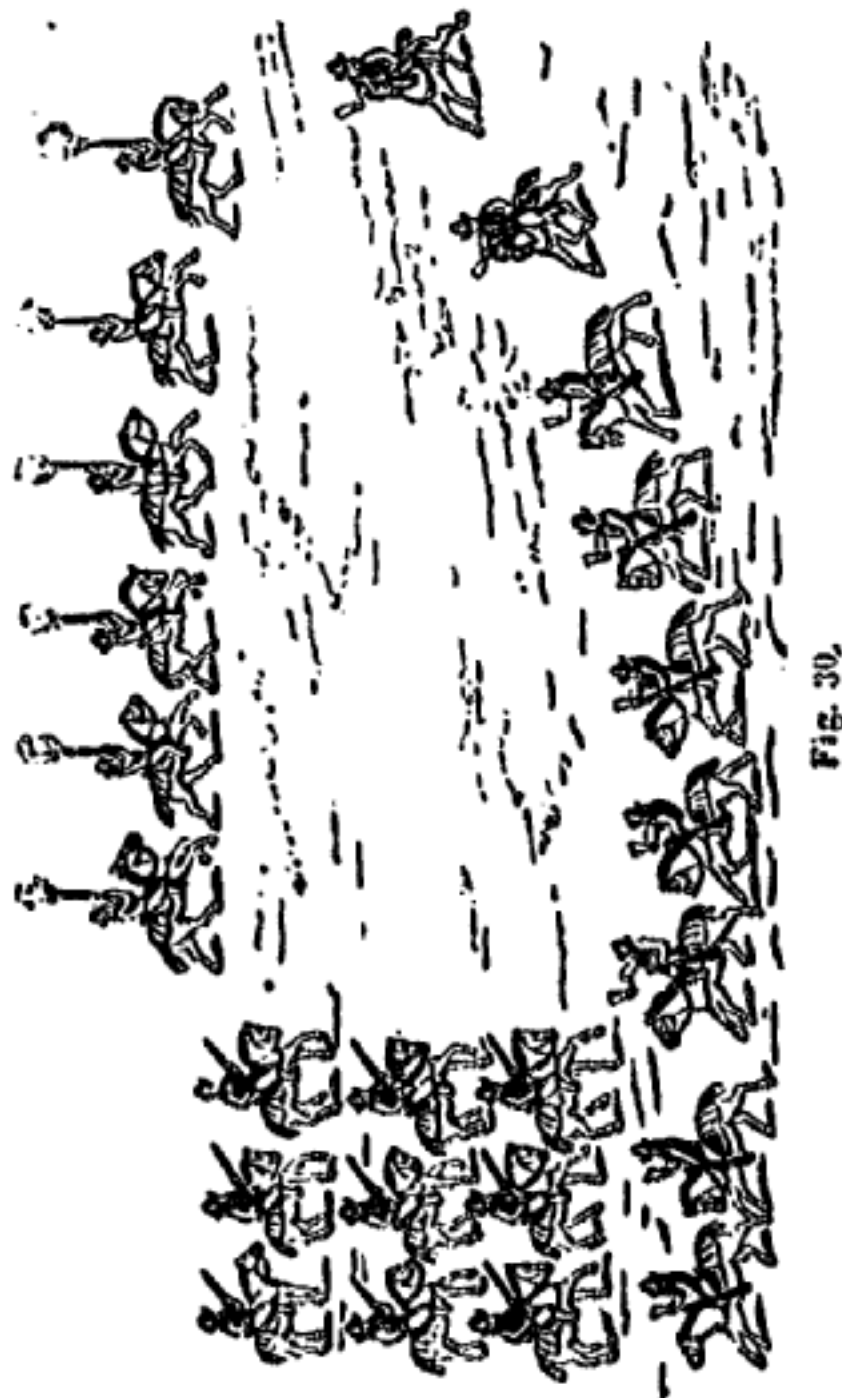


Fig. 30.

propos avec son escadron de gendarmerie, qui n'a pas combattu, et les emporte. Ce qui reste de ces 4.500 reîtres s'enfuit au galop vers la cavalerie protestante, qui s'est ralliée. »

La bataille était perdue ; Ludovic de Nassau « forma un gros de plus de 4.000 chevaux » et se mit en retraite vers Thouars, en abandonnant l'infanterie. Toute la cavalerie catholique se rua sur les lansquenets et sur les arquebusiers huguenots qui, n'ayant plus de poudre, se défendirent avec l'épée.

Quand les bataillons décimés furent rompus, on lança les Suisses au milieu des Allemands, qui furent égor-gés jusqu'au dernier. Le duc d'Anjou donna la vie à 500 Français, sur la promesse qu'ils lui firent de servir le Roy fidèlement et de renoncer au parti des princes.

Voilà la guerre en 1569. Il n'y a rien à ajouter à ce résumé succinct des relations catholiques ou protes-tantes de la terrible journée de Moncontour ; les ensei-gnements y abondent et la tactique de combat s'y pré-cise. Mais qu'il est pénible de relater que c'est surtout pendant la guerre civile que Guise, Condé, Colligny, Tavannes, la Noüe, Biron et tant d'autres de nos plus vaillants capitaines ont fondé l'Art militaire français !

#### LE TOUR DE FRANCE DES HUGUENOTS (1569)

Colligny n'avait plus d'infanterie ; sa cavalerie fran-çaise était lasse et découragée ; ses reîtres, « demi-enragés d'avoir perdu leur bagage », le menaçaient de passer à l'ennemi et de le livrer « au glaive de justice ».

Or le Parlement de Paris l'avait déclaré coupable de lèse-majesté et le roi avait promis 50.000 écus d'or à qui le livrerait, mort ou vif !

Blessé, malade, épuisé par le sang qu'il avait perdu, il aurait pu renoncer à lutter contre la fortune ; mais dans ce corps brisé il y avait une âme de fer.

Il se fit porter, en litière, au milieu des reîtres et leur promit qu'ils trouveraient au delà de la Dordogne un

gras pays, où ils pourraient remplir de nouveaux chariots. Puis, franchissant plus de 30 lieues en trois jours, il se mit hors d'atteinte de l'armée royale.

« Il alla, le premier jour, de Barbezieux à Brantôme (16 lieues à vol d'oiseau); le lendemain, à Montignac (14 lieues); le surlendemain, il en fit autant par delà la Dordogne. En trois jours, il passa la Dronne, l'Isle, la Vézère et la Dordogne, grossies par les pluies d'hiver. Cette course harassa les reîtres de telle façon qu'on les suivait par les pistes de leurs chevaux, las, boiteux, en tel état que les paysans en avaient pitié et les laissaient par les chemins. » (*Brantôme.*)

Coligny ne fut pas poursuivi. Charles IX, jaloux des lauriers de son frère, ordonna qu'on suspendit les opérations offensives et, « au lieu de suivre les princes, tellement réduits en extrémité qu'ils n'avaient nul moyen de se remettre sus, on prit le mauvais parti d'assiéger leurs places ». (*Montluc.*)

Châtelleraut, Niort, Fontenay, Saint-Maixent, Parthenay et Lusignan ouvrirent leurs portes aux victorieux; mais le capitaine Piles arrêta le maréchal de Vieilleville devant Saint-Jean-d'Angély, du 16 octobre au 2 décembre 1569.

Ce temps d'arrêt permit à Coligny de rejoindre, à Montauban, le comte Gabriel de Montgomery, qui revenait victorieux de Navareins et d'Orthez, et de reconstituer son infanterie avec les bandes d'élite des sept vicomtes du Quercy. Nîmes fut pris, le 13 novembre; Montluc, lieutenant du Roi en Guyenne, dut s'enfermer dans Agen, où il fut étroitement bloqué, et l'amiral, ayant le champ libre, tint la promesse qu'il avait faite aux reîtres « de les promener, pendant tout l'hiver, dans ce bon pays d'Agenais, où ils se donnèrent aise et moyens jusqu'à la gorge ». (*Castelnau.*)

Au printemps, Coligny voulant apprendre la guerre aux jeunes princes de Bourbon, alla brûler les faubourgs de Toulouse, traversa le Languedoc et fit en Roussillon une pointe, qu'il poussa jusqu'à Perpignan, pour braver le roi d'Espagne.

De là, il passa en Dauphiné et en Vivarais, avec 5.000 cavaliers, « faisant, » disait-il, « son tour de France, la baguette à la main ».

Charles IX finit par s'émouvoir de ce *royage des Princes*, « petite pelote de neige qu'on avait laissé rouler à travers la France » et qui menaçait de devenir avalanche. Il réunit, en Orléanais, une armée de 3.000 chevaux, 5.000 *fantassins* et 10 canons qu'il donna au maréchal de Cossé, avec l'ordre de marcher au devant des rebelles. Les courriers de Cossé rencontrèrent l'avant-garde protestante à une journée de marche d'Autun.

#### Arnay-le-Duc (26 juin 1570).

« Le maréchal voulait camper à Arnay-le-Duc, près des sources de l'Arroux, en dessein de combattre l'armée des Princes, qui s'y était acheminée au nombre de 4.000 chevaux et 2.500 arquebusiers, sans canon. Mais l'amiral avait envoyé quelque cavalerie et infanterie pour se saisir d'Arnay avant lui.

» Cossé disposa son armée en bataille près du village de Clomot, sur une colline, au nord-est d'Arnay, vis-à-vis et à environ une portée de mousquet de la position où l'amiral s'était préparé pour attendre le choc.

» Deux ruisseaux, sortant d'un étang, et quelques marécages servaient de barrière entre les armées, qui marchandèrent à qui passerait la première.

» Enfin Cossé, ayant logé 2.000 arquebusiers sur le bord de l'eau, fit avancer un des régiments de l'avant-

garde pour attirer ses ennemis au passage et commença l'escarmouche. Ce régiment passa sur la chaussée de l'étang et donna d'abord jusqu'aux barricades d'un moulin, où l'amiral avait mis M. de Saint-Jean, avec deux régiments, pour garder l'avenue; les gens du maréchal furent repoussés et menés jusqu'au ruisseau.

» Lors l'amiral, plus faible d'infanterie et sans aucun attirail de canon, ne voulut pas hasarder le passage du ruisseau, qu'on ne pouvait traverser que file par file. Il commanda à Saint-Jean de s'arrêter et à Montgomery, son frère, qui s'était avancé avec une partie de l'avant-garde, de tenir la bride en main et d'attendre une occasion plus favorable.

» Le reste du jour se passa en escarmouches entre les gens de pied, sans toutefois passer l'eau.

» Le lendemain, l'amiral délogea et prit la route d'Autun, d'où il s'achemina, en la plus grande diligence qu'il put, vers la Charité-sur-Loire, pour prendre quelques coulevrines que les reîtres y avaient laissées, se renforcer des garnisons d'Autun, de Vezelay, de Sancerre, et marcher vers Paris. » (Brantôme.)



Fig. 31.

## PAIX DE SAINT-GERMAIN (8 août 1570)

A la même époque, la Noüe, gouverneur de La Rochelle, tenait avec succès la campagne dans le Bas-Poitou. Après avoir battu Puygaillard, lieutenant du Roi, entre Sainte-Gemme et Luçon, il avait repris toutes les villes perdues par les protestants.

D'après Tavannes, « ces petites bastonnades firent faire la paix de Saint-Germain (8 août 1570).

» La Rochelle, Montauban, Cognac et la Charité furent données comme *places de sûreté* aux Huguenots, et *Messieurs les reîtres*, très bien payés aux dépens du Roi, s'en allèrent, fort contents de l'amiral, en lui promettant de revenir au même prix quand il le voudrait. »

Coligny et ses capitaines étaient las de la guerre, comme la France entière, si nous en jugeons par les *Adieux de la misérable guerre civile*, empruntés au précieux recueil de Le Roux de Lincy :

Adieu le champ, adieu les armes ;  
Adieu les archers, les gens d'armes ;  
Adieu sourdines et clairons,  
Puisqu'en paix nous en retournons.

Adieu tambourins et trompettes ;  
Adieu enseignes et cornettes ;  
Adieu pistoles, pistolets ;  
Adieu cuirasses, corselets.

Adieu soldats et capitaines ;  
Adieu guerres trop inhumaines ;  
Adieu roussins ; adieu coursiers ;  
Adieu les grands chevaux lanciers.

Adieu vous dis, cavalerie ;  
Adieu vous dis, infanterie ;  
Adieu vous dis, tous pistollers,  
Argoulets et chevau-légers.



Adieu escalades et montres ;  
Adieu charges ; adieu rencontres ;  
Adieu surprises et assauts ;  
Adieu la Guerre et ses vassaux !

Adieu escortes, embuscades,  
Escarmouches et camisades ;  
Adieu bombardes et canons,  
Puisqu'au logis nous retournons ;

Adieu vous dis, arquebusades,  
Pistolades et canonnades,  
Qui sont fort peul à regretter  
Et dangereuses à hanter !

Adieu harnois et cuirassines ;  
Adieu cuirasses, brigantines ;  
Adieu piques, adieu collets,  
Doublés même en buffle d'Alais !

Adieu bedelles et escoutes,  
Sentinelles, gardes et coutes,  
Qui, nuit et jour, faites souvent  
Souffrir froid et chaud, pluie et vent.

Adieu ceux qui de froid se meurent  
Ou de chaud, et ceux qui demeurent  
Enfoncés dedans un borblier,  
Quelquefois un jour tout entier.

Adieu, qui se sauve à la course ;  
Adieu, qui a perdu sa bourse  
Et son cheval et son argent  
Et son valet trop diligent.

Adieu ceux qui l'ordre demandent,  
Qui obéissent ou commandent ;  
Adieu (qui êtes un grand tas),  
Gens dédaigneux de vos états.

Adieu, qui vous voulez bien dire  
Dignes de régir un empire,  
Et cependant êtes menés  
Par ceux que trop peu estimez.

Adieu, qui ravit et qui pille,  
A qui l'argent est fort utile ;

Adieu, ceux-là qui n'avaient rien  
Et qui par guerre ont force bien !

Adieu, ceux qui ont grand dommage  
Par la guerre et par le pillage,  
Tant qu'ayant des biens à foison,  
Meurent de faim en leur maison !

Adieu, ceux qui leurs beaux faits vantent ;  
Adieu, ceux qui se mécontentent ;  
Adieu, ceux qui sont trop contents ;  
Adieu, ceux qui plaignent le temps !

Employé plus qu'un autre usage  
A manger les gens de village,  
Adieu qui se plaint et se deuil ;  
Adieu vous dis, *loye-qui-peut* !

Adieu le logis à la halle ;  
Adieu les feux de froide jole,  
Qui sont à la pluie et au vent,  
Où l'on se morfond bien souvent.

Adieu le coucher sur la dure,  
Sans draps, sans lit ni couverture ;  
Adieu (qui pis vaut) le coucher,  
Tout armé, n'ayant à manger,

Étant dehors avec ses bottes,  
Mouillées, percées, pleines de crottes.  
Adieu, revenus d'où il faut  
Endurer le froid et le chaud ;

De quoi, après peine infinie,  
On perd la santé et la vie.  
Adieu les soudards et les gueux,  
Au pauvre peuple dangereux,

Qui lui gâtez grains, vin et paille,  
Argent, bétail, lard et volaille,  
Jusqu'au pain qu'on s'en va mangeant,  
Adieu vous dis, *faute-d'argent* !

Adieu vous dis, colliers d'écaille,  
Manches et chemises de mailles ;  
Adieu, *halte de main en main* ;  
Adieu vous dis jusqu'à demain !

Adieu batailles ordonnées ;  
 Adieu trahisons et menées,  
 Qui sont souvent de plus d'effets  
 Que les plus valeureux hauts faits

Adieu coup d'estoc et de taille ;  
 Adieu donc la marche en bataille ;  
 Adieu le rang tort ou adroit,  
 Et la file en chemin étroit !

Adieu le suer sous les armes ;  
 Adieu toutes les sortes d'armes ;  
 Adieu les Blessés, les tués,  
 Dont les corps sont restés couchés.

Adieu, Guerre ! Va hors de France,  
 Et nous serons hors de souffrance !

### La Saint-Barthélemy (21 août 1572).

Coligny répondit aux avances de Charles IX, qui l'appelait « *mon Père l'Amiral* », en lui proposant de réunir les vaillantes épées des deux partis dans une même entreprise patriotique, la conquête des Flandres.

De viles intrigues de cour et l'or de Philippe II contrarièrent ce noble projet.

L'amiral eut à lutter contre le caractère ombrageux du Roi, contre la haine des Guises, contre la jalousie des maréchaux ; rien ne le découragea.



Fig. 32.

— « Conquérir la Flandre, disait-il, c'est le moyen d'éteindre la guerre civile; qui empêche la guerre avec l'Espagne n'est bon Français et a une croix rouge dans le ventre ! »

Après deux années de généreux efforts et de préparatifs sur terre et sur mer, le plan des opérations fut approuvé par le Roi et l'entrée en campagne ordonnée.

Mais Catherine de Médicis en avait décidé autrement. Au lieu d'une conquête glorieuse, entreprise, en plein soleil, pour la grandeur de la patrie, la Reine-mère obtint de la faiblesse de son fils le massacre nocturne de tous les protestants du royaume, et Coligny fut la première victime de l'horrible Saint-Barthélemy (24 août 1572).

« Le tocsin du palais sonne avec le jour; tout se croise, tout s'excite et *cherche colère*. Le sang et la mort courent les rues, en telle horreur que le Roi et la Reine-mère, qui en sont les auteurs, ne se peuvent garder de peur dans le Louvre. La résolution de tuer seulement les chefs est enfreinte; tous les huguenots indifféremment sont égorgés, sans faire aucune défense. Il demeure dans Paris 2.000 massacrés ! » (*Tarannes.*)

## CHAPITRE V

### LE ROI DE NAVARRE

Les courses du Béarnais. — Guerre des trois Henri (1587). — L'armée étrangère. — La poursuite du duc de Guise. — Joyeuse. — Journée de Coutras (20 octobre 1587).

#### LES COURSES DU BÉARNAIS (1580-1586)

Six jours avant la Saint-Barthélemy, Henri de Bourbon, roi de Navarre et prince souverain de Béarn, avait épousé Marguerite de Valois, sœur de Charles IX.

Il dut la vie à cette alliance ; mais, prisonnier dans le Louvre bien qu'il eût abjuré la réforme, « il fut contraint de céder au temps, de dissimuler ses sentiments comme ses espérances et de se réserver pour une meilleure fortune ».

Après la mort de Charles IX (30 mai 1574), le roi de Navarre laissa Henri duc de Guise organiser la *Sainte-Ligue* contre le nouveau roi Henri III, le vainqueur de Jarnac. Ce ne fut qu'en 1580 qu'il sortit brusquement de l'inaction que les Protestants lui reprochaient, pour donner l'assaut à Cahors (5 mai) et devenir pour le roi de France un rival entreprenant et redoutable.

Quand il fut, par la mort de François de Valois, le 10 juin 1584, l'héritier présomptif de la couronne de

France, « on le vit se jeter vaillamment dans la mêlée des partis, affriandé au travail par la beauté de la besogne, et recevoir du péril une nouvelle hauteur de cœur ». (Sully.)

Au printemps de 1586, il courait la Guyenne, avec 2.000 arquebusiers, 300 cheveu-légers et quelques gentilshommes volontaires ; puis, passant en Saintonge et en Poitou, il obligeait Henri III à envoyer sa mère au château de Saint-Bris, près Cognac, pour lui demander la paix (14 décembre 1586).

Catherine de Médicis n'obtint de son gendre qu'un armistice, qui permit aux deux partis de se préparer à la campagne de 1587.

#### GUERRE DES TROIS HENRI (1587)

Henri de Béarn, « le plus rusé et madré prince qui fût au monde », avait envoyé des agents actifs auprès du roi de Danemarck, des princes luthériens d'Allemagne et des magistrats de la Suisse protestante, pour hâter la formation d'une *grande armée étrangère*.

Guillaume de la Mark, duc de Bouillon, avait à conduire cette armée, par la Bourgogne, jusqu'à la Charité-sur-Loire, pour y rejoindre toutes les forces disponibles du roi de Navarre et du maréchal de Montmorency-d'Amville, son lieutenant en Languedoc. Après la jonction, on devait marcher sur Paris.

A ce projet, d'une exécution difficile à cause de la distance qui séparait les deux armées protestantes et surtout à cause des ambitions rivales qui entravaient l'unité de direction, Henri III opposa un plan bien conçu.

En Poitou, l'armée du duc de Joyeuse devait empê-



cher le Béarnais de passer la Loire et d'aller au devant des étrangers, pendant que l'armée de Champagne, sous Henri de Guise, et celle de Bourgogne, sous Mayenne, « côtoieraient et endommageraient » les envahisseurs, dès leur entrée en Lorraine.

Le roi de France se réservait le commandement de l'armée de la Loire, composée de sa maison, de 8.000 Suisses, du régiment des Gardes françaises (définitivement organisé à 12 compagnies depuis 1574) et des trois autres vieux régiments, *Picardie, Champagne et Piémont*, sous leur colonel général Jean-Louis de Nogaret de la Vallette, duc d'Épernon, de l'élite des compagnies d'ordonnance et du plus de noblesse qu'il s'en pourrait rassembler.

Placé au centre de l'échiquier stratégique, Henri III se promettait d'attendre le résultat des premiers engagements pour faire la loi aux vainqueurs autant qu'aux vaincus : — « Ce sont mes ennemis, disait-il, qui me vengeront de mes ennemis ! »



Fig. 93.

Le roi de Navarre et le prince de Condé inaugurèrent la campagne de 1587 par la prise de Talmont, de Saint-Maixent et de Fontenay. Après ces succès, ils se

préparaient à marcher ensemble vers la Charité, lorsqu'Anne de Joyeuse parut, le 15 juin, sur la Sèvre niortaise, avec 6.000 hommes de pied, 2.000 chevaux et 7 pièces d'artillerie. L'avant-garde surprit et massacra, à la Mothe-Saint-Herray, près de Saint-Maixent, les deux régiments huguenots qui gardaient la frontière de Saintonge; puis Joyeuse conquit tout le pays jusqu'à Tonnay-Charente.

Mais, à la fin d'août, les chaleurs et la picorée avaient réduit l'armée catholique à 2.500 arquebusiers et à quelques centaines de cavaliers, quand les chefs protestants se réunirent à Fontenay, pour prendre l'offensive. Joyeuse laissa le commandement à Jean de Lavardin, son maréchal de camp, et courut à Paris, par Airvault, pour demander à Henri III des renforts et des instructions. Lavardin se repla derrière la Creuse et la campagne fut interrompue, de ce côté, jusqu'au milieu d'octobre.

#### L'ARMÉE ÉTRANGÈRE (1587)

Après bien des vicissitudes, l'armée étrangère s'était réunie à Sarrebourg, le 27 août, sous la cornette blanche du duc de Bouillon, lieutenant général du roi de Navarre. Elle se composait d'Allemands, de Suisses et de protestants français. Le burgrave Fabien d'Ohna, général de l'Electeur palatin, commandait 20 cornettes de reîtres et 12 enseignes de lansquenets; Antoine de Clervant, 4 régiments de piquiers suisses; de Mouy, 3 régiments d'arquebusiers français et 20 compagnies de cheveu-légers ou d'arquebusiers à cheval; 300 gentilshommes suivaient la cornette blanche. Le parc d'artillerie contenait 4 canons, 4 grosses coulevrines et 11 pièces de campagne.

C'était une armée de 35.000 hommes, animés de pas.

sions et d'intérêts différents, qu'il fallait conduire, en pays ennemi, depuis l'Alsace jusqu'aux sources de la Loire. Le duc de Bouillon, « jeune seigneur de beaucoup de courage mais de peu d'expérience », n'était pas à hauteur de cette tâche difficile. Indécis sur la route à suivre, mal obéi par ses lieutenants, il laissa, depuis le col de Saverne, les Allemands et les Suisses ravager cruellement la Lorraine et la Champagne, dont les paysans se soulevèrent au son du tocsin, pour courir sus aux envahisseurs.

#### LA POURSUITE DU DUC DE GUISE (septembre 1587)

Henri de Guise dirigea ce mouvement populaire et se fit le défenseur de la patrie en danger. Entouré de tous les princes de sa maison et de l'élite de la noblesse lorraine ou champenoise, suivi de 2.000 fantassins aguerris et de 1.200 cavaliers bien montés (cuirasses, lanciers albanais, carabins italiens, arquebusiers à cheval), il entreprit de harceler cette grosse armée par des reconnaissances, des embuscades, des surprises et des escarmouches continuelles, de lui couper les vivres, d'enlever les trainards, enfin de la *disperser* à force d'activité et de courage, sans jamais se laisser entraîner à une action décisive.

*La fourmi, cette fois, allait vaincre l'éléphant.*

« Le 14 septembre, les reîtres étaient arrivés au Pont-Saint-Vincent, grande bourgade située au penchant d'une colline, au pied de laquelle la Moselle passe sous un pont spacieux, fait à l'antique, quand le duc de Guise y survint, pour les reconnaître, avec 300 chevau-légers et 100 arquebusiers à cheval.

» A son arrivée, il découvrit, du haut d'une colline,

l'armée étrangère, rangée par escadrons et marchant tout droit vers le pont de pierre.

» Après avoir mis hors du bourg les 300 chevaliers légers et sur le bord de la Moselle les 100 arquebusiers à cheval, il passa le pont, avec 5 gentilshommes, pour gagner quelque lieu élevé, d'où il pût distinctement découvrir et étudier l'ordre des étrangers.

» Chargé par deux cornettes de reîtres, qui précédaient l'avant-garde pour découvrir le pays, il fut contraint de repasser le pont à la hâte. Mais les avant-



Fig. 34.

*coureurs* allemands firent halte au bord de l'eau, pour attendre leur gros. L'un d'eux, ayant mis pied à terre, prépara tout à son aise son escopette, qu'il coucha en joue et tira d'une grande assurance, malgré une décharge de 200 arquebusades, dont pas une ne l'atteignit; puis, sans s'étonner d'aucune sorte, il se retira, au petit pas, vers ses compagnons.

» Guise se plaça aux dernières files de ses arquebusiers et fit sa retraite, tout en escarmouchant, pour rejoindre son *corps d'armée*, que ses *maréchaux de camp*,

Bassompierre et la Châtre, avaient rangé *en demi-lune* entre deux collines : l'infanterie au centre, parmi les vignes entourées de fossés, la cavalerie aux ailes, l'artillerie sur le haut d'une colline, flanquant le front de bataille. L'avant-garde allemande n'osa pas attaquer<sup>1</sup>. »

La Moselle franchie, l'armée d'invasion atteignit, le 17 septembre, la frontière de France, à Saint-Urbain, sur la haute Marne.

Renforcée, le 22, par les 1.500 arquebusiers et les 200 cuirasses de François de Coligny, fils de l'amiral, elle passa la Seine à Châtillon, après une escarmouche de quatre heures contre les coureurs de Gaspard de la Châtre, et l'Yonne à Mailly-le-Château.

« Guise, remplaçant la force par l'adresse, ne se logeait que dans des postes avantageux et assez près des Allemands pour saisir toutes les occasions de leur faire dommage. Tantôt devançant l'armée ennemie, tantôt la suivant, tantôt la côtoyant avec une diligence infatigable, il s'efforçait de l'incommoder, de la réduire à l'étroit, de l'amuser, de retarder son voyage et de la mettre surtout dans une extrême nécessité de vivres. Ses meilleurs alliés furent la gourmandise et l'ivrognerie des Allemands qui, dans les pays vignobles, se débandaient pour cueillir du raisin et dévaliser les caves. Les maladies les avaient déjà réduits, lorsque les pluies d'automne vinrent augmenter encore le nombre de leurs morts. Ce fut bien pis dans les marécages de l'Orléanais, où l'on marchait dans la boue, par des chemins impraticables. » (Avila.)

La colonne du duc de Guise avait échappé à la maladie. Mal chaussés, presque nus, montant des chevaux harassés, gentilshommes et soldats avaient conçu une

1. Histoire des guerres civiles de France, écrite en italien par H. C. d'Avila, mise en français par J. Baudoin. Paris, P. Rocollet, 1692.

si grande opinion de leur général, en le voyant s'exposer le premier à toutes leurs fatigues, qu'ils acceptaient gaiement les souffrances de cette rude poursuite.

Le duc de Bouillon dut s'arrêter, le 2 octobre, devant la Loire, dont tous les passages, depuis Gien jusqu'à la Charité, étaient gardés par l'armée de Henri III.

« Le roi avait réuni à Gien 8.000 Suisses, 10.000 fantassins français et 4.000 chevaux. Le duc d'Épernon, qui menait son avant-garde, avait remonté la Loire, rompant tous les passages, enlevant les bateaux et mettant de bonnes garnisons dans toutes les places. » (*Arila.*)

La poursuite acharnée du duc de Guise, que le marquis de Pont avait rejoint avec 1.500 chevaux et 3 000 hommes de pied, l'indiscipline des Allemands et l'intempérance des Suisses avaient décimé les envahisseurs. Ils étaient mécontents de leurs chefs, inquiets des trahisons dont ils se sentaient entourés et déçus dans leurs rêves de conquête et de fortune.

Les Suisses, en entendant leurs grands tambourins sonner la diane dans le camp de Henri III, s'accusaient de manquer au pacte fédéral et refusaient d'aller plus loin. Les Allemands « menaient grand bruit pour la solde qui n'était pas payée », et les Français, harassés par le service d'avant-garde, d'avant-postes ou d'arrière-garde, que les étrangers leur avaient imposé depuis le commencement de la campagne, quittaient l'armée par bandes, afin de rejoindre Lesdiguières en Dauphiné ou d'Amville en Languedoc.

Après plusieurs tentatives pour forcer le passage de la Loire à Cosne, à la Charité ou à Neuvy, « dont le gué était défendu par 3 *frégates à canons*<sup>1</sup> », le conseil des capitaines décida qu'on se dirigerait vers la Beauce,

1. Une fresque de la galerie des *Uffizi*, à Florence, peinte à la fin



pour attendre, « sur cette terre nourrice des gens de guerre », l'argent et le prince du sang que le roi de Navarre avait promis.

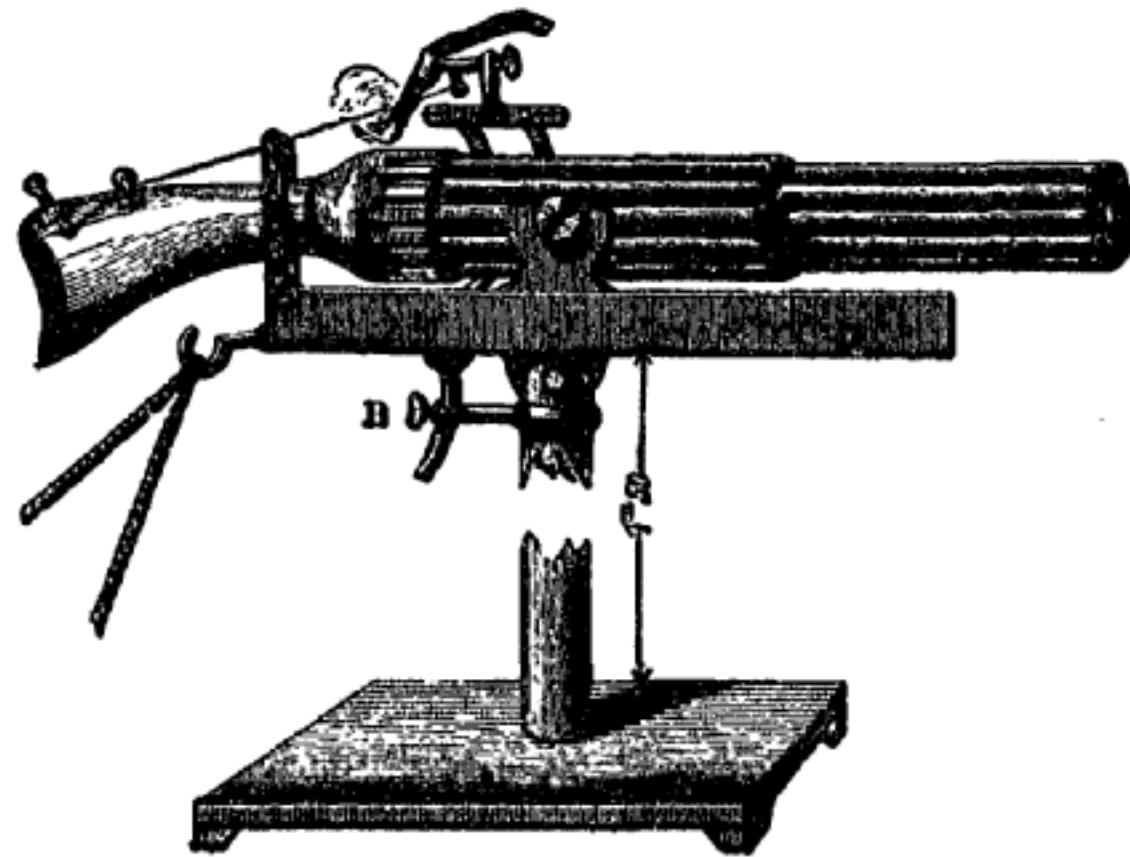


Fig. 35.

François de Coligny ayant offert ses terres du Gâtinais à l'armée étrangère, elle alla jusqu'à Montargis,

du XVI<sup>e</sup> siècle, représente plusieurs de ces *frégates à canons*. Ce sont des galères ou des barques, se conduisant à la rame, sur le tillac desquelles sont disposées de véritables *mitrailleuses*, dont nous avons trouvé et dessiné ce modèle à l'arsenal de Venise. Sur le pied de l'engin, soutenu par un plateau rectangulaire, est articulé un fût en bois, supportant un système de 30 canons de fer, qui tournent autour d'une crosse fixe. Dix de ces canons sont de moitié moins longs que les dix autres. La culasse commune présente 20 trous, correspondant à chaque canon. Un levier articulé, muni d'une mèche, est fixé sur le fût et sert de chien. Pour obtenir un tir continu, il suffit de mettre le feu successivement à chaque canon, en agissant, avec la main gauche, sur l'arrêt d'une cordelle (maintenue à la crosse par un piton) qui communique avec la

à petites journées, par Saint-Fargeau, Bléneau et Châ-



Fig. 30.

tillon-sur-Loing, pendant que le duc de Guise prenait position à Châteaurenard et que le duc d'Épernon se dirigeait vers Chartres, avec l'avant-garde de l'armée de la Loire.

#### JOYEUSE (octobre 1587)

Cependant, le duc de Joyeuse était à Poitiers, avec 8.000 hommes de pied, 2.000 cavaliers, « de noblesse pour la plupart », et 7 pièces de canon.

De Gien, Henri III lui envoya l'ordre de combiner ses opérations avec le maréchal de Matignon, qui devait lui amener de Bordeaux 4.000 vieux soldats, de courir sus au roi de Navarre et de lui livrer bataille, en

quelque lieu qu'il le rencontrât.

Le 10 octobre, Henri de Bourbon quitta la Rochelle, « avec toutes les forces qu'il avait pu tirer du Poitou, de l'Anjou, de la Touraine et du Berry, afin de marcher

mèche du levier, pendant que la main droite fait tourner la crosse commune. L'articulation (B) du pied sur le fût permet d'élever ou d'abaisser l'engin et de le diriger à droite ou à gauche.

au-devant des étrangers, par la Guyenne, le Languedoc et le Lyonnais, et de gagner les sources de la Loire, en ralliant toujours de nouvelles troupes ».

Il marcha de la Charente vers l'Isle, par Taillebourg, Pons et Monlieu, et logea, le 16, à Montguyon. Là, ses coureurs lui apprirent que l'armée de Joyeuse avait côtoyé la sienne par Rufec, Châteauneuf et Barbezieux, et qu'elle venait de passer la Dronne à Aubeterre, pour le devancer sur l'Isle, lui barrer la route de Guyenne et faire jonction, à Libourne, avec le maréchal de Matignon.

Le roi de Navarre, décidé à accepter la bataille, employa la journée du 17 à concentrer ses forces, composées de 4.380 fantassins, de 1.250 cavaliers et de 3 pièces d'artillerie.

Le 18, il fit reconnaître par la Trémoille, *général de sa cavalerie légère*, les passages de la Dronne et les positions de l'ennemi. Le 19, quand il fut sûr que Joyeuse n'avait pas dépassé la Rochechalaïs, il fit une *marche forcée de 23 kilomètres*, pour s'emparer de la forte position de Coutras, située sur la rive gauche de la Dronne, en avant du confluent de l'Isle.

La Trémoille, devançant l'avant-garde avec 250 chevaux-légers et autant d'arquebusiers à cheval, passa la Dronne à gué, au-dessous du moulin de Coutras, où il laissa quelques arquebusiers pour assurer sa retraite, et il courut s'emparer du bourg, du château et de



Fig. 37.

la Garenne. Comme il descendait du château, à la nuit tombante, il se heurta à un escadron d'écharpes rouges. C'étaient les fourriers de l'armée royale, conduits par le maréchal de camp Beaumanoir de Lavardin, qui venaient faire, à Coutras, le logement pour le lendemain. Joyeuse avait eu, trop tard, la même intention que son royal adversaire.

« Lavardin jeta quelques arquebusiers aux chaussées du moulin, pour éprouver la résolution des coureurs huguenots et pour savoir, d'après leur contenance, s'ils étaient soutenus. Quand il vit qu'ils ne marchaient pas, il jugea qu'ils avaient toute leur armée aux troussees et, trop faible pour disputer Coutras, il s'en retourna à la Rochechalais. » (Sully.)

La Trémoille le poursuivit jusqu'au village des Peintures, situé à 5 kilomètres environ du château de Coutras, et établit dans ce village, qui barrait la route de la Rochechalais, une *grand'garde de cavalerie légère*, soutenue, à un kilomètre en arrière, par l'escadron de 60 *salades* du capitaine La Boullay. Ces précautions prises, il alla faire son rapport au roi de Navarre, qui s'était déjà installé dans Coutras.

Henri de Bourbon rassembla aussitôt le conseil des princes et des capitaines, « pour leur remontrer le péril qu'il y avait à passer des rivières en ayant à l'échine des ennemis si gallards qu'ils venaient à la guerre comme à la chasse, et en laissant croire à l'armée protestante qu'elle n'était pas de force à leur tenir tête ». Tous furent d'avis de s'arrêter à Coutras et d'employer la journée du lendemain à se préparer au combat. Si l'ennemi tardait, on irait au-devant de lui.

La *butaille* protestante franchit le gué de la Dronne, et « la plus grande partie de l'armée fut demi-logée,

demi-campée, dans le bourg et aux villages de dessous ». Il ne resta sur la rive droite, à une lieue environ du gué, que les 3 régiments qui accompagnaient l'artillerie, dont les commissaires, Clermont-Gallerande, Bois-du-Lys et Mignonville, « se mirent dans l'eau jusqu'aux aisselles pour accommoder le passage ». (Sully.)

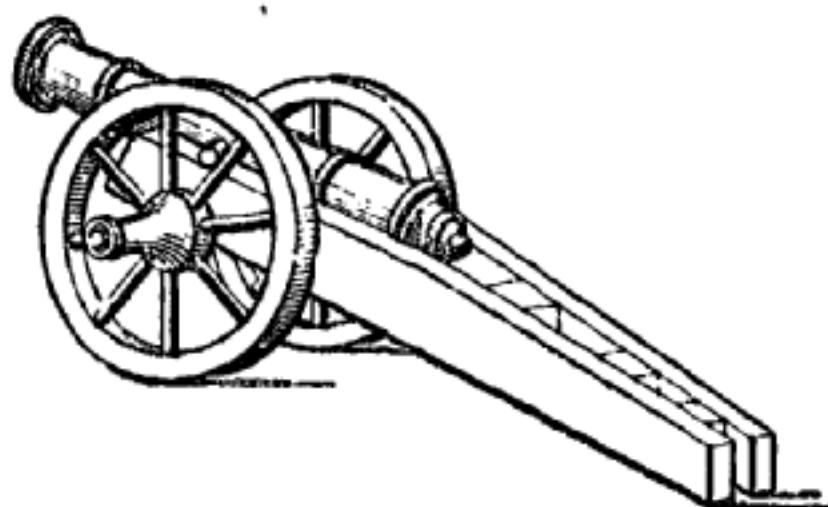


Fig. 38.

En recevant, à dix heures du soir, le rapport de Lavardin, Joyeuse, « qui banquetait, à la Rochechalais, avec tous les jeunes fous de la cour », proposa à ses convives d'aller, cette nuit même, donner la chasse au Béarnais. Tous aussitôt montèrent à cheval et firent *battre aux champs*.

Le camp fut levé confusément au milieu des ténèbres et l'armée catholique, formée en une seule colonne, se mit en route vers Coutras, dans le désordre et avec la lenteur d'une marche de nuit improvisée.

La *pointe d'avant-garde*, composée de 400 lances triées, d'autant d'arquebusiers à cheval et de 2 compagnies d'Albanais, vint donner dans la grand'garde des Peintures, qui lui tint tête et l'arrêta jusqu'au jour.

Au bruit des arquebusades, l'armée protestante prit les armes. Le Roi dépêcha Maximilien de Béthune au

gué de la Dronne, pour hâter le passage de l'artillerie et de l'arrière-garde.

— « C'est à ce coup, mon ami, lui dit-il en l'accolant, qu'il faut faire paraître votre esprit et votre diligence; le temps nous presse et c'est de l'artillerie, bien logée, bien munie et bien exploitée, que dépend, en partie, le gain d'une journée. » (Sully.)

Ensuite, il parcourut les positions, avec le prince de Condé et le vicomte de Turenne, *sergent général de bataille*, pour tracer les lignes et déterminer lui-même les emplacements de la cavalerie, de l'infanterie et du canon.

#### Journée de Coutras (20 octobre 1587).

« La petite plaine, de 6 à 700 pas de largeur, qui s'étendait entre la Dronne et le bourg, étant défendue, du côté de l'ennemi, par les marais du Pallard, le Roi appuya son front de bataille aux premières maisons de Coutras et au taillis d'un an qui les bordait à l'ouest. » (Aubigné.)

Il désigna pour y placer l'artillerie le sommet d'une croupe arrondie, nommée la *motte de Loupsil*, qui commandait la route de la Rochechalais et les bois que cette route traversait. Loupsil devint la clef de la première position défensive, le point d'appui central, d'où la ligne se courbait en demi-lune pour se relier à l'enclos de la Garenne, fermé de haies vives; cet enclos était le point d'appui de droite. A 500 mètres en arrière du premier front, le château, construit par Lautrec, le parc, les jardins et les viviers formaient une deuxième ligne inexpugnable.

Vers six heures du matin, La Trémoille, commandant des avant-postes, les replia successivement et vint



annoncer au Roi que l'armée catholique approchait des bois de la Gelleterie et qu'il allait y avoir bataille. Henri forma aussitôt toute sa cavalerie en 5 escadrons, qu'il déploya entre la Garenne et la route de la Rochechalais, dans l'ordre suivant :

A gauche, les 200 cuirasses du comte de Soissons, sur 3 rangs (S); au sommet de Loupsil, la *Cornette blanche*, sur 6 rangs, de 50 chevaux de front (H). L'escadron de

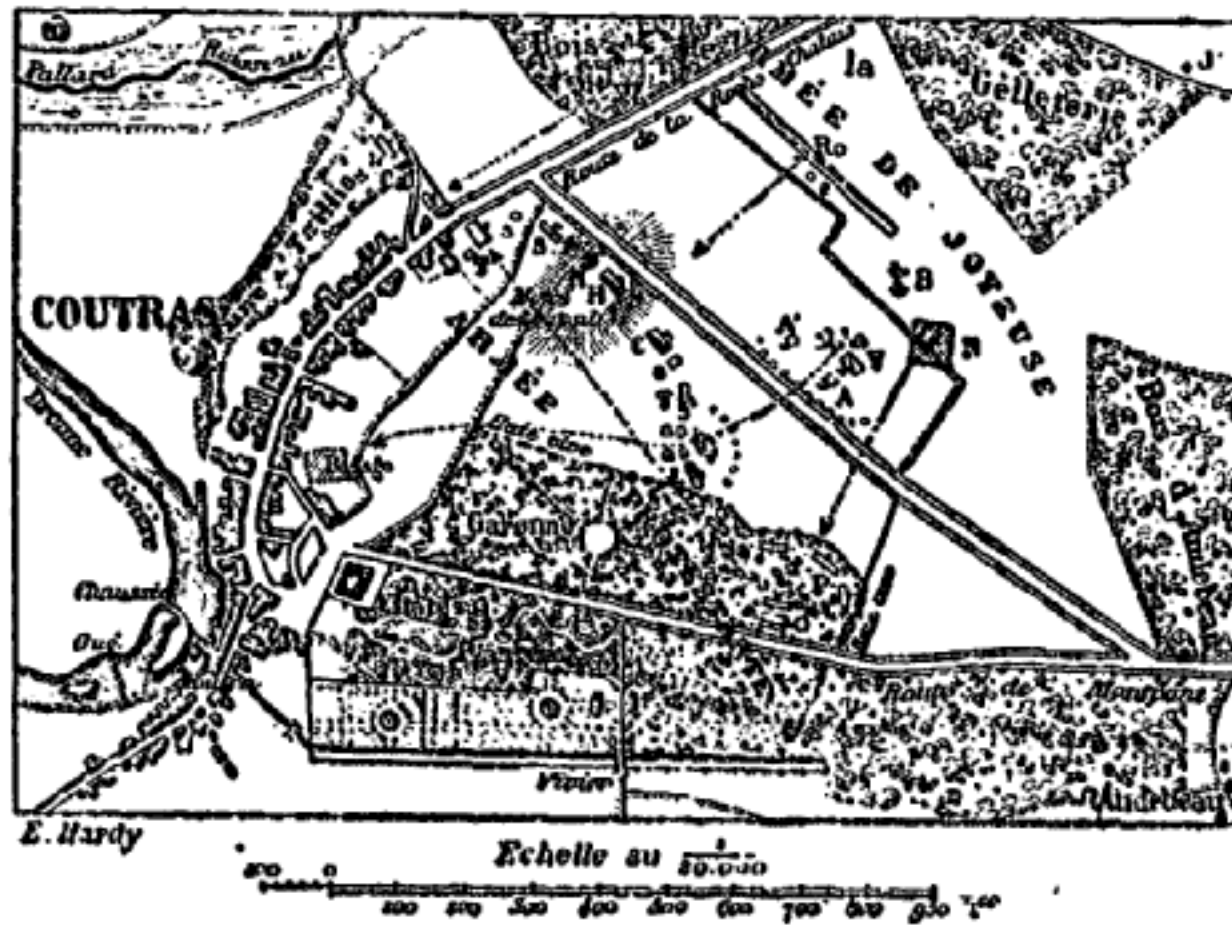


Fig. 39.

Condé (C), de même force, était à quinze pas en arrière de la troupe royale. Les 220 cavaliers gascons et auvergnats du vicomte de Turenne (T), sur 3 rangs, faisaient le ventre du croissant. Les 120 arquebusiers à cheval de Vignolles (V), devant servir d'*enfants perdus*, garnissaient l'intervalle de soixante pas qui séparait l'escadron de Turenne des 200 cheveu-légers de la Trémoille et de Vivans (L).

Chaque escadron avait, pour *garnir ses étriers*, un peloton de 25 arquebusiers à pied (*a*), choisis dans la garde des chefs; ces tireurs d'élite étaient placés sur 5 rangs: le 1<sup>er</sup> rang, ventre à terre; le 2<sup>e</sup>, à genoux; le 3<sup>e</sup>, *penché de ceinture*; les derniers rangs debout. « Destinés à être foulés aux pieds des chevaux en cas d'insuccès, les arquebusiers de l'étrier ne devaient tirer qu'à 20 pas et n'avaient d'espérance de leur vie qu'en la victoire. Ce qui ne fut pas de petit effet, » ajoute d'Aubigné.

En attendant l'entrée en ligne des 3 régiments de l'arrière-garde, les 2.500 arquebusiers dont le Roi disposait furent placés aux ailes de la cavalerie: 500, sous Castelnau et Montgomery (*Ca*), sur la lisière du taillis et dans les premières maisons de Coutras; 2.000, sous Salignac (*Sa*) et Parabère (*P*), le long des haies vives de la Garenne. Le bagage resta parké dans Coutras.

Quand ses troupes furent rangées, le roi de Navarre donna, du tertre de Loupsil, le signal de la prière et 4.000 voix entonnèrent ensemble un cantique de Clément Marot.

Joyeuse débouchait, au même moment, des bois de la Gelleterie, à la tête de son brillant état-major, pour prendre ses dispositions d'attaque. En voyant les cavaliers huguenots debout à côté de leurs chevaux et la tête découverte:

— « Voilà des trembleurs à moitié battus! » dit-il, en éclatant de rire.

— N'en croyez rien, Monsieur! lui répondit Lavaradin; je connais cette contenance. Les Huguenots font les doux et les pieux chevaliers; mais quand viendra la charge, vous les trouverez diables et lions. Souvenez-vous que je vous l'ai dit! »

Et il se hâta de tracer la ligne de bataille et de

déployer les 2.800 cavaliers et les 4.800 hommes de pied de l'armée royale.



Fig. 40.

Joyeuse voulut former en haie, sur 3 rangs, les 1.200 gens d'armes, en habit de parade, qui le suivaient, « em-

panachés de plumes de toutes couleurs et armés de lances chevaleresques à banderole. » Il laissa son maréchal de camp grouper toute l'infanterie aux ailes de cette haie, en deux bataillons : à droite, 2.000 arquebusiers (*M*), sous M. de Cluseaux ; à gauche, 1.000 corselets et 1.800 arquebusiers des régiments de Picardie et de Tiercelin (*N*). On n'avait amené de la Rochefort que 2 canons ; on les mit à l'aile gauche.

De ce côté, Lavardin disposa l'avant-garde, composée de ses 400 lances triées (*La*), des 6 cornettes de cavalerie légère de Montigny (*Y*), et des Albanais (*A, A'*) de Mercure (fig. 41), afin de menacer le ventre du croissant, point faible de la position ennemie.

Pendant que l'armée de Joyeuse prenait cette formation, les 3 régiments retardataires (*O*) étaient venus renforcer l'infanterie protestante : Charbonnières à l'aile gauche (*T*), Neufvy et Borles dans la Garenne.

L'artillerie avait gravi le tertre de Loupsil ; le Roi l'avait placée (*K, G*) aux deux flancs de la *Cornette blanche* (fig. 40). Il était neuf heures.

« Rosny et Clermont-Gallerande pointèrent les deux canons (*R*), et Boys-du-Lys la coulevrine (*G*). Chaque volée ouvrit de larges rues dans les escadrons et les bataillons catholiques, jonchant le sol de 12, 15, 20 et quelquefois jusqu'à 25 corps d'hommes et de chevaux. » (*Sully*.)

Les deux pièces des catholiques, mal placées, ripostèrent ; mais, tirant trop haut, elles ne tuèrent, en 6 volées, qu'un gentilhomme du prince de Condé.

Lavardin galopa jusqu'au groupe étincelant devant lequel paraissait le duc de Joyeuse.

— « Monsieur, lui dit-il, nous laisserez-vous détruire de pied coy ? Il faut jouer ! »

— Attaquez, Beaumanoir, répondit le jeune général, nous vous suivons ! »

Lavardin donna aussitôt à l'aile gauche le signal de l'attaque. Lui-même, faisant la première pointe avec les Albanais et les cheveu-légers, soutenus par 400 lances, dispersa les enfants perdus de Vignolles, renversa les escadrons de La Trémouille et de Turenne, et, passant au galop devant la Garenne, ne s'arrêta qu'au bourg de Coutras, au milieu du parc à bagages. Là, les Albanais (selon l'habitude

que nous leur connaissons depuis Fornoue) se mirent à butiner, sans plus s'occuper du combat, pendant que les cavaliers français de Lavardin laissaient souff-



Fig. 41.

fler leurs chevaux, épuisés par cette longue traite.

Profitant de cette charge heureuse, le gros bataillon de Picardie et de Tiercelin (*N*) s'avança résolument à l'attaque de la Garenne. Mais le feu bien ajusté des arquebusiers de Salignac et de Parabère arrêta les deux régiments catholiques, qui se replièrent sur les bois d'Audebeau, après avoir subi de grandes pertes.

Le centre du croissant huguenot n'en était pas moins rompu ; les deux escadrons du roi de Navarre et de Condé restaient découverts sur leur flanc droit.

— « *En avant, hommes d'armes !* »

s'écria Joyeuse, en levant sa cornette.

Toute la haie s'élança et 1.200 *grands chevaux lanciers* galopèrent, à pleine course, vers le tertre de Loupsil. En même temps, le régiment de Cluseau se mit en marche, le long de la route de la Rochechalais, pour attaquer l'aile gauche protestante.

Le roi de Navarre venait de passer devant les 3 escadrons qui occupaient le sommet et les flancs de la colline, le sourire aux lèvres, la confiance dans les yeux.

— « Cousins, avait-il dit au comte de Soissons et au prince de Condé, n'oublions pas que nous sommes du sang de Bourbon et, Capdious ! je vous montrerai que je suis votre aîné !

— Vous aurez de bons cadets ! » avait répondu Condé.

Les quelques gentilshommes protestants qui avaient des lances se portèrent à trente pas en avant du front, pour rompre le premier élan de l'ennemi. Les *arquebusiers de l'étrier* compassèrent leurs mèches, et tous attendirent la charge, immobiles et silencieux.

Quand la haie de gendarmerie, essoufflée par la



longue carrière qu'elle avait franchie, atteignit les fossés de la route de Montpont, le plus grand nombre des chevaux se déroba ou s'abattit et les lanciers protestants eurent raison des premiers assaillants.



Fig. 421.

— « *Charge ! charge !* »  
 crièrent à la fois les trois Bourbons !  
 Et les escadrons, partant au pas, marchèrent ensemble au-devant de l'ennemi.

1. Portrait d'Henri de Bourbon, prince de Condé, emprunté au tome II de *l'Histoire des Princes de Condé*, par M. le duc d'Aumale.

Il y eut alors une mêlée mémorable, où la valeur française fit, de part et d'autre, des prodiges. Les lances rompues, les pistolets tirés, on s'attaqua à l'épée, corps à corps ; la victoire demeura aux plus robustes et aux plus aguerris, c'est-à-dire aux protestants. Au bout d'une heure, les gens d'armes catholiques tournèrent bride, en laissant 400 morts au pied du tertre de Loupsil. *Les fuyants furent ardemment poursuivis.*

Joyeuse avait traversé le bois de la Gelleterie, lorsqu'il fut renversé de son cheval (*J'*) et tué de 3 coups de pistolet, bien qu'il eût offert 100.000 écus pour sa rançon.

Les soldats de Castelnau et de Charbonnières, chargés de défendre le taillis et les premières maisons de Coutras, repoussèrent sans peine le régiment de Cluseau, pris en flanc par la batterie protestante.

A midi, toute l'infanterie de la Garenne s'élançait, à son tour, en avant, au cri vengeur de :

— « *Saint-Herroy ! Saint-Herroy !* » en souvenir du massacre de la Mothe-Saint-Herroy (page 94).

A l'attaque du bois d'Audebeau, dans lequel les régiments de Picardie et de Tiercelin s'étaient ralliés, les huguenots passèrent l'arquebuse dans la main gauche pour mieux manier l'épée. Tout ce qui tenta de résister fut massacré ; le roi de Navarre, au retour de la poursuite, eut grand'peine à faire cesser la furie du carnage. Il fit sonner à l'étendard, pour reformer ses escadrons et ses régiments ; puis, les armes faussées, la figure noircie par la poudre, il parcourut les rangs, en donnant des regrets aux morts et en louant ceux qui s'étaient bien conduits.

— « Mon ami, dit-il à Rosny, on ne croira plus que les huguenots ne gagnent jamais de bataille ! »

La victoire était due à la supériorité tactique du roi de Navarre et de ses capitaines, autant qu'à l'aguerriement, à la discipline et à l'armement de leurs troupes.

L'armée de Joyeuse était détruite; les chefs protestants n'avaient plus qu'à marcher vers la Beauce, pour rejoindre leurs alliés étrangers. Mais, partagés, dans le conseil, par des intérêts différents et obligés de faire la guerre à leurs frais, ils commirent la faute irréparable de se séparer sans poursuivre leur succès.

Le roi lui-même, revenant aux doux passe-temps d'autrefois, alla porter aux pieds d'une châtelaine du Béarn toutes les enseignes conquises à la journée de Coutras.

« Si bien qu'en huit jours les fruits d'une si grande et signalée victoire s'en allèrent en vent et en fumée ! »  
(Sully.)

## CHAPITRE VI

### LA SAINTE LIGUE

Henri le Balafré. — Vimory. — Auneau. — Renvoi des mercenaires étrangers. — Journée des Barricades. — Le dernier Valois (1589).

#### HENRI LE BALAFRÉ

Les succès d'Henri de Guise furent plus profitables à la Patrie que la victoire de Coutras ; car le prince lorrain réussit à surprendre et à battre, en deux rencontres, les envahisseurs allemands et à les chasser de France.

Déjà, le 15 octobre 1575, il avait attaqué et mis en déroute, près de Dormans, 2.000 reîtres, que Guillaume de Montmorency-Thoré conduisait au prince de Condé.

Dans ce combat, un cavalier allemand qu'il poursuivait l'avait atteint à la joue gauche, « en lui tirant, par derrière, son poltrinal ». La cicatrice en était demeurée et lui avait valu, comme à son père, le glorieux surnom de *Balafré*.

Cette victoire sur les reîtres insatiables, qui promenaient insolemment leurs chariots de butin à travers les provinces françaises, avait posé le *Balafré* auprès des catholiques comme le défenseur de l'Église et le vengeur de la Patrie envahie et dévastée. Depuis Dor-

mans, le duc de Guise était plus puissant que Henri III et bien décidé à suivre jusqu'au bout la Fortune.

**Vimory (29 octobre 1587).**

Le 29 octobre 1587, l'armée étrangère était cantonnée autour de Montargis : les Suisses sous les murs de la ville ; les Français au nord, sur la route de Château-landon ; les reîtres au midi, dans le bourg de Vimory (Fig. 36).

A midi, le duc de Guise dînait, à Courtenay, avec ses frères et ses cousins, lorsque Thomas Frata, chef de ses coureurs albanais, vint lui apporter le plan des cantonnements ennemis, en lui disant que les trois corps, trop éloignés pour correspondre, se gardaient mal et que les reîtres surtout, occupés à banqueter nuit et jour, étaient faciles à surprendre.

— « A cheval, messieurs ! dit Henri de Lorraine, en se levant de table, nous allons à Vimory ! »

Et, sans vouloir entendre les remontrances de son frère, le duc de Mayenne, il fit sonner le boute-selle.

A une heure, les Lorrains se mettaient en marche. Le *Balafré* formait la *première pointe* avec 30 gentilshommes et 60 Albanais, précédant 4.000 arquebusiers, en 2 bataillons, commandés par Cluseau et Saint-Paul. La cavalerie suivait en 3 escadrons : le premier, de 500 cheveu-légers, sous Mayenne ; le second, de 400 lances lorraines, sous le marquis de Pont, le duc de Nemours et le marquis d'Elbeuf ; le troisième, de 400 cuirasses, sous le duc d'Aumale.

On arriva dans cet ordre, vers 7 heures du soir, dans la plaine de Vimory, sans avoir rencontré ni sentinelles avancées, ni patrouilles battant la campagne ; les reîtres soupaient. Guise, se mettant à la tête de l'infanterie, entra en silence dans le bourg, qui avait près

d'un quart de lieue de longueur, et rangea ses gens dans la rue, sans qu'un seul Allemand y vint voir.

Les 3 escadrons se déployèrent dans la campagne : Mayenne à droite, de Pont au centre, Aumale à gauche, de manière à entourer Vimory et à en garder les issues.

Quand tout fut réglé, Guise donna le signal convenu.

Aux deux extrémités du bourg, Saint-Paul et Cluseau, avec un grand bruit d'arquebusades, commencèrent à mettre le feu aux plus prochaines maisons et, en un instant, Vimory fut embrasé. Les reîtres, surpris la bouche pleine, furent percés par le fer, brûlés par les flammes ou abattus par une furieuse grêle d'arquebusades.

Cependant, le grand butin trouvé dans les charlots allemands ayant amusé l'infanterie française, le burgrave d'Ohna eut le temps de monter à cheval ; il rallia 3 cornettes, força une des entrées du bourg, chargea l'escadron de Mayenne et se fit jour vers Montargis.

L'expédition n'en avait pas moins réussi ; le duc de Guise dédommagea ses braves Lorrains de toutes les fatigues de la campagne, en les laissant puiser, à pleines mains, dans les coffres et dans les charlots des reîtres. « Jamais soldats ne furent tant chargés de richesses ; heureusement ils trouvèrent 2.800 chevaux pour porter le butin. » (*Arila.*)

Au point du jour, la colonne s'en retourna à Courtenay, dans l'ordre où elle était venue.

Le lendemain, on criait dans Paris la grande victoire du *Balafré* sur les ennemis de la Ligue et l'on chantait :

Auprès de Vimory,  
Eûmes avertissement  
Qu'il y avait grand nombre  
De reîtres là-dedans.



Lorsqu'ils pensaient souper,  
 Pour leur entrée de table,  
 On les a salués  
 A coups d'arquebusades.

Ne se doutant du fait,  
 Commencent à se sauver:  
 Les uns sur les chevaux  
 Et les autres à pied !

La surprise de Vimory fut un coup de main heureux, mais qui n'empêcha pas l'armée étrangère de continuer sa marche vers la Beauce. Le prince de Conti, venu pour lui apporter la nouvelle de Coutras et lui promettre le sac de Paris, ne dépassa pas Chartres.

Pendant que Henri III s'installait à Vendôme pour barrer aux envahisseurs le chemin de la Loire, Epernon les harcelait en tête et Guise les talonnait en queue, « s'acharnant surtout après les reîtres pour le dégât qu'ils avaient fait en Lorraine ».

#### Auneau (11 novembre 1587).

La veille de la Saint-Martin, les Allemands logeaient à Auneau, gros bourg du pays chartrain (où ils ne manquaient ni de logement ni de vivres), dans le voisinage d'un château royal, gardé par le capitaine Challart. Pour être tranquilles, ils avaient fait avec la garnison une convention de neutralité et, comme ils devaient continuer leur route le lendemain, ils avaient soigneusement chargé leurs bagages sur des charrettes beauceronnes.

Henri de Lorraine était à Dourdan. Dès la veille, il avait envoyé un gentilhomme à Challart, pour lui demander d'ouvrir secrètement les portes du château à

un détachement français et de favoriser une entreprise contre les envahisseurs. C'était chose convenue.

Dans la soirée du 10 novembre, la colonne de Guise reprit, à Dourdan, l'ordre de marche de Vimory et vint s'arrêter, avant l'aube, aux abords d'Auneau. Quelques arquebusiers, introduits dans le château à l'insu des reîtres, prirent possession de la porte qui donnait accès sur le village. Guise disposa ses troupes aux environs et attendit le jour.

Quand les trompettes allemandes eurent sonné la diane, quand les corps de garde eurent été relevés et les portes ouvertes pour laisser sortir les premières charrettes, le duc lança dans Auneau le régiment de Saint-Paul.

« Les arquebusiers, enfilant les rues, donnent dans les premiers logis. Les reîtres prennent l'alarme, montent à cheval, trouvent la porte saisie et les rues embarrassées par leurs charlots. Le village étant fermé, ils ne peuvent se mettre ensemble, ni gagner la campagne. Cependant le burgrave d'Ohna, se trouvant des premiers à la porte, avec 7 ou 8 de ses officiers, perce les Français qui entrent; mais la porte est aussitôt fermée. Les reîtres à cheval courent en vain autour des murailles pour trouver passage; quelques-uns se dressent sur leurs selles, enjambent la muraille, sautent dans le fossé et s'échappent. 7 cornettes restent aux Lorrains, avec gens, armes, chevaux et charlots. »

Ce récit du catholique Catherino d'Avila a été confirmé par le ministre protestant Simon Goulard, dans ses *Mémoires de la Ligue*.

« Au point du jour, les trompettes des reîtres commençaient à sonner la diane, quand les Français fondirent sur les barricades que les reîtres avaient cons-

truites autour du bourg d'Auneau. Les corps de garde reçurent l'attaque d'un grand courage ; mais, au bout d'une heure, les Français, ayant mis le feu aux charrettes qui formaient les barricades et ayant rompu les tonneaux, poutres et autres obstacles qui embarrassaient les avenues, chargèrent le corps de garde principal, qui fut taillé en pièces. Au même moment, Saint-Paul entra dans le bourg par la rue de droite, Ponsenac par la rue de gauche, et leurs arquebusiers dispersaient tous les reîtres qui, n'ayant pas eu le temps de monter à cheval, se présentaient à eux, le pistolet à la main. Mais le combat était inégal ; les arquebusiers français tiraient de loin et les piquiers terrassaient facilement ces reîtres, qui n'avaient que le pistolet et l'épée. Les issues étant bien gardées, presque tout fut tué, au milieu de hurlements effroyables. Quelques reîtres sautèrent par-dessus les murailles ; mais la cavalerie lorraine les mit à mort ou les prit. Le burgrave se sauva, presque seul, au logement des Suisses, qui était à trois quarts de lieue ; mais il ne put pas résoudre leurs capitaines à venir au secours de ses reîtres. »

Le duc de Guise s'en alla coucher à Étampes avec ses fantassins, « devenus tous cavaliers, pour avoir pris des chevaux fort bons à l'ennemi, et il envoya au Roy cinq étendards allemands ».

Les reîtres, en déroute, enterrèrent leur artillerie dans les divers villages où ils étaient logés, à quatre ou cinq lieues de Chartres. Philippe de Cheverny, gouverneur de Chartres, raconte qu'il fit déterrer 12 assez bonnes pièces, tant canons que coulevrines, qu'il envoya à l'arsenal de Paris.

« La victoire d'Auneau fut le cantique de la Ligue, la

réjouissance du clergé, la braverie de la noblesse gisarde et la jalousie du Roy, qui reconnut bien qu'on ne donnait ce laurier à la Ligue que pour flétrir les siens. » (*Journal de l'Estoile.*)

#### RENVOI DES MERCENAIRES ÉTRANGERS (1587)

Ce fut le coup de grâce de l'armée étrangère. Suisses et Allemands s'en remirent à la clémence de Henri III, qui leur offrit un passeport bien ample, à la condition qu'ils lui mettraient en main leurs enseignes déployées, avec promesse de ne plus faire la guerre contre lui (8 décembre 1587).

Le duc de Bouillon, suivi d'un bien petit nombre de gens, se sauva, par Roanne, à Genève, où il mourut des fatigues de la campagne.

François de Coligny prit, avec 100 cuirasses et 200 arquebusiers à cheval, le droit chemin de Lyon, en Vivarais, dont il était gouverneur. Il fut poursuivi par 2 ou 3 nobles du pays, à cheval, avec 50 à 60 mardauds de paysans, « armés d'arquebuses et d'armes d'hast, qui le suivaient, de loin, toujours en queue, pour recueillir les chevaux ou mulets qu'on laissait, tous les 100 pas, après leur avoir coupé les jarrets ou leur avoir donné de l'épée dans le flanc. Il alla ainsi jusqu'à Privas, où il congédia ses troupes<sup>1</sup> ».

Clervant se glissa parmi les Suisses et profita, jusqu'à Bâle, de leur sauf-conduit ; Conti s'enfuit dans ses terres, sous un déguisement.

Les reîtres se divisèrent en deux troupes, qui conservèrent leurs enseignes ployées : l'une, de 500 chevaux, conduite par le burgrave d'Ohna et le colonel Damartin, se réfugia en Savoie, où elle fut *àvalisée* par les paysans. L'autre, commandée par le baron de Buck,

1. *Voyage de France, de Jacques Pape, seigneur de Saint-Auben.*

se retira vers Montbéliard ; « le marquis de Pont et le duc de Guise l'atteignirent hors des frontières du royaume et la taillèrent en pièces à diverses fois.

» En dépit du roy Henry III, ces messieurs les reîtres furent si bien poursuivis par le duc de Guise, poussés



Fig. 43.

devant lui et cognés que, de 50.000 hommes que le baron d'Ohna avait amenés, ils n'étaient pas 500 chevaux, tels quels, quand ils arrivèrent à Genève. C'est de cette façon qu'il faut traiter ces gens-là et non avec de l'argent et de la peur. Si l'on eût seulement employé la moitié de l'argent qu'on a donné aux reîtres à dresser une bonne grosse armée, on les eût si bien battus et

étrillés qu'ils eussent, pour jamais, perdu l'appétit des bons vivres et des beaux écus de France. » (*Brantôme.*)

« C'était, raconte Simon Goulard, un déplorable spectacle que celui de ces Allemands, affaiblis de fièvre, exténués par le flux de sang, tombant par les chemins ou dans les villages et mis à mort par les paysans. Une pauvre femme, pour se venger des pertes qu'elle en avait reçues, en égorgea, avec son couteau, 18 restés malades dans une grange de Bourgogne. »

Les 3.000 Suisses de Cugi, qui avaient rejoint Lesdiguières en Dauphiné, furent attaqués, au passage de l'Isère, par la cavalerie provençale de la Valette, frère du duc d'Épernon, et par le régiment corse du colonel d'Ornano; il ne survécut pas 60 Suisses. Lesdiguières se réfugia dans la montagne avec ses coureurs.

Les « *Adieux aux reîtres* » ont été l'hymne de la délivrance du territoire. Il faut en retenir ces belles strophes, applicables à d'autres temps :

Vous pensiez, dans vos charlots,  
De France emporter les trésors,  
Pour vivre désormais à l'aise ;  
Mais vous n'avez eu que des coups  
De la pluie, du vent et des poux,  
Dont vous n'étiez pas à votre aise !

Vous avez mangé notre blé,  
Mais il vous a bien cher coûté,  
Car il vous a coûté la vie.  
Vous avez pillé nos maisons,  
Mangé nos poules et chapons ;  
De vous voir n'avons plus envie !

Or ! adieu tous les régiments  
De reîtres noirs et allemands ;  
Fuyez soudain en Allemagne !  
Souvenez-vous une autre fois,  
Que pour avoir vu les François  
Vos corps en portent les enseignes.



Quand reviendrez en ce pays,  
Si voulez être ensevelis,  
Apportez draps de toile blanche ;  
Car les François, preux et hardis,  
Apprendront à leurs ennemis  
Ce que coûte un voyage en France !

L'invasion était repoussée et la campagne terminée.  
Le 23 décembre 1587, le roi voulut faire à Paris son

entrée triomphale. Il alla, en équipage de guerre, de la porte Saint-Jacques à Notre-Dame, pour rendre grâce à Dieu de la destruction de l'armée étrangère ; mais les ligueurs l'accueillirent par des huées et crièrent, au passage de son cortège :



Fig. 44.

— « Vive le *Balafré*, défenseur de l'Église et destructeur des reîtres !

#### JOURNÉE DES BARRICADES (12 mai 1588)

Cinq mois plus tard, une émeute, préparée par le duc de Guise et le comité insurrectionnel des *Seize* quartiers de Paris, chassait le dernier Valois de sa capitale.

« Le 12 mai 1588, dès le grand matin, le roi fit ranger, depuis le carrefour Saint-Séverin jusqu'au devant de

l'Hôtel-Dieu, une compagnie de Suisses et une compagnie de ses gardes-françaises; il mit une autre compagnie des gardes sur le pont Saint-Michel; au Marché-Neuf, 3 compagnies suisses et une française; autant, sur la place de Grève; dans le cimetière des Innocents, 4 compagnies suisses et 2 françaises; autour du Louvre, ce qui restait des 4.000 Suisses et du régiment des gardes. Jusqu'à midi, le roi fit défendre aux siens de tirer l'épée. L'après-dînée venue, le peuple s'arma, s'assembla, se barricada et, se sentant fort, commença à regarder de travers les Suisses et les gardes-françaises, à les braver de contenance et de paroles, les menaçant, s'ils ne se retiraient, de les mettre en pièces. Le roi se sauva par la fausse porte du Louvre. Étant à cheval, il se retourna vers la ville et jura de n'y plus rentrer que par la brèche. » (*Journal de l'Estoile.*)

Ce fut la *journée des Barricades*. Elle poussa Henri III et sa terrible mère Catherine de Médicis aux résolutions les plus criminelles. Ils firent assassiner, presque sous leurs yeux, au château de Blois, où s'étaient rassemblés les États généraux, le duc de Guise et son frère, le cardinal de Lorraine (23 décembre 1588).

« Ce guet-apens ayant mis les armes aux mains de tous les Français, » Henri de Valois se vit contraint d'invoquer l'alliance de la reine d'Angleterre et le secours de Henri de Bourbon, dont il adopta l'écharpe blanche.

#### LE DERNIER VALOIS (1589)

Le duc de Moyenne, nouveau chef de la Sainte Ligue, organisa dans Paris une armée de 4.000 arquebusiers français, de 4.000 lansquenets et de 1.000 cheveu-légers,

et déclara ouvertement la guerre aux deux rois, pendant que les *Seize* faisaient proclamer, par les docteurs en théologie de la Sorbonne, la déchéance d'Henri III (7 janvier 1589).

Mayenne prit Étampes, Vendôme, Château-du-Loir, et marcha vers Tours, où Henri III avait rassemblé 20.000 Suisses ou lansquenets, 1.500 reîtres et quantité de noblesse française.

L'arrivée du roi de Navarre, avec 15.000 fantassins, 6.000 chevaux et 12 pièces d'artillerie, obligea l'armée de la Ligue à battre en retraite. Les deux rois la poursuivirent et vinrent, par Jargeau, Poissy et Pontoise, mettre le siège devant Paris, où Mayenne s'était réfugié.

Les royaux logèrent à Vanves, Vaugirard, Clamart et autres villages circonvoisins. Henri III établit son quartier général près du pont de Saint-Cloud, dans le logis du sieur de Gondy ; le roi de Navarre occupa le château de Meudon.

Le blocus était commencé, et « la grande ville se mettait déjà en rumeur pour la famine qu'elle craignait, lorsqu'un petit moine jacobin, Jacques Clément, frappa Henri III d'un coup de couteau au bas-ventre, le 1<sup>er</sup> août 1589, un peu après huit heures du matin ».

Au lit de mort, le dernier Valois déclara que Henri de Bourbon était son vrai et légitime successeur, « en commandant à tous les princes, principaux officiers et autres de son armée et de sa Maison, de le reconnaître et de le servir comme leur Roy après lui, et surtout de ne le point abandonner qu'il n'eût remis le royaume en paix ».

1. *Mémoires d'Hurault de Cheverny, chancelier de France.*

## CHAPITRE VII

### POUR LA COURONNE DE FRANCE

Campagne de Normandie (août-septembre 1589). — Les lignes de Dieppe. — Arques (21 septembre 1589). — Combats autour de Dieppe. — Pointe sur Paris. — Ivry (1 mars 1590).

#### CAMPAGNE DE NORMANDIE (août-septembre 1589.)

Henri de Bourbon restait seul debout, en face de la Ligue et de son chef, Charles de Lorraine, duc de Mayenne, frère du glorieux *Balafré*.

— « Vous êtes le roi des braves, lui dit le baron de Givry, vous ne serez abandonné que par les poltrons. »

Il le fut aussi par les ambitieux, qui voulaient, chacun, une province pour prix de leur adhésion à sa cause.

Quelques-uns allèrent grossir l'armée de Mayenne; d'autres, comme Épernon, Nevers ou le maréchal de Retz, déclarèrent qu'ils attendraient son abjuration et emmenèrent leurs troupes. La Trémoille lui-même, le vaillant éclaireur de Coutras, quitta le camp de Meudon avec les 9 bataillons du Poitou.

Le roi *Henri* ne pouvait plus prendre Paris; il en leva le siège, le 8 août, et, découragé, il songea à se retirer au delà de la Loire.

— « Qui vous croira roi de France, lui objecta Guilty, quand on verra vos ordonnances datées de Limoges ! »

Les Suisses, les Grisons et les lansquenets de Henri III firent deux mois de crédit au nouveau roi de France; les Écossais se donnèrent à lui.

Le régiment protestant, qui, depuis Jarnac, formait la garde du roi de Navarre, fut ajouté aux régiments entretenus. Il y aura désormais cinq corps d'élite à la tête de notre infanterie nationale : *Gardes françaises, Picardie, Piémont, Champagne et Navarre*.

Leurs mestres de camp, en 1589, étaient Crillon, Favorolles, Lussan, Rieux et Vallrault.

Le régiment suisse de Soleure (colonel Gaspard Galaty), qui avait combattu à la journée des Barricades, fut conservé, ainsi que quatre régiments catholiques de nouvelle levée.

La cavalerie protestante, la meilleure de l'Europe, fut renforcée par quelques compagnies de gendarmerie et par la noblesse du Languedoc, que Montmorency d'Amville envoya au Roi.

C'étaient 20.000 combattants d'élite qui conservaient l'écharpe blanche; il n'en fallait pas plus à un général comme le Béarnais pour conquérir la couronne de France.

Il envoya la Noüe et le duc de Longueville sur la frontière de Picardie, afin d'observer le duc de Parme, Alexandre Farnèse, gouverneur des Pays-Bas espagnols, qui formait une armée en Hainaut. Il chargea le maréchal d'Aumont de surveiller, sur la Meuse, les armements du duc de Lorraine. Lui-même assura le passage de la Seine, en mettant le régiment des Gardes à

Meulan et à Pont-de-l'Arche. Puis il se dirigea, avec le reste de ses forces, vers Rouen et le pays de Caux, afin d'assurer ses vivres et d'être à portée des secours d'hommes et d'argent promis par la reine Élisabeth d'Angleterre.

Le 24 août, il campait à Darnetal, d'où il se préparait à tenter un coup de main contre Rouen, défendu par le duc d'Aumale, lorsqu'il apprit que Mayenne « amassait, à Mantes, une grandissime armée, pour le venir assaillir en quelque part qu'il pût aller ».

Il envoya Rosny, avec 50 cavaliers, *prendre langue* de cette armée et lança d'audacieux courours jusqu'à la Manche pour en reconnaître les ports principaux.

Le gouverneur de Dieppe, Aymar de Chaste, se montra bon Français et offrit de rendre la place au Roy. Henri y courut avec 200 chevaux, gagna à sa cause les vaillants marins de cette côte guerrière et, après une rapide reconnaissance des environs de Dieppe, il revint à Darnetal, le 2 septembre, pour en lever le camp.

L'armée royale se dirigea vers Eu et le Tréport, qu'elle occupa le 6. Le 8, elle vint loger en avant du confluent de l'Arques, de la Béthune et de l'Eaulne, sur la lisière de la forêt d'Arques. (Fig. 45.)

#### LES LIGNES DE DIEPPE (septembre 1589)

Le *Roi cheval-léger*, si hardi dans l'offensive, avait déjà prouvé à Coutras qu'il savait organiser la défense d'une position. Il résolut d'attendre Mayenne à Dieppe; mais, au lieu de s'enfermer dans la ville et dans ses faubourgs, il en fit le réduit d'un vaste camp retranché, couronnant le plateau de Bouxmesnil, avec la rivière d'Arques pour fossé, le château d'Arques pour citadelle



avancée et la forêt pour point d'appui. Des marécages, sillonnés de ruisseaux, rendaient la position presque inabordable du sud-est au nord-est.

Pendant six jours, le Roi, le maréchal de Biron et tous leurs capitaines, transformés en ingénieurs, dirigèrent les travaux de défense. Soldats, habitants et marins rivalisèrent d'ardeur et d'intelligence pour barrer les passages, rompre les gués, creuser des fossés ou élever des parapets. François de Châtillon fit du faubourg du Pollet, qui couvrait, à l'est, le port de Dieppe, une place forte, qu'il se chargea de défendre, et le maréchal de Biron retrancha les abords du château d'Arques.

Jean de Saulx-Tavannes a donné d'intéressants détails sur la construction d'un camp retranché à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle :

« On pratique maintenant les camps fortifiés des anciens; l'exemple des Espagnols a été suivi par les Français. L'éminence, l'eau, le bois, l'air, la terre facile à manier sont à considérer dans l'assiette d'un camp; un bois ou une rivière en flanc diminue le travail de clôture, qu'on commence, quand on est pressé, avec une enceinte de charlots et, s'il y a loisir, avec une courtine de terre et de fascines, flanquée par des petits détours et avancements. Pour plus de sûreté, il serait nécessaire de construire, à 100 pas de la clôture du camp, des forts avancés, se flanquant les uns les autres, en traçant la courtine de telle façon qu'elle défendit ces forts des deux côtés. Ni les bois ni les palls (portés par les Romains), ni même les charlots ne servent aujourd'hui à autre chose qu'à protéger la construction d'un épaulement de batterie ou d'un petit rempart fasciné pour se parer des canonnades. Autrement, en mettant près des courtines une clôture de bois ou de charlots,

on contraindrait ceux qui y seraient enclos, ou à sortir pour venir au combat, ou à être fort endommagés. La clôture en terre, moyennant qu'on ait du bois pour l'exhausser rapidement, se peut mettre en défense en 24 heures. »

Mayenne, général lent et circonspect, avait pris son temps pour ordonner les troupes de différentes nations qui formaient son armée. Quand il disposa de 25.000 hommes de pied et de 8.000 cavaliers, wallons, italiens, allemands, lorrains ou français, il se mit à la poursuite du roi, par Vernon, Rouen, Gournay, Neufchâtel et Eu, d'où il étudia les positions de l'armée royale et les moyens de l'attaquer.

Ayant reconnu que le village de Martin-Église, situé sur la rive droite de l'Eaulne, au débouché d'un vallon encaissé, était un point de concentration avantageux pour opérer contre le flanc droit du camp retranché, il le fit occuper par son avant-garde, commandée par le duc de Nemours.

Lui-même, avec la *bataille*, alla tenter un coup de main contre le Pollet; mais Châtillon faisait bonne garde et les ligueurs furent repoussés (13 septembre).

Mayenne essaya de franchir l'Arques à la passe de Boutelles; une batterie, construite près de Machonville, lui tua 60 hommes et l'obligea à rejoindre Nemours, sur les hauteurs qui dominant Martin-Église.

LÀ, il apprit que 3.000 fantassins et 700 cavaliers royaux campaient devant le pont de la Béthune et barraient le chemin d'Arques.

« Cette avenue de mauvais abord, dit Charles de Valois, comte d'Angoulême, est serrée entre deux collines. La vallée n'a pas plus de 3 ou 400 pas de largeur; à droite, sont les coteaux boisés de la forêt d'Arques;

à gauche, des ravines et des terres pierreuses, où les chevaux ne sauraient marcher qu'avec grande difficulté.

» De Martin-Église à Arques, s'étend un marais mouvant, large de plus de 100 pas et bordé par un petit



E. Hardy

Echelle au  $\frac{1}{60.000}$

Fig. 45.

ruisseau, de 3 toises de profondeur, qui n'est pas guéable. Entre le ruisseau et la colline boisée, on trouve le grand chemin et un espace pour 50 chevaux de front. Le sommet de la colline est garni de treilles fort épaisses, où la cavalerie et l'infanterie ne pourraient passer

sans se mettre en désordre. Le grand chemin conduit à une chapelle avec deux maisons, que les habitants du pays appellent *la Maladrerie*. Cette chapelle est située à mi-distance de la forêt et du ruisseau, à mi-chemin entre Martin-Église et Arques.

» Le Roy, dont l'humeur était de tout voir, tira une ligne à parapet depuis la chapelle jusqu'au bois, et même il y fit une plate-forme à canon. Le fossé (de 10 à 12 pieds de gueule et 8 de profondeur) n'était flanqué que

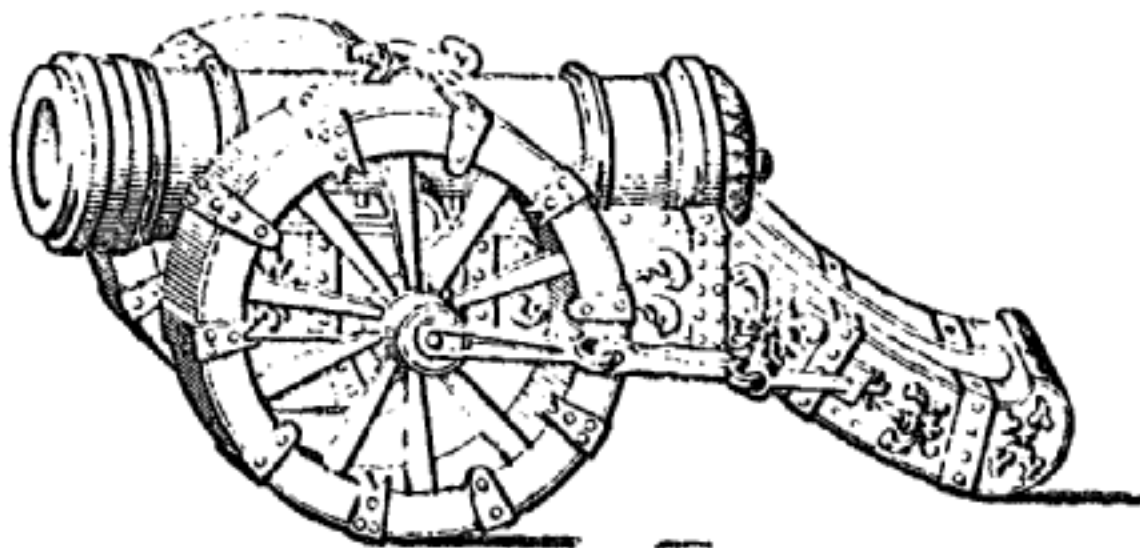


Fig. 46.

par la chapelle. Le Roy mit le régiment entier de Brigueux dans les retranchements (B, B'), et dans la chapelle tout ce qu'il avait de lansquenets (L).

» De la Maladrerie à la rivière, s'étend une prairie de 200 pas de largeur. Entre la chapelle et le pont de la Béthune (P), le grand chemin, bordé de deux haies d'épine, traverse une plaine de 5 à 600 pas, tout au plus. A droite, ce sont des terres labourables; à gauche, des prés, arrosés par la Béthune.

» En avant du pont, entre la haie du chemin et le bois, le Roy fit construire un retranchement (R), composé d'une courtine flanquée de deux demi-bastions, où

il mit 4 canons et 4 moyennes coulevrines. Le tout fut gardé par le régiment de Soleure (S') et par la compagnie de Balthazar. Le régiment suisse de Galaty (S), en réserve sur le pré, fermait entièrement le passage qui conduisait du pont à la batterie.

» Sur la plate-forme du château d'Arques, quatre grosses pièces (fig. 46) dominaient le camp royal et plongeaient sur le débouché du ravin de l'Eaulne.

» La cavalerie était répartie en 3 escadrons : deux en première ligne, derrière les tranchées de la Maladrerie (E, E'); le troisième (la *cornette blanche*, C) entre les deux retranchements.

» Dans la soirée du 21 septembre, le Roy vint au camp d'Arques et voulut veiller en personne, craignant que l'ennemi ne profitât de l'obscurité pour gagner le bout de la chaussée. La nuit se passa sans alarme.»

#### Arques (21 septembre 1589).

» A la pointe du jour, le Roi se fit apporter à déjeuner dans un grand fossé, où s'assirent en rond tous les gens de qualité. Chacun mangeait de bon cœur, espérant se reposer après le repas, quand les vedettes avancées donnèrent une alarme bien chaude ; toute l'armée ennemie se rangeait en ordre de bataille.

» Le Roi envoya le vidame de Chartres en reconnaissance dans les bois, avec Palcheux, Brasseuses, Aventigny et sept ou huit autres. Ils ne tardèrent pas à ramener quelques prisonniers, entre autres le comte de Belin, lequel dit au roi qu'il aurait, avant deux heures, 30.000 hommes de pied et 10.000 chevaux sur les bras et qu'il ne lui voyait pas des forces suffisantes pour leur résister.

» — Vous ne voyez pas tout, Belin, lui répondit le Roi ; il faut compter aussi Dieu et le bon droit, qui m'assistent !



» L'avertissement était bon cependant, et chacun courut à son poste de bataille. » (Sully.)

Pendant la nuit, l'armée de Mayenne était descendue des collines qui dominant Martin-Église et avait franchi le pont de l'Eaulne, dans un profond silence. Au matin, profitant d'un brouillard épais, elle s'était formée en deux colonnes profondes au delà du coude du ravin : à droite, 4.000 chevaux sur 5 lignes ; à gauche, 15.000 hommes d'infanterie, échelonnés en quatre gros bataillons, dont le troisième, composé des Suisses, avait 4 canons. (Fig. 45.)

A 10 heures, la pluie s'était mêlée au brouillard quand Mayenne donna le signal de l'attaque. « Les tranchées du bas furent assaillies par 8 ou 900 chevaux, en 3 escadrons ; Rosny les chargea avec moins de 150 et les mena, l'épée dans les reins, jusqu'au détour du vallon. Mais 4 autres escadrons ligueurs ramenèrent Rosny, plus vite que le pas, jusqu'aux tranchées, d'où le comte d'Auvergne s'élança à son secours avec 150 chevaux. Tous ensemble retournèrent à la charge et poussèrent les ligueurs, le pistolet au flanc, jusqu'au tournant de la vallée. Là, 3.000 autres cavaliers attendaient les Navarrais et les ramenèrent jusqu'à la Maladrerie ; mais, arrêtés par une salve des arquebusiers de Brigneux, qui garnissaient la tranchée, ils furent obligés de tourner bride. » (Sully.)

Ce premier succès fut compromis par une indigne trahison. « Les lansquenets de la Ligue, chargés d'enlever la chapelle et la tranchée du haut, mirent tout à coup les morions au bout des piques et des arquebuses et s'avancèrent confusément, en criant aux lansquenets du Roy qu'ils voulaient se rendre. Ceux-ci, les laissant



approcher sans méfiance, leur tendirent la main pour escalader la tranchée. Le Roy, qui se tenait à quelque distance en avant de la cornette blanche, s'apprêtait à faire bon accueil aux transfuges, lorsqu'il les vit s'élan- cer, piques basses, sur son infanterie et pénétrer dans la Maladrerie, après une décharge meurtrière qui abat- tit 200 arquebusiers. Le régiment de Brigneux lâcha pied et courut vers le bataillon suisse de Galaty (S), qui fit heureusement bonne contenance. La cavalerie de Rosny et d'Auvergne, découverte sur son flanc droit, dut se replier, à son tour, derrière les Suisses. » (Sully.)

Mayenne envoya aussitôt 500 lances le long de l'Eaulne, pour gagner le flanc des Suisses et les rompre par une double attaque; mais les chevaux s'enfoncèrent jusqu'aux sangles dans le marais *tremblant*, et les gens d'armes ligueurs se sauvèrent à pied, en abandonnant dans la bourbe leurs lances et leurs montures.

Rosny voulut reprendre l'offensive et courut au Roi pour lui demander du secours.

— « Je n'ai personne à vous donner, lui dit Henry, mais ce n'est pas une raison pour perdre courage ! »

Il commanda à Bellegarde, son grand écuyer, de ras- sembler tout ce qu'il trouverait de plus frais, pour aller au-dessous du chemin.

A onze heures, le brouillard s'étant élevé, les royaux virent l'armée de Mayenne s'avancer tout entière en or- dre de bataille. « Mais, aussitôt que les canonniers de la batterie du pont (P) et ceux du château d'Arques eurent découvert l'ennemi, une volée de 4 pièces ouvrit 4 belles rues dans les escadrons et les bataillons li- gueurs, qui s'arrêtèrent court. » (Sully.)

Au même moment, François de Châtillon accourait, du Pollet, avec 500 arquebusiers.

— « C'est Dieu qui t'envoie, Coligny ! » lui dit le Roi en l'embrassant.

Il forma avec ce renfort inespéré une colonne d'attaque, qu'il fit appuyer, à gauche, par toute sa cavalerie, en arrière par les Suisses, et qu'il lança contre la Maladrerie. La chapelle fut prise d'assaut et les Suisses égorgèrent les traitres lansquenets jusqu'au dernier.

Trois ou quatre volées de l'artillerie de position appuyèrent ce brillant retour offensif. Les ligueurs se désordonnèrent, se retirèrent, peu à peu, au détour du valon pour se mettre à l'abri et finalement rentrèrent à Martin-Église.

La bataille était gagnée par l'armée royale, qui coucha sur ses positions.

#### COMBATS AUTOUR DE DIEPPE (du 23 septembre au 6 octobre 1589)

Mayenne ne se laissa pas décourager par ce revers. Rejeté sur la rive droite de l'Arques, il traversa la forêt, le 23 septembre, et passa la Béthune, près de Dampierre, pour tourner les lignes royales et les attaquer du côté de l'est.

Mais le Roi avait prévu ce mouvement ; il leva son camp de l'Eaulne, après avoir laissé une garnison éprouvée dans le château d'Arques, et vint prendre position sur les falaises occidentales du château de Dieppe, d'où il put observer les mouvements de Mayenne. (Fig. 45.)

Le duc, laissant trois régiments dans le bourg d'Arques, envoya le chevalier d'Aumale, Claude de Lorraine, avec le reste de l'infanterie et 400 reîtres, jusqu'à Janval,

pendant que lui-même, à la tête de la cavalerie de Lorraine et de Flandre, se saisissait de la passe de Bouteilles.

« En se voyant approcher de si près, le Roy, au lieu de laisser dormir en repos le chevalier d'Aumale, l'obligea, par des alarmes continuelles, à être toujours sous les armes. Le 25 au petit jour, les 400 reîtres qui formaient la *grand'garde* de toute l'armée ligueuse, furent attaqués si brusquement par 200 chevaux navarrais, conduits par le maréchal de camp Guitry, qu'ils firent leur caracol sans attendre le choc et se replièrent derrière l'infanterie de Janval, sortie en toute hâte de ses barricades pour soutenir l'escarmouche.

» Le Roy avait renforcé de 200 Suisses la garnison du château et fait faire, du côté de la Barre, une traverse de fumier si diligemment, qu'en une nuit la porte, de ce côté, était à couvert.

» Comme il eut avis que Mayenne voulait loger des pièces sur une petite hauteur qui voit quasi toute la ville de Dieppe, il fit des *blindes* avec des voiles de navire, pour ôter le *point de vue* aux canonniers ennemis.

» En effet, 5 pièces (*M*, fig. 45), établies sur la hauteur, tirèrent sur Dieppe, dès le point du jour ; mais, à onze heures, le duc les retira, craignant, sans doute, que le Roy ne vint en reconnaître le calibre. Sur les trois heures, les royaux firent une sortie, pour brûler les gabions et détruire la plate-forme de la batterie. »

Après quelques escarmouches sans résultat, Mayenne évacua Janval et Bouteilles et entreprit le siège du château d'Arques.

Le Roi vint l'attaquer, le 3 octobre, avec un renfort

de 1.200 Ecosseis et de 4.000 Anglais, qui avaient débarqué, la veille, dans le port de Dieppe. L'armée de la Ligue, décimée par la désertion, fut obligée de lever le siège et de regagner les hauteurs de Martin-Église, à travers les marais où elle avait été battue, le 21 septembre.

Mayenne rassembla toutes ses troupes et se présenta, le 6, devant le Pollet. Mais les défenseurs du faubourg avaient été renforcés et le Roi accourut à temps au secours de Châtillon ; l'attaque fut repoussée.

De la *grandissime* armée, qui devait prendre le Béarnais et le conduire à la Bastille, il ne restait pas 10.000 hommes, lorsque le comte de Soissons, le duc de Longueville et le maréchal d'Aumont firent leur jonction, à Gamaches, avec le Roi, « qui leur était allé au-devant, peu accompagné selon sa coutume.

» Rambures avait pris la tête avec la compagnie des cheveu-légers du Roy, en détachant 10 cavaliers pour lui servir de coureurs. Le comte d'Auvergne suivait avec deux escadrons : l'un à droite, sous son commandement direct ; l'autre à gauche, sous Montgomery et Fournier. Le Roy marchait après, à la tête d'un escadron de 100 hommes d'armes, tant volontaires qu'autres ; à sa droite, ses *gardes du corps* (portant comme enseignes des banderoles de velours feuille-morte) et 50 cheveu-légers ; derrière le Roy, la compagnie de gendarmerie du prince de Conti.

» Mayenne était meilleur capitaine à l'attaque des places et aux ordres des sièges qu'aux actions de campagne, où il fallait une présence d'esprit et une agilité de corps dont sa taille et sa pesanteur le rendaient incapable. » (*Mémoires de Charles de Valois.*)

Il dut se résoudre à la retraite et se diriger, à petites journées, vers la Picardie, pour rejoindre le

• **duc de Parme, Alexandre Farnèse, qui lui avait donné rendez-vous sur la Somme.**

POINTE SUR PARIS (octobre 1589)

**Le Roi, tout heureux de reprendre l'offensive, quitta Dieppe, le 21 octobre 1589, avec 12.000 hommes de pied, 4.000 cavaliers et 12 canons, passa la Seine à Meulan et marcha sur Paris par la rive gauche, après avoir ordonné à Montmorency-Thoré, gouverneur de Senlis, de barrer à l'ennemi le passage de l'Oise en coupant le pont de Saint-Maxent.**

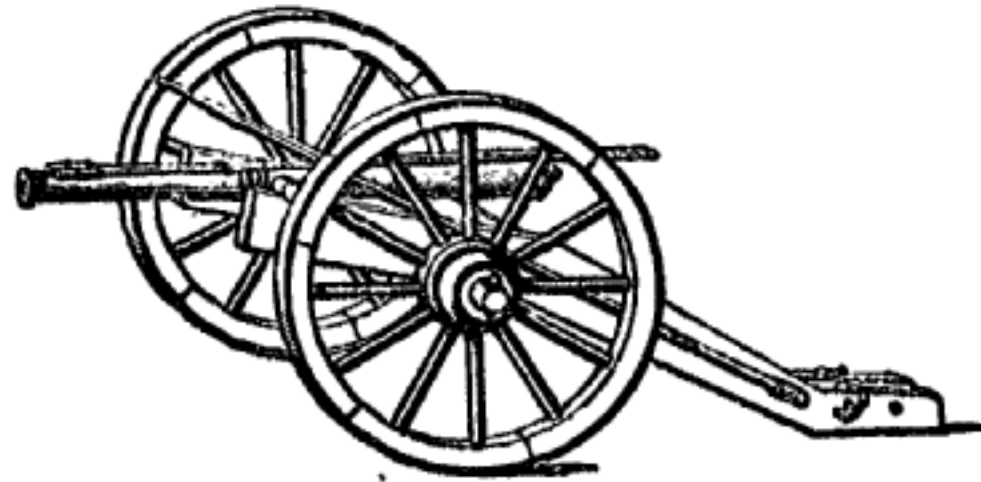


Fig. 47.

**Le 31 octobre, le Roi établissait son quartier général à Bagnaux, au centre de ses troupes, cantonnées à Montrouge, Issy, Gentilly et Vaugirard, et, le 1<sup>er</sup> novembre, avant le jour, il lançait trois colonnes d'attaque contre les faubourgs de Paris.**

**Les Parisiens se défendirent bravement et les troupes royales se retirèrent ; mais la grande ville, laissée sans chef et sans troupes régulières, désespérait de repousser une seconde attaque, lorsque Mayenne, accourant d'Amiens à marches forcées, franchit le pont de l'Oise, qui n'avait pas été rompu, et entra dans Paris, le 3 novembre.**

Le Roi ne pouvait pas entreprendre un siège en règle ; il laissa Paris livré aux rivalités des ligueurs, au despotisme des *Seize*, aux menées du roi d'Espagne, du duc de Savoie et du duc de Lorraine, qui prétendaient tous les trois à sa couronne de France, et il parcourut les provinces de l'ouest pour les soumettre, de gré ou de force.

SIÈGE DE DREUX (février 1590)

A la fin de février 1590, l'armée royale assiégeait Dreux, lorsque Mayenne reçut du duc de Parme un renfort de 1.500 lances wallonnes et de 400 carabins espagnols, qui le décida à tenter de nouveau la fortune en rase campagne.

Le Roi s'était prémuni contre une surprise, en disposant une partie de sa cavalerie derrière la ligne de la Vesgre et de l'Eure, depuis Houdan jusqu'à Pacy. (Fig. 48.)

Il avait envoyé à Houdan le comte d'Auvergne et, à Berchères, Givry, chacun avec 6 compagnies de cheveu-légers ;

A Rouvres, le capitaine La Curée, avec 4 compagnies de cheveu-légers et une cornette d'arquebusiers à cheval ;

A Ivry et au château d'Anet, le régiment de gendarmerie du maréchal d'Aumont ;

A Pacy-sur-Eure, Rosny, avec sa compagnie de gendarmerie et deux cornettes d'arquebusiers à cheval.

L'infanterie, composée de 6 régiments français (Gardes-françaises, Saint-Jean, Termes, Vignolles, Saint-Denis et Argenton), des 2 régiments, suisse et grison, de Clary et Galaty, et du régiment de lansquenets de Lentz, campait devant Dreux. Six pièces battaient les murailles de la ville.





lieu du point qu'ils avaient choisi le jour précédent, et où ils parurent aussitôt avec toute leur armée ; mais si loin de moi que je leur eusse donné beaucoup d'avantage en les allant chercher si avant. Je me contentai de leur faire quitter un village proche de moi (Neuville), duquel ils s'étaient saisis. Enfin, la nuit nous contraignit chacun de nous loger ; ce que je fis aux villages les plus proches (Batigny et Foucrainville). Les ligueurs bivouaquèrent vis-à-vis, en quelques méchants hameaux (Boussez, La Haie, Epieds), sans qu'il y eût ruisseau, colline ni barricade entre les deux armées. »

Le 13 au soir, le Roi avait envoyé à Rosny, qui cantonnait à Pacy-sur-Eure, la dépêche suivante :

« Mon ami, je ne pensai jamais mieux donner une bataille que ce jourd'huy ; mais tout s'est passé en légères escarmouches et à essayer de loger, chacun à son avantage. Je m'assure que vous eussiez eu regret, toute votre vie, de ne vous y être pas trouvé ; partant, je vous avertis que ce sera pour demain ; car nous sommes si près les uns des autres que nous ne nous en saurions dédire. Je vous conjure donc de venir et d'amener tout ce que vous pourrez, surtout de votre compagnie (de gendarmerie) et les deux compagnies d'arquebusiers à cheval de Badet et Jammes, que je vous ai laissées ; car je les connais et veux m'en servir. Adieu, mon ami. »

« Toute cette nuit se passa, de part et d'autre, en un travail perpétuel et en grande inquiétude. On allumait, à tout moment, de grands feux dans les deux camps, et il y avait par toute la plaine des sentinelles posées ; les mestres de camp en faisaient la ronde et prenaient soin de les faire changer toutes les demi-heures. Cependant l'armée du Roy, pour l'abondance des vivres et la commodité des maisons (outre que l'infanterie s'était

close et fortifiée de toutes parts de bonnes palissades), avait l'avantage sur celle de la Ligue de reposer plus tranquillement et de se délasser ainsi de la fatigue des armes. » (*Avila.*)

#### Ivry (14 mars 1590)

En recevant, le 14 au petit jour, la missive du Roi, Rosny fit sonner le boute-selle, monta à cheval si à propos et marcha avec telle diligence qu'il arriva une heure et demie avant la bataille.

Sitôt que le roi l'eut avisé, il s'avança et lui dit : — « Mettez votre compagnie en ordre sur mon aile droite, dans le corps de mon escadron, et faites mettre vos arquebusiers pied à terre ; car je les connais, et je veux qu'ils me servent aujourd'hui d'enfants perdus ; dites-leur qu'ils envoient leurs chevaux avec les bagages. Quant à vous, venez avec moi ; je veux vous montrer toute la disposition des deux armées afin de vous instruire à votre métier. » (*Sully.*)

« Le Roi avait, de bon matin, fait reconnaître la contenance des ennemis et résolu de les approcher de si près que, par nécessité, il faudrait se joindre.

» Comme il avait expérimenté, en d'autres batailles ou combats, qu'il est plus avantageux de faire combattre la cavalerie en escadrons qu'en haie (surtout la sienne qui ne portait pas de lances), il la départit en 7 escadrons, aux flancs desquels il mit toute son infanterie <sup>1</sup>. »

Ensuite il voulut faire, avec de Vie, l'office de sergent de bataille et ranger lui-même son armée.

**Le maréchal de Biron commandait l'aile droite, com-**

<sup>1</sup>. Forget de Fresnoes, secrétaire d'Etat, *Discours véritable sur la victoire obtenue par le Roy, en la bataille donnée près le village d'Ivry, le 14<sup>e</sup> jour de mars 1590.*

posée des 300 reîtres du comte Thierry de Schomberg; du bataillon de piquiers suisses de Clary, flanqué par le régiment de fantassins de M. des Termes; de l'escadron de 250 gendarmes de Biron et du bataillon suisse de Balthazar, flanqués, l'un et l'autre, par le régiment de fantassins de M. de Saint-Jean.

Le roi se réservait le *centre*; son escadron de 600 chevaux, sur 6 rangs, était flanqué, à droite, par les gardes-françaises; à gauche, par le gros bataillon suisse et grison de Galaty. Il était soutenu, en arrière, par les deux compagnies d'arquebusiers à cheval de Rosny et éclairé, en avant, par l'escadron de 200 cuirasses du baron Charles de Biron, maréchal de camp, « qui avait pour mission de donner par le flanc à ceux qui voudraient charger la cornette blanche ».

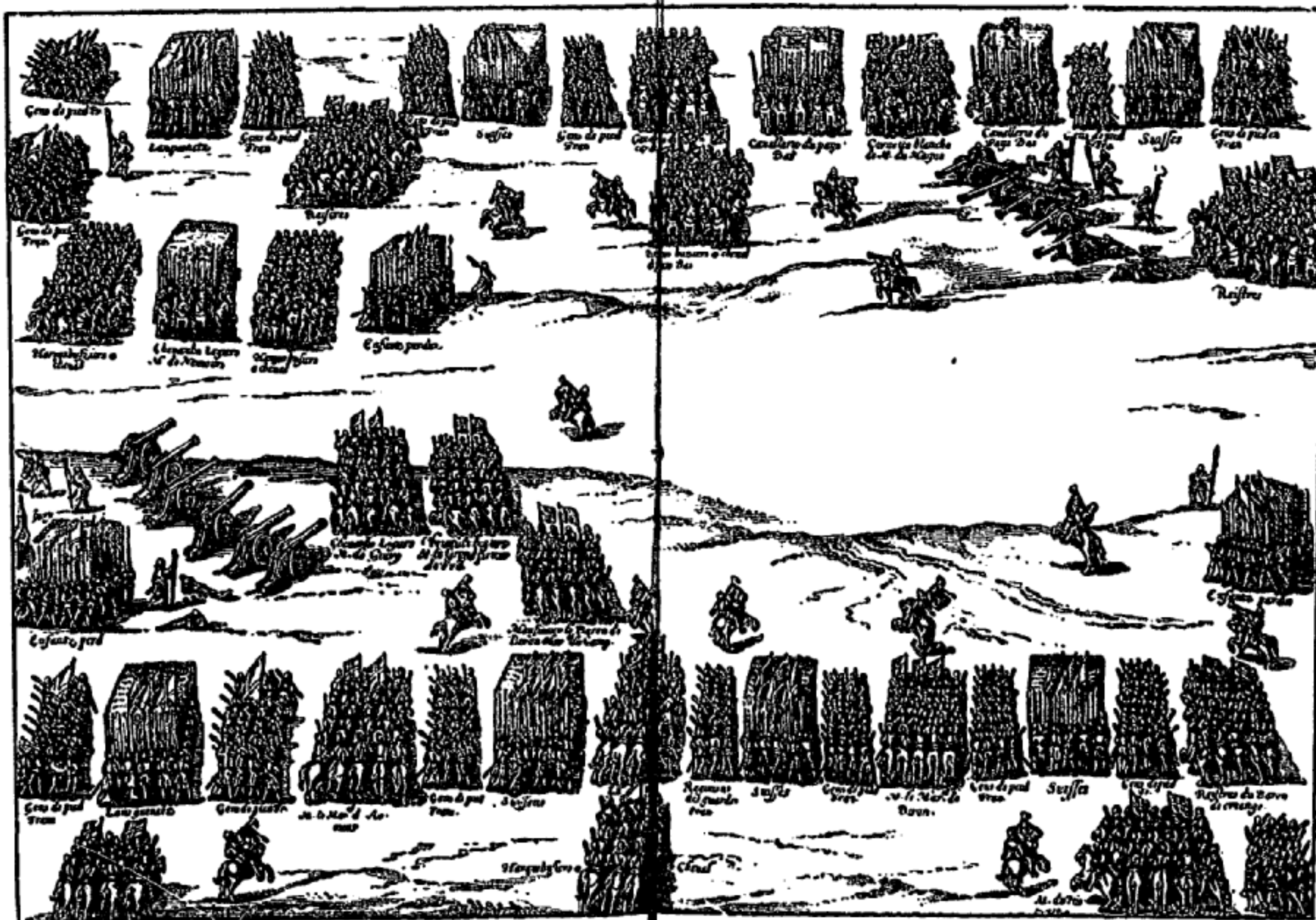
Le duc de Montpensier menait l'avant-garde qui, cette fois, était l'*aile gauche*. Elle comprenait l'escadron des 200 gendarmes du maréchal d'Aumont, mêlés à 200 gentilshommes normands, le bataillon de piquiers allemands du colonel Lentz et les régiments français de Brigneux et d'Argenton.

En avant des ailes, les *enfants perdus* de MM. de Saint-Denis, de Vignolles et de Parabère formaient deux bataillons, piquiers et arquebusiers.

Le grand maître de l'artillerie, Philibert de la Guiche, avait disposé sur une éminence ses 6 pièces de canon, servies par la compagnie de canonniers et par deux enseignes de pionniers ou *vastadours*.

A droite de l'artillerie, en avant du baron de Biron, 400 cheveu-légers formaient deux escadrons, commandés par le comte d'Auvergne et par le baron de Givry, l'un colonel, l'autre *mestre de camp général de la cavalerie légère*.





Ivry (Paris 1600).  
P. 49.

Pendant que l'armée royale prenait cette formation « quasi en ligne droite, dont le bout gauche faisait un peu plus de corne que le droit, » les maréchaux de camp du duc de Mayenne, Jean de Saulx, vicomte de Tavannes, et le baron de Rosne rangeaient en demi-cercle, sur la rampe du plateau d'Épièdes, l'un, les escadrons, l'autre, les bataillons de l'armée de la Ligue. Il y avait 13.000 hommes de pied et 4.000 cavaliers.

Le duc de Nemours, *général de l'avant-garde*, faisait face au duc de Montpensier. Il avait, en première ligne, 600 *anciens chevaux-légers* français, italiens ou albanais, flanqués par deux escadrons d'arquebusiers à cheval et par un bataillon d'enfants perdus, piquiers et arquebusiers ; en deuxième ligne, les 6 cornettes de reîtres de Brunswick, un bataillon de lansquenets et les régiments d'infanterie française de MM. de Ponsenac et de Dizimieux.

Le *corps de bataille* comprenait le bataillon suisse de Pfeiffer, flanqué par le régiment de Chastelière, et une *masse* de 1.800 *grands chevaux*, en 4 escadrons, que Mayenne voulait opposer à l'escadron du Roi. A droite, les cuirasses de Picardie ; au centre, 1.000 lanciers wallons, sous la bannière rouge du comte d'Egmont ; à gauche, les 250 gentilshommes de la *Cornette blanche* du duc de Mayenne, précédés de 400 carabins espagnols.

Le duc d'Aumale commandait *l'arrière-garde* (devenue l'aile gauche), où il y avait 3 cornettes de lanciers flamands, le bataillon suisse de Béraldingen, les régiments français ou lorrains de Tremblecourt, Tenissé et La Chastaigneraie, et 400 reîtres sous la conduite de Bassompierre.

L'artillerie (2 canons et 3 coulevrines) avait été assez mal placée, en contre-bas, entre les reîtres et les Flamands.



Mayenne semblait vouloir profiter de l'avantage du nombre pour déborder l'aile droite du Roi et lui couper la retraite. Mais Tavannes, dont la vue était fort basse, avait rapproché tellement les escadrons ligueurs, qu'il leur fut impossible de traverser les intervalles de la ligne de bataille, pour se rallier et recharger les pistolets après l'attaque.

Le Roi, après avoir attentivement considéré la position ennemie, trouva défavorable l'assiette qu'il avait prise et exécuta un changement de front sur son aile gauche, afin de se rapprocher, de 150 pas, de l'aile gauche ennemie et de tourner le dos au vent et au soleil. Dans ce mouvement, il laissa son aile droite un peu en arrière du centre, en recommandant au maréchal de Biron de garder ses troupes *en conserve*, comme François de Guise avait fait à Dreux, « voulant, disait-il, fournir le premier effort de la journée ».

Monté sur un grand cheval bai et armé de toutes pièces, il passa, selon sa coutume, devant le front des troupes pour encourager chacun à bien faire.

— « Ils sont plus nombreux que nous, lui dit un reître.

— Tant mieux ! Plus de gens, plus de gloire ! D'ailleurs, la cavalerie défaite, nous aurons beau jeu des gens de pied. »

Ce qui préoccupait surtout le Roi, c'était le ralliement des escadrons après la charge. Il montra à ses capitaines trois poiriers, qui formaient une masse distincte en arrière de l'aile droite ennemie :

— « C'est là qu'il faudra se réunir, mes compagnons, » leur dit-il, « j'y serai, et si vous perdez vos cornettes, ralliez-vous à mon panache blanc ! »

Il était près de midi quand M. de la Guiche commença ses canonnades ; il en tira 9 volées à bon escient, avant que l'artillerie ligueuse eût répondu.

Le duc de Nemours, incommodé par le canon, lança les 6 cornettes de Brunswick contre la batterie royale ; Auvergne et Givry allèrent au-devant d'elles. « Mais, à 30 pas, ces reîtres, qui étaient quasi tous de la Religion, tournèrent court, sans vouloir combattre, tirant leurs pistolets en l'air. » (Sully.)

Ils ne purent passer dans les intervalles trop étroits et se jetèrent dans les Suisses, puis dans les lansquenets, qui baissèrent les piques contre eux, et, après avoir mis l'aile droite de Mayenne en grand désordre, ils disparurent du champ de bataille.

Les cheveu-légers ligueurs, conduits par de Rosne, chargèrent plus hardiment ; mais le maréchal d'Aumont et le baron de Biron les prirent en flanc et les obligèrent à tourner bride.

Alors le comte d'Egmont, donnant le signal à ses gendarmes wallons, chargea furieusement les deux escadrons du comte d'Auvergne et du baron de Givry, qui ne purent résister à la furie des lances et au choc des *grands chevaux* et s'enfuirent, en abandonnant les canons. « Les Wallons heurtèrent, par bravade, l'artillerie de la croupe de leurs destriers, portant par terre vastadours et canonniers. » (Avila.)

L'escadron du Roi s'avança pour reprendre l'artillerie, et un combat furieux s'engagea. « Les deux troupes furent tête à tête, un quart d'heure durant, frappant à qui mieux mieux, avant que nul ne cédât et que les escadrons ployassent. Enfin les Wallons se firent jour et presque toute l'aile gauche de l'escadron royal s'enfuit. » (Sully.)

La cornette blanche, portée par le jeune comte de Rhodes (Fig. 40), planait encore au-dessus de l'aile droite, et le Roi, entouré de ses fidèles Navarrais, combattait en gendarme, l'épée à la main, lorsque l'escadron de Mayenne vint à la charge, avec les 400 carabins espagnols sur son aile gauche.

Ces Espagnols firent, à 25 pas, une terrible décharge; Rosny, Rhodes, Schomberg et 100 autres tombèrent, sans que le Roi fût atteint.

Il était temps d'employer la *troupe de réserve*.

Le maréchal de Biron avait successivement rallié en arrière de son régiment de gendarmerie, 300 cavaliers amenés de Picardie par M. d'Humières, 200 Poitevins conduits par La Trémoille, Plessis-Mornay et Mouy, puis tous les débandés de l'aile gauche et du centre. Il en forma un gros escadron, qu'il lança furieusement contre le flanc des assaillants. Le choc fut décisif; les longues lances des gendarmes wallons s'étant brisées dans les engagements précédents et les carabins n'ayant pas eu le temps de recharger, les uns et les autres n'avaient plus que leur épée à opposer aux pistolets des 1.500 cavaliers de Biron.

Egmont fut tué par une pistolade. Ce fut le signal de la déroute; Wallons et carabins tournèrent bride et jetèrent le désordre dans l'escadron de Mayenne. Le duc lui-même suivit les fuyards, en abandonnant sa cornette blanche<sup>1</sup>.

1. Une gravure allemande de la bataille d'Ivry nous donne un panorama inexact du terrain, mais des détails précis sur la tactique en 1690 (Fig. 50).

C'est la dernière phase de l'action, marquée, au premier plan, par la mort du comte d'Egmont (*Eggemont erschlagen*).

Voici la traduction des légendes intercalées dans le dessin: *Navarrisch Lager*, camp navarrais; *der Königs Volck*, escadron du



Ivry (14 mars 1590).  
Fig. 50.



Le Roi s'élança à sa poursuite, de toute la vitesse de son grand cheval bai; mais, 13 gentilshommes seulement ayant pu le suivre, il s'arrêta, de peur de fâcheuse rencontre, sous les trois poiriers<sup>1</sup>, où ses cavaliers vinrent, de tous côtés, se rallier à son panache blanc.

Quand il en eut un assez grand nombre, il reforma son escadron, pour assaillir les 3 cornettes flamandes, encore intactes, de l'aile gauche ligueuse.

Les Flamands soutinrent vaillamment la charge et Clermont d'Entragues fut tué à côté du Roi; cependant les 3 cornettes tournèrent le dos et s'enfuirent, comme les autres, vers le pont d'Ivry.

A une heure, il ne restait pas sur le champ de bataille un cavalier ligueur qui ne fût tué, blessé ou prisonnier. L'infanterie du duc de Mayenne était encore entière; les 3 bataillons de piquiers conservaient leurs places de bataille et les arquebusiers français se tenaient à leurs côtés, la mèche allumée. Les bouillants Navarrais voulaient charger ou faire donner l'infanterie royale de l'aile droite, qui n'avait pas combattu; le maréchal de Biron s'y opposa et, pour ne rien donner au hasard, il fit braquer l'artillerie contre les Suisses. Quand les canons furent en batterie, le Roi fit dire aux Suisses qu'ils se rendissent à dis-

roi; *navarrisch Volck*, escadron navarrais; *6 Fentlin deutsche Knechten*, 6 enseignes de lansquenets; *navarrische Fues Volck*, gens de pied navarrais; *Aumal*, le duc d'Aumale; *Meynes Fues Volck bey 5.000*, gens de pied du duc de Mayenne; *Belstems Reuter*, reîtres de Belstems; *Cærthausen Reuter*, reîtres de Cærthausen; *Duc de Mayne Volck*, escadron du duc de Mayenne; *Kggemont Volck*, escadron d'Égmont.

1. On a élevé une pyramide commémorative sur l'emplacement des trois poiriers.

crétion ; leurs capitaines vinrent aussitôt lui apporter leurs 24 enseignes. Les régiments français furent compris dans la capitulation ; mais les lansquenets furent livrés aux Suisses du Roi et égorgés sans pitié, en souvenir de la trahison d'Arques. (Page 134.)

Mayenne n'avait plus d'infanterie.

Il n'était que deux heures et les chevaux s'étaient reposés pendant les pourparlers ; le Roi prit ses dispositions pour une poursuite active de la cavalerie ligueuse ; il ordonna au maréchal de Biron de le suivre avec l'infanterie, en colonnes de marche, et, après avoir reformé ses 7 escadrons dans leur ordre primitif, il marcha en bataille vers Ivry.

En chemin, il fit un grand nombre de prisonniers ; c'était à qui se rendrait aux vainqueurs !

« Rosny raconte que, blessé à la main et au coude de deux coups d'épée, à la jambe d'un coup de lance, à la hanche d'une pistolade, le visage tantouillé de sang et de boue, il errait à travers le champ de bataille, sur un petit courtaud, qu'un enfant perdu venait de lui vendre 50 écus, lorsqu'il vit accourir à lui sept grands seigneurs de la Ligue qui, au lieu de lui faire un mauvais parti, se déclarèrent ses prisonniers.

» L'un d'eux, M. de Sigongnes, qui portait la cornette blanche semée des croix noires de Lorraine, la lui mit dans les mains, avec force belles paroles.

» Il emmena, de bonne grâce, ceux de ses prisonniers qui consentirent à le suivre (trois s'échappèrent, le duc de Nemours, le chevalier d'Aumale et M. de Trémont) et remit la cornette à un *grand page* du Roi. M. d'Andelot voulut la prendre à ce page et il y eut, à propos du trophée si singulièrement conquis, une longue querelle que le Roi eut grand'peine à apaiser. »



Beaucoup de fuyards se noyèrent dans l'Eure, grossie par les pluies ; car les reîtres de Brunswick avaient barricadé le bourg d'Ivry et coupé les ponts.

Laissant à Biron l'ordre de *forcer* les reîtres et de rétablir le passage, le Roi remonta l'Eure jusqu'au gué d'Anet.

Sur la rive gauche, il apprit que les ligueurs avaient suivi deux routes différentes : Nemours s'était dirigé vers Chartres et Mayenne vers Nantes.

Le Roi se réserva la poursuite de Mayenne et lança la cavalerie légère sur la route de Chartres.

Quand, à 9 heures du soir, il prit gîte dans le château de son fidèle Rosny, près de Mantes, Mayenne avait passé la Seine au pont de cette ville et s'était mis en sûreté sur la rive droite.

## CHAPITRE VIII

### MAYENNE ET FARNÈSE

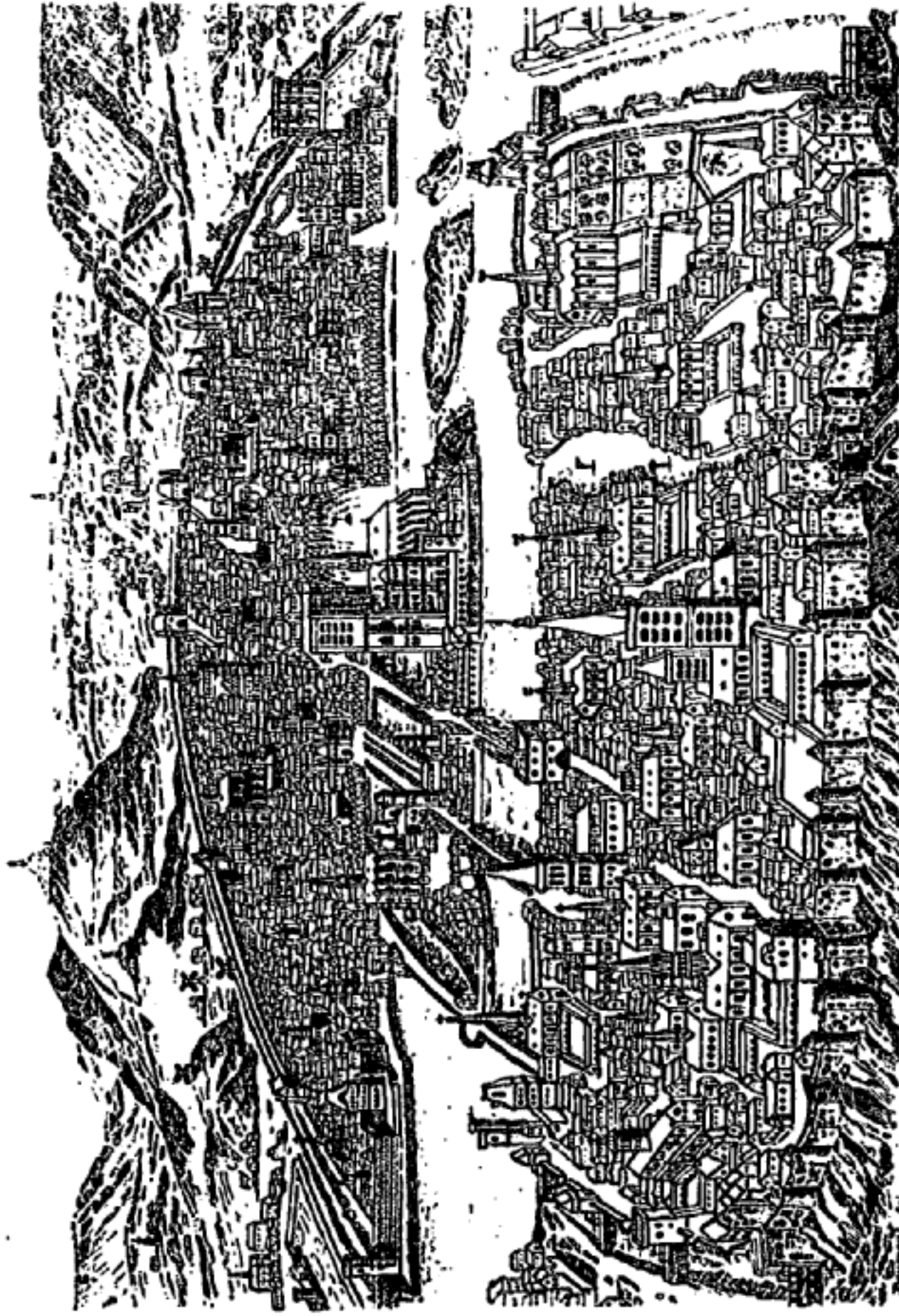
Défense de Paris (1590). — Le roi cheval-léger. — Aumale (5 février 1592). — Surprise de Bures. — Siège de Rouen. — Campagne d'Yvetot. — La retraite de Farnèse (mai-juillet 1592).

#### DÉFENSE DE PARIS (1590)

Au lieu de marcher sur Paris qui, le lendemain de la bataille, aurait ouvert ses portes au vainqueur d'Ivry, le roi laissa le duc de Nemours en organiser la défense. Et, pendant que Mayenne reconstituait, à Soissons, l'armée de la Ligue, avec les subsides de Philippe II et les conseils du meilleur de ses généraux, Alexandre Farnèse, duc de Parme, il prenait, une à une, les petites places de la Seine et de la Marne, Nantes, Corbeil, Lagny, Melun, Montereau et Provins, pour resserrer le blocus de Paris.

Quand il parut, le 3 mai 1590, devant la grande cité, il la trouva prête à affronter les souffrances d'un siège et à prolonger la résistance jusqu'à l'héroïsme.

Saint-Denis se rendit, le 9 juillet. Dans la nuit du 24, les dix faubourgs de Paris, Saint-Antoine, Saint-Martin, Saint-Denis, Montmartre, Saint-Honoré, Saint-Germain, Saint-Michel, Saint-Jacques, Saint-Marceau et Saint-



Paris en 1590.  
Fig. 51.

Victor furent enlevés par l'armée royale, formée en dix colonnes d'attaque.

On criait depuis longtemps dans la ville :

— « Du pain ou la paix ! »

Et la capitulation paraissait imminente, lorsque Farnèse, parti de Valenciennes, le 6 août, avec 12.000 hommes de pied, 3.500 chevaux et une nombreuse artillerie, fit, le 23 août, son entrée à Meaux, où Mayenne l'attendait.

Il avait voyagé à petites journées, se retranchant partout où il campait.

Emmanuel de Lalaing, marquis de Renty, était colonel de sa cavalerie légère ; les comtes d'Aremberg et de Barlemont commandaient ses compagnies de gendarmerie ; ses gens de pied espagnols avaient pour colonels Sancho de Leyva, Alfonso Idiaco et Antonio de Zuniga ; les Italiens, Petro Galerani, Blasio Capizucco et Petro Caetano. Son maréchal de camp était un Français, Valentin de Pardieu-la-Motte, qui avait aussi charge de l'artillerie ; Jean-Baptiste de Taxis était pourvoyeur général de l'armée. Les princes d'Ascoli et de Chimay siégeaient dans le Conseil.

Jean de Tavannes, qui commandait l'avant-garde du duc de Parme, nous apprend sa tactique.

« Il avait fait trois grands bataillons de ses vieux régiments, espagnols, allemands et wallons, mêlant les trois nations pour éviter les mutineries et faciliter le commandement. Entre les bataillons, flanqués de chariots, il conservait d'étroits intervalles. 1.200 chevaux légers étaient derrière l'infanterie et 800 carabins, italiens ou espagnols en avant d'elle. Ces carabins, répartis en 12 compagnies disposées en croix, devaient charger les escadrons du Roy de flanc, en tête et par derrière. les ébranler par ces trois petites charges successives et

les emporter ensuite par une quatrième charge d'ensemble.

» Si sa cavalerie était repoussée, il espérait la *retirer* à la faveur de la mousqueterie, par les intervalles des 3 bataillons, puis la réunir aux 1.200 cheveau-légers de la réserve et profiter du désordre des poursuivants (qui n'auraient pu enfoncer ses piquiers) pour donner le signal d'une charge générale.

» Néanmoins, il craignait que ses lanciers ne rompissent ses gens de pied en se retirant ; à Lagny, il changea cette formation et mit toute la cavalerie derrière l'infanterie. »

Le Roi, ne voulant pas être enserré entre Paris et l'armée de secours, se porta au-devant de celle-ci jusqu'à Chelles, le 30 août (Fig. 12). Il rangea en bataille ses 16.000 hommes de pied, ses 4.000 cheveau-légers, gentilshommes volontaires pour la plupart, et ses 2.500 carabins ou arquebusiers à cheval.

Le lendemain, Farnèse et Mayenne, fort surpris de n'avoir pas trouvé défendu le défilé de Claye, vinrent prendre position entre Lagny et Chelles, sur la rive droite de la Marne, dans l'ordre décrit par Tavannes.

Mais, après avoir reconnu les forces de son adversaire, le duc de Parme renonça à l'attaquer. Il fit prendre à ses gens la pelle et le pic, au lieu du mousquet et de la pique, et, en six heures, son front de bataille, établi entre un bois et un marais, fut retranché, à hauteur d'homme, avec de la terre et des fascines.

« Les deux armées restèrent en présence, du 1<sup>er</sup> au 10 septembre, à une demi-lieue l'une de l'autre, si incommodées du manque de vivres qu'après le long siège de Paris, le roi ne put retenir sa noblesse, qui l'abandonna. » (Sull.)



Par un coup de main imprévu, Farnèse, le 7 septembre, avait, sous les yeux du Roi, donné l'assaut à Lagny et rouvert la Marne au ravitaillement.

Henri, cédant à la fortune, mit garnison dans les places qu'il conservait autour de Paris, Melun, Corbeil, Senlis, Meulan, Mantes, et alla s'établir, en *camp volant*,

devant Clermont-en-Beauvoisis, avec le maréchal de Biron et l'élite de ses troupes soldées.

Mayenne entra dans Paris, le 18 septembre 1590, pour n'y trouver que misère et découragement. Mais la farouche énergie des *Seize*, le fanatisme des prédicateurs de la Ligue et la division des partis devaient en bannir, près de quatre ans encore, le roi huguenot.

Après avoir pris Corbeil, le 16 octobre, Farnèse, en grand désaccord avec Mayenne, qui se refusait à promettre la couronne de France à l'infante Isabelle-Claire-



Fig. 52.

Eugénie, fille de Philippe II, effectua sa retraite vers les Flandres. Il voulait opposer ses vétérans aux volontaires de Maurice de Nassau, digne fils du *Taciturne*, dont les succès continus préparaient l'indépendance définitive de la Hollande.



Anne d'Anglure, baron de Givry, mestre de camp de la cavalerie légère, reprit Corbeil, le 10 novembre, pendant que le Roi suivait le duc de Parme, avec 1.000 chevaux, jusqu'à Guise, lui coupant les vivres, l'obligeant à doubler les étapes, enlevant chaque jour quelques compagnies, des moins diligentes, et une partie du bagage.

Henri entra triomphalement à Saint-Quentin, le 10 décembre, le jour même où Mayenne prenait congé de Farnèse, qui lui laissait 8.000 Espagnols ou Napolitains. La moitié devait renforcer la garnison ligueuse de Paris et surveiller son gouverneur, le comte de Belin.

## LE ROI CHEVAU-LÉGER (1591-92)

La campagne de 1591 débuta par des succès pour la cause royale. Chartres fut pris, le 10 avril ; Noyon, le 19 juillet. Il ne restait plus au duc d'Aiguillon, fils de Mayenne et gouverneur de la Normandie en son nom, que Le Havre et Rouen, lorsque le Roi se décida à entreprendre le siège de cette dernière ville.

Dès la fin de septembre, il avait formé au camp de Vandy, près Vouziers, une armée de 30.000 hommes, en réunissant 4.000 Français soldés, 14.000 reîtres ou lansquenets, levés par le vicomte de Turenne, 6.000 Suisses et autant d'Anglais, qu'Élisabeth lui envoyait, sous le comte d'Essex, en haine de Philippe II.

Le 11 novembre, le vieux maréchal Armand de Biron investit Rouen, où André de Brancas, marquis de Villars, avait accumulé les approvisionnements et les moyens de défense (Fig. 53).

Le siège durait encore en janvier 1592, grâce à la résistance du fort Sainte-Catherine, quand le duc de Parme, jetant de nouveau son épée dans la balance, vint,

avec 10.000 hommes de pied, 3.000 chevaux, 40 canons et 2.000 chariots, rejoindre le duc de Mayenne à la Fère, cédée par la Ligue au roi d'Espagne comme place de sûreté.

Le *Roi cheveu-léger*, laissant Biron devant la place, avec l'infanterie et quelque cavalerie, se mit à la tête de 7.000 cavaliers formés à son école (3.000 Français, autant de reîtres et 1.000 arquebusiers à cheval, exercés au combat à pied), pour faire dans la basse Picardie, où l'ennemi avait été signalé, une audacieuse reconnaissance (Fig. 54).

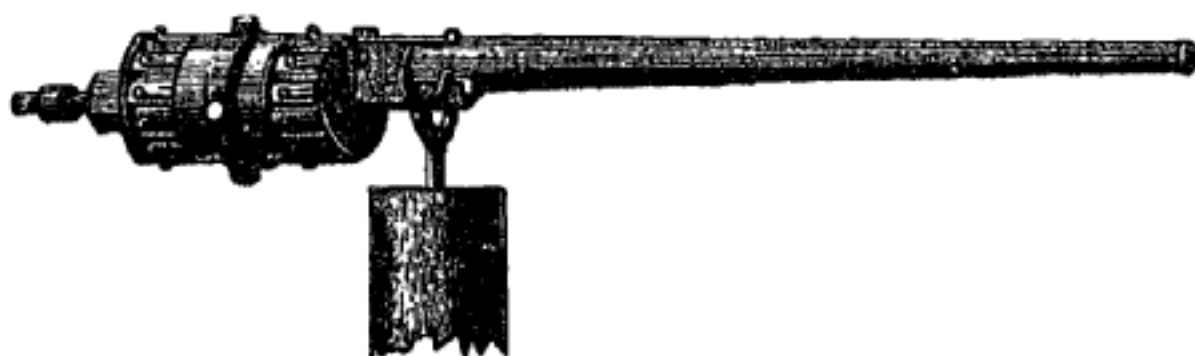


Fig. 53.

Parti de Darnetal, le 21 janvier, il alla, par la Boissière, coucher à Neufchâtel. Le lendemain, il passa l'Aulne à Londinières, atteignit la Bresle à Sénarpont, puis la remonta, par Blagny, jusqu'à Gamaches. Mais l'arnèse, après s'être avancé jusqu'à Abbeville, par Péronne, avait regagné la Fère.

Le Roi confia le gros de sa cavalerie au duc de Nevers

1. Mousquet de rempart de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, à 6 coups. Le barillet mobile s'ouvrait en son centre, pour qu'on pût mettre dans chaque chambre la poudre et la balle ; puis il était refermé, au moyen d'un cylindre d'acier, boulonné à un épais anneau de cuivre. L'unique canon pivotait sur une fourche, engagée dans un pieu qu'on pouvait déplacer. C'est le perfectionnement de l'engin de la figure 35 et le modèle primitif du canon-revolver de notre marine contemporaine.

et piqua une pointe vers le sud-est, avec 400 chevau-légers.

A cinq lieues d'Amiens, vers Folleville-sur-la-Noye, il rencontra une reconnaissance de cavalerie ligueuse, conduite par le baron de Rosne et d'autres vaillants capitaines, Balagny, Vitry, la Châtre, Saint-Paul, la Motte. Toute l'armée de secours suivait, à petite distance.

« Le Roi, raconte Sully, commanda pour attaquer le baron de Biron, Lavardin, Givry, Saint-Géran, Marivaut, la Curée, Chanlivaut, Harambure et quelques autres, qui furent repoussés et fort maltraités. Une partie fut portée par terre et, de ce nombre, Lavardin.

» Il courut les dégager, à la tête de 300 chevaux, et, croyant que ce choc pourrait, comme il le souhaitait, être suivi d'une action plus sérieuse entre la cavalerie des deux armées, il fit avertir Nevers de doubler le pas. Mais Farnèse, n'ayant pas dessein de combattre, retint ses escadrons qui, d'ailleurs, s'étaient retirés d'eux-mêmes, lorsqu'ils avaient vu les nôtres s'avancer.

» Ne trouvant rien à entreprendre, presque à l'entrée de la nuit, au milieu de tant de bataillons, le Roi voulut, du moins, rester le plus près possible de l'armée ennemie et il coucha à Breteuil-sur-la-Noye. De peur de surprise, sa cavalerie y logea extrêmement serrée ; une partie même coucha au piquet, quoique la terre fût couverte de neige.

» L'ardeur avec laquelle le roi se présentait à un ennemi beaucoup supérieur, réveilla notre crainte sur les dangers auxquels il s'exposait et nous porta à lui en représenter les conséquences. Mais, ne connaissant plus de ménagement dès qu'il s'agissait de sa gloire, il ne changea pas de conduite. Il se contenta d'ordonner à trente de nous, qu'il désigna, de ne point abandonner ses côtés, en quelque occasion que ce pût être, et, avec

cette précaution, bien insuffisante, il s'exposa encore davantage. » (Sully.)

AUMALE (5 février 1592)

Cette témérité faillit lui coûter la vie au combat d'Aumale.

Après l'escarmouche de Folleville, il avait pris position, avec son *corps de cavalerie*, à Sommereux, près Grandvilliers, sur la route d'Amiens à Rouen. Ainsi posté aux confins de la Picardie, il observait l'armée hispano-ligueuse, en profitant des hésitations et de la rivalité de ses généraux. Il couvrait, à grande distance, le corps de siège de Rouen et s'apprêtait à *côtoyer* Farnèse, s'il reprenait sa marche, ou à empêcher sa jonction avec Mayenne, qui opérait, sur la Somme, une diversion inutile.

Informé, le 5 février, par le baron de Givry, qu'il avait envoyé *prendre langue* avec quelques coureurs d'élite, que l'armée espagnole s'avancait droit à lui dans la plaine, en ordre de combat, pour le forcer à reculer et l'entamer dans sa retraite, le Roi voulut en faire lui-même la reconnaissance.

Trouvant qu'il avait avec lui « trop et trop peu de monde », il envoya le gros de sa cavalerie à Neufchâtel et ne conserva que 400 *cuirasses* et 500 arquebusiers à cheval, « pour voltiger autour de l'ennemi, en reconnaître exactement l'état et le nombre et lui enlever quelque escadron.

» Il gravit le coteau d'Aumale avec ses 900 chevaux et marcha deux lieues sans rien apercevoir. Mais, le temps étant devenu fort clair, de sombre qu'il était, le Roi découvrit, tout à coup, l'armée ennemie, si proche qu'on entendait les trompettes et les tambours.



Fig. 14.



» Il en fit une revue exacte et compta 17 à 18.000 hommes d'infanterie, avec 7 à 8.000 cavaliers, marchant fort serrés ; la gendarmerie au milieu des bataillons, l'artillerie aux flancs ; le tout *remparé* de chariots à bagages, qui en rendaient l'approche impossible. » (Sully.)

En dehors des ailes, voltigeait la cavalerie légère, mêlée de quelques carabins (Fig. 53).

Le duc Charles de Guise commandait l'avant-garde ; Farnèse, Mayenne et le prince de Monte-Marciano, le corps de bataille ; le comte de Chaligny, général du duc de Lorraine, l'arrière-garde. Bassompierre menait les Suisses, et la Motte, l'artillerie.

Le Roi se trouvait encore trop accompagné pour engager le combat. Il ne retint auprès de lui que 100 *cuirasses* et renvoya les autres sur la rive gauche de la Bresle, au-delà du pont et du bourg d'Aumale (Fig. 54).

« Les 300 hommes d'armes de son escadron devaient s'arrêter sur le penchant du coteau d'Aumale, pour être à portée de le secourir, s'il en avait besoin. Il donna les 500 arquebusiers à Lavardin, pour qu'ils missent pied à terre, en se portant sur les fossés, les haies et les *rideaux* qui, sur la rive gauche de la Bresle, bordaient l'entrée du bourg d'Aumale, afin d'incommoder ceux des ennemis qui s'avanceraient par trop. Quant à lui, non seulement il attendit l'armée espagnole avec ses 100 *cuirasses*, mais encore il alla au-devant d'elle. »

On osa lui représenter la témérité de l'entreprise et lui dire que c'était s'exposer à une mort certaine.

— « Voilà un discours de poltron, » répondit brusquement le Roi ; « je suis moins étourdi qu'on se l'imagine » et je crains pour ma peau autant qu'un autre. Mais je » me retirerai si à propos qu'il n'arrivera aucun incon- » vénient. »



« Le prince de Parme, écrit Sully, ne pouvait regarder cette manœuvre si hardie que comme un piège qu'on lui tendait pour attirer sa cavalerie en rase campagne, où elle trouverait, sans doute, celle du Roi cachée et supérieure à la sienne. Il crut même longtemps que toute l'armée royale n'était pas loin, et comme il ne voulait pas compromettre la sienne, il ne quittait pas le poste qu'il avait choisi au centre de ses troupes. C'était un chariot découvert, sur lequel, sans armes ni bottes, il donnait ses ordres et réprimait l'ardeur de ses soldats, qui souffraient impatiemment de voir 100 hommes en insulter 30.000.

» Quand il fut assuré, par le rapport de ses cheuau-légers et de ses carabins, qu'il n'avait en tête que 100 chevaux et que la cavalerie adverse ne pouvait être (si elle y était) qu'au delà du vallon d'Aumale, il crut qu'il n'y avait aucun risque à nous attaquer. Il le fit alors si brusquement et par tant d'endroits à la fois que nous fûmes poussés et rechassés jusqu'à l'endroit où les arquebusiers de Lavardin auraient dû se poster. Mais, saisis de peur, ou voulant peut-être choisir un terrain plus avantageux, ils s'étaient retirés beaucoup plus bas.

» En arrivant au vallon, le Roi, après nous avoir avertis que son cri était une feinte et qu'il ne fallait pas charger, commanda :

— *Charge ! charge !*

» Il voulait que les ennemis, soupçonnant une embuscade, s'arrêtassent ; et c'est ce qu'ils firent tout court. Mais quand ils virent que le cri du Roi n'était suivi que de 50 ou 60 pistolades que nous tirâmes, ils revinrent avec plus d'opiniâtreté.

» Les escadrons ennemis, encouragés par ce peu de résistance, poussèrent leur pointe et se mêlèrent parmi

nous. Nous en étions réduits à nous battre contre cette multitude au pistolet et même à l'épée ; en grand danger, car, au lieu de 100, nous n'étions plus que 50.

» Le Roi, voyant que personne ne venait l'aider à se tirer de ce mauvais pas, prit le parti de la retraite, presque aussi périlleuse, en cette occasion, que la défense, parce que nous avions un pont à passer et que ce pont était assez éloigné. Il se mit, avec un sang-froid admirable, à la queue de sa petite troupe et la fit défilér vers le pont de la Bresle, qu'elle franchit sans confusion par l'ordre qu'il y imposa. Il passa le dernier et tint ferme contre l'ennemi, tant qu'il eut un de ses cavaliers sur la rive droite de la Bresle.

» En ce moment, il reçut un coup de feu dans les reins, au défaut de sa cuirasse, à travers le troussequin de sa selle ; et c'est un insigne bonheur qu'il n'ait reçu que celui-là !

» Sa blessure ne l'empêcha pas de combattre encore au-delà du pont, en gagnant toujours le coteau, où les 300 cuirasses qu'il y avait envoyées firent si bonne contenance que le prince de Parme, plus persuadé que jamais qu'on cherchait à l'attirer au combat, défendit aux siens de s'avancer et les fit tous revenir à Aumale. »

Le Roi rallia toute sa cavalerie à Neufchâtel, où il consentit à prendre le lit et à faire panser sa blessure.

Duplessis-Mornay, qu'il avait envoyé en Angleterre pour demander à Élisabeth de nouveaux renforts d'infanterie, lui écrivit de la part de la reine : « qu'il devait » se maintenir dans son rôle de grand capitaine et » qu'après avoir fait, pendant vingt ans, l'Alexandre, il » était temps qu'il fit le César. »

Le Roi n'en tint compte et, comme la plaie était légère,

il n'attendit pas qu'elle fût fermée pour remonter à cheval.

## SURPRISE DE BURES (17 février 1592)

Des nombreux prétendants à la main de l'infante, le plus populaire était le jeune duc Charles de Guise, qui se disait issu de Charlemagne et dont Philippe II encourageait les espérances. Les Seize le voulaient pour roi :

— « Nous n'avons pas pu avoir le père, disaient-ils, nous aurons le fils ! »

Le Béarnais n'aimait guère ce compétiteur de sa couronne, et c'est sur lui qu'il prit la revanche d'Aumale.

L'armée ennemie avait enlevé Neufchâtel. Son avant-garde, sous le commandement du duc de Guise, s'était avancée jusqu'à Bures et y logeait, dans la nuit du 16 février, en s'y gardant assez mal. Le Roi l'apprit à son quartier de Buchy, d'où il couvrait le siège de Rouen et le camp de Darnetal.

Se glissant à travers les bois, il conduisit jusqu'à Bellencombre 2.000 cheveu-légers français, 2.000 reîtres et 1.000 arquebusiers, dont 500 à cheval. Là, ses coureurs l'avisèrent que Farnèse et Mayenne étaient à Bures, afin de reconnaître, en personne, le meilleur chemin à suivre pour secourir Rouen (Fig. 54).

Ce fut pour le Roi une raison décisive de tenter l'attaque. Il détacha le duc de Nevers, avec 600 chevaux, à Saint-Martin, à mi-chemin de Buchy, sur sa ligne de retraite et, à midi, « il s'achemina droit à Bures ».

Ses coureurs, conduits par Jean d'Harambure, rencontrèrent 80 chevaux ligueurs, qu'ils chargèrent. Le Roi, prévenu, les fit soutenir par l'escadron de Charles

de Biron. Il y eut mêlée ; les ligueurs furent, pour la plupart, tués ou faits prisonniers.

Chicot, le bouffon d'Henri III et le plus sage de ses conseillers, en combattant au premier rang, sous la cor-



Fig. 55.

nette blanche de son vieil ami le Béarnais, blessa et prit le comte de Chaligny, beau-frère du dernier Valois.

Quelques fuyards « portèrent l'alarme au quartier du duc de Guise, qui eut loisir de barricader son village et de mettre en armes la cavalerie légère, ainsi que les

régiments de gens de pied français qu'il avait avec lui. Les ducs de Parme et de Mayenne, venus à Bures pour se promener, s'enfuirent en hâte, sous prétexte d'aller faire battre aux champs. Nonobstant tout l'ordre qu'ils y purent laisser, le logis fut forcé et emporté, l'infanterie taillée en pièces, moins quelques enseignes qui se réfugièrent au moutier. » (*Duplessis-Mornay.*)

Le vicomte de Turenne, devenu duc de Bouillon par son mariage avec la fille unique de Guillaume de la Mark, gagna, ce jour-là, le bâton de maréchal que le Roi lui avait donné pour ses noces. De concert avec Charles de Biron, il rompit et rejeta au-delà de la Béthune toute la cavalerie légère de l'armée ennemie.

Le comte de Soissons soutenait Turenne et Biron, avec son régiment de gendarmerie, suivi par celui du duc de Longueville, qui était appuyé, lui-même, par *l'escadron du Roi*. Les 2.000 reîtres du prince Christian d'Anhalt-Bernbourg formaient, en arrière des bois du Mesnil, la réserve de cette cavalerie.

Le bagage du futur gendre de Philippe II fut pillé et sa cornette générale, de soie verte, trouvée à la tête de son lit, fut apportée au Roi.

Henri eut préféré qu'on lui amenât le duc de Guise. Pour lui couper la retraite, il fit dire au duc de Nevers de se porter de Saint-Martin à Bully, avec ses 600 chevaux (Fig. 54).

Ce prince, « de tous les hommes le plus lent, au dire de Sully, qui le soutenait avec 60 chevau-légers, commença par envoyer son maréchal de camp, Buhy, choisir les passages les plus favorables et s'achemina vers Bully, au petit pas, les mains et le nez dans son manchon, toute sa personne bien empaquetée dans son carrosse ».

Bully s'était fait précéder par 12 coureurs, qui rencontrèrent, égarés dans les bois, 1.200 cavaliers ligueurs, les chargèrent et firent prisonnier leur mestre de camp Blanchard de Cluzeau.

« Le grand flegme du duc de Nevers (dont il fallait redouter les pas de plomb et le compas en la main) <sup>1</sup>, donna le temps au prince de Parme, bien plus éveillé que lui, de jeter dans Bully un régiment de 1.600 fantassins espagnols, qui firent si prompt diligence qu'ils y arrivèrent à l'entrée de la nuit.

» Le soleil levant du lendemain trouva Nevers sur le haut de la colline au pied de laquelle est Bully. 50 coureurs marchaient à 2 ou 3 milles en avant de son carrosse; 100 autres le précédaient de quelques pas seulement. Avec toute sa prévoyance, il avait oublié de s'assurer le passage et d'y faire tenir un seul soldat en garde. Il descendait la colline le plus tranquillement du monde, comme s'il avait su trouver ses gens dans Bully. Les coureurs de pointe, étant entrés dans le bourg, furent assez surpris d'y voir si bonne compagnie. Mais comme le froid avait obligé les Espagnols à se désarmer et à jeter bas leurs piques pour se ranger autour d'un grand feu, les 50 cavaliers eurent le temps de se sauver, en piquant des deux, par l'extrémité opposée du bourg de Bully, sans s'embarrasser de ce que pourrait devenir leur général. Celui-ci était alors enfoncé dans son carrosse, au plus profond d'une descente escarpée, rude et tortueuse. En entendant les coups de mousquet que le régiment ennemi lâchait sur ses premiers coureurs et en recevant le rapport des seconds, Nevers jeta son manchon et ses fourrures, non sans quereller ses valets, qui ne l'aidaient pas assez promptement à mettre pied à terre. Il lui fallut faire remonter le carrosse à reculons jusqu'au faite de la colline et regagner, plus vite que

1. Erantôme.



le pas, Saint-Martin, où il avait couché la veille. »  
(Sully.)

## SIÈGE DE ROUEN (1592)

La surprise de Bures rendit Farnèse plus circonspect encore, en présence d'un adversaire qui ne le perdait jamais de vue et qui, à la tête d'une cavalerie très supérieure à la sienne en nombre et en qualité, était toujours prêt à profiter de la moindre faute tactique.

Il vint établir son camp retranché à 7 lieues de Rouen, tout en annonçant un coup de main contre Dieppe.

Le Roi y courut avec sa cavalerie, laissant le camp de Darnetal, encombré de malades et de blessés, au maréchal de Biron. Les 4 régiments d'infanterie, de Vignolles, Belzunce, Boësse-Pardaillan et Clermont-Piles, réduits par le feu et les maladies à un très faible effectif, alternaient entre eux pour le service de la tranchée devant le fort Sainte-Catherine.

« Le 26 février, sur les sept heures du matin, le marquis de Villars fait sortir de ce fort et de la place, les 3 régiments de gens de pied, de Boniface de la Môle, Argenty et la Lande, avec 5 compagnies de cheveu-légers (chevalier d'Oise, La Braquetière, La Rivière, Argenty, Boisrosé, Canonville, Guitry et Perdriel).

» La garde de tranchée est surprise; rien ne peut tenir devant les assaillants; tout est assommé ou prend la fuite vers Darnetal. Boisrosé, avec 300 chevaux, va droit à l'artillerie et s'empare de 5 gros canons, qu'à force de bras, avec l'aide de quelques gens de travail, il fait amener dans le fossé du vieux fort; il en encloue 2 autres et met le feu aux poudres. » (Mézeray.)

Le chevalier de Crillon, mestre de camp des Gardes françaises, peut à peine réunir 100 hommes de son régiment et fait, en vain, des prodiges de valeur.

« Deux heures durant, les assiégés demeurent les maîtres du camp du Roi.

» Ils brûlent tentes et huttes, abattent gabions, épaulements et batteries, comblent les tranchées, pillent le bagage, éventent les mines, tuent les mineurs, brisent les outils de l'artillerie et bouleversent tous les travaux que les assiégeants avaient faits depuis 2 mois.

» L'alarme étant portée à Darnetal par les fuyards, le maréchal de Biron monte à cheval avec la noblesse, en ordonnant aux Suisses et aux lansquenets de le suivre. Villars et Perdriel, avec quatre escadrons, s'avancent pour lui tenir tête, font plusieurs belles charges et divers caracols en retraite, afin de donner le temps à leur infanterie d'achever le dégât et de se retirer. Mais les Suisses s'élancent, piques basses, et poussent, en désordre, jusqu'au fossé du fort Sainte-Catherine, les défenseurs de Rouen. Ceux-ci avaient perdu une quarantaine d'hommes, après en avoir tué plus de 500 et fait de nombreux prisonniers. » (*Mézeray.*)

A la nouvelle de cette sortie heureuse, Farnèse voulait marcher vers Rouen et livrer à l'armée royale une bataille décisive. Mais Mayenne, craignant que la place, secourue par les soldats de Philippe II, ne devint espagnole, s'y refusa. On se contenta d'envoyer un convoi de vivres dans la ville, sous l'escorte de 800 Wallons du comte de Bossut.

Le duc de Parme, trouvant disette de vivres dans cette Basse-Normandie depuis si longtemps ravagée, s'en retourna, par Neufchâtel et Aumale, vers la Somme. Il la passa à Pont-de-Rémy, le 25 mars, puis, afin de rafraîchir son armée dans les gras cantonnements du Ponthieu, il établit son camp retranché sous les murs de Rüe, ville royale, dont il entreprit le siège sans succès.

Le Roi, revenu en hâte à Darnetal, ne blâma personne ; il releva les courages, prodigua les témoignages



Fig. 50<sup>1</sup>.

d'affection à Biron, qui avait eu la cuisse traversée par une arquebusade, regretta ses mestres de camp et ses

1. Le maréchal Armand de Gontaut, baron de Biron, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale, communiquée par M. Bouchot.

capitaines morts ou prisonniers et travailla jour et nuit à réparer le dommage causé par la sortie :

Dix grands vaisseaux hollandais, sous le commandement de Philippe de Nassau, vinrent, bien à propos, renouveler ses munitions et son matériel de siège. Les batteries bouleversées furent rapidement reconstruites ; on en établit même de nouvelles à l'ouest de la ville, sous la garde des 2.000 Hollandais débarqués

Pour barrer la Seine en amont de Rouen, le Roi fit amener de Pont-de-l'Arche, par Michel de l'Hôpital, 3 gros bateaux, armés de canons, réparés de gazon, et quelques barques équipées en guerre.

Son cousin, le comte de Soissons, s'établit, avec un régiment d'infanterie, au faubourg Saint-Séver, sur la rive gauche de la Seine, et y dressa une puissante batterie de brèche.

Les vaisseaux hollandais remontèrent le fleuve pour bombarder Rouen, après avoir coulé ou dispersé la flottille normande du capitaine Bontemps.

Le 24 mars, le mur d'enceinte s'écroula, sur une longueur de 70 pas, entre la porte Caehoise et le monastère Saint-Dominique. Les bourgeois voulurent réparer la brèche, mais les royaux pointèrent sur eux quelques pièces de campagne, qui en firent un grand massacre.

Après une vigoureuse sortie au faubourg Saint-Séver, où Givry fut blessé, les vaillants défenseurs de Rouen se virent à bout de ressources, sinon de courage.

La famine sévissait et les femmes criaient devant le palais du Gouverneur, comme à Paris en 1590 :

— « Du pain ou la paix ! »

Villars, sans vivres, presque sans soldats, dut mander au duc de Mayenne, le 10 avril 1592, qu'il serait

contraint de capituler, s'il n'était secouru, le 22 au plus tard.

Cependant, dès la fin de mars, la noblesse de l'armée royale « n'ayant plus ni argent, ni habits, ni chevaux qui ne fussent fourbus, se débanda, suivant la coutume, pour aller mettre ordre à ses affaires. De 10.000 cavaliers, il n'en restait pas la moitié. L'infanterie, qui avait passé l'hiver dans les tranchées, sous la neige, supportait mal les pluies continuelles. Les maladies s'étaient mises parmi les lansquenets et surtout parmi les Anglais; beaucoup de Français, à bout de fatigues et de misère, avaient déserté ». (*Artil.*)

Le Roi fit tête, encore une fois, à la mauvaise fortune. Il donna congé à ses gentilshommes, en ne conservant auprès de lui que la *cornette blanche*, le régiment des Gardes françaises et la compagnie colonelle des Gardes suisses. Il maintint au camp de Darnetal et aux tranchées devant Rouen 3.000 hommes de pied des contingents étrangers, et il dispersa le reste de son armée de Dieppe à Meulan, dans les bonnes villes où elle pourrait se reposer des travaux de ce rude hiver.

Aux premiers jours d'avril, l'infanterie et la cavalerie françaises prirent leurs quartiers à Arques, Gournay, Pont-de-l'Arche, les Andelys, Gisors, Magny-en-Vexin, Vernon, Pacy-sur-Eure, Evreux, Conches, Breteuil et Mantes.

Le Roi s'établit à Louviers, après avoir fait promettre à ses capitaines d'amener leurs troupes à Pont-de-l'Arche, au premier appel (Fig. 34).

Mayenne et Farnèse, en recevant, au camp de Rué, le message de Villars, avaient rassemblé, le 15 avril, 12.000 hommes de pied et 500 chevaux. Puis, laissant

les bagages à Hesdin, ils avaient passé la Somme, le 16, au gué de Blanche-Tache, entre le Crotoy et Saint-Valéry. Le 19, ils étaient à 2 heures de Rouen, après une marche de 30 lieues et le passage de quatre rivières.

Dès le 18, le Roi s'était décidé à lever le siège. Le détachement du faubourg Saint-Séver avait repassé la Seine ; les tranchées avaient été évacuées et la grosse artillerie envoyée à Pont-de-l'Arche, avec le bagage.

Le 19, le corps de siège, quittant le camp de Darnetal, avait pris position à 2 lieues au sud de Rouen (face au nord-ouest), entre Hoos et Gony, la gauche appuyée à la Seine sous la protection des canonniers de M. de l'Hôpital et de leurs espingoles.

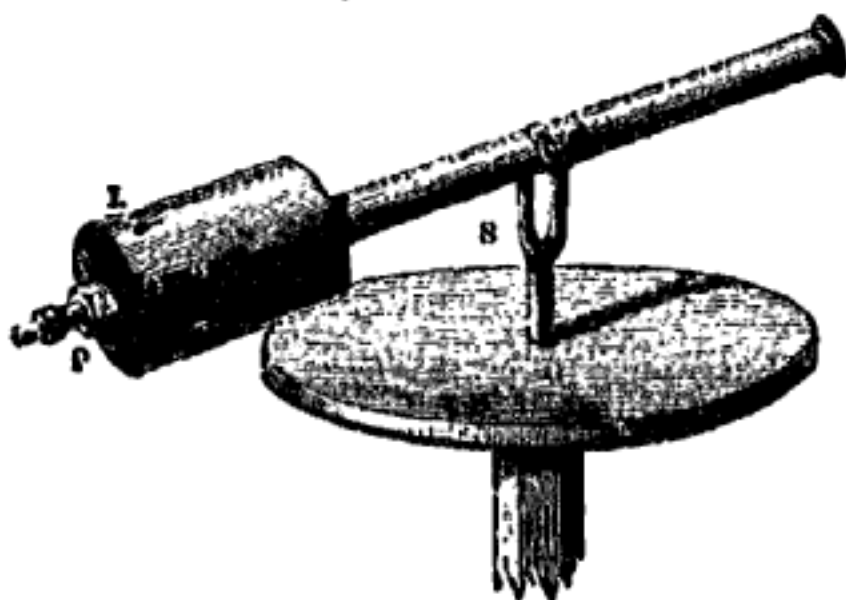


Fig. 57 1.

Pour couvrir ce mouvement de retraite, pour observer et, au besoin, retarder la marche de l'ennemi, le maréchal duc de Bouillon s'était porté sur le chemin

1. Espingole de marine, à 8 coups, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Le canon est mobile sur une fourche de cuivre (S), fixée au centre d'un guéridon, sur lequel les charges sont disposées, pour activer le tir. Le barillet (P), comme dans le revolver actuel, amène successivement les tonnerres devant la culasse du canon. Le feu est mis, au moyen d'une mèche à main, à chacune des 8 lumières (L).



de Neufchâtel, avec la cavalerie allemande et quelques compagnies françaises de gendarmes et de chevaux-légers.

Bien que le pays très découvert, sans bois ni montagnes, ne lui permit guère de tromper les généraux ennemis sur les forces dont il disposait, Turenne sut attaquer si à propos l'avant-garde, encore commandée par le duc de Guise, que Farnèse dut intervenir avec la *bataille*, « en regardant de tous côtés si l'armée du Roi n'était pas là en entier.

» Turenne eut l'habileté de déployer un front égal à celui de l'ennemi, pour le lui faire croire. Il prenait le large quand il voyait le gros de l'armée s'avancer.

» Toute la journée se passa ainsi en petites escarmouches, qui donnèrent au Roi et à ses capitaines le loisir de lever le siège de Rouen sans embarras ni confusion. » (*Arila.*)

Charles de Biron couvrit la retraite avec la cavalerie légère, et Turenne rejoignit le camp du Roi, à Gouy, dans la soirée du 20 avril.

#### CAMPAGNE D'YVETOT (du 21 avril au 16 mai 1592)

Le même jour, Farnèse, Mayenne et Philippe Séga, légat du pape Clément VIII, firent leur entrée à Rouen. Mais leur armée n'y séjourna pas ; elle fut cantonnée aux environs. La ville séparait les troupes de la Ligue de celles du duc de Parme.

Rouen était délivré, mais non ravitaillé ; car la campagne était dévastée et la Seine bloquée, en aval par l'escadre hollandaise, en amont par les canonnières royales.

Farnèse, qui avait fait suivre le Roi à la piste par Georges Basti, colonel de ses carabins, voulait aller

lui livrer bataille au camp de Gouy; Mayenne s'y opposa. Le plus pressé, selon celui-ci, était de donner du pain aux affamés de Rouen; or il y avait dans Caudebec de grands approvisionnements de blé. L'attaque en fut décidée.

La place, mal réparée, était de mauvaise défense; son gouverneur, le mestre de camp La Garde, en sortit, avec les 400 hommes de son régiment et les 3 compagnies de cavalerie italienne de Pausanias Braccioduro, composant la garnison. Il prit position entre les deux collines qui dominent Caudebec au nord, sous la protection des grands vaisseaux hollandais, embossés au milieu de la Seine (Fig. 38).

Les Wallons du comte de Bossut, qui formaient la première pointe de l'armée des ducs, obligèrent, après un sérieux combat, La Garde et Braccioduro à rentrer dans la ville. Mais lorsque l'armée commença à se déployer, les escadrons qui couvraient son flanc gauche furent brusquement assaillis par une bordée de la flotte, et les assiégeants se virent contraints d'établir des batteries sur les collines, pour engager avec elle la lutte d'artillerie.

« Les canons pointés sur la terre frappant bien plus sûrement que ceux qui étaient sur l'eau, peu s'en fallut qu'ils ne coulissent le vaisseau amiral. Des meilleurs bâtiments hollandais, les uns furent très endommagés et les autres descendirent le courant jusqu'à Quillebeuf. »

Philippe de Nassau débarqua ses équipages pour *reparer* ce bourg, qui barrait la Seine et interceptait toute communication, par eau, entre Rouen et le Havre.

Caudebec capitula, le 26; mais ce prompt succès coûtait cher aux Espagnols. Leur intrépide général, en faisant lui-même la reconnaissance de l'enceinte, en

compagnie de son fils Rannucio et de M. de la Motte, maître de son artillerie, avait eu le bras traversé d'un coup de mousquet, tiré d'une guérite du rempart. Il lui fallut prendre le lit et remettre le commandement au duc de Mayenne, ce rival détesté, qui contrecarrait tous ses projets et lui arrachait la victoire, quand il se croyait



Fig. 38.

certain de triompher du *prince de Béarn*, le seul adversaire qu'il jugeât digne de lui.

Celui-ci avait vu sa noblesse<sup>1</sup> répondre de suite à

1. • Charles d'Humières lui amena de Corbie 200 chevaux ; Sourdis, de Chartres, 150 ; Antoine d'Estrées, d'Alençon, 200 ; Montgomery et Colomblères, 300 ; Canisy, 100 ; Olet de la Noüe, 100 ; Saint-Denis, 600 arquebusiers à cheval ; Gilles de Souvry et le comte du Lude, 300 gentilshommes ; le duc de Montpensier et Verne, gouverneur de Caen, 800 gentilshommes, 200 cheval-légers et 400 carabins. • (Arifa.)

son appel et ses troupes, cantonnées de Dieppe à Meulan, se rallier à Pont-de-l'Arche à l'heure dite. Jamais le Béarnais n'avait eu d'armée plus aguerrie ni plus nombreuse: 9.000 chevaux, 18.000 fantassins français; suisses, allemands, hollandais ou anglais, et 20 canons.

Il quittait, le 23 avril, le camp de Gouy, après avoir donné au duc de Montpensier le commandement de l'avant-garde, celui de l'arrière-garde au maréchal de Biron et s'être réservé la *bataille*.

Le 26, il enlevait le détachement ligueur, envoyé à Martainville pour l'observer, et couchait à Fontaine-le-Bourg, à une journée de Caudebec (Fig. 34).

Mayenne, averti par Georges Basti de l'approche de cette armée supérieure à la sienne, comprit alors la lourde faute qu'il avait commise, en se laissant enfermer dans l'étroite presqu'île du pays de Caux, entre la Seine et la mer, sous le canon des vaisseaux hollandais et des places royales, Dieppe, Saint-Valéry, Quillebeuf.

Farnèse, qui avait gardé, malgré ses souffrances et la fièvre qui le terrassait, toute la lucidité de son génie militaire, voulait qu'on fit retraite vers Lillebonne, où les troupes tireraient du Havre leurs approvisionnements. Mais Mayenne ne consentit pas à s'éloigner de Caudebec, dont la possession était pour Rouen la meilleure sauvegarde. Il s'établit entre Caudebec et Yvetot, et construisit un camp retranché sur le plateau de Touffreville.

Cependant, l'armée royale s'était engagée, le 27, de Pavilly à Duclair, sur une route encaissée et bordée de murailles, où les distances entre les 3 corps étaient si grandes que l'avant-garde aurait pu être attaquée et

défaite, sans que la bataille ni l'arrière-garde l'eussent secourue.

Le comte Alexandre Sforza, qui conduisait les coureurs du duc de Parme, vint lui en donner avis, en lui exposant tout l'avantage qu'on pourrait retirer d'une brusque attaque.

— « Pour combattre le roi de Navarre, » lui répondit le blessé, « il faut des corps vivants et non des hommes épuisés de sang et à demi morts comme moi ! »

Il fit cependant appeler Rannucio, Mayenne et les principaux de l'armée, pour les engager à attaquer vigoureusement, si l'occasion s'en présentait. Mais l'occasion était passée ; le Roi avait franchi le défilé sans combat et, le 29, il prenait position en face de ses adversaires, couvrant, comme eux, de retranchements son front de bataille.

Il y avait à peine un quart de lieue entre les deux lignes opposées et, sur la droite des royaux, un bois touffu que les ligueurs avaient fortifié. Le comte de Bossut et ses 3.000 Wallons en avaient la garde.

« Dès le 20, le Roi fit attaquer ce bois par le baron de Biron, avec 8.000 hommes d'infanterie anglais, hollandais et allemands (en nombre égal pour les animer par l'émulation), qu'il fit soutenir par 600 gendarmes, armés de toutes pièces. L'attaque dura trois heures, au bout desquelles le bois fut emporté. Les Wallons, se voyant forcés, se réfugièrent en désordre dans le camp retranché, ayant perdu plus de 800 des leurs. Leur fuite mit à découvert la plus grande partie des logements, surtout celui d'Yvetot, où le prince de Parme avait cru renfermer, comme en un lieu d'asile, le duc de Guise,

avec cette même avant-garde, que le fiancé de l'Infante avait déjà si mal commandée.

» Le 1<sup>er</sup> mai, Henri alla reconnaître, en personne, le quartier d'Yvetot. Jugeant, au boute-selle et aux cris d'alarme qu'il entendait, qu'on n'y était pas bien rassuré, il fondit sur Yvetot, avec 400 mousquetaires ou piquiers et 1.000 hallobardiens armés de pistolets, en attaquant la ville par plusieurs côtés à la fois.

» Le prince de Parme, qui ne s'était pas attendu à des exécutions si rapides, vit le moment où toute son avant-garde allait être passée au fil de l'épée. Ne prenant plus conseil que de la nécessité et de son indomptable énergie, il se fit porter en litière dans Yvetot, à la tête de l'infanterie espagnole, pour arrêter les progrès du Roi, jusqu'à ce que toutes les troupes de l'avant-garde fussent réfugiées dans le camp retranché. » (Sull.

Ces escarmouches n'étaient que le prélude d'une bataille générale et décisive. Afin de la livrer dans les conditions les meilleures pour lui et les plus défavorables pour ses adversaires, tout en assurant, en cas d'insuccès, sa retraite vers Saint-Valéry et Dieppe, le Roi, remontant au nord-est, alla prendre position en avant d'Yerville (Fig. 54).

L'armée des ducs se trouvait ainsi acculée à la Seine, que tenait la flotte hollandaise du Havre à Caudebec, et elle était obligée de subsister dans un pays que l'armée royale avait achevé de ravager. La disette était aussi grande dans le camp d'Yvetot qu'à Rouen ; le pain s'y vendait dix sous la livre ; les chevaux ne trouvaient plus de fourrage ; l'eau même manquait, celle de la Seine étant gâtée par la marée.

Le 5 mai, le Roi, qui avait braqué lui-même, dans la



nuit, six pièces de canon, pour battre à bonne distance le camp de Farnèse, s'apprêtait à l'attaquer avec toutes ses forces, quand ses coureurs lui apprirent qu'il était évacué.

## LA RETRAITE DE FARNÈSE (1592)

L'armée ennemie s'était rapprochée de Caudebec. Ses ingénieurs italiens construisirent aussitôt, avec leur habileté coutumière, deux forts se faisant face des deux côtés de la Seine, des redoutes « qui commandaient sur l'eau et de grands dehors qui s'avançaient vers l'armée du Roi ». Dans le fort de rive droite, Farnèse mit 1.200 Wallons du comte de Bossut, la plupart mousquetaires, avec 4 canons ; dans l'autre, 800 Espagnols du régiment de Claude de la Berlotte, un des plus renommés capitaines de Philippe II.

Il avait demandé, en grand secret, à Villars d'envoyer de Rouen à Caudebec des bateaux, couverts de poutres et de planches, ajustées de façon à porter même de la cavalerie.

Quand, le 10 mai au matin, le baron de Biron s'approcha, avec la pointe d'avant-garde de l'armée royale, du village de Rençon où le camp ennemi avait été établi, il le trouva abandonné. Il ne restait sur la rive droite, sous le commandement de Rannucio, que 1.000 hommes de pied et 400 cavaliers. C'était la pointe d'arrière-garde de l'armée des ducs, et celle-ci achevait de passer sur la rive gauche.

« Le Roi, en recevant le rapport de Biron, demeura quelque temps tout surpris d'étonnement ; puis il commanda 500 cavaliers et 1.000 fantassins pour mener du canon sur une colline, plus élevée

que le fort de rive droite, et, de là, rompre les pontons.

» Rannucio, sur l'ordre de son père, se porta au-devant du détachement français, avec lequel il engagea l'escarmouche. Ce qui donna le loisir à la cavalerie allemande et au bagage de gagner Rouen. » (*Avila.*)

Quand le plus grand nombre des Wallons qui défendaient le fort de droite eut passé, le duc de Parme fit retirer tous les pontons sur la rive gauche, en laissant à son fils la tâche glorieuse de ramener, dans une barque, les 4 canons qui avaient, jusqu'au dernier moment, tenu les royaux à distance. Le jeune capitaine y réussit sous le feu des vaisseaux hollandais venus de Quillebeuf et, sautant lui-même dans une nacelle avec quelques braves pionniers, il débarqua, sain et sauf, aux applaudissements des deux armées.

Farnèse fit brûler ses pontons et envoya, à force de rames, les barques à Rouen, de peur que les ennemis ne s'en servissent pour le poursuivre. Puis il marcha sur Paris, par la plaine de Neufbourg, faisant telle diligence que, quatre jours après, le 18 mai, il repassait la Seine à Charenton sur un pont de bateaux, « avouant n'avoir pu dormir qu'il n'eût le pied en Brle ».

Le Roi voulait poursuivre; mais son conseil l'en empêcha, à l'instigation du maréchal de Biron, qui craignait que ce ne fût la fin de la guerre et de sa fortune. Comme son fils demandait, devant lui, au Roi 4.000 arquebusiers d'élite et 2.000 chevaux pour couper la retraite au duc de Parme :

— « Veux-tu donc, » lui demanda-t-il aigrement, « nous envoyer planter nos choux à Biron ! Il faut labourer et cultiver la guerre, comme l'on fait d'un beau champ ; c'est vouloir mourir de faim que de la laisser en friche après l'avoir labourée. » (*Brantôme.*)

Malgré cette boutade de son illustre père qui, pour n'avoir pas laissé la guerre en friche, fut, quelques mois plus tard, coupé en deux par un boulet, Charles de Biron alla, avec 2.000 chevaux, franchir la Seine à Pont-de-l'Arche, dans l'intention d'arrêter l'ennemi au passage de l'Eure. Mais il n'atteignit, à Neufbourg, que 5 ou 600 fantassins de l'arrière-garde, qui se barri-



Fig. 59.

dèrent dans l'église et se rendirent à discrétion, de peur d'être brûlés vifs.

Le roi ne put pas appuyer sa cavalerie légère. Quand il demanda aux Suisses et aux reîtres s'ils étaient disposés à poursuivre le duc de Parme, ils répondirent en réclamant leur paye et en protestant que, si on ne la leur délivrait pas à l'heure même, ils passeraient la Seine, mais que ce serait pour retourner chez eux ou s'engager avec la Ligue.

« En voyant le Roi aux prises avec tant de difficultés,

il vient naturellement deux choses à l'esprit : la première, comment un prince qui ne se servit pour toutes ses expéditions que de troupes mercenaires, ramassées çà et là, de pays, de mœurs, de religion et d'intérêts différents, souvent en petit nombre et toujours prêtes à se mutiner, a pu exécuter ce qu'on voit dans son histoire ; la seconde, jusqu'où ce même prince serait allé si, au lieu de ces mercenaires, il avait eu à son service un nombre considérable de soldats dociles, unis, disciplinés, constamment attachés à sa personne et prêts à se sacrifier pour lui, comme en avaient les conquérants célèbres. On jugerait bien mal du mérite et des talents par le succès, si on ne jugeait, en même temps, du succès par les obstacles.

» Henri permit aux étrangers de s'en retourner ; il les loua de leurs services, les remercia et leur distribua tout ce qu'il avait d'argent, quoiqu'il manquât lui-même du nécessaire. Il donna la liberté de se retirer en leurs maisons à tous les officiers et gentilshommes de son armée. »  
(Sully.)

Farnèse, après avoir séjourné quinze jours à Château-Thierry, termina la campagne par la prise d'Épernay, le 15 juillet.

Ce fut son dernier exploit. Il mourut, le 11 décembre 1592, de la blessure reçue à Caudebec, méritant ce bel éloge de Sully, qui l'avait vu tant de fois payer de sa personne en homme qui sait aussi bien se battre que commander :

« Un grand homme de guerre est celui qui se comporte dans le combat comme s'il était assuré de vaincre et qui prévoit tout, avant l'action, comme s'il était assuré d'être vaincu. »

Mayenne, malade et découragé, s'était réfugié à

Rouen, pendant que le Roi établissait en *camp volant*, à Gisors, les 5.000 hommes de pied et les 3.000 chevaux qu'il avait conservés. Il était à la fois sur le chemin des Espagnols s'ils revenaient des Pays-Bas, de Rouen qui redoutait un nouveau siège, et de Paris où il voulait entrer de gré ou de force.

Le lieutenant général de la Ligue, tout en négociant secrètement avec le Roi, témoigna qu'elle ne désarmait pas en nommant cinq maréchaux et un amiral ligueurs.

Les maréchaux étaient : Charles de Cossé-Brissac, qui devait livrer Paris à Henri IV, le 22 mars 1594, après l'abjuration à Saint-Denis et le sacre à Chartres ; Claude de la Châtre, qui lui ouvrit Bourges et Orléans ; le comte de Saint-Pol, descendant de Dunois, et Bois-Dauphin, qui devinrent, l'un et l'autre, de bons serviteurs de la Patrie ; enfin le marquis de Rosne, le seul ligueur impénitent, qui fut tué lieutenant général du roi d'Espagne à l'attaque d'une place française.

L'amiral était le marquis de Villars. Il vendit au Roi, le 27 mars 1594, cette ville de Rouen qu'il lui avait si vaillamment disputée et mourut, en 1595, d'une balle espagnole au siège de Doullens.

## CHAPITRE IX

### HENRI LE GRAND

Guerre avec l'Espagne. — Fontaine-Française (7 juin 1593). — Le connétable de Castille. — En Picardie. — Doullens (24 juillet 1593). — Campagne de 1596.

#### GUERRE AVEC L'ESPAGNE (1595)

Quand le roi Henri eut fait, le 22 mars 1594, son entrée dans sa capitale, quand il eut entendu les acclamations enthousiastes de ces Parisiens, qui se donnaient à lui aussi sincèrement qu'ils l'avaient repoussé pendant cinq ans, il se sentit « tout de bon » Roi de France, sans autre ambition que la grandeur de la Patrie.

L'ennemi héréditaire était la Maison d'Autriche, représentée, depuis Charles-Quint, par Philippe II, son fils, le *roi catholique*, l'impitoyable persécuteur des Pays-Bas, l'instigateur et le trésorier de la Sainte Ligue, le présomptueux prétendant à la couronne de France.

En 1594, son or, ses soldats, ses intrigues ténébreuses entretenaient encore la guerre civile : en Bretagne, par le duc de Mercœur ; en Bourgogne, par Mayenne ; dans les Dombes et le Lyonnais, par le duc de Nemours ; en Languedoc et en Provence, par le duc d'Épernon et le



capucin Henri de Joyeuse ; en Dauphiné, par Charles-Emmanuel, prince de Piémont et duc de Savoie.

A Mercœur, Henri IV opposa le maréchal Jean d'Aumont, gouverneur du Poitou ; à Mayenne, le maréchal Charles de Biron. Il donna ses pleins pouvoirs dans le Midi au connétable Henri de Montmorency et laissa le duc de Savoie aux prises avec son adversaire habituel, François de Lesdiguières, qui l'avait battu à Esparron et à Vigort.

Il traita, le 26 novembre, avec le duc de Lorraine Charles II et prit à sa solde six mille hommes de ses meilleures troupes. Il autorisa le duc de Bouillon à envahir le Luxembourg, à la tête de la garnison de Sedan, pour faire sa jonction avec Philippe de Nassau, qui ravageait le Pays de Liège.

L'archiduc Ernest d'Autriche, successeur du duc de Parme dans le gouvernement des Pays-Bas, avait laissé la discipline se relâcher parmi les vieux régiments espagnols ou italiens.

La Picardie, où Philippe II et la Ligue n'avaient plus que Soissons, Ham et la Fère, ne paraissait pas menacée.

Henri IV résolut « de fermer par la guerre étrangère les plaies de la guerre civile, croyant que rien ne porterait autant les Français à se réconcilier que de combattre ensemble les Espagnols, leurs ennemis séculaires. Le 17 janvier 1593, il déclara la guerre au roi catholique : « par terre et par mer, défendant tout commerce entre les deux nations, permettant à ses sujets d'attaquer, ravager et même envahir par la force tous les États dépendant du domaine de la couronne d'Espagne ».

Pendant que Philippe II faisait attendre sa réponse

au *Prince de Béarn*, les Lorrains entraient en Franche-Comté, sous la conduite d'Haussonville et de Louis de Beauvau de Tremblecourt pour s'emparer de Vesoul et de Luxeuil.

En Bourgogne, Biron prenait Beaune, le 5 février, et, au printemps, Auxonne, Nuits, Autun.

Le 24 avril, Montmorency enlevait Vienne au duc de Nemours, et recevait la soumission du Lyonnais et des Dombes.

Dijon, soulevé contre sa garnison ligueuse par trois bourgeois patriotes, Guillaume Alezan, Jacques et Michel Richard, appelait Biron à son secours, le 28 mai, et bloquait les soldats de Mayenne dans la citadelle et dans le château de Talant.

Cependant Philippe II, ruiné et malade, se préparait à soutenir la guerre contre la France avec son opiniâtreté et son énergie indomptables. Il chargea le comte de Fuentes de réorganiser l'armée des Pays-Bas, où restaient encore des meilleurs capitaines de Farnèse. C'étaient les Français transjuges La Motte et Rosne, les Italiens Avellino et Belgiojoso, les Espagnols La Berlotte et Puerto-Carrero.

Le connétable de Castille, Fernando de Velasco, viceroy du Milanais, reçut l'ordre de franchir les Alpes avec 8.000 fantassins et 2.000 chevaux et de chasser les Lorrains de la Franche-Comté.

Mayenne rejoignit Velasco en Champagne, à la tête de 400 cavaliers et 1.000 fantassins ligueurs. Tous deux enlevèrent, en passant, Joinville-sur-Marne et mirent le siège devant Vesoul, où Tremblecourt n'avait à leur opposer que 400 fantassins et 60 cavaliers.

Vesoul pris (25 mai) et la Franche-Comté délivrée, le connétable de Castille annonça hautement son dessein d'entrer à Dijon et de mettre la Bourgogne à feu et à sang.

Biron, inquiet, appela le Roi à son aide.

Celui-ci avait quitté Paris, le 21 mai, en remettant les affaires de l'Etat à un conseil présidé par son cousin François de Bourbon, prince de Conti. Il reçut à Troyes, le 30, le message de Biron et, le 4 juin, il était à Dijon avec sa Maison, ses gardes et ses compagnons de danger ordinaires : Charles de Valois comte d'Auvergne, Charles de Lorraine duc d'Elbeuf, Claude de la Trémoille duc de Thouars, les marquis de Lévis-Mirepoix, de Pisani, du Plessis-Treignel et de Mirebeau, les comtes de Thorigny et de Cheverney, François de Montigny, mestre de camp général de la cavalerie légère, les seigneurs de Liencourt, de Vitry, d'Intreville, de Roquelare et Guilbert de la Curée, capitaine de ses fameux cheveu-légers.



Fig. 60.

Sans descendre de cheval, Henri fit la reconnaissance de la citadelle de Dijon et du château de Talant. Il confia le siège de la citadelle au maréchal de camp de Thorigny, celui de Talant à Jean de Gontaut, frère du maréchal de Biron et mestre de camp du régiment de Picardie. Puis il marcha à

la rencontre du connétable de Castille avec la cavalerie.

L'armée ennemie était à Gray, retardée dans sa marche vers Dijon par un débordement de la Saône. Velasco faisait établir deux ponts de bateaux au-dessous de la ville, « mais si lentement qu'il semblait craindre de s'engager plus en avant en France, ayant en tête un ennemi aussi redoutable que le roi et en laissant tant de rivières derrière lui ». (Sully.)

#### Fontaine-Française (7 juin 1595).

Le 7 juin, au point du jour, le roi avait quitté Dijon avec 1.200 cuirasses et 600 arquebusiers à cheval, dans l'espérance de surprendre ses ennemis au passage de la Saône.

Il s'arrêta à Lux, sur la Tille, pour dîner chez le baron du lieu, qui le servait comme volontaire. De là, il envoya deux reconnaissances jusqu'à la Saône ; le capitaine d'Haussonville avec 60 cheveu-légers lorrains vers Gray, et le marquis de Mirebeau, châtelain du pays, vers les deux ponts de bateaux.

Il avait assigné à toute sa cavalerie le village de Fontaine-Française comme point de rassemblement, à trois heures.

Lui-même se mit en route, avant midi, avec le maréchal Charles de Biron et trois cents chevaux, pour se trouver le premier au rendez-vous et mettre ses gens en ordonnance de bataille.

« Il n'avait guère fait plus d'une lieue qu'il vit revenir à lui Mirebeau, assez en désordre. Celui-ci avait été chargé par trois ou quatre cents chevaux, qui l'avaient empêché de bien reconnaître l'ennemi. Il croyait pourtant que ces quatre cents chevaux avaient été envoyés

se saisir du village de Saint-Seine, sur la Vingeanne, et qu'ils étaient suivis de près par toute l'armée du connétable. » (Sully.)

Depuis la veille, en effet, les Espagnols et les ligueurs avaient passé la Saône et s'étaient établis, au dessous de Gray, dans les villages de la rive droite.

Le matin même, ils s'étaient mis en marche vers Dijon, dont ils n'étaient qu'à huit lieues.

Biron offrit au Roi d'aller chercher des nouvelles plus positives et il partit, au grand

trot, vers Saint-Seine, avec Mirebeau, le baron de Lux et une centaine de cheveu-légers.

A peine avait-il dépassé Fontaine-Française, qu'il aperçut soixante cavaliers ligueurs au sommet de la colline de Saint-Seine, sur la rive droite de la Vingeanne. Il les chargea et ils lâchèrent pied, en abandonnant la colline, d'où l'on découvrait l'armée ennemie, marchant dans son ordre accoutumé derrière son enceinte mobile de charlots.

Elle était précédée de 400 coureurs, qui donnaient la chasse à d'Haussonville.

Biron ne l'eut pas plus tôt recueilli, qu'il fut assailli,



Fig. 61.



ayant moins de deux cents chevaux, par plus de six cents, soutenus, en arrière, par le reste de la cavalerie ennemie, formé en huit escadrons.

Les deux premiers escadrons, Bourguignons, conduits par le beau fils de Mayenne, Emmanuel de Montpezat, marquis de Villars<sup>1</sup>, chargèrent impétueusement Biron, qui avait partagé sa petite troupe en trois pelotons : Mirebeau et Lux aux ailes, lui-même au centre avec d'Haussonville.

Lux, désarçonné, se releva et continua à combattre à pied, l'épée d'une main, le pistolet de l'autre, jusqu'à ce que, trouvant un cheval, il galopa au secours du maréchal. Celui-ci, blessé à la tête et au bas-ventre, continuait à faire face à la nuée des ennemis.

Cependant, les escadrons milanais du capitaine Jean-Baptiste Samson débouchaient des bois de Saint-Seine. La gendarmerie de Bourgogne les soutenait de très près, sous le commandement du duc de Mayenne, du baron de Thianges, de Tainesay et de Roderic-Belin.

Biron, aveuglé par le sang, noir de poudre, l'armure faussée par les pistolades, dut se résoudre à faire sonner la retraite et à galoper vers Fontaine-Française.

« Sa retraite devint une fuite véritable sitôt que la cavalerie ennemie se fut mise à ses trousses. Il arriva en cet état à la vue du Roi, qui envoya d'abord cent chevaux pour le soutenir. Mais rien n'est plus difficile que d'arrêter une troupe qui fuit, surtout lorsqu'elle a l'ennemi sur les talons. Ces cent hommes prirent le mouvement de ceux qu'ils venaient appuyer et revinrent en fuyant.

<sup>1</sup>. Ne pas le confondre avec le défenseur de Rouen, André de Brancas, marquis de Villars, ni avec Honorat de Savoie, également marquis de Villars, qui, à Moncontour, donna son cheval au duc d'Anjou désarçonné.



» Le Roi, voyant qu'il ne lui reste de ressource qu'en  
 Charles de Gontaut de Biron, Marechal de France.



Fig. 62.

lui-même, s'avance, sans se donner le temps de prendre

1. Estampe de la Bibliothèque Nationale, communiquée par M. Bouchot.

son casque, à la rencontre des escadrons victorieux, qui comptent plus de huit cents cavaliers. Il appelle par leurs noms ses principaux officiers, se portant partout sans ménagement pour sa personne, et il fait tant qu'il arrête une partie des fuyards. » (Sully.)

Il lui reste environ trois cents cavaliers ; il les forme en deux escadrons, se met à la tête du premier, qui est la *cornette blanche*, en criant :

— « A moi, Messieurs, et faites comme vous me verrez faire ! »

Il donne l'autre à Claude de la Trémoille et tous deux se lancent, au galop, à l'attaque de la cavalerie ennemie, pendant que Biron rallie, en arrière de Fontaine-Française, les débandés des premiers engagements.

La *cornette blanche* renverse les Milanais du capitaine Samson et les rejette, en désordre, jusqu'à la gendarmerie de Bourgogne, qui charge à son tour.

Les Français combattent, un contre six, sur des chevaux exténués, non pour la victoire, mais pour la vie. Un Bourguignon va percer de sa lance Guilbert de la Curée :

— « Garde, Curée ! »

lui crie le Roi, et le vaillant capitaine, se retournant à temps, esquive le coup et tue le lancier.

Un secours inespéré survient ; c'est Biron, tout sanglant, débouchant de Fontaine-Française avec 120 cavaliers. Les escadrons de Bourgogne, attaqués en flanc, font leur caracol et se replient sur l'escadron du duc de Mayenne. De son côté la Trémoille a mis en déroute la cavalerie légère d'Emmanuel de Villars, blessé par une arquebusade.

« Henri ne se laissa pas si fort emporter qu'il n'aperçut, à sa droite et à sa gauche, deux bois *furcis* de mousquetaires dont il allait essuyer la décharge. Il

courait le risque d'être enveloppé si, dans l'ardeur du combat, il eût imprudemment assailli l'armée espagnole. Comme il suspendait sa course et se tenait sur ses gardes, il vit deux gros de cavalerie sortir des bois, pour renforcer la gendarmerie de Bourgogne.

» C'était une de ces heures critiques où le plus léger manque de précaution est suivi d'une perte inévitable. Le roi, qui observait la manœuvre, arrêta sa troupe et la rassembla pour recevoir le choc. C'est ce qu'il suffisait de faire. Une fois ralliés, les cavaliers français, dans l'ivresse de leur victoire, renversèrent tout ce qui se présenta devant eux et se trouvèrent bientôt au large devant les bataillons espagnols, étonnés des prodiges qu'ils voyaient s'accomplir.

» Henri profita de la stupéfaction de l'ennemi et de son inaction momentanée pour opérer sa retraite vers Fontaine-Française. La retraite fut aussi belle que la victoire.» (Sully.)

Il trouva, sur la rive gauche de la Vingeanne, les compagnies de Cheverny, de Georges de Brancas, de Jean d'Harambure, de Clermont d'Amboise, de Vitry et d'Intreville, qui lui formèrent une masse de huit cents cavaliers, impatients de se distinguer sous ses yeux et de rivaliser avec lui d'intrépidité.

Mayenne, qui avait aussi rassemblé toute sa cavalerie, ne demandait qu'à prendre sa revanche. Le connétable de Castille s'y opposa et arrêta ses troupes, « ne voulant pas, disait-il, livrer son armée et la Franche-Comté aux hasards d'une bataille ».

Il établit son camp sur la colline, à l'abri des bois de Saint-Seine, pendant que le Roi, passant la Vingeanne, disposait ses avant-postes sur la rive gauche, cantonnait le gros de sa cavalerie à Fontaine-Française et couchait à Lux, après avoir échappé au plus grand

danger qu'il eût couru en seize ans d'héroïques aventures.

#### LE CONNÉTABLE DE CASTILLE

Velasco, résistant aux instances de Mayenne, qui voulait reprendre la marche vers Dijon, repassa la Saône, le lendemain, sur ses deux ponts de bateaux. Il campa au sud de Gray, avec la rivière pour fossé et la ville pour réduit.

Le même jour, Henri IV conduisit sa cavalerie sur la colline de Saint-Seine et l'y forma en bataille.

De là, il envoya à la découverte Tremblecourt et Haussonville. Dès qu'il apprit la retraite du connétable, il s'élança à la poursuite de son armée, pour la charger en queue ; mais elle avait déjà franchi la Saône et les bateaux étaient retirés.

Après avoir longé quelque peu la rivière, le roi s'en retourna à Lux et, le 9 juin, il reprit, avec sa cavalerie, la route de Dijon, pour hâter la reddition de la citadelle et du château de Talant.

« Cependant, le connétable de Castille déclarait à Mayenne, qui le pressait d'entrer en Bourgogne, qu'il n'avait d'autre mission que de défendre la Franche-Comté et de reprendre les places que les Lorrains avaient conquises ; que son peu d'expérience de la guerre lui faisait appréhender la moindre rencontre et que, pour nombreuse que fût son armée, il ne la croyait pas en état de résister aux coups d'audace du roi de France.

» De plus, il avertit charitablement Mayenne qu'il s'était rendu suspect aux ministres d'Espagne en parlant si souvent de *s'accommoder* avec le Béarnais et

qu'on ne pouvait plus désormais s'appuyer sur sa foi pour aucune affaire d'importance.» (Avila.)

Cette déclaration fut décisive pour le lieutenant général de la Sainte-Ligue. Sous prétexte de se porter avec ses seules forces au secours de Dijon, il quitta le camp de Gray et fit savoir à Henri IV qu'il attendrait à Châlons les conditions d'un traité de paix. Il offrit une suspension d'armes, qui fut acceptée, et décida son lieutenant, le vicomte de Tavannes, à livrer Talant et le château de Dijon à l'armée royale.

Henri IV, profitant aussitôt de cette bonne fortune, marcha vers la Saône avec six mille fantassins et deux mille cavaliers.

Ses coureurs, conduits par Tremblecourt et Haussonville, trouvèrent, à une lieue au-dessous de Gray, un gué, qui n'était gardé que par cent arquebusiers espagnols. Ceux-ci défendirent le passage jusqu'à leur dernière charge de poudre; mais, après une demi-heure de combat, ils durent se retirer et les coureurs français franchirent la Saône. Le comte d'Auguier et le maréchal de Biron les rejoignirent sur la rive gauche avec cinq cents chevaux.

Hercule de Gonzague, commandant la cavalerie légère du connétable, voulut engager l'escarmouche, mais il fut forcé de se replier devant les Français, qui recevaient sans cesse de nouveaux renforts.

Dans la confusion de leur retraite, beaucoup de cavaliers espagnols tombèrent dans un grand fossé fangeux qui barrait la route de leur camp. L'armée du roi passa le gué de Mantoche, sans autre engagement.

« On ne saurait approuver, conclut d'Avila, ces téméraires sorties, qui se font hors d'un camp mal à propos et à la débandade, à la moindre chamade que sonne un trompette. »

Henri IV ne put pas décider Velasco à quitter ses retranchements pour accepter la bataille qu'il lui offrait. Il l'y laissa « clos et coi » et courut la Franche-Comté en victorieux.

Besançon, sans lui ouvrir ses portes, lui paya rançon. Il aurait facilement conquis la province, si les Suisses, ses précieux alliés, n'en avaient invoqué la neutralité, en demandant qu'on épargnât leurs bons voisins comtois.

#### EN PICARDIE (1593)

La campagne fut moins heureuse en Picardie, où le comte de Fuentès, digne successeur de Farnèse et son élève, avait mis le siège devant le Catelet, à demi-distance de Cambrai et de Saint-Quentin. Il voulait s'assurer une base d'opérations avant d'attaquer l'une ou l'autre de ces places.

La province était défendue par son gouverneur, François d'Orléans, comte de Saint-Pol; son lieutenant général, Charles d'Humières; par le maréchal de Turenne, duc de Bouillon, revenu du Luxembourg, et par l'amiral de Villars, qui avait apporté à l'armée de Picardie l'appoint des garnisons de Normandie.

Le Roi réservait au duc de Nevers le commandement de cette armée. La discorde ne tarda pas à régner entre tant de chefs. Au lieu de secourir le Catelet, Saint-Pol, sans attendre Bouillon ni Villars, entreprit le siège de Ham, qu'il enleva dans la nuit du 20 juin 1593. D'Humières y fut tué, avec deux de ses mestres-de-camp, Blanchard de Cluseau et La Croix.

Pour les venger, Saint-Pol fit massacrer, malgré leur valeureuse défense, les 1.500 Espagnols de la garnison.

La guerre prit, dès lors, un caractère de cruauté, de



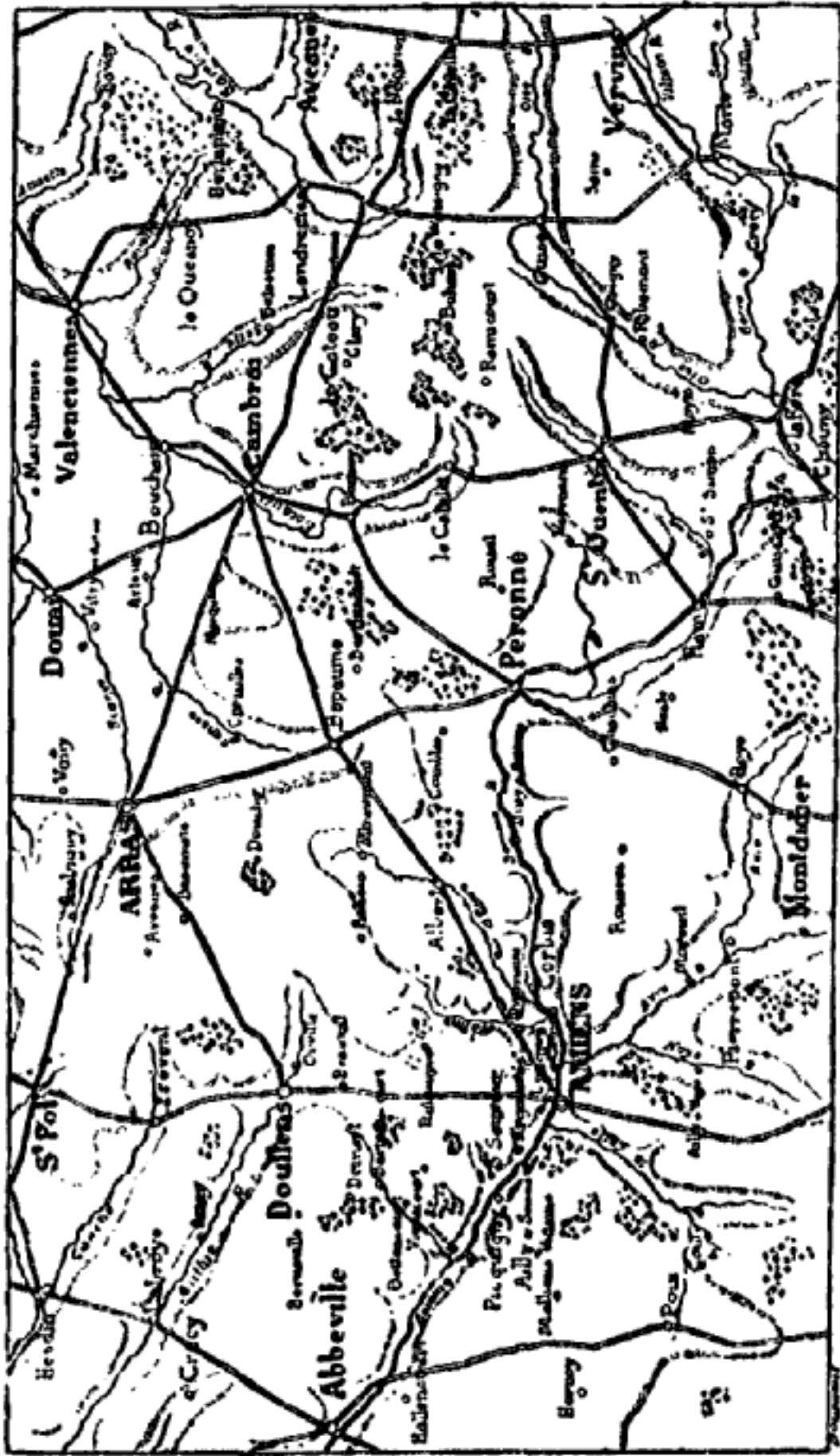


Fig. 63

**pillage et de massacre, qu'elle n'avait pas eu depuis les invasions barbares.**

**Le Catelet capitula, le 25 juin. Fuentès prit encore la Capelle ; puis, avant d'attaquer Cambrai, il alla mettre le siège devant Doullens, le 15 juillet, avec 18.000 combattants, wallons, espagnols ou italiens, 5.000 pionniers réquisitionnés dans le pays, et une très nombreuse artillerie.**

**La place avait pour défenseurs les 2.300 fantassins des régiments de Villeroy et de Saint-Ravy et 900 cavaliers ; son château était remparé de terre-pleins et de ravelins à la moderne. Mais ses gouverneurs, Haraucourt pour la ville et Ronsoy pour le château, manquaient d'autorité vis-à-vis des nombreux seigneurs et gentilshommes réfugiés dans Doullens, qui voulaient tous commander, sans consentir à mettre la main à la pioche et aux fascines. Les soldats ne suffisaient pas aux travaux ; tout était dans la place désordre et confusion. (Avila.)**

**Le Français Valentin de la Motte fut tué d'une arquebuse, on faisant la première reconnaissance de Doullens. Fuentès le remplaça par un autre transfuge, le marquis de Rosno, qui s'était acquis une grande réputation parmi les Espagnols. D'après son conseil, on fortifia les quartiers et logements de l'armée ; on barra par des fortins et des demi-lunes les chemins qui aboutissaient au camp et on le rendit presque inattaquable.**

**L'infanterie se relaya pour construire entre Doullens et son château une vaste demi-lune, d'où sept coulevrines ouvrirent le feu sur les palissades du château, pendant que six gros canons battaient les murailles de la ville.**

Après deux jours de canonnade, de Rosne ouvrit deux tranchées en avant des contrescarpes, pour faire les approches et donner l'assaut aux brèches.

« Cependant, Saint-Pol, Bouillon et Villars, ayant réuni leurs troupes, crurent ne pouvoir pas les mieux employer qu'à faire lever le siège de Doullens. Bouillon et Villars

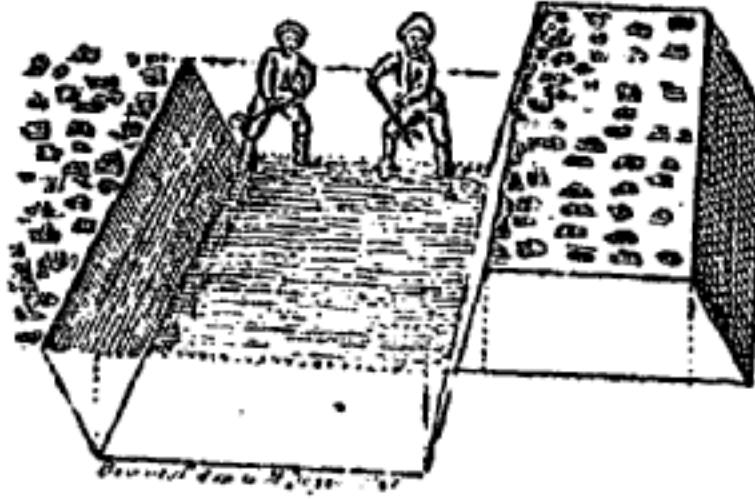


Fig. 61.

menaient chacun 400 chevaux; Saint-Pol, 500. Ils avaient 2.000 hommes d'infanterie, qu'ils comptaient jeter dans la ville s'ils ne réussissaient pas à chasser les assiégeants.

#### Doullens (24 juillet 1593)

« A une demi-lieue de Doullens, Bouillon ayant fait avancer à cinq cents pas devant lui cinquante de ses cavaliers, pour gagner le sommet d'une colline d'où l'on découvrait la ville et le camp ennemi, quatre éclaireurs de cette avant-garde aperçurent l'armée espagnole en ordre de bataille. » (Sully.)

C'est que Fuentès, instruit du rassemblement et de la marche des Français, était allé au devant d'eux, en laissant à la garde du camp, des tranchées et des batteries, le régiment espagnol d'Hernando Tello de Puerto-Carrero et le régiment italien de Zopogua.

Le prince Avellino commandait l'avant-garde, composée de deux escadrons, l'un wallon et flamand, l'autre italien, soutenus, sur chaque flanc, par un peloton d'arquebusiers espagnols. Le duc d'Aumale et le marquis de Rosne venaient ensuite, avec deux gros bataillons d'infanterie, précédés chacun de quatre coulevrines.

Le reste de la cavalerie était à l'arrière-garde, où Fuentès, qui la commandait, avait un bataillon de lansquenets en réserve.

Le duc de Bouillon, croyant, sur le rapport de ses quatre éclaireurs, n'avoir devant lui qu'une reconnaissance de cavalerie, gagna le haut de la colline, d'où il vit clairement sa méprise. Une pointe de cent cavaliers précédait, à mille pas, deux escadrons de six cents chevaux chacun, soutenus par trois autres de pareil nombre et par 8.000 hommes d'infanterie.

» Les cent cavaliers n'eurent pas plus tôt aperçu Bouillon, qu'ils vinrent à lui au trot, suivis, au grand pas, des deux premiers escadrons, dont les gens d'armes, bardés de pied en cap, avaient la lance sur la cuisse. Ce qui ne permit plus au maréchal de douter qu'il était découvert et qu'il fallait en venir aux mains.

» Il envoya un gentilhomme dire à l'amiral de Villars de marcher promptement à son secours.

» Villars, la bravoure même, ne répondit pas un seul mot ; il haussa les bras pour faire mettre le casque et cria à ses cavaliers normands :

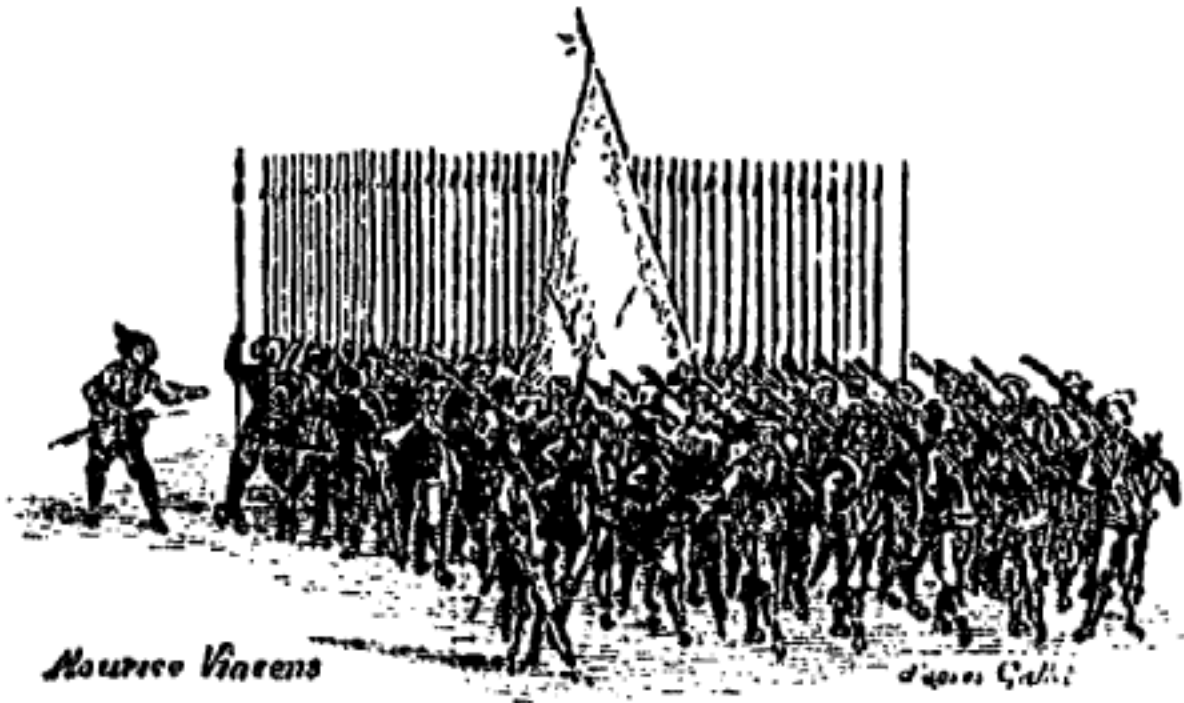
» — Suivez-moi !

» Bouillon, en le voyant tout d'un coup à son côté si bien disposé, le pria de charger le plus furieusement qu'il pourrait.

» L'amiral ne se le fit pas répéter. Prenant les devants au grand trot, il attaqua brusquement l'escadron italien

et se jeta, le pistolet à la main, à travers une forêt de lances. Il y mit l'épouvante et aurait taillé l'ennemi en pièces, si Biron eût chargé à fond comme lui. Mais celui-ci, après une fausse attaque sur l'escadron flamand, s'était retiré en caracolant. » (Sully.)

Pendant cet engagement, le comte de Saint-Pol avait arrêté ses 500 chevaux et les 1.000 hommes de pied du marquis de Belin, pour couvrir la marche vers



Maurice Vicaens

d'après Galilée

Fig. 65.

Doullens de M. de Sesseval. Ce capitaine s'était chargé de faire entrer dans la place par un chemin de traverse, en passant à gué la rivière d'Authie, le régiment du colonel Saint-Denis, avec 24 charlots de vivres et de munitions.

Mais Sesseval s'était heurté à l'infanterie du duc d'Aumale, qui l'avait attaqué de front, pendant que de Rosne le prenait en flanc et que les coulevrines espagnoles, bien pointées sur une hauteur, ouvraient de



larges trouées dans le régiment de Saint-Denis.

Deux pelotons de mousquetaires, tireurs habiles, placés en tête des bataillons ennemis, complétèrent les effets désastreux de l'artillerie. Sesseval et Saint-Denis furent tués, leurs soldats se dispersèrent sans qu'on pût les rallier; les enseignes et les chariots furent pris.

Fuentès, de la hauteur où il avait établi son arrière-garde, suivait les deux combats. Quand il vit Bouillon faire retraite sur le comte de Saint-Pol et les 1.200 cavaliers d'Avellino assaillir et entourer la petite troupe de Villars, il fit soutenir Avellino par deux nouveaux escadrons et engagea toute l'infanterie du duc d'Aumale et du marquis de Rosne, en ne conservant en réserve qu'un escadron de gendarmerie flamande et les lansquenets.

Devant cet énorme déploiement de forces, le plus grand nombre des cavaliers de l'amiral de Villars tournèrent bride; mais lui, « incapable de fuir », fit des efforts incroyables avec quelques braves gens qui ne l'abandonnèrent pas. Entouré par les mousquetaires espagnols, il fut percé de dix blessures et son cheval s'abattit sous lui. En vain offrit-il 50.000 écus pour sa rançon au Napolitain qui l'avait pris; le capitaine espagnol Contreras lui donna le coup de grâce, « pour le punir, disait-il, de sa trahison ». Un soldat lui coupa un doigt, afin d'en arracher un diamant.

Aux côtés de l'amiral furent tués Montigny, son neveu, les capitaines Perdriel, d'Argenvilliers, de Hacqueville et l'élite de cette noblesse normande qui avait si vaillamment défendu Rouen.

Le duc de Bouillon décida le comte de Saint-Pol à quitter le champ de bataille. Mais le marquis de Bellin, qui commandait l'arrière-garde, crut de son honneur de tenter un dernier effort. Il s'élança au secours de Villars avec une centaine de cuirasses. Fuentès lui



opposa 4 escadrons de lances, qui mirent ses gens en fuite et le firent prisonnier.

« Il restait sur le champ de bataille moins de 600 Français ; mais la plupart étaient gentilshommes et capitaines renommés. On excusa Bouillon, tout en convenant que s'il avait jeté dans la mêlée tous ses escadrons et si lui-même il se fût opiniâtré au combat, en appelant à son secours le comte de Saint-Pol qui n'avait pas donné, on eût certainement secouru Doullens ou obligé Fuentès à en lever le siège. »

Pendant la bataille, la garnison de Doullens avait fait une vigoureuse sortie et attaqué les tranchées ; mais elle avait trouvé les ouvrages bien palissadés et leurs gardes sous les armes.

L'assaut fut donné à la fois, le 29 juillet, à la ville par les Wallons, au château par les Espagnols, conduits par Puerto-Carrero.

Les assiégés firent une résistance désespérée. Ronsoy, Francourt, Prouilly, le comte de Dinan y furent tués, avec plus de 300 gentilshommes et de 600 soldats. On ne reçut à rançon que les sires d'Haraucourt et de Gribeauval et 40 soldats.

La ville fut saccagée et livrée jusqu'au soir aux gens de guerre, qui ne firent grâce de la vie qu'à ceux des habitants qui se réfugièrent dans les églises.

Bouillon et Saint-Pol s'étaient retirés au camp de Picquigny, à 3 lieues d'Amiens. Le duc de Nevers les y rejoignit pour prendre, un peu tard, le commandement de l'armée. Il ne put s'empêcher de dire aux vaincus de Doullens « qu'ils avaient été trop prompts à l'entreprise et trop prudents dans la retraite ».

Tous deux le quittèrent, fort irrités, emmenant leurs troupes, Bouillon à Sedan, Saint-Pol à Boulogne.

Nevers fut contraint de cantonner ce qui restait de l'armée de Picardie à Amiens et à Corbie, sans pouvoir empêcher Fuentès d'assiéger Cambrai et d'y entrer, le 9 octobre, avec le concours des habitants, révoltés contre leur gouverneur, le maréchal de Balagny.

De Cambrai, l'armée espagnole des Pays-Bas alla prendre ses quartiers d'hiver à Valenciennes.

Le roi était à Lyon quand il apprit cette série de revers. Il revint en hâte à Péronne, où il témoigna son mécontentement au duc de Nevers, qui en mourut de chagrin. Il confia au connétable de Montmorency le commandement de l'armée de Picardie et investit, en novembre 1593, la petite place de La Fère, qui avait encore une garnison espagnole.

#### CAMPAGNE DE 1596

Pendant le blocus de la Fère, qui dura six mois, le Roi créa le régiment de Bourgogne, à dix enseignes, pour la garde de cette province dont Biron était gouverneur. Il leva, le 21 janvier 1596, six régiments en Provence, trois en Normandie, deux en Languedoc et deux en Picardie. Les Ardennes, la Champagne, l'Île-de-France et l'Orléanais en fournirent quatre. Reinach recruta 2.000 lansquenets sur le Rhin; Maurice de Nassau envoya au Roi 2.000 Hollandais.

L'infanterie française, au début de la campagne de 1596, comptait 51 régiments, dont 11 étrangers<sup>1</sup>.

Pendant cette campagne, les événements heureux alternèrent avec de graves échecs.

1. Lieutenant-colonel Belhezame. *Histoire de l'Infanterie en France*. Revue d'Infanterie. Paris, Henri Charles-Lavauzelle.

Les succès furent la réconciliation définitive de Henri IV et du duc de Mayenne, la soumission des ducs d'Epéron et de Joyeuse, la pacification du Languedoc et de la Provence, l'entrée du duc de Guise à Marseille, au nom du roi, le 17 février 1596.

Cela coûta au trésor royal plus de 32 millions de livres ; mais la Ligue n'était plus représentée que par le duc de Mercœur, qui occupait la Bretagne et menaçait l'Anjou. Le maréchal de Brissac lui fut opposé.

Les protestants témoignaient hautement leur mécontentement des concessions que les catholiques ligueurs avaient obtenues. A l'instigation du maréchal de Bouillon, du duc de la Trémoille et de Duplessis-Mornay, ils convoquèrent des synodes dans leurs villes de sûreté, en annonçant l'intention de prendre les armes contre le Roi s'il ne leur donnait pas satisfaction.

Ils voulaient, à leur tour, appliquer ce quatrain de la satire *Ménippée* :

Si les mauvais Français sont bien récompensés,  
Si les plus gens de bien sont les moins avancés,  
Soyons un peu méchants ; on pardonne l'offense ;  
Qui n'a point fait de mal n'a pas de récompense !

« Certains huguenots, écrit Brantôme, qui prétendaient ne rien désirer autant que la guerre contre l'Espagnol et annonçaient qu'ils y courraient comme au feu, tirèrent au renard quand le Roi (qui s'en fut bien passé) l'eut déclarée à feu et à sang. Ils l'ont planté là pour faire plus d'assemblées, en un an, qu'il n'y en eut, pendant vingt ans, en Allemagne, France, Angleterre, Flandre et Genève, pour présenter des demandes excessives et pêcher en eau trouble. »

Les échecs étaient graves. Le cardinal Albert d'Autriche (Fig. 66) avait remplacé, comme gouverneur des

Pays-Bas, l'incapable archiduc Ernest, son frère, et réuni à Valenciennes les 20.000 meilleurs soldats de Philippe II. Au lieu de tenter contre La Fère une diversion qu'Henri IV dési-



Fig. 66.

rait, dans l'espérance de terminer la guerre par une victoire décisive, le cardinal, sur le conseil du transfuge de Rosne, vint mettre inopinément le siège devant Calais et le prit d'assaut, le 24 avril.

Le Roi, parti, le 15, du camp de La Fère avec l'élite de ses troupes légères, arriva trop tard pour sauver la place fameuse que le duc François de Guise avait si glorieusement arrachée aux Anglais, en 1558. Il renforça les garnisons de Boulogne, de Montreuil et d'Ardres et retourna devant La

Fère, où il avait laissé le connétable de Montmorency.

Le comte de Belin, ancien ligueur, devenu lieutenant général en Picardie, rendit Ardres malgré la garnison et les habitants, le 23 mai 1596.

La veille, La Fère avait ouvert ses portes au Roi, qui put conduire en Picardie la belle armée de 20.000 combattants qui en avait fait le blocus.

Le cardinal se déroba encore à la bataille ; après avoir mis garnison dans Calais et Ardres, il prit la route des Flandres pour y arrêter les progrès de Maurice de Nassau.

Henri IV licencia la plupart de ses troupes et ne mit en quartiers d'hiver que les vieux régiments permanents : *Picardie* à Corbie avec son mestre-de-camp Jean de Gontaut, baron de Saint-Blancard ; *Navarre*, sous le baron de Pardaillan, et *Champagne*, sous le capitaine Burosse, sur la frontière d'Artois, avec quelques compagnies de cavalerie légère pour tenir tête aux garnisons espagnoles.

Il voulut mettre en garnison à Amiens les 3.000 Suisses du colonel Galatty ; les bourgeois s'y refusèrent, en invoquant leurs privilèges et en déclarant qu'ils sauraient bien se garder eux-mêmes.

Les Suisses furent répartis dans les places de la Somme.

## CHAPITRE X

### LE SIÈGE D'AMIENS

**Puerto-Carrero. — Camp de Biron. — L'armée du Roi en 1597. — Attaque et défense d'Amiens. — L'armée de secours. — Surprise de Longpré. — Canonnade de Saint-Sauveur. — Retraite de l'Archiduc. — Capitulation. — Derniers ligueurs. — Edit de Nantes et paix de Vervins (1598).**

#### PUERTO-CARRERO

Henri IV avait à cœur de rétablir ses finances, d'éteindre les haines religieuses, d'assurer la paix intérieure, d'en finir avec le roi d'Espagne et le duc de Savoie.

Au printemps de 1597, il préparait les sièges d'Arras et de Doullens. Rosny, avec sa prévoyance et son habileté habituelles, en réunissait les moyens, quand on apprit au Louvre, au milieu d'une fête, qu'Amiens était à Philippe II.

— « C'est assez faire le Roi de France, dit Henri, il est temps de redevenir le roi de Navarre. »

Une précieuse estampe de la Bibliothèque Nationale communiquée par le savant M. Bouchot, nous montre Amiens en 1597 (Fig. 67).

« La Somme se divise en plusieurs bras pour traverser Amiens, dont elle entoure et baigne les murailles. Elle a, en aval, le château de Picquigny à quatre lieues, et à sept, en amont, la place de Corbie.





» Les murailles sont flanquées de boulevards ou de ravelins, selon que la rivière les protège plus ou moins. Bien fortifiée de tous côtés, la place l'est mieux encore sur la rive droite, du côté de la Flandre, où elle est plus solidement bâtie. » (*Avila.*)

Puerto-Carrero, gouverneur de Doullens pour le roi d'Espagne, ayant fait reconnaître par un sergent, François de l'Arc, qu'Amiens était mal gardé, avait obtenu de l'Archiduc d'y tenter un coup de main avec des détachements, espagnols, italiens et wallons, des garnisons de Calais, Cambrai, Bapaume et le Catelet.

Il les réunit, le 10 mars, à Orville, sur l'Authie, et se mit en marche, dans la nuit, avec 2.000 hommes de pied et 500 cavaliers commandés par Jérôme Caraffa, marquis de Montenegro.

La première pointe était faite par une poignée d'*enfants perdus* sous les capitaines de Panure, wallon, et Inico d'Ollona, espagnol, soutenus, en arrière, par cent mousquetaires d'Aragon et autant d'Irlandais conduits par Fernando Dezza et Bastoc.

Panure, monté sur un arbre, guettait depuis le point du jour l'ouverture de la porte. Ses compagnons se cachaient derrière les haies les plus proches. Puerto-Carrero, avec le reste de ses forces, attendait le signal dans l'abbaye de la Madeleine, à un quart de lieue d'Amiens, sur la route de Doullens.

Aussitôt que la porte fut ouverte, le capitaine milanais Jean-Baptiste Dugnano et le sergent de l'Arc, déguisés en paysans, avec un poignard et deux pistolets sous leurs vêtements, y conduisirent chacun un lourd chariot à trois chevaux, chargé de gros pieux cachés dans la paille. Quatre soldats, vêtus de même, avaient sur leurs épaules des sacs de pommes et de noix. Le sergent Dugnano, frère du capitaine, les suivait avec cinq

Espagnols, portant une poutre pour maintenir la herse levée, si les chariots n'y suffisaient pas.

On était en carême. La plupart des 15.000 bourgeois armés d'Amiens étaient au sermon. Ceux qui devaient garder la route de Doullens se chauffaient au corps de garde. Il ne restait au dehors que les sentinelles et quelques rares badauds, qui se précipitèrent sur les noix et sur les pommes, quand les porteurs de sacs les eurent laissé tomber. Mettant les armes à la main, les prétendus paysans égorgèrent les ramasseurs de noix et les frileux du corps de garde.

La sentinelle, placée dans le donjon qui est au-dessus de la porte, eut la présence d'esprit de couper les cordes de la herse ; mais une partie en resta soulevée à cause des chariots engagés sur le pont-levis, et ouvrit passage à deux hommes de front. L'avant-garde se rua dans l'ouverture et tua quatre-vingts bourgeois, accourus au bruit, en grande confusion. Puerto-Carrero occupa la ville avec son infanterie, sans trouver plus de résistance.

Le gouverneur, Saint-Pol, sortit au premier avis par la porte de Beauvais pour amener au secours de la place les Suisses du roi, cantonnés aux environs ; mais il vit les abords si bien gardés par les 500 cavaliers du marquis de Montenegro, qu'il dut renoncer à rien entreprendre.

Amiens fut pillé méthodiquement pendant trois jours. Les Espagnols y avaient trouvé quarante pièces de canon et les approvisionnements de toute sorte destinés aux sièges d'Arras et de Doullens.

#### CAMP DE BIRON (1597)

**Il fallait, à tout prix, reprendre Amiens.**

En attendant qu'il dirigeât en personne les travaux du siège, le Roi chargea le maréchal de Biron de réunir toutes les forces éparses en Picardie et en Artois, pour commencer de suite l'investissement.

Biron trouva à Corbie le régiment de *Picardie* ; il y réunit quelques compagnies de *Navarre* et de *Champagne* et une partie des Suisses de Galatty. François de Montigny, mestre de camp général de la cavalerie légère, lui amena un millier de cuirasses et d'arquebusiers à cheval.

Avec moins de 6.000 hommes, le maréchal, n'ayant pas assez de monde pour commencer les tranchées, établit, dès le 14 mars, son avant-garde au nord d'Amiens, dans l'abbaye de la Madeleine, en répartissant le reste de ses troupes le long du chemin de Doullens. La cavalerie barrait les avenues, pour empêcher tout secours de gens ou de vivres de venir des Flandres.

Il traça un retranchement demi-circulaire, de quarante mille toises de circuit, commençant à un quart de lieue en aval de la ville, sur la rive droite de la Somme, près de l'abbaye de la Madeleine, et venant aboutir à la rivière, à peu près à la même distance des murailles, après avoir formé une vaste enceinte, défendue par des forts bastionnés de forme pentagonale (Fig. 67 et 68).

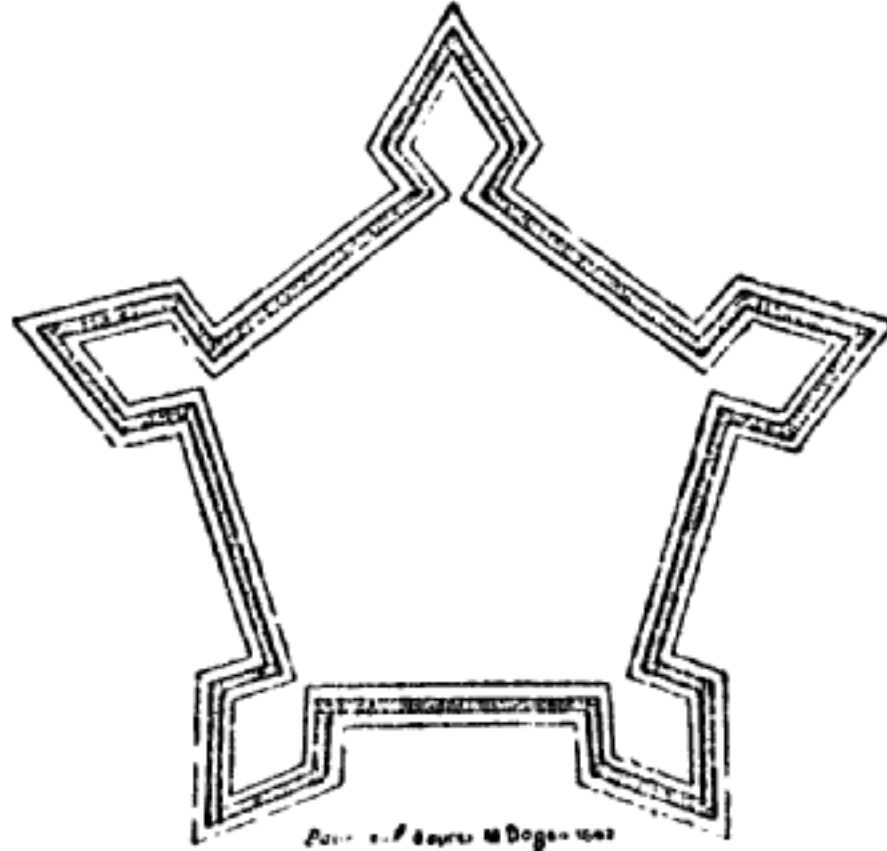
L'ingénieur Errard de Bar-le-Duc en avait, en 1594, indiqué le tracé dans sa *Fortification démontrée et réduite en art*.

A cinq quarts de lieue d'Amiens, Biron jeta un pont sur la Somme, en face du village de Longpré, et le défendit, sur les deux rives, par des demi-lunes.

En mars, Henri IV suivit la ligne d'étapes de Paris à Amiens, par Senlis, Montdidier et Piorrepont, pour venir se rendre compte des travaux exécutés et exciter l'émulation du Maréchal. Celui-ci tenait d'ailleurs à prou-

ver au Roi que les choses n'en allaient pas moins bien quand il n'était pas là.

Il y avait eu, de tout temps, entre ces deux remarquables hommes de guerre, une rivalité d'audace, de généreuse initiative, de bravoure irréfléchie qui poussait Charles de Biron à faire plus que son devoir.



Plan de la forteresse de Biron

Fig. 18.

« Il était, » dit d'Avila, qui servait sous ses ordres devant Amiens, « toujours agissant, infatigable dans les travaux et ponctuel au possible, à faire exécuter aux soldats en toute rigueur ce dont il leur montrait l'exemple dans la discipline de la guerre. »

Après ce voyage au camp d'Amiens, le Roi revint à Paris pour presser les levées de troupes et d'argent, la fonte des canons, la fabrication des armes et des munitions, que Sully dirigeait.

Les provinces à l'abri d'une attaque, comme l'Ile-de-France, le Berry, la Touraine et la Normandie,



durent organiser et entretenir, pour la durée du siège, trois régiments de 1330 hommes chacun. Celui de Normandie fut rapidement formé par le vaillant capitaine Boniface de la Môle, à l'aide des compagnies qui avaient défendu Rouen en 1592.

Le Parlement refusait d'enregistrer les édits bursaux. Henri IV le réunit, le 15 avril, et lui dit :

« Vous avez secouru par votre pitié un nombre infini de pauvres souffreteux qui étaient dans Paris. Je viens vous demander l'aumône pour ceux que j'ai laissés sur la frontière, où ils servent, nuit et jour, afin d'assurer votre repos. Jamais ils n'ont mieux fait ; ils sont pleins de courage et d'ardeur. Le peuple entre Amiens et Doullens, qui est le plus voisin des ennemis, est aussi le plus résolu à s'opposer à leurs armes. Je l'ai encouragé et j'ai fait fortifier ses clochers. Si vous me donnez une armée, j'apporterai galement ma vie pour vous sauver et relever l'Etat ; sinon, je chercherai des occasions de mourir avec honneur, aimant mieux faillir à l'Etat que si l'Etat me fallait. J'ai assez de courage pour l'un et pour l'autre ! »

Les premiers travaux d'installation étaient terminés à la fin de mars et, dès le mois d'avril, grâce à Sully, l'abondance régnait au camp de Biron.

« Les vivres n'y étaient pas plus chers qu'à Paris. On y voyait les halles du pain, des fruits et des légumes, des boucheries et des poissonneries ; la grève avec ses magasins pour le vin, le blé, l'avoine, le bois, le foin et autres provisions. Il n'y avait pas jusqu'aux cabarets, tavernes et cuisines, qui ne fussent transportés aux tentes de l'armée avec leurs enseignes. Toutes les denrées étaient taxées à des prix que les fournisseurs ne pouvaient dépasser. Les apothicaires et chirurgiens, le lo-



gis des blessés, le cimetière, les hôpitaux étaient si bien ordonnés, que rien ne manquait à la nécessité des malades et à leur prompt secours. En sorte qu'on eût dit un second Paris nouvellement bâti devant Amiens. » (*Le Grain.*)

Sully y voiturait, une fois par mois, les quinze cent mille écus de la solde ; ce qui lui valait l'amitié des colonels, peu accoutumés à cette régularité de paiement.

« J'étendis, dit-il, mon attention jusque sur le simple soldat, en établissant dans le camp un hôpital, si bien et si commodément servi, que plusieurs personnes de qualité s'y firent guérir de leurs maladies ou de leurs blessures. »



Fig. 69.

C'était une heureuse innovation. Jusqu'alors, les soldats avaient pourvu à leur entretien par la picorée et, faute de paye, avec l'argent qu'ils exigeaient de leurs hôtes. Or, le pays était désert et ruiné ; les soldats, surtout ceux d'infanterie, employés aux fortifications, ne pouvaient pas quitter les tranchées pour chercher pitance ; il fallait bien qu'on les payât.

« La cavalerie légère de Montigny, logée à l'arrière-garde, ne cessait de battre l'estrade, d'escorter les convois de vivres et de ravager le pays jusqu'aux portes de Doullens.

» Il y avait dans cette ville dix compagnies de cavalerie ennemie, sous le capitaine Louis Melzi, qui en faisait autant dans la direction d'Amiens. Aussi les escarmouches entre les deux partis étaient-elles fréquentes et les rencontres meurtrières. » (*Artil.*)

A Amiens, Puerto-Carrero préparait une des plus belles défenses que l'Histoire ait conservées dans ses Annales.

Après avoir envoyé à Bruxelles le sergent de l'Arc, pour donner avis à l'Archiduc de ce qui se passait et lui demander du secours, il s'était mis à réparer les fortifications et à pourvoir au nécessaire, avec sa vigilance et son habileté coutumières, tout en multipliant les sorties.

Le 30 mars, le marquis de Montenegro attaqua l'abbaye de la Madeleine. Le poste avancé, qui n'était gardé que par vingt soldats, fut assailli par 50 gens d'armes wallons et 200 cheveu-légers.

Quatre cents cavaliers français accoururent à leur rencontre. Après une longue escarmouche, le marquis fit semblant de fuir, pour attirer ses adversaires dans une embuscade de 200 fantassins espagnols,

qu'Ollana avait cachés derrière une haie. Mais Montigny ne donna pas dans le piège; « il tint la bride en main » à quelque distance des broussailles, et le marquis, voyant l'entreprise manquée, rentra dans Amiens.

Le lendemain, nouvelle sortie de trois cents cheval-légers et cent lances, sans plus de résultat.

Puerto-Carrero battit l'abbaye à coups de coulevrine et la rendit intenable. L'avant-garde dut l'abandonner pour camper tout autour (Fig. 67).

Jean de Gusman amena de Cambrai un secours de quatre compagnies d'arquebusiers et de 300 cheval-légers qui, à la faveur du brouillard, serait entré, sans encombre, dans Amiens si les Espagnols, en approchant de la ville, n'avaient, par bravade, fait sonner leurs trompettes et tiré des salves d'arquebuses.

Les Français accoururent au bruit et en tuèrent quarante. Montenegro dut charger vaillamment, jusqu'à la Madeleine, pour permettre aux gens de Cambrai de se réfugier dans la ville. Ils amenaient un habile ingénieur, Pacciotto, qui allait prendre la part la plus active à la défense d'Amiens.

Biron répondit à ce défi en envoyant Montigny tenter, deux heures avant le jour, l'escalade de Doullens. Le mestre de camp Flessang et le sergent de bataille Fouquerolles y conduisirent un détachement d'infanterie française et de Suisses, soutenu par soixante cuirasses et quelques cheval-légers. Mais les échelles se trouvèrent trop courtes; on rentra au camp sans avoir réussi.

Un renfort de quatre mille Anglais, envoyé par la reine Elisabeth, et deux régiments hollandais avaient porté l'armée de Biron à douze mille combattants,

« toujours bien effectifs, parce qu'ils *faisaient montre* tous les mois et que les soldats que les occasions ou les maladies emportaient, étaient remplacés par de nouvelles recrues. » (*Mézeray.*)

Tous les gens de pied étaient employés aux travaux. » Les Suisses et les Anglais s'y montraient plus prompts et plus ponctuels que les autres ; l'infanterie française, à l'exception de *Picardie* et de *Navarre*, était presque uniquement composée de soldats apprentis, qui n'entendaient rien à la fortification ni au logement de campagne. » (*Arilla.*)

On employait, en outre, tous les pionniers qu'on avait pu trouver dans le pays et que l'inflexible sévérité de Biron faisait travailler, jour et nuit, à vil prix.

Les assiégés ne manquaient aucune occasion d'interrompre les travaux, faisant à toute heure des sorties, tantôt à cheval, tantôt à pied, pour mettre le camp en alarme.

La plus sanglante fut celle du 24 mai. Puerto-Carrero et Montenegro attaquèrent à la fois, à la tête de trois cents hommes de pied ; l'un, du côté de la basse ville, l'autre, vers Longpré, en longeant la tranchée, encore inachevée, et en jetant la confusion parmi ceux qui la gardaient. Montenegro s'appretait déjà à démolir la demi-lune et à enclouer les trois canons qui la défendaient (Fig. 67), quand Montigny accourut avec sa cavalerie légère. Biron amena quelques cornettes de gendarmerie, pour couper la retraite à Montenegro, en se postant entre la tranchée et la rivière. Mais il y trouva Diego Durando, François de l'Arc et le capitaine irlandais Falma, dont les mousquetaires, postés derrière les haies, dans le bas-fond, dirigèrent sur la cavalerie française un feu meurtrier.

Le marquis, faisant alors volte-face, chargea en

queue et en flanc l'escadron du maréchal, qui aurait été enveloppé, si le vidame de Chartres n'était venu à son secours avec le reste de la cavalerie.

Son intervention fut décisive. Au soleil couchant, l'infanterie espagnole et irlandaise rentra dans la ville et le maréchal dans son camp retranché.

#### L'ARMÉE DU ROI EN 1597

Le 7 juin, le Roi vint s'installer définitivement devant Amiens, au grand déplaisir de Biron, à qui cependant il prodigua les louanges.

Il prit son quartier à l'abbaye de la Madeleine, sans s'inquiéter du canon d'Amiens, qui en achevait chaque jour la démolition. Il avait amené de Paris les *Gardes françaises*, dont Crillon était mestre de camp, la cavalerie de sa Maison et la *cornette blanche*, composée de princes et de gentilshommes volontaires.

Les quatre compagnies de *Gardes du Corps* (dont une écossaise) avaient pour capitaines Armand de Châteauioux, Louis de Vitry, François de Choiseul-Praslin et Jacques de la Force. Gilbert de la Curée commandait les soixante *cheval-légers*; Jean d'Harambure, les cent *arquebusiers* ou *carabins* de la Garde.

Quelques compagnies de gendarmerie avaient suivi le Roi. A cette époque, les gens d'armes, comme les cheval-légers, ne portaient plus que l'armet ou le pot-en-tête, la cuirasse et les cuissards à lamelles, qui s'adaptaient à la botte au-dessous du genou (Fig. 52 et 62). Tous avaient remplacé la lance par le pistolet.

Jamais plus nombreuse infanterie française n'avait été réunie : *Gardes-françaises* à 19 enseignes; *Picardie* à 18; *Navarre* et *Champagne* à 20; *Nérestang* à 8; *Flessang*, *Montigny* et *Nogaret*, à 7; *Châteauneuf*, *Brézé*, *Regnac*, *la Messelière*, *Balagny* et *Nesle*, à 6.



L'infanterie étrangère comprenait le régiment anglais, le régiment hollandais, les deux régiments suisses de Balthazar et Galatty.

C'étaient 150 compagnies d'infanterie, qui auraient dû être de 200 hommes, d'après les instructions données aux mestres de camp, mais qui en comptaient 150 au plus. Le cadre de la compagnie comprenait un capitaine, un lieutenant, un enseigne, deux sergents, un fourrier, des caporaux, un tambour, un fifre. Sur 10 soldats, 6 étaient piquiers, 4 arquebusiers ou mousquetaires. Les piquiers d'élite étaient les *corselets*, coiffés de la bourguignotte, portant la cuirasse et la braconnière (Fig. 78). Les *lance-pessades* (gentilshommes d'ordinaire) avaient la hallebarde, comme les sergents. Les mousquetaires étaient les arquebusiers d'élite.

La compagnie était l'*unité administrative*; elle appartenait à son capitaine, responsable de l'effectif et de l'armement vis-à-vis du mestre de camp, comme celui-ci l'était, pour son régiment, vis-à-vis du colonel général et du Roi.

A la parade et au rassemblement, la compagnie, *unité de combat*, se plaçait sur 10 rangs, les piquiers au centre, les corselets aux premiers rangs; les arquebusiers aux ailes, en deux *manches*, les mousquetaires en avant. Dans les marches de manœuvre, une partie des mousquetaires passait devant les piquiers pour les protéger, par leur feu, contre une attaque inopinée de cavalerie. Sur la route, la compagnie marchait *par trois*, en deux pelotons distincts, séparés par les enseignes: mousquetaires et arquebusiers en avant; piquiers et hallebardiers en arrière; les sergents sur les flancs; les officiers en tête ou en queue. (Fig. 70).

En plus de son enseigne, la *compagnie mestre de camp* avait le drapeau du régiment. Tous les drapeaux de l'infanterie étaient partagés en quatre *cantons* par une



grande croix blanche : la couleur des cantons différait selon les régiments : bleu d'azur, pour les *gardes-françaises*; rouge, pour *Picardie*; noir, pour *Piémont*; vert, pour *Champagne*; feuille-morte, pour *Navarre*; jaune, pour *Normandie*; aux couleurs du mestre de camp, pour les autres régiments.

L'unité tactique de l'infanterie était le bataillon. On le formait par la juxtaposition des compagnies, pour le



Fig. 70.

rassemblement et la parade. Pour le combat, tous les piquiers se réunissaient au centre : les mousquetaires ou arquebusiers formaient, aux ailes, les deux *manches du bataillon*. Le front des piquiers était, le plus souvent, protégé par trois rangs de mousquetaires ; le premier rang tirait à genou ; les deux autres appuyaient le mousquet sur sa *fourquine* (Fig. 21 et 59).

Lorsque l'effectif du régiment n'était pas suffisant pour fournir un *bataillon de combat* de 1.000 à 1.200 hommes, on réunissait deux régiments. C'est ce qu'on appela plus tard la *brigade*, commandée par un mestre de camp, qui prenait le titre de *brigadier des armées du Roi*, quand il en avait exercé la fonction à la guerre.

La cavalerie (gendarmes, chevau-légers ou carabins) n'a pas d'autre unité que la compagnie. Les compagnies se réunissent en escadrons de 120 cavaliers, appelés *maitres*, par courtoisie, en souvenir de

l'homme d'armes, qui avait un écuyer, un page et des varlets. Le cavalier est gentilhomme dans la gendarmerie et les cheveau-légers ; mais le carabin n'est, d'ordinaire, qu'un arquebusier qui a su se procurer un cheval.

La tactique de l'escadron n'a guère varié depuis César. Il se forme sur dix rangs, ou sur cinq, change de front par le *caracol*, en pivotant sur une de ses files extrêmes. La compagnie se divise en quatre pelotons, commandés par le lieutenant, le cornette, le maréchal des logis et le fourrier. Chaque compagnie comprend trois trompettes et un maréchal-ferrant. Elle marche en colonne par quatre ou par deux ; le capitaine, à quelque distance en avant, entouré des *arquebusiers de l'étrier*, qui aplanissent la route devant son cheval, tout en veillant sur sa personne. Il est suivi de son écuyer et de ses trompettes. Le lieutenant marche devant le premier rang de quatre, dont le cavalier de droite est le cornette (Fig. 71) ; le maréchal des logis, à la queue de la compagnie, avec le fourrier, quand celui-ci ne commande pas le convoi et son escorte (Fig. 88).

Le *guidon* ou *cornette* est un carré d'étoffe au bout d'une lance, aux couleurs, armoiries et devise du capitaine.

L'escadron charge au trot, en masse, à petite distance et sans se désunir ; ou bien, il se divise par pelotons. Les deux premiers attaquent l'ennemi de front ; les autres, de flanc.

Quelquefois, les rangs chargent successivement, l'épée à la main ; en France du moins, où la gendarmerie elle-même a renoncé à la lance. Mais le mode usuel est le défilé, par rang, devant le front de l'ennemi, pour décharger à *bout touchant*, le pistolet ou la carabine. Chaque rang, après avoir dépassé l'ennemi, déboîte par une demi-volte et se dirige vers le point désigné pour le ralliement du peloton, de la compagnie ou de l'escadron.

L'artillerie n'a pas de tactique particulière. Elle est répartie sur le front des bataillons, à l'avant-garde ou à la bataille.

Le canonnier est un officier, chef de pièce, assisté de servants et de pionniers pour les travaux de la mise en batterie, la confection des plates-formes, des fascines et des gabions. Des chevaux et des charretiers sont réquisitionnés pour trainer les pièces et les fourgons, qui portent le matériel, les caques de poudre, les boulets, les grils à rougir, etc. Un commissaire de l'artillerie dirige un groupe de pièces (deux ou trois au plus), sous le contrôle du délégué du



Fig. 71.

grand maître de l'artillerie, quand il n'est pas à l'armée.

Les ingénieurs chargés de l'attaque et de la défense des places, sont des officiers du grand maître, choisis par lui.

#### ATTAQUE ET DÉFENSE D'AMIENS (1597)

Le connétable de Montmorency, les ducs de Mayenne et d'Épernon, le prince de Joinville et un grand nombre d'anciens ligueurs, volontaires sous la *cornette blanche*, se logèrent dans les forts de l'enceinte du camp de Longpré.

Biron occupa l'Ermitage, à portée de mousquet de la contrescarpe, à l'endroit même où il voulait ouvrir la première parallèle.

Dans la nuit du 28 juin, deux capitaines et quelques soldats d'élite descendirent dans le fossé de la place, pour jeter à travers les embrasures des *saucissons* (sacs de cuir, pleins de poudre, qui font l'effet du pétard ou de la mine). Mais ils ne réussirent pas à les enflammer tous et à les placer aux bons endroits. Au lieu d'une brèche que le maréchal espérait, on n'obtint que beaucoup de bruit et quelques éraflures à la muraille.

En revanche, les assiégés, pour parer à ce nouveau danger, logèrent dans le fossé, contre la contrescarpe, quatre compagnies, qui n'en bougèrent ni jour ni nuit. Quand le mestre de camp de *Navarre* voulut « faire jouer les saucissons » au ravelin de la porte d'Abbeville (qui regarde Longpré), il fut assailli au moment où il descendait dans le fossé et obligé de se retirer avec de grosses pertes (Fig. 67, *porte de Hautoye*).

Montenegro, le 29 juin, marcha droit à l'Ermitage, avec 400 chevaux, soutenus par 200 fantassins irlandais et italiens. Biron, surpris, était encore en grand péril, quand il fut secouru par le comte d'Auvergne.

Le marquis se retira en escarmouchant; mais il avait tué deux cents hommes aux assiégeants et n'en avait perdu que dix.

« Le maréchal voulut prendre sa revanche, dès le lendemain. Il embusqua 200 fantassins français dans les mesures de l'église Saint-Jean et déploya quelques escadrons entre le camp et la ville, comme pour provoquer Montenegro à l'escarmouche. Celui-ci sortit avec ses 400 chevaux et vint donner dans l'embuscade. Quand il voulut *caracoler* pour rebrousser chemin, le maréchal l'attaqua en queue et lui fit faire volte-face.

» Le marquis, chargé de front et en flanc, y serait resté, si Puerto-Carrero n'était venu le dégager avec deux compagnies de cuirasses et une de lances. Il y eut une furieuse mêlée, qui ne cessa que lorsque le *bataillon anglais* fut sorti du camp, pour soutenir la cavalerie française. » (*Avila.*)

Et les journées se passaient ainsi, en surprises et en représailles qui mettaient aux prises les plus vaillants capitaines et les meilleurs soldats de l'Europe.

Biron établit à l'Ermitage une batterie de onze gros canons, pour empêcher les assiégés de dépasser leur contrescarpe pendant le cheminement des parallèles.

Le 18 juillet, François de l'Arc et Diego Durando, chacun avec 300 hommes de pied et cent cavaliers, attaquent, l'un, à droite, la tranchée de *Picardie*, l'autre, à gauche, celle de *Champagne*. Ils en balayent environ 500 pas. Puis, comme les renforts arrivent de tous côtés, ils feignent de se retirer sur la contrescarpe, où les attendent 300 Irlandais, 80 hallebardiers cuirassés et 200 gens d'armes; pendant que le capitaine Simon Latro fait une diversion, par la porte de Beauvais, à la tête de 200 cheveu-légers.



Quand Puerto-Carrero trouve l'occasion bonne, il lâche dix ou douze volées d'une batterie basse, qui mettent le désordre dans les poursuivants, et lance contre eux une réserve de 500 fantassins, qui vont, d'un bond, jusqu'aux redoutes de l'Ermitage, pour en enclouer les canons.

Le maréchal de Biron, couvert de sueur et de sang, les cheveux brûlés, se voit perdu quand le prince de Joinville, sortant du fort le plus voisin avec les Anglais, charge les Espagnols, les Wallons et les Irlandais, et les arrête.

Le Roi descend de cheval et vole, une pique à la main, avec les comtes d'Auvergne et de Saint-Pol et ses hôtes de la Madeleine, à la défense de l'artillerie.

Toutes les troupes du camp étaient accourues. Le combat durait depuis deux heures, la chaleur était accablante, les assiégés durent songer à la retraite. Elle fut protégée par la cavalerie de Simon Latro qui, donnant dans le flanc des Français, sépara la troupe du prince de Joinville de celles du Roi et de Biron.

Mayenne survint à point, avec cinq à six cents gens d'armes, pour les dégager tous les trois, malgré la terrible canonnade que Puerto-Carrero dirigeait, de la ville, sur les assiégeants. Quand le combat prit fin, ceux-ci avaient perdu cinq cents hommes et trente officiers, dont le mestre de camp Flessang et le sergent de bataille Fouquerolles.

Parmi les blessés était le capitaine italien d'Avila, à qui nous empruntons cette relation, après tant d'autres.

La tranchée fut ouverte, le 1<sup>er</sup> août, et, malgré quelques pétards apportés par les assiégeants et l'explosion d'une fougasse, qui tua quarante pionniers, la pre-



mière parallèle fut, dans la nuit, poussée jusqu'à la contrescarpe de l'enceinte d'Amiens.

Saint-Luc, grand maître de l'artillerie, établit une batterie de brèche de huit canons, qui, pendant vingt-quatre jours, tira sur la porte d'Abbeville et le ravelin qui la couvrait. Un grand cavalier fut construit pour battre le boulevard.

Les défenseurs lui opposèrent un retranchement intérieur, en arrière du bastion menacé.

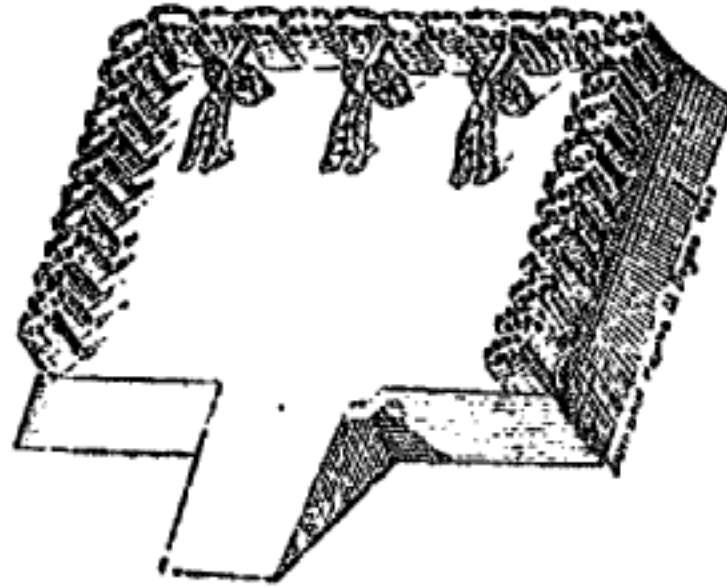


Fig. 72.

« Dans les attaques, on ne vit jamais remuer la terre, de part et d'autre, ni mener les mains avec plus d'ardeur. C'était une continuelle tempête de canonnades ; les assiégeants battaient les défenses de quarante-cinq pièces de canon et les assiégés leur rendaient deux volées pour une, jusqu'à ce que la plupart de leurs pièces fussent blessées, démontées ou à découvert.

» On reprit, des deux côtés, l'usage des mines, qu'on ne pratiquait plus en France depuis plusieurs années. Tel pensait en faire jouer une, qui la voyait ruinée par celle de l'adversaire, et souvent, lorsqu'on avait fait un logement ou gagné quelque ouvrage, on en était

délogé par la violence d'un feu souterrain. » (*Mézeray.*)

Les soldats ne suffisaient pas à tant d'ouvrage, malgré la prime de 30 sols par toise qui leur était allouée et l'abandon aux survivants de la part des travailleurs qui avaient été tués. Il fallait des pionniers ; le Roi en demandait partout.

« J'ai reçu vos bonnes gens de Tartigny et d'Auvillers, » écrit-il, le 20 août, à Jean de Laval ; « tous braves et francs Picards, bien portants et bien voulants, qui nous seront de bonne aide et dont je vous remercie grandement. Ils sont, à cette heure, mis à la pioche, où ils font rage, se mêlant volontiers aux soldats. Tâchez de m'en rabattre de pareils, le plus possible, par deçà Montdidier. Secouez un peu la noblesse pour qu'elle en fasse à votre exemple. Les ennemis nous arrivent à grand train, la bataille avec. Hâtez-vous pour y être ! »

La situation devenait critique pour Puerto-Carero. Outre les combats quotidiens, qui avaient emporté les plus braves des 5.000 défenseurs d'Amiens, les maladies contagieuses en avaient fait mourir beaucoup. Les habitants, qui se souvenaient du pillage et qui, en outre des fatigues et des périls du siège, supportaient, chaque jour, de nouvelles *rodomontades espagnoles*, conspiraient pour livrer la ville au Roi.

L'indomptable Espagnol fit un nouvel appel au Cardinal-Archiduc. Il l'engageait à ne pas venir par Longpré, où les assiégeants se fortifiaient de plus en plus, et où il y avait beaucoup d'eau à passer, mais par Corbie, où l'on faisait moins bonne garde et où il n'y avait pas de tranchées. Il lui proposait encore Camon, à une lieue d'Amiens, à la condition de se munir de bateaux ou de pilotis, parce qu'il n'y avait pas de gué.

L'ARMÉE DE SECOURS (août-septembre 1597)

L'archiduc Albert, qui avait rassemblé à Douai 18.000

hommes de pied, 4.000 chevaux et 16 pièces de campagne, mit en délibération, dans son conseil, s'il ferait une diversion sur Saint-Quentin ou sur Péronne, ou bien s'il hasarderait une bataille pour jeter directement du secours dans Amiens.

Ce fut à ce dernier parti qu'il s'arrêta. Avant de se mettre en campagne, il fit exécuter la reconnaissance de la route à suivre et des logis à occuper au plus près d'Amiens, par Jean de Contreras, *commissaire général* de son armée, Gaston Spinola et Tassedo, ses *maréchaux de camp*. Partis de Doullens avec 900 chevaux, ils se trouvèrent à Querrieux, le 30 août, à la pointe du jour.

La veille au soir, le Roi, laissant au duc de Mayenne le commandement, avait quitté le camp avec François de Montigny, Gilbert de la Curée et 600 cuirasses ou carabins, pour prendre le contact de l'armée ennemie.

Le 30, à 9 heures du matin, il chevauchait en pointe, à la tête des 100 gentilshommes de la *cornette blanche*, quand les batteurs d'estrade le prévinrent qu'ils voyaient de la cavalerie espagnole sortir d'un bois.

Baissant aussitôt la visière de son armet et mettant l'épée à la main, il partit au petit galop pour charger.

Contreras, assailli à l'improviste, ne put croire qu'il n'avait devant lui qu'une centaine de cavaliers ; il craignit de tomber au milieu de toute l'armée française et tourna bride vers Bapaume. (Fig. 63).

Sa retraite se changea bientôt en déroute, malgré les efforts que fit Spinola pour arrêter les fuyards.

Le Roi, avec 150 carabins et 200 cheveu-légers, les atteignit près de Miraumont, au passage de la rivière d'Encre, qui tombe dans la Somme près Corbie. Il n'en tua que onze, mais il fit de nombreux prisonniers et

rapporta trois cornettes, qu'on promena devant les remparts d'Amiens, pour les montrer aux assiégés.

Ils n'y virent qu'une preuve de l'arrivée des secours. Le même jour, d'ailleurs, Jacques Belgioso et Emmanuel de Vega, très peu accompagnés, étaient venus jusqu'au camp de Longpré et en avaient reconnu les approches.

Prévoyant la prochaine arrivée de l'armée ennemie, Henri IV voulut brusquer la prise d'Amiens. Il fit donner l'assaut aux demi-lunes, le 4 septembre. Mais Puerto-Carrero se jeta au-devant des colonnes d'attaque avec l'élite de son héroïque garnison et les repoussa. Ce fut son dernier exploit. Il reçut une arquebusade au défaut de sa cuirasse et mourut au champ d'honneur, en laissant ses ennemis eux-mêmes dans l'admiration de son audace, de sa valeur et de son génie militaire. Il avait une grande âme dans un corps de nain.

Montenegro lui succéda et rien ne fut changé à l'activité, à la vigilance et au courage des défenseurs d'Amiens. Il en restait 2.200, dont 400 cavaliers. A défaut des gens de pied, qui n'en pouvaient plus, les gens d'armes, les cuirasses, les cheveu-légers prenaient le *hojau* pour remuer la terre.

Le 8 septembre, François d'Épinay Saint-Luc, grand maître de l'artillerie, « en regardant entre deux gabions où il y avait à peine passage pour un boulet, en reçut un qui le renversa mort, au grand déplaisir du roi, qui l'affectionnait autant pour sa valeur que pour ses autres qualités. » (*Brantôme*)

En recevant, à Arras, le rapport de Belgioso et de Vega, le cardinal se décida à marcher vers Amiens par Doullens.

Le comte Alphonse d'Avalos lui avait amené 3000 arquebusiers aragonais par la route d'étapes, flanquée de citadelles, que Philippe II avait établie à travers les Alpes et le Jura, depuis la corniche de Nice jusqu'aux dunes de la mer du Nord.

Malgré les mauvaises nouvelles de la Frise et du Brabant, où les Hollandais gagnaient, chaque jour, du terrain, le vice-roi des Pays-Bas crut qu'il était de son honneur de tout sacrifier pour faire lever le siège d'Amiens.

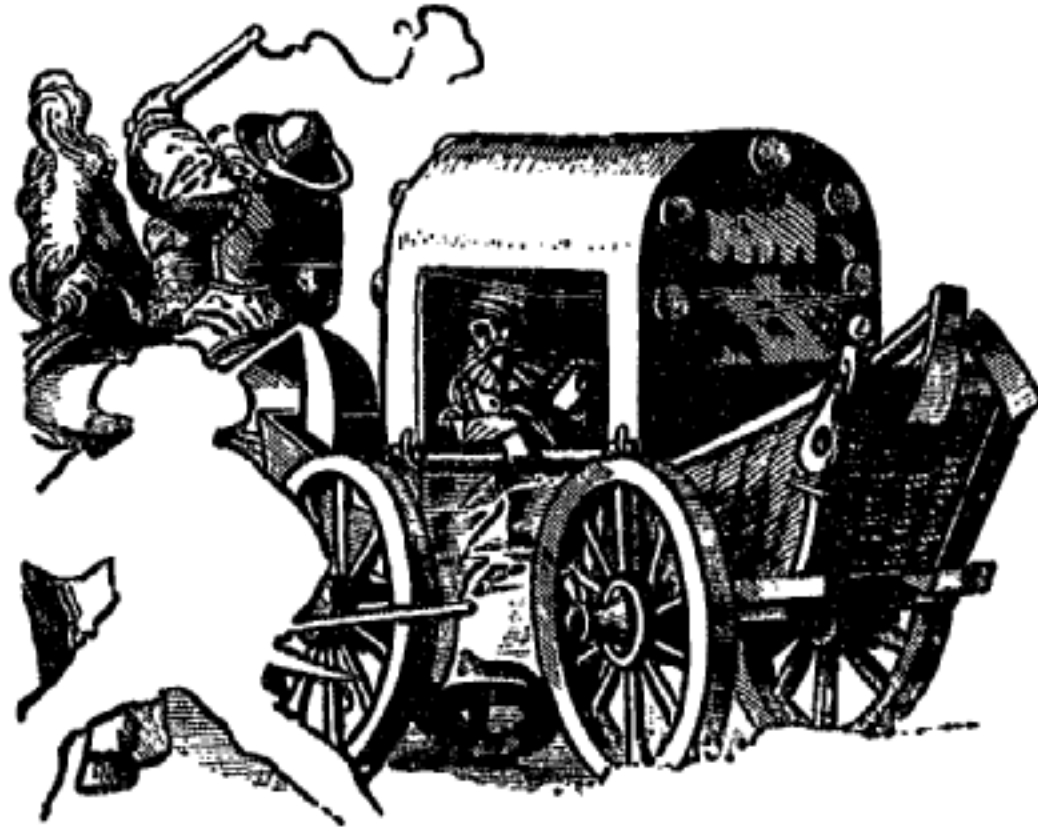


Fig. 73.

Le 12 septembre, il était à Doullens, le 13, à Domart. Le 14, il passait le ruisseau de la Nièvre et, après avoir tiré plusieurs salves de toute son artillerie pour prévenir Amiens de son arrivée, il logea à l'abbaye de Berteaucourt-les-Dames, en poussant ses avant-postes jusqu'à Vignacourt (Fig. 63).

C'est là que le duc de Montpensier, récemment arrivé



au camp de Longpré, pour commander la cavalerie, fit la reconnaissance de l'armée de secours.

Elle avait le vieux comte Pierre Ernest de Mansfeld pour major-général ; mais il était goutteux et se faisait porter en litière (Fig. 73).

C'est en litière aussi que cheminait le cardinal archiduc, avec ses conseillers intimes, l'amiral d'Aragon et le duc d'Arcos (Fig. 74).

La cavalerie légère éclairait l'armée, sous la conduite de Louis Melzi et d'Ambroise Landriano.

A l'avant-garde, Diégo Pimentel commandait *l'escadron volant*, corps d'élite de 4.000 piquiers ou mousquetaires, espagnols et italiens, que précédaient deux capitaines, la pique à la main. » (*Avila*)

Derrière cette *tête d'avant-garde*, trois bataillons d'infanterie marchaient en ligne ; ceux des ailes, sous Charles Colomb et Louis de Velasco, étaient espagnols ; celui du centre, sous le comte de Bucquoy, était wallon. Cinq canons précédaient chaque bataillon.

Le duc d'Aumale, le comte de Sorr et Philippe de Nassau, prince d'Orange, conduisaient la *bataille* ; Alonzo de Mendoza, l'arrière-garde.

L'équipage de pont, les charriots à bagages, à vivres et à munitions, enchaînés et jointifs, formaient l'enceinte mobile habituelle, gardée par des arquebusiers d'élite. Des pelotons de carabins flanquaient la marche à grande distance.

Le roi voulait aller au devant du cardinal avec toute sa cavalerie, en laissant le connétable de Montmorency, avec l'infanterie, à la garde du camp et des travaux de siège. C'était l'avis de Biron ; Mayenne l'en dissuada.

— « Votre dessein, lui dit-il, est de reprendre Amiens



» et non pas de gagner des batailles. Vos retranchements  
 » sont très forts; laissez votre armée derrière. Je connais  
 » les Espagnols: ce sont de vieux soldats expé-  
 » rimentés et très braves, mais qui ne se hasardent  
 » pas volontiers; ils n'entreprendront pas de vous  
 » forcer.»

#### Surprise de Longpré (15 septembre 1597)

Le Roi s'en était si bien rapporté à Mayenne qu'il était  
 à la chasse, le 15 à midi, quand l'avant-garde ennemie



Fig. 74.

parut, à cinq cents pas du front de bandière, sur le coteau  
 qui domine le village de Longpré. L'archiduc « s'était  
 mis aux champs, à la pointe du jour, et avait fait, dans sa  
 matinée, autant de chemin que pendant les deux marches  
 précédentes. » (Avila)

C'est une surprise. Les valets et les vivandiers s'en-  
 fuient. Les premiers postes sont abandonnés. La con-  
 fusion se met parmi les gens de pied. Quelques ensei-

gnes courent jusqu'à la Somme, pour se rallier dans les demi-lunes du pont de Longpré.

Déjà *l'escadron volant* crie « Victoire ! » et l'archiduc, après avoir battu à coups de canon le pont de Longpré, s'apprête à donner le signal de l'attaque générale, quand l'amiral d'Aragon et le duc d'Arcos (Fig. 74) lui font remarquer que c'est aller bien vite, qu'il ne faut pas céder à la témérité du soldat et qu'il est sage de reconnaître attentivement la position avant de l'assaillir.

Ces hésitations sont mises à profit par les Français. Pendant que Montpensier et Nevers font tête à la cavalerie ennemie, le maréchal de Biron et le duc d'Epernon ramènent à leurs postes les enseignes d'infanterie qui les ont quittés ; le connétable de Montmorency fait ouvrir le feu d'artillerie sur toute la ligne des retranchements et la fumée de la poudre masque à l'ennemi le désordre qui règne dans le camp.

Le Roi cependant est de retour ; on murmure autour de lui que tout est perdu. Il le croit un instant et, appuyé sur le pommeau de sa selle, le chapeau à la main, il demande à Dieu, « s'il faut une expiation, de frapper le berger et d'épargner le troupeau ! »

Puis, reprenant sa bonne humeur, il fait face au danger et s'efforce de le conjurer, de concert avec Mayenne, qu'il sait de bon conseil.

Le village de Longpré couvre les approches du camp. Il y envoie *Champagne*, avec six canons qui prennent d'écharpe l'avant-garde espagnole, au moment où elle descend la colline, et lui enlève des files entières.

Comme il prévoit que l'archiduc fera passer la Somme au détachement et au convoi destinés à Amiens, il détache sur la rive gauche, par le pont de Longpré, 3.000

fantassins, sous Odet de la Noue et de Vie, avec 4 canons, et 400 cheval-légers, sous Montigny.

A Montenegro, qui s'apprête à s'élancer des fossés d'Amiens à la tête de toute sa garnison, il oppose les Suisses et Navarre.

Le six canons de Longpré arrêtaient le mouvement offensif des Espagnols. L'avant-garde, rebroussant chemin, regagna la crête pour se mettre à l'abri du feu et le cardinal remit la bataille au lendemain.

La nuit du 15 au 16 fut mise à profit par Mayenne, pour organiser défensivement le village de Longpré et le rendre inattaquable.

Du côté de l'ennemi, le comte de Bucquoy tendit deux ponts de bateaux en face d'Ailly et y passa la Somme, avec ses 3.000 wallons et le convoi de ravitaillement destiné à Amiens.

Mais on faisait bonne garde sur la rive gauche. La Noue et Vie, bien postés dans les maisons d'Ailly, accueillirent les wallons par de terribles salves d'artillerie et de mousqueterie, qui les obligèrent à repasser les deux ponts de bateau en grande hâte. Montigny survint avec ses quatre cents cavaliers pour achever la déroute. Bucquoy dut s'en retourner, « plus vite que le pas, » en abandonnant son convoi, les pontons, 300 morts et un grand nombre de prisonniers.

#### CANONNADE DE SAINT-SAUVEUR (16 septembre 1597)

Le cardinal avait établi son camp sur le plateau de Saint-Sauveur ; l'arrière-garde à Vignacourt. Sa cavalerie, soutenue par *l'escadron volant*, escarmouchait avec la cavalerie de Montpensier et de Nevers ; mais comme elle ne l'égalait ni en nombre ni en qualité, elle se faisait battre à chaque rencontre.

Le plateau était désert, les villages abandonnés ; on

manquait de vivres dans l'armée de secours, pendant que l'abondance régnait au camp français.

Henri IV avait reconnu, à 800 pas en avant de son front de bandière, une belle « place de bataille », où il conduisit son armée, le 16, à la pointe du jour. Il la déploya, à deux milles de la position ennemie, en couvrant son front de toute l'artillerie dont il put disposer sans ralentir le feu contre la ville assiégée.

Sept coulevrines, pointées sur une éminence au-dessus d'Arguèves, endommagèrent grandement la cavalerie ennemie. Les projectiles passèrent si près des mules attelées à la litière du cardinal, qu'il fut forcé de monter à cheval, malgré le peu de goût et d'habitude qu'il en avait, pour se mettre hors de portée.

Les seize canons espagnols répondirent à l'artillerie royale ; mais sans grand effet, parce qu'ils étaient pointés trop haut. Ils furent démontés l'un après l'autre.

Cinq heures se passèrent en canonnades et en escarmouches de cavalerie.

« On remarqua, dans les rencontres de cavalerie, que les Français avaient l'avantage au combat individuel, de cuirasse à cuirasse, ou de carabin à carabin. Au contraire, quand les lanciers bourguignons ou flamands chargeaient en haie, les cavaliers français, qui n'avaient que le pistolet ou l'arquebuse, devaient céder à l'impétuosité des lances. Si bien que, pour y remédier, le Roi, s'étant porté à la tête des escadrons, prescrivit à ses gentilshommes de prendre entre eux de larges intervalles pour opposer le vide à l'effort des gens d'armes ennemis. » (*Avila*)

#### RETRAITE DE L'ARCHIDUC

Le cardinal, après avoir rallié Bucquoy et ses Wallons,

renonça à délivrer Amiens et donna l'ordre de retraite sur Doullens.

A minuit, les Espagnols mirent le feu à leurs logements et, renversant leur ordre de marche, commencèrent à faire filer leurs chariots dans la direction de Rubempré (Fig. 63).

L'arrière-garde suivait le bagage, sous le commandement d'Alonzo de Mendoza ; puis venait la *bataille*, tout hérissée de piques, marchant au petit pas et prête à faire volte-face, au moindre roulement de tambour.

Quand le 17, au petit jour, le roi vint reconnaître l'ennemi avec ses cheveu-légers, il n'avait plus devant lui que *l'escadron volant* et la cavalerie légère de Melzi et de Landriano, qui couvraient la retraite.

Il voulait poursuivre ; mais Mayenne et les plus sages capitaines, lui conseillèrent de ne pas quitter le certain pour l'incertain. Le certain, c'était empêcher le cardinal de secourir Amiens ; l'incertain, de courir les chances d'une bataille qu'on pouvait perdre. » (*Sully*)

Après avoir séjourné, deux jours, à Rubempré, l'armée ennemie passa l'Authie à Orville et fut licenciée à Arras. Le cardinal rentra à Bruxelles, pour apprendre que Maurice de Nassau lui avait, pendant cette excursion peu glorieuse, enlevé plusieurs places du Bas-Rhin et de l'Over-Yssel.

La canonnade de Saint-Sauveur délivra la France du joug de Philippe II, le 16 septembre 1597, comme la canonnade de Valmy devait la sauver de l'invasion, le 20 septembre 1792.

Le Roi adressa aux parlements et aux échevins des principales villes ce *bulletin* de victoire :



« Nos ennemis vinrent, lundi 15 septembre, avec une armée de 20.000 hommes, pour secourir Amiens, marchant entre leurs chariots (qu'ils avaient en grand nombre) et la rivière de Somme ; leur artillerie à la tête, en très bon ordre. Ils s'avancèrent en cette façon jusqu'à une canonnade de notre camp, où nous ne nous contentâmes pas de les attendre. Nous fîmes avancer une partie de notre cavalerie et de nos gens de pied jusqu'au village de Longpré, éloigné de notre camp de 500 pas, au devant de la tête de leur armée. Puis nous les fîmes saluer par le canon placé contre le retranchement de notre camp ; ce qui les arrêta tout court et les fit changer de place.

» En voyant qu'ils s'étaient retirés du côté de la Somme et qu'ils battaient, à coups de canon, le pont que nous avions sur cette rivière, nous envoyâmes au-delà de l'eau 4 pièces qui, en quelques coups, les firent encore changer de place.

» La nuit étant venue, il se retirèrent au village d'Argœuves, qui était derrière eux. Ils en sont partis, trois heures avant le jour, sans battre le tambour ni sonner la trompette et avec effroi, pour s'en aller par le chemin qu'ils étaient venus.

» Nous les avons poursuivis, ayant notre armée en bataille, et les avons endommagés à coups de canon, trois lieues durant. Nous les eussions combattus, s'ils ne s'étaient trouvés en terrain avantageux pour faire retraite.

» Nous avons laissé des gardes aux tranchées et notre canon n'a pas cessé de battre la ville d'Amiens. Nous avons pris deux ponts, avec lesquels il s'attendaient à faire passer des gens pour les jeter dans la ville. »

Au mestre de camp des Gardes françaises, qu'il avait envoyés à Corbie, Henri IV écrivait :





Fig. 75<sup>1</sup>.

1. Charles de Lorraine, duc de Mayenne. Estampe de la Bibliothèque nationale, communiquée par M. Bouchot.

T. II.

14

« Brave Crillon, pendez-vous de n'avoir été ici près de moi, lundi dernier, à la plus belle occasion qui se soit jamais vue et qui peut-être se verra jamais. Croyez que je vous y ai bien désiré. Le Cardinal nous vint voir furieusement ; mais il s'en est retourné fort honteusement. J'espère, jeudi prochain, être dans Amiens, où je ne séjournerai guère, voulant aller entreprendre le siège de Doullens ; car j'ai maintenant une des belles armées que l'on saurait imaginer. Il n'y manque rien que le brave Crillon, qui sera toujours le bien venu et vu de moi. A Dieu !

» Ce 20 septembre, au camp devant Amiens. »

#### CAPITULATION (25 septembre 1597)

Le ravelin de la porte d'Abbeville ayant été pris d'assaut, et les mineurs attachés au corps de la place, Montenegro avait capitulé, le 19 septembre, sous condition que l'Archiduc l'y autoriserait et que la place ne serait pas secourue, avant six jours, par 2.000 hommes au moins.

Philippe II songeait à la paix et le pape Clément VIII avait offert de la négocier; le cardinal approuva la capitulation.

Le 25 septembre, la garnison d'Amiens sortit, mèches allumées, enseignes déployées, tambour battant, avec armes, chevaux et bagages. On lui donna « charrettes et sûre escorte pour conduire ses malades et blessés à Doullens ou à Bapaume ».

Le connétable de Montmorency reçut la ville au nom du Roi et les glorieux vaincus défilèrent devant Henri IV, qui était monté sur un beau cheval, le bâton royal à la main, entouré des princes, des maréchaux et des principaux officiers de son armée.

Montenegro sortit d'Amiens, le premier, avec 120 ar-

quebusiers à cheval et autant à pied. Après, venaient le bagage, 1.000 femmes (dont 400 de la ville), 160 chariots, 300 blessés ou malades, 1.400 arquebusiers, 500 piquiers et 600 gens d'armes, chevau-légers ou carabins.

Le Marquis mit pied à terre, à vingt pas du Roi, et lui baisa la botte, ainsi que ses capitaines. Les enseignes, en passant devant Sa Majesté, baissaient leurs drapeaux et mettaient le genou en terre. Mais le Roi témoignait aux Espagnols encore plus de courtoisie qu'ils ne lui montraient de soumission. Il fit son entrée à Amiens, à 4 heures du soir, entouré de mille gentilshommes, aux acclamations des 800 habitants qui restaient dans la ville. Dominique de Vic, seigneur d'Ermenonville, capitaine aux Gardes françaises, en fut nommé gouverneur.



Fig. 76.

## DERNIERS LIGUEURS (1597)

L'Europe entière était attentive à ce siège d'Amiens, qui, après avoir coûté 6 millions et 6 mois d'efforts, aurait été levé en deux heures, si le cardinal Albert

d'Autriche n'avait pas manqué d'audace, le 15 septembre 1597.

Henri IV avait partie gagnée. Il alla, par bravade, canonner Arras et mettre le siège devant Doullens, le 9 octobre. Mais la saison était pluvieuse, le terrain gluant, les chemins impraticables, les travaux impossibles. L'armée d'ailleurs en avait assez ; il lui paya la dernière montre et la licencia. Il renvoya les Anglais et les Hollandais, répartit les Suisses et les régiments de *Picardie, Navarre, Champagne* et *Normandie* en quartiers d'hiver sur la frontière des Pays-Bas, supprima la plupart des garnisons de Picardie et d'Artois ; puis il rentra à Paris, par Rouen et Monceau, accompagné de sa Maison et des Gardes-françaises, dans l'intention d'en finir avec les ducs de Savoie et de Mercœur et avec les protestants.

Le duc de Savoie avait été chargé par Philippe II de conquérir le Dauphiné. En mai 1597, il attendait, à Rumilly, près d'Annecy, les troupes espagnoles et italiennes, que le comte de Salinas devait lui amener du Milanais, par le mont Cenis. Il disposait de 6.000 Suisses à la solde de l'Espagne et avait convoqué le ban et l'arrière-ban de la Savoie et du Piémont.

Lesdiguières le prévint en envahissant, par les cols du Galibier, la Maurienne, qu'il soumit en 40 jours.

Après avoir pris Saint Jean, Saint-Michel et Aiguebelle, il battit Charles-Emmanuel aux Mollettes, près de Montmélian, le 14 août 1597.

Pendant que Lesdiguières organisait sa nouvelle conquête, le duc de Savoie fit une incursion en Dauphiné, qu'il croyait dépourvu de troupes ; mais il perdit 1.400 hommes à l'attaque de Briançon et se fit battre à la Frette, près Saint-Marcellin.



Obligé de répartir ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, il activa la construction du fort Saint-Barthélemy, près de Barraux sur l'Isère, en face de la position retranchée que le gouverneur du Dauphiné occupait au confluent du Bréda.

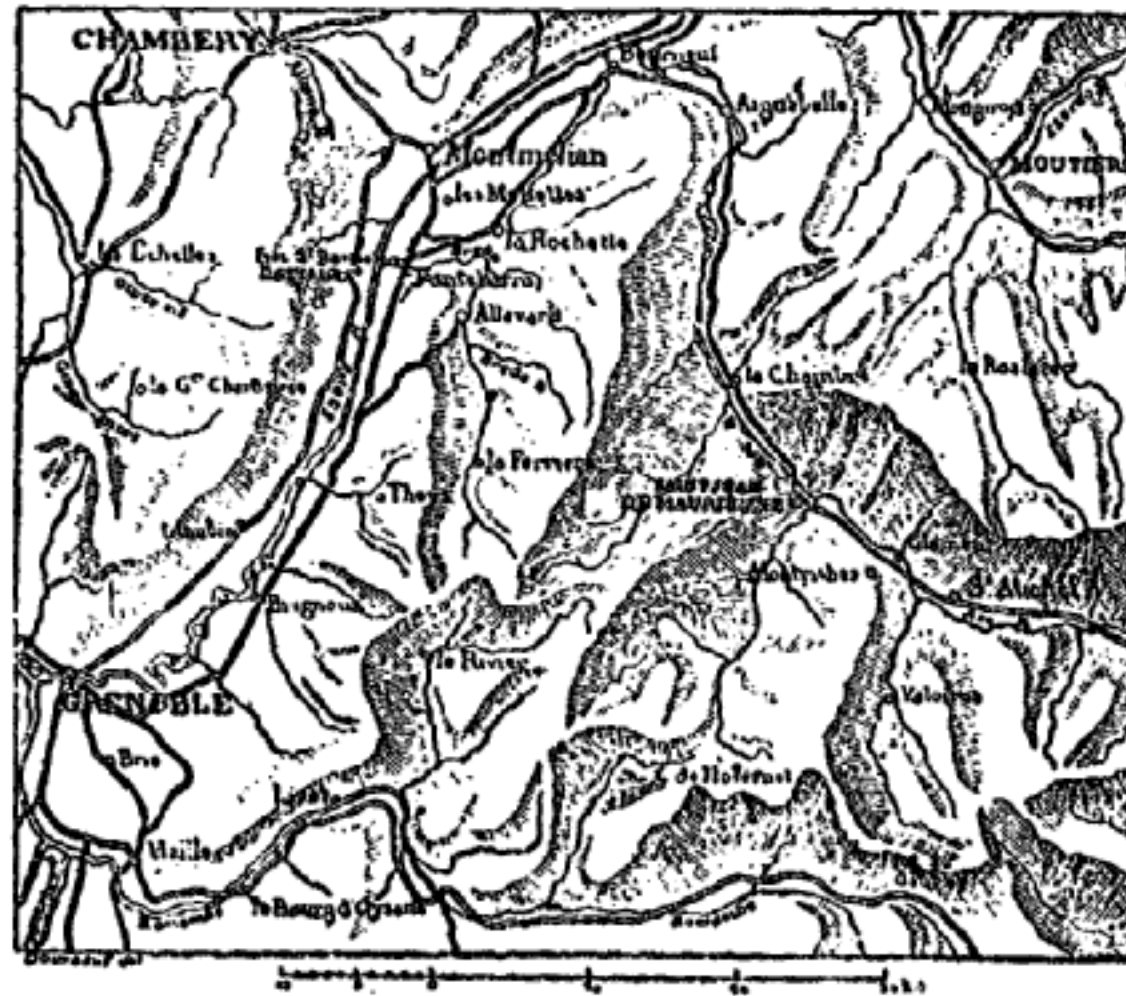


Fig. 77.

— « Laissons-le travailler à sa forteresse, » avait dit le redoutable adversaire du duc de Savoie, « nous la prendrons quand elle sera achevée; le Roi en a besoin pour garder la vallée. »

Et il tint parole. Dans la nuit du 14 mars 1598, il fit remonter l'Isère par des bateaux, chargés d'échelles et de pétards. Le lendemain, qui était un dimanche, il partit, à la tête de 300 chevaux et de 200 hommes de pied, pour se rendre au village de Lumbin, où il se logea,

ne voulant approcher du fort que la nuit suivante.

» Vers les dix heures, il ordonna de planter les échelles ; ce qui fut exécuté par MM. de Morges, d'Hercules, d'Aurlac, de Marvieu, soutenus par MM. de Montalquiers, de Saint-Bonnet, de Montferrier et de Rosans, avec leurs troupes.

» En même temps, les capitaines Binart et Suge firent jouer les pétardsaux deux portes du fort, pendant que le capitaine Fanel, avec une partie de l'infanterie, donnait l'alarme au village de Barraux. Les habitants et la garnison furent si troublés, qu'ils ne surent par où commencer à se défendre. Bref les assaillants, étant montés sur les murailles et ayant sauté sur la plateforme, se rendirent maîtres de la place, sans autre perte que trois hommes tués et peu de blessés. »

Il n'en fallait pas tant pour décider le duc de Savoie à demander la paix.

Henri IV tint à conduire, en personne, l'expédition contre le duc de Mercœur. Il quitta Paris, le 18 février 1598, avec 14.000 hommes : cinq régiments français, *Navarre, Piémont, Normandie, Ile-de-France et Bréauté*, les Suisses, quelques compagnies de gendarmerie, la cavalerie légère de sa Maison et de l'artillerie.

Après avoir pris Craon, Rochefort et Mirebeau, il reçut, à Angers, le 20 mars, la soumission de Mercœur qui lui coûta 4.295.000 livres, mais qui fut le coup de grâce pour la Ligue.

#### ÉDIT DE NANTES ET PAIX DE VERVINS (1598)

Les grands seigneurs protestants auraient voulu faire payer plus cher encore l'oubli de leurs rancunes contre le Roi converti au catholicisme.

Pendant le siège d'Amiens, le vicomte de Turenne, au lieu de rejoindre le prince généreux qui l'avait fait maréchal de France et duc de Bouillon, agitait l'Auver-



gne et le Gévaudan, où Montmorency-Fosseuse guerroyait déjà contre le Roi et lui prenait Mende.

Claude de la Trémoille, oubliant qu'il avait été général de la cavalerie légère du roi de Navarre à Coutras, essaya, avec 3.500 hommes restés inactifs en Poitou, de surprendre Tours.

Pour être bienvenus et faire nos affaires,  
Durant ces temps fâcheux, pleins d'horribles misères,  
Compagnon, mon ami, sais-tu ce que ferons ?  
Surprendrons quelque place et puis nous traiterons !

*(Satire Ménippée.)*

Le Roi traita ; l'édit de Nantes accorda, le 13 avril 1598, aux protestants la liberté de conscience et l'égalité complète avec les catholiques. Il leur laissait 200 villes, où ils étaient les maîtres et dont certaines, comme la Rochelle, Montpellier et Montauban, devaient braver bien longtemps encore les armées de la monarchie.

La paix intérieure assurée, il fut facile d'obtenir la fin de la guerre étrangère.

Elle fut signée à Vervins, le 2 mai 1598, sur les bases du traité de Cateau-Cambrésis, à l'instigation d'Alexandre de Médicis, légat du pape Clément VIII.

L'Espagne rendait Calais, Ardres, Doullens, la Capelle le Catelet, Vannes et Blavet, ne conservant, de ses conquêtes françaises, que la citadelle de Cambrai.

Le duc de Savoie évacuait Berre. La question du marquisat de Saluces était soumise à l'arbitrage du Pape.

Henri-le-Grand n'abandonna pas ses fidèles alliés de Hollande. Philippe II reconnut l'indépendance des Provinces-Unies et constitua les Pays-Bas catholiques, avec Bruxelles pour capitale, sous la souveraineté de

l'infante Claire-Eugénie, mariée à l'archiduc Albert, le cardinal que Clément VIII avait relevé de ses vœux.

— « De ce coup de plume, » dit Henri IV au duc d'Enghien, après avoir signé le traité de Vervins, « je » viens de faire meilleure besogne que je n'en eusse » fait, de longtemps, avec les plus brillantes épées de » ma noblesse! »

## CHAPITRE XI

### LA GUERRE DE SAVOIE

Réformes militaires. — L'armée des Alpes. — Surprise de Bourg (13 avril 1600). — De Grenoble à Chambéry. — Conflans. — Les Tours-Charbonnières. — En Tarentaise. — Passage du Saint-Bernard. — Paix de Lyon (17 janvier 1601).

### RÉFORMES MILITAIRES (1598)

De la paix de Vervins à l'odieux forfait de Ravallac, la France dut à Henri IV dix ans de grandeur et de prospérité. Grâce à lui, elle acquit en Europe la prépondérance que l'Espagne avait perdue.

La guerre religieuse paraissait à jamais terminée, bien que le parti protestant n'eût pas partout désarmé. Son chef, le duc de Bouillon, se croyant à l'abri de toute atteinte dans sa principauté de Sedan, menaçait encore le roi d'une prise d'armes, avec l'appui de l'Angleterre, et de « levées nombreuses en Suisse et aux Pays-Bas, qu'il disait prêtes à marcher, au premier roulement de tambour ».

Le Parlement de Paris se refusait à enregistrer l'Edit de Nantes ; Henri l'y força, le 23 février 1599, et aux timorés qui craignaient une émeute il répondit :

— « J'ai franchi les murailles des villes prises, je saurai bien sauter sur des barricades ! »

Philippe II était mort, le 13 septembre 1598, en recommandant à son fils la paix avec la France et la guerre aux infidèles. Ce qui n'empêcha pas l'incapable Philippe III, sous la tutelle du duc de Lerme, de vouloir, comme ses aïeux, établir à son profit la monarchie universelle, pendant que le bon roi Henri et Sully, son ministre, rêvaient de concorde, de paix et de fraternité.

Ils procédèrent, dans cette intention, à un désarmement prématuré. Les contingents anglais et hollandais furent renvoyés dans leurs pays. Des trois régiments suisses de Galatty, Grissach, et Heydt, on ne conserva que les *compagnies colonelles*, à cent hommes chacune, qui formèrent les quatre enseignes des *Gardes-suisses*. Ce régiment était distinct des Cent-Suisses, qui formaient, avec la compagnie écossaise, les gardes de la Porte et ceux de la Manche, les gens de pied de la *Maison du Roi*. Il prit rang, à la suite des Gardes-françaises (18 enseignes), avant le régiment corse du Maréchal d'Ornano (16 enseignes).

On laissa cinquante compagnies à la garde des places, châteaux et forteresses; on maintint à vingt enseignes les quatre vieux régiments, Piémont, Picardie, Champagne et Navarre; mais les nouveaux, Montmorency, Vignolles-la-Hire, Nerestang, Balagny, Boniface de la Môle, Dubourg-l'Espinasse et Bréauté furent réduits à leurs compagnies colonelles<sup>1</sup>.

Le régiment lorrain, levé en 1589 pour le Roi de France, par Henri de Nettancourt, comte de Vaubécourt, passa, le 6 mai 1598, à la solde de l'Empereur, qui l'employa contre les Turcs.

Le régiment de Bonne ou de Créquy fut licencié, malgré ses brillants services. Levé dans le Dauphiné par

1. Lieutenant-Colonel Belhomme, *Histoire de l'Infanterie en France*, publiée par la *Revue d'Infanterie*. Paris, Henri Charles-Lavauzelle.

Lesdiguières, en 1590, pour tenir garnison à Grenoble, il avait battu le duc de Savoie à Sparron, le 15 avril 1591, et, le 6 septembre, à Pontcharra. En 1595, il avait pris Exilles, Mirabel et Auriol. Admis, le 16 août 1597, dans l'armée des Alpes, à l'effectif de 2.000 piquiers ou arquebusiers, il fut défait, en février 1598, par Philippin de Savoie aux environs d'Aiguebelle. Son mestre de camp, Créquy fut fait prisonnier. Mais le régiment avait pris sa revanche, dès le 16 mars, en escaladant le fort Barreaux, à la suite des capitaines Montalquier et Saint-Bonnet.

L'infanterie, à la fin de 1598, comprenait 176 compagnies (155 françaises, 21 étrangères). Il faut y ajouter les 3.196

garnisaires, à la solde du Roi pour 8 ans, répartis dans les places de sûreté que l'Edit de Nantes accordait aux protestants.

C'était 31.000 soldats d'infanterie, prêts à en encadrer 200.000.

La cavalerie fut réduite à la Maison du Roi (gentilshommes au bec de corbin, gardes du corps, chevau-légers, arquebusiers, carabins, archers de la Prevôté) et



Fig. 78.

à dix-neuf compagnies de gendarmerie, ne comptant plus chacune que trente maîtres. Le chef direct de la gendarmerie était le connétable Henri de Montmorency.

Il y avait encore pour la cavalerie légère un colonel général, Charles de Valois, duc d'Angoulême, et un mestre de camp général, François de la Grange d'Arquien, sieur de Montigny, le vaillant éclaireur du camp de Longpré. Mais les gentilshommes du ban et de l'arrière-ban, qui formaient les compagnies de cheveu-légers, se dispersaient à la fin de la campagne. Ce qui restait d'arquebusiers ou de carabins passait à la solde des gouverneurs de province et devenait leur garde particulière. Le duc d'Épernon dans les Trois-Évêchés, le Maréchal de Biron en Bourgogne, et Lesdiguières en Dauphiné, avaient leurs carabins.

Beaucoup des capitaines et des soldats licenciés, « qui ne savaient vivre que des armes, » émigrèrent dans les Provinces-Unies. Henri de Châtillon-Coligny et Vignolles-La Hire y conduisirent 18 enseignes de 200 hommes.

— « On se bat en France, » disaient-ils, « en Hollande, » on fait la guerre ! » Maurice de Nassau la leur apprit.

D'autres comme Vaubecourt, accompagnèrent en Hongrie le duc de Mercœur, à qui l'Empereur Rodolphe avait confié une armée, pour combattre les Turcs de Mahomet II.

Les économies réalisées furent consacrées à renouveler le matériel d'artillerie et à réparer ou à fortifier nos places frontières, d'après le système d'Errard.

La première application en fut faite à la citadelle d'Amiens et à Doullens. Calais, Montreuil, Laon, La Fère, Grenoble, Antibes, Toulon, la rade de Marseille furent ensuite livrés aux ingénieurs français, qui rivaliseront désormais de science et d'habileté avec les ar-



chitectes italiens et hollandais. Ces ingénieurs étaient choisis dans l'infanterie ou dans l'artillerie, sur la désignation du Grand-Maitre, qui fut le marquis de Rosny dès 1599, bien qu'il ne prêtât le serment devant le Parlement pour cette charge que le 13 février 1601.

Le Grand-Maitre était l'ordonnateur de tous les fonds alloués au *corps de l'artillerie*; les marchés se passaient en son nom. Les officiers étaient brevetés par lui et relevaient de sa charge. Chaque place avait des canonniers et des bombardiers *brevetés*. Dans les plus importantes, des ingénieurs étaient chargés du matériel et des fortifications. Ce furent les officiers les plus aptes de l'infanterie qui obtinrent ces nouveaux emplois.

Lorsque le Grand-Maitre entrait dans une place et quand il en sortait, il était salué de cinq volées de grosses pièces. Si le canon avait tiré contre une ville, les cloches et tous les instruments de cuivre lui appartenaient.

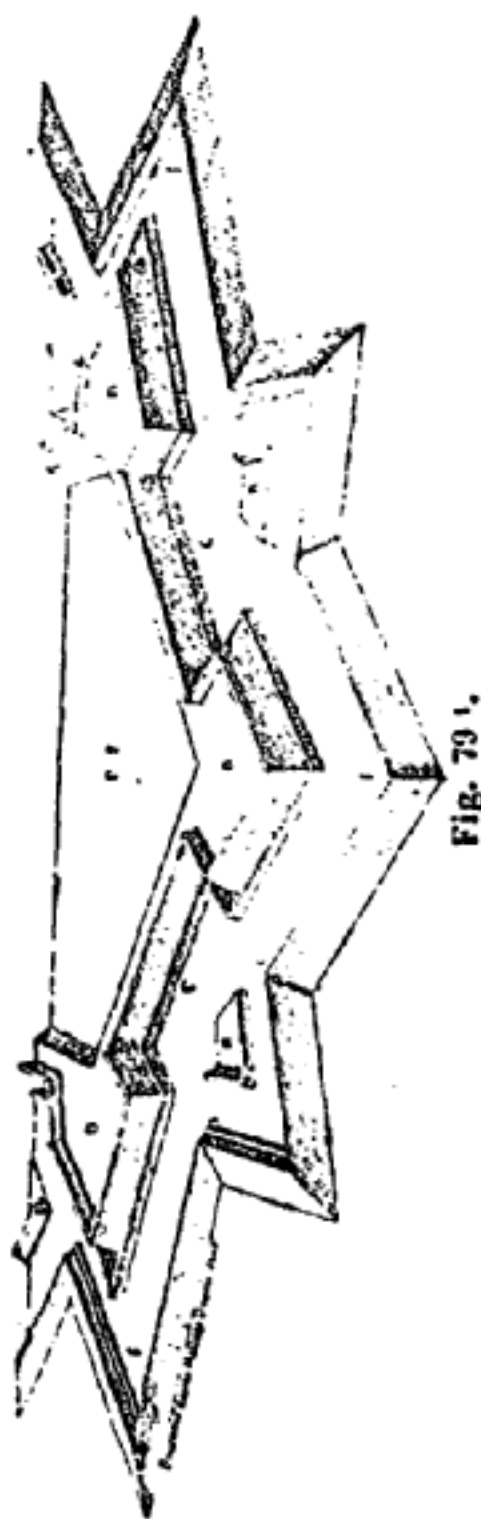


Fig. 79 v.

1. Front bastionné d'Errard de Bar-le-Duc, d'après une figure de *Architectura militaris moderna* par Mathias Dogen. Amsterdam. Louis Elzévir, 1647. P. F. plate-forme; B. bastion; C. courtine; R. ravelin ou demi-lune; f, contrescarpe et glacis.

Sa juridiction était à l'arsenal de la Bastille, à Paris; il entretenait des gardes et plaçait au-dessous de ses armoiries deux canons entourés de caques de poudre, de gabions et de boulets.

Tous les ouvrages de fortification furent exécutés par des fantassins choisis dans les compagnies. Le Roi leur accordait une haute paye, sous condition de se pourvoir d'outils propres à remuer la terre ou à couper le bois et de se rendre capables d'instruire leurs camarades pour les travaux de l'attaque et de la défense des places. Ces fantassins furent les premiers *sapeurs*<sup>1</sup>.

Les pionniers de réquisition ne devaient plus être employés que hors de la portée du canon.

« Il fallait, dit Sully, prendre connaissance de toutes les places fortes. La plupart étaient dans un état de ruine si prochaine que, par cette raison et pour diminuer la quantité des garnisons entretenues, il était nécessaire de démolir les inutiles; mais on ne pouvait le faire qu'après la mort de ceux à qui il aurait été dangereux d'en ôter le gouvernement. »

Toutefois, Rosny réforma 500 officiers d'artillerie qui, n'ayant pas « la moindre teinture de leur métier, n'étaient que les valets de Messieurs de la Justice et des Finances. »

Il demanda aux *commissaires pour le salpêtre* une provision considérable de poudres. Il traita avec des maîtres de forges pour les affûts, les bombes et les boulets; avec des charrons et charpentiers pour les ouvrages en bois; avec des marchands étrangers pour le métal.

Comme il était Grand-Voyer, il obligea les proprié-  
taires

1. Général Suzane, *Histoire de l'artillerie française*. Paris, Hetzel, 1874.

res à planter, de distance en distance, sur leurs terres, au bord des grands chemins, pour fournir au charriage de l'artillerie, les ormes qu'on appela des *Rosny* jusqu'à la Révolution.

## L'ARMÉE DES ALPES (1600)

Henri IV réclamait au duc de Savoie le marquisat de Saluces, que Charles-Emmanuel, en 1583, avait enlevé à Henri III sans déclaration de guerre.

Le duc avait fait, en décembre 1599, un voyage à la cour de France dans l'intention de s'y créer des alliés, de conserver le marquisat et d'agrandir encore ses États « en pêchant en eau trouble. »

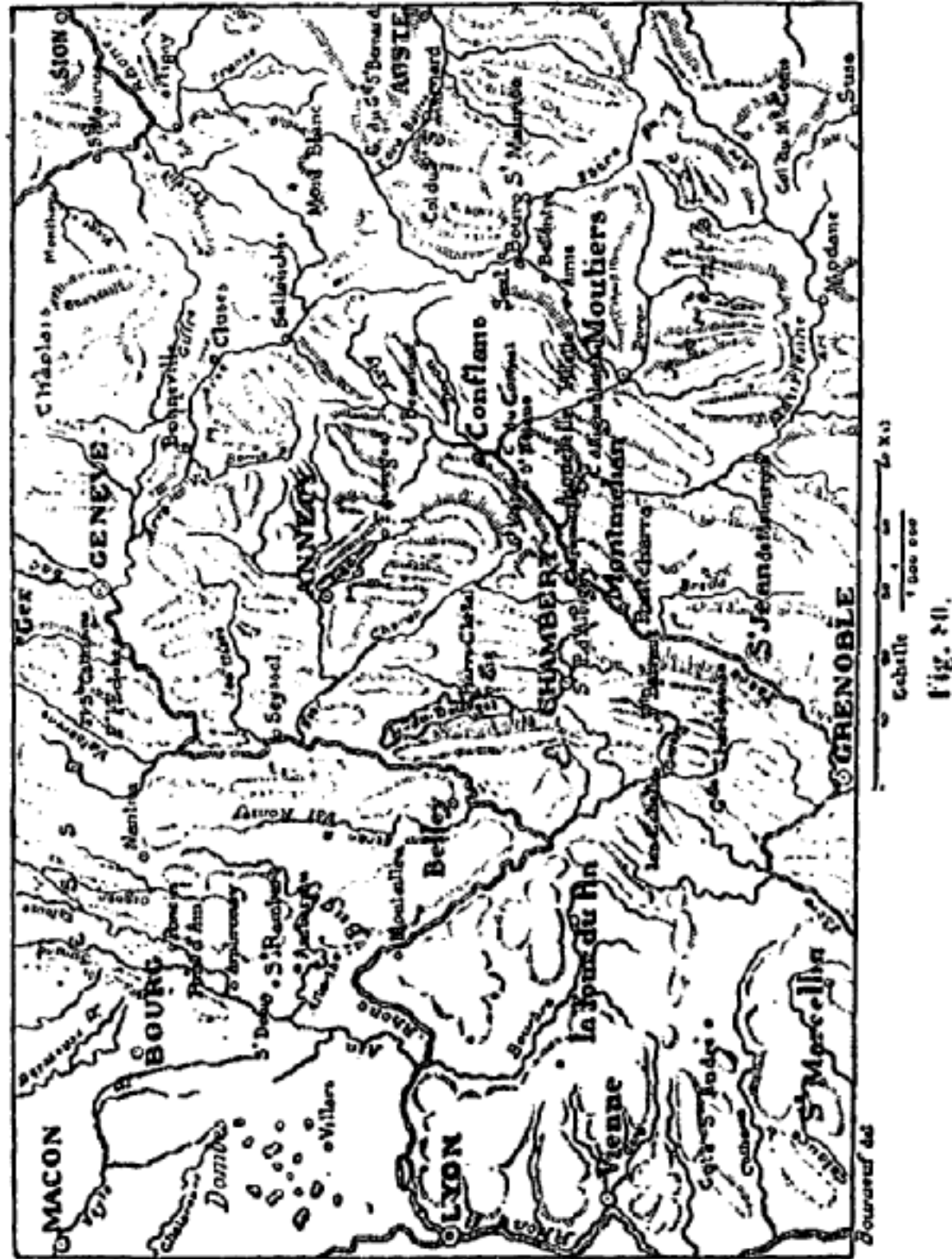
« Rempli de grands désirs, écrit Bassompierre dans son *Journal*, Charles-Emmanuel avait ce malheur d'être placé entre deux voisins plus puissants que lui et, ne pouvant se tenir longtemps tranquille, il anima toujours l'un ou l'autre à entrer en guerre, s'offrant à celui des deux qui voulut être l'agresseur. »

Il comptait sur l'appui du comte de Fuentes, gouverneur du Milanais pour le Roi d'Espagne, et sur la trahison de quelques grands seigneurs français, les ducs d'Angoulême et de Bouillon, le comte de Soissons, le maréchal de Biron.

Rosny ne se laissa pas séduire par Charles-Emmanuel, bien qu'il reconnût « qu'il n'y avait pas de cœur qui pût tenir contre le charme et l'expression de son regard ou de son sourire et qu'il persuadait avant même d'avoir parlé. »

Henri IV coupa court à toutes ces intrigues en se préparant à la guerre. Il se rendit à Lyon, le 5 juillet 1600, pour se rapprocher du théâtre des opérations et organiser l'armée des Alpes. Schomberg lui amena d'Allema-

gne 2.000 lansquenets. Une levée de milice provinciale fut incorporée en partie dans les Gardes-françaises,



*Picardie, Piémont, Champagne et Navarre. On reconstitua avec le reste les régiments supprimés en 1598.*

Les compagnies des Gardes furent portées à 300 hommes; les autres, à 200. On fixa à 6 sous, 8 deniers, la solde journalière du fantassin, à charge par lui de s'habiller et de se nourrir; celle du cavalier (cheval compris), à une livre 13 sols, 4 deniers. Chaque soldat recevait deux pains de 12 onces par jour. L'armement était fourni par les capitaines.

Sans vouloir ajouter foi à l'accusation de trahison qui pesait sur Biron, le Roi le chargea d'envahir la Bresse avec les troupes de Bourgogne et de mettre le siège devant l'importante citadelle de Bourg, pendant que Lesdiguières, avec les garnisons du Dauphiné, entrerait en Maurienne pour attaquer Montmélian, clef de la Savoie.

Lesdiguières écrivit pour demander les Gardes-françaises :

« Prenez patience, » lui répondit Henri IV, « je vous les amènerai. La dixième légion ne voyage pas sans César ! »

Rosny ordonna aux lieutenants de l'artillerie du Lyonnais et du Dauphiné, aux commissaires de la Bourgogne, de la Provence et du Languedoc, de rassembler leurs meilleurs canons, de fabriquer un nombre d'affûts et de boulets proportionné et de faire transporter le tout, avec les poudres et autres provisions, à Lyon et à Grenoble.

Lui-même, pour s'assurer que ses ordres avaient été compris et bien exécutés, fit le voyage de Lyon.

Des voituriers de Paris y conduisirent, en seize jours, vingt canons, six mille boulets « et autres ustensiles d'artillerie » pesant ensemble 3.300.000 livres.

#### SURPRISE DE BOURG (13 août 1600)

Le 13 août 1600, Biron se présentait, au point du jour,

devant Bourg en Bresse, avec *Champagne, Navarre*, les carabins de sa garde et quelques pièces de canon.

Le gouverneur de la province, le comte de Montmayeur, était absent pour remplir sa charge de lieutenant-général de la cavalerie de Savoie. Mais son frère, Jacques de Bouvens, commandant la citadelle de Bourg, était un homme de cœur, bien décidé à faire vigoureusement son devoir.

La ville fut enlevée dans des circonstances qui rappellent la surprise d'Amiens.

Le capitaine français Castenet et trois canonniers s'étaient avancés jusqu'à la contrescarpe avec un pétard ; ils étaient suivis de douze soldats, bien armés et d'une bravoure éprouvée.

— « Qui va là ? » cria la sentinelle.

— « Des amis du gouverneur, » répondit Castenet, « qui » veulent lui parler de la part de Monseigneur le duc » de Savoie. Va l'avertir de nous ouvrir la porte. »

La sentinelle abandonne son poste et s'éloigne, à la recherche de Bouvens.

Castenet court à la porte, y pose son pétard, qui brise le pont-levis et fait brèche ; les douze soldats y jettent les courtes échelles dont ils sont munis, franchissent le fossé peu profond et, après eux, toute l'armée de Biron : la ville est prise.

Tout cela fut si rapide que Bouvens n'eut que le temps de se retirer, avec sa garnison, dans la citadelle, dont il ne devait sortir que le 9 mars 1601, sept semaines après la paix.

Biron confia le blocus de cette citadelle au baron de Lux, avec quelque infanterie pour garder les batteries, et il alla conquérir la Bresse, le Bugey et le comté de Gex. Il prit successivement Poncin, Pont d'Ain, Ambronay,



Saint-Denis-le-Chosson, Saint-Rambert, Belley, Pierre-Châtel, Seyssel, le fort de l'Ecluse et Gex. (Fig. 80)

## DE GRENOBLE A CHAMBÉRY (août 1600)

Le 14 août, le Roi établit son quartier général à Grenoble. Il avait la cavalerie de sa Maison (400 chevaux), les Gardes françaises, trois compagnies suisses et quatre canons, amenés du fort Barraux, dont il donna la charge à Bassompierre, Vignolles, Termes et Contenan, lieutenant de ses cheveu-légers.

Lesdigulères l'avait précédé dans la haute vallée de l'Isère, avec les arquebusiers du marquis de Créquy, son gendre, les régiments de Nérestaug et de Balagny, trois compagnies de Gardes-françaises sous le capitaine de Morges, les carabins du Dauphiné et deux canons.

Le 17 août, il était devant Montmélian, dont la citadelle passait pour imprenable. La ville, en revanche, fut enlevée, sans coup férir. Créquy et Morges l'attaquèrent par les deux portes opposées. « Le pétard de Créquy fit à la porte des Capucins une brèche assez grande pour laisser passer sept compagnies. Celui des Gardes ne fit qu'un trou fort petit; il fallut rompre leur porte à coups d'artillerie et construire une barricade contre le château, qui tira force canonnades. » (*Bassompierre*)

Jacques de Rivoilles, baron de Brandis, commandait dans ce château, où il y avait des vivres pour quatre mois, 30 pièces de canon montées sur affût et 8.000 boulets. On ne crut pas facile de le forcer et l'armée royale, y renonçant, fut divisée en deux corps.

Les Gardes-françaises et suisses et le régiment Du Bourg-l'Espinasse allèrent, sous Crillon, investir Chambéry, le 20 août.

Lesdiguières, continuant à remonter la vallée de l'Isère avec ses trois régiments et ses deux canons, se porta, par Saint-Pierre-d'Albigny et Miolans, vers Conflans (au confluent de l'Arly et de l'Isère), où il croyait rencontrer les troupes du duc de Savoie. D'Albigny, qui les commandait, décampa en apprenant qu'il allait être attaqué. (Fig. 80)

Le Roi était entré à Chambéry, le 23 août, aux acclamations des habitants. Il accorda au gouverneur, le comte Chabod de Jacob, de quitter le château, où il s'était réfugié avec 300 soldats, « enseignes déployées, tambour battant, vies et bagues sautes, » et lui permit de passer en Tarentaise<sup>1</sup>.

Après avoir laissé à Chambéry une force suffisante pour garder ses approvisionnements et son parc de munitions, il rejoignit Lesdiguières devant Conflans, le 27 août.

Crillon et Sully avaient quitté Henri IV près de Saint-Pierre d'Albigny, pour remonter la vallée de l'Arc, occuper Aiguebelle et mettre le siège devant les deux tours-Charbonnières, qui avaient joué un rôle important dans la précédente campagne. Créquy, en voulant s'en emparer, y avait été battu et fait prisonnier (février 1598).

Le brillant mestre de camp était impatient de prendre à Conflans, sous les yeux du Roi, une revanche éclatante.

#### Conflans (27 août 1600)

Le lieutenant général Lesdiguières, après avoir fait avec Créquy la reconnaissance de la place, avait indiqué un rocher à pic, d'où le canon dominerait le châ-

1. Victor de Saint-Genis, *Histoire de Savoie*, Chambéry, 1869.

teau de Conflans et en battraît l'artillerie; mais il déclarait le rocher inaccessible.

Créquy en jugea autrement et obtint de tenter l'escalade. « Il fit mener les deux pièces, leur munitions, gabions et plates-formes au pied de la montagne, si droite qu'à peine un homme y pouvait monter à pied. Puis il fit creuser des *loges* à l'usage des 50 Suisses, et des 50 Français qui, avec des cables, devaient *quinder* (hisser) les canons. C'étaient des gradins établis en relais de distance en distance. On y déposa d'abord les gabions, puis les plates-formes, les munitions, les affûts et finalement les canons avec une diligence incroyable.

» La batterie fut prête à onze heures et commença à tirer sur le derrière du château, qui est au haut de la ville, à la grande surprise des assiégés, qui n'auraient jamais pu se douter qu'on les attaquerait par là. En même temps, une batterie basse faisait, en cinquante coups, une brèche à la courtine.

» A deux heures, des volontaires se préparaient à donner l'assaut devant le Roi, lorsque le gouverneur, le marquis de Versey, fit *battre la chamade* pour se rendre. » (*Bassompierre*)

Les 1.300 hommes de la garnison défilèrent, le soir même, devant les Français, moins nombreux qu'eux.

#### Les Tours-Charbonnières (10 septembre 1600 )

Cet audacieux coup de main piqua au jeu le Grand-Maitre de l'artillerie, qui étudiait avec Crillon, à Aiguebelle, le moyen de faire capituler le château de Charbonnières, tout voisin de cette petite ville. (Fig. 80)

Le gouverneur Humbert de Saix disposait de quelques compagnies du régiment piémontais de Bindi.

Rien n'est plus intéressant et plus instructif que le récit que Sully nous a laissé de l'entreprise.

« La première difficulté fut de faire approcher du canon à bonne portée de Charbonnières. Le seul chemin qui y conduit est extrêmement étroit et bordé, d'un côté par l'Arc, dont la rive est *coupée de droit fil* (à pic), et de l'autre côté par des roches inaccessibles. On faisait à peine une lieue par jour, parce qu'à tout moment on était obligé de dételer le canon, dont une roue portait à faux sur le précipice. Des pluies très fortes amenèrent de grands débordements de l'Arc. »

Avant de dresser ses batteries, Rosny voulut connaître la consistance des revêtements. Il alla, la nuit, sonder les remblais avec sa pique et trouva un bastion qui, au lieu de reposer sur le roc, était construit sur de la terre rapportée. Ce fut ce bastion qu'il choisit comme point d'attaque, à la condition de trouver un emplacement pour le canon. Or le château de Charbonnières est entouré de montagnes qui le commandent, mais si escarpées qu'un piéton a bien de la peine à y monter. Rosny, en rampant à travers les rochers, découvrit un sentier où il lui sembla qu'on pourrait, pendant la nuit, traîner du canon à force de bras. Le sentier était si près du fort qu'on y aurait jeté des pierres.

Il choisit 200 Français, autant de Suisses et promit à chacun un écu s'ils montaient, par ce sentier, six canons jusqu'à l'escarpement désigné.

Il recommanda de faire le moins de bruit possible et, pour détourner l'attention des assiégeants, il envoya dans un chemin, à l'opposé du sentier, des chevaux et des charretiers dont les cris et les claquements de fouet attirèrent l'attention et le feu de l'ennemi, sans grand dommage parce qu'ils étaient à l'abri des coups.

A 9 heures du matin, les 400 hommes, conduits par Michel de la Vallée, lieutenant de l'artillerie en Bretagne, amenèrent à bras, sous le feu de la place (qui tua six hommes et en blessa huit), les six canons sur le rocher

où le Grand-Maitre avait déjà fait disposer les gabions, les madriers et tout ce qui était nécessaire pour établir des plates-formes.

Il n'y avait pas, à un quart de lieue, de terre pour remplir les gabions. On établit, au ras du roc, une palissade fort haute et fort épaisse, avec toute sa ramée, pour dérober à l'ennemi la vue des canons qu'il aurait pu démonter. Les montagnes étant boisées, la palissade fut promptement construite.

Les charpentiers et pionniers abattirent 200 gros hêtres, qui furent taillés en billots; les uns ronds, pour remplir les gabions, les autres carrés, pour former solidement le logement des six canons.

Afin de cacher leur emplacement, on avait percé aux deux extrémités de la palissade, une quantité d'embrasures gabionnées, sur lesquelles le fort ne discontinua pas de tirer; mais au hasard, car il ne connut la batterie que quand la palissade fut levée.

Le 9 septembre, à deux heures, tout était terminé. Le Roi, arrivé, la veille, à Aiguebelle, ordonna, sur le conseil des ceux qui l'accompagnaient (le comte de Sois-



Fig. 81.



sons, le duc d'Epéron, MM. de la Guiche et de Villeroy], de commencer le feu. C'était trop tôt ; la journée s'acheva sans autre résultat qu'une centaine de coups perdus.

Rusny coucha dans sa batterie et, malgré la pluie qui tombait en abondance, il la fit perfectionner pendant la nuit.

Les assiégés travaillaient beaucoup aussi, craignant qu'on ne trouvât le point faible qu'ils s'efforçaient de protéger.

« J'en jugeai, écrit Sully, par les feux et les chandelles que je voyais dans le fort et je troublai la sécurité de la garnison par quelques coups de canon, tirés de temps en temps.

» A la pointe du jour, s'éleva un brouillard tel, qu'à 6 heures, on ne voyait pas le fort. Je m'imaginai que l'agitation de l'air causée par la canonnade dissiperait peut-être le brouillard et je fis tirer quelques volées, à coups perdus. Notre artillerie d'Aiguebelle n'eut pas plutôt répondu au canon de la montagne que le brouillard disparut.

» Ce qui avait occupé les assiégés toute la nuit, c'était l'établissement d'une batterie de quatre pièces en face des miennes, que le tir prématuré de la veille avait découvertes et qu'ils cherchaient à démonter en ce moment. Il ne fallait pas leur en laisser le temps. Je fis pointer une pièce qui, donnant droit à leurs embrasures, démonta deux de leurs quatre canons, tua un canonnier et en blessa deux autres. Leur première décharge nous avait tué déjà six canonniers et deux pionniers, blessé quatorze personnes (dont deux commissaires de l'artillerie) et renversé deux canons.

» Le Roi accourut au bruit, vers les 9 heures, et fit apporter son déjeuner dans un abri que j'avais construit avec de gros arbres, couchés en entier les uns sur les autres en forme de rempart. Ma table de Grand-



Maitre, de quarante couverts, était dressée sous une voûte, taillée dans le roc par la Nature et tapissée de lierre. Le Roi m'y envoya un fort grand pâté de truites qu'il avait reçu de Genève. »

Au moment où l'entourage du Roi accusait Rosny de perdre sa poudre contre un roc que le canon ne pouvait endommager, le tambour de Charbonnières *battit la chamade* et le lieutenant de la place sortit pour traiter de la capitulation. Mais le Grand-Maitre exigea qu'on se rendit à discrétion ; le lieutenant s'en retourna et le feu recommença.

La seconde volée mit le feu aux poudres ; la troisième fit crouler le petit ravin. Les assiégés ne purent porter secours à la brèche, parce que les canons d'Aiguebelle, balayant le chemin couvert, leur enlevaient, à chaque salve, leurs meilleurs soldats.

Ils battirent, une seconde fois, la chamade. Rosny feignit de ne pas entendre et une nouvelle bordée, pénétrant dans le terrassement sous les pieds du tambour, enleva celui-ci de deux toises en l'air, sans lui faire aucun mal. Alors, les assiégés attachèrent un drapeau bout d'une pique, criant qu'ils se rendaient et priant qu'on ne tirât plus. Mais Rosny ne cessa le feu que lorsque les ennemis, ayant tendu la main par-dessus la brèche à nos soldats, il eut peur de tuer des Français. Il monta à cheval pour entrer à Charbonnières, où, ému de compassion à la vue des femmes, des blessés et des brûlés qui se jetaient à ses pieds, il accorda la vie à la garnison.

#### EN TARENTEISE (septembre 1600)

La prise de Charbonnières ouvrait à Lesdigulères la haute vallée de l'Isère. Il la remonta avec un millier

d'arquebusiers du Dauphiné, qu'il avait depuis longtemps exercés à la guerre de montagne, aux attaques de nuit, aux coups de main jugés impossibles. Mais il trouva dans le capitaine Rosso, qui couvrait la retraite du comte d'Alligny vers la vallée d'Aoste, et dans les montagnards de la Tarentaise, des adversaires dignes de lui et de ses dauphinois.

Rosso défendit le col d'Aigueblanche, n'évacua Moutiers qu'après trois assauts et recula, pied à pied, sur la route du Saint-Bernard, en s'arrêtant pour faire tête, à Villette, Aime, Bellantre et Sext. (Fig. 80)

Quand il eut rejeté au delà du Petit Saint-Bernard les derniers défenseurs de la Savoie, Lesdigulères prit position à Moutiers, au coude de l'Isère, entre la Tarentaise et la Maurienne, pour surveiller les débouchés des Alpes et attendre l'arrivée du duc de Savoie, qui mandait d'Aoste, le 20 septembre, à Jacques de Brandis, gouverneur de Montmélian : « Je serai bientôt à vous avec grains, chevaux et argent. »

Cette menace n'effraya pas Rosny. Il obtint d'Henri IV, retenu à Grenoble par des négociations matrimoniales, l'autorisation d'assiéger la forteresse de Montmélian.

#### Montmélian (octobre 1600)

C'était une des plus célèbres de l'Europe, construite sur un rocher accessible seulement du côté de la ville et dont la rampe était coupée par un fossé large et profond, taillé au ciseau dans le granit.

Elle avait trois bastions, dont les fondations, enfoncées d'une toise et demie dans le roc vif, ne pouvaient être sapées ni minées. Trente canons garnissaient les remparts.

Rosny s'aperçut, en faisant sa reconnaissance de nuit,

que le bastion de Mauvoisin, d'ailleurs mal flanqué, était creux à l'intérieur. On pouvait donc y faire brèche si l'on trouvait un emplacement pour les batteries.

Le Grand-Maitre explora la campagne avec ses commissaires, Lésine, Meignan, Feugères et son ingénieur Errard, pendant qu'un millier de paysans, réquisitionnés dans les paroisses, ouvraient la tranchée entre la

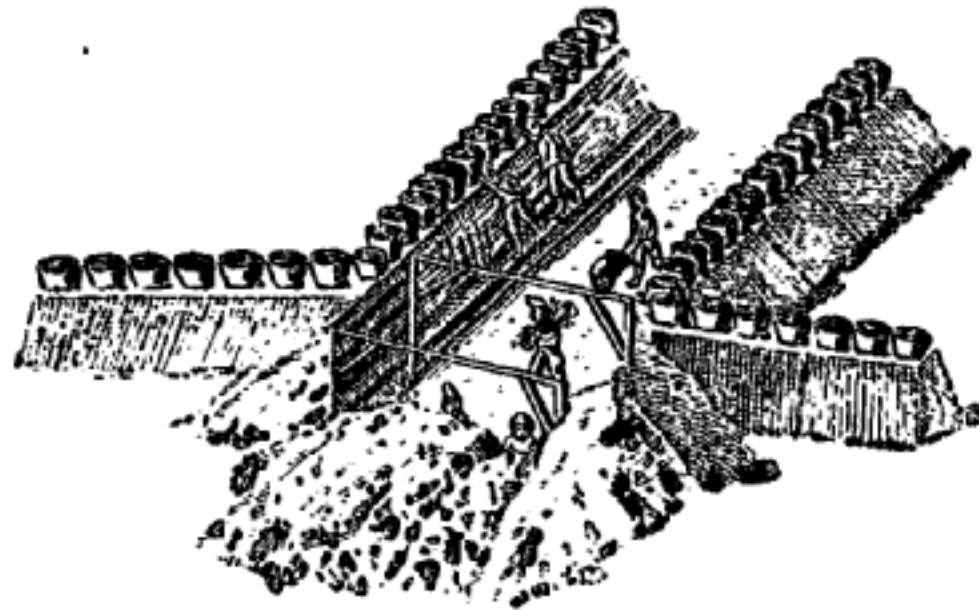


Fig. 82.

ville et le château. L'investissement était confié aux régiments de Créquy et du Bourg-l'Espinasse. Ce dernier, reformé à Lyon pour la campagne de Savoie, conservait le drapeau noir sous lequel il avait défendu Paris, en 1594, contre Henri IV.

Près du fort et sur la rive droite de l'Isère, les montagnes étaient absolument inaccessibles; mais en passant la rivière, on trouvait, à bonne portée, une éminence d'où l'on plongeait dans l'intérieur de la citadelle. On découvrait le puits, le magasin, la porte du donjon et les principaux corps de garde.

Rosny mit en batterie six gros canons, sous le feu continu des assiégés, pendant que 14 pièces, sur la rive

droite, commençaient le bombardement du château.

Cela suffit pour décider le gouverneur à un accommodement. Le 14 octobre, Jacques de Brandis promit de rendre sa citadelle le 16 novembre, s'il n'était pas secouru dans l'intervalle. Il laissa les Français s'emparer des portes et ne songea plus qu'à obtenir du Roi les 20.000 écus qu'il prétendait lui être dus par Charles-Emmanuel.

La Savoie était conquise, comme la Bresse et le Bugey. Les trois provinces semblaient résignées à changer de maître, à la seule exception de la citadelle de Bourg, dont le gouverneur Jacques de Bouvens fit cette belle réponse à la sommation de Henri IV.

« Sire, quand cette place me fut remise, je fis délibération de m'y ensevelir et d'y rendre le devoir d'un homme de bien. Je regrette que Votre Majesté n'en veuille pas faire la preuve par la force. »

A 2 lieues de Genève, le duc de Savoie avait construit le fort Sainte-Catherine, menace perpétuelle pour la cité indépendante.

Le fort était défendu par Georges de Lucinge, qui, sommé de se rendre, fit une réponse analogue à celle de Bouvens. Le comte de Soissons l'investit avec le régiment du Bourg-l'Espinasse.

Cependant le Roi, impatient d'en finir s'était transporté à Chambéry dans les premiers jours d'octobre et, après une entrée triomphale à Annecy, il avait fait, accompagné de la *cornette blanche* et du régiment de Nérestang, une reconnaissance des passages par lesquels Charles-Emmanuel et son armée pouvaient entrer en Savoie.

Le 10 octobre, il était à Beaufort, venant de Faverges. Le 11, il gravissait le col du Cormet, entre Bourg-Saint-

Maurice et Moutiers ; il y enlevait un poste piémontais, puis il rentra à Chambéry, par Saint-Pierre d'Albigny, pour attendre les événements. (Fig. 80).

Ils ne furent décisifs qu'un mois après.

PASSAGE DU SAINT-BERNARD (novembre 1600)

Le duc de Savoie quitta le val d'Aoste, le 7 novembre, avec 22.500 combattants piémontais, espagnols, suisses



Beunen?

Jacob Jurgis Golt

Fig. 83.

ou savoyards, franchit le Petit Saint-Bernard et descendit dans la vallée de l'Isère.

Le 11, des feux allumés sur les sommets des Alpes, annoncèrent que le passage était terminé et la bataille

imminente. Le duc établit son quartier général à Villette et fit face à Lesdiguières, dont les avant-postes gardaient le pas de Sext.

Les 4.000 Espagnols prêtés par le comte de Fuentes avaient refusé de dépasser le Saint-Bernard.

Le Roi, accouru de Chambéry, voulut, dès le lendemain, engager l'escarmouche. Les arquebusiers dauphinois attaquèrent Villette de front et de flanc, par des précipices à pic, sans déloger les Piémontais. La neige, envahissant les passages, vint empêcher tout engagement<sup>1</sup>.

D'ailleurs, le château de Montmélian était aux Français; Brandis, sans même attendre la date fixée, l'avait évacué avec sa garnison, *balles en bouche, mèches allumées, guidons au vent*. Le duc n'avait plus deçà les monts que la forteresse de Bourg et le fort Sainte-Catherine.

Mais Lucinge, en apprenant que l'armée de secours était immobilisée entre Montiers et le Saint-Bernard, capitula malgré ses belles résolutions, dans les premiers jours de décembre 1600.

#### PAIX DE LYON (16 janvier 1601)

Charles-Emmanuel fut trop heureux d'accepter la paix que le cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clément VIII, négocia en son nom.

Elle fut signée à Lyon, le 16 janvier 1601, quelques jours après le mariage d'Henri-le-Grand avec Marie de Médicis.

Le duc payait 300.000 livres pour les frais de la guerre et conservait le marquisat de Saluces. Le Roi lui rendait les places conquises en Savoie, mais non les canons et le matériel qu'il y avait trouvés.

La Bresse, le Bugey, le Comté de Gex, le Val Romey

<sup>1</sup> Victor de Saint-Genis, *Histoire de Savoie*.



étaient à tout jamais annexés à la France, qui prenait le Rhône pour limite naturelle, depuis Lyon jusqu'aux portes de Genève.

Malgré la belle résistance de Bouvens, qui n'évacua la citadelle que le 9 mars 1601, Bourg devint place frontière, en face de la Franche-Comté espagnole. Le régiment de *Champagne*, qui en avait fait le blocus, y resta en garnison jusqu'en 1611, époque où la place fut démantelée. Son mestre de camp, Pierre de Boësse de Pardaillan, en fut nommé gouverneur.

On raille le présomptueux duc de Savoie d'avoir, après tant d'intrigues, de marchés de conscience, de trahisons et de préparatifs belliqueux, échangé, en quarante jours, « ses riches gentilshommes bressans contre moitié moins de pauvres paysans piémontais ! »



Fig. 84.

## CHAPITRE XII

### LE GRAND PROJET

Metz et Sedan. — Le duc de Sully. — Succession de Cleves. — Les armements de 1610. — Mort d'Henri IV.

#### METZ ET SEDAN

Le bon roi Henri, « las de tant de guerres passées, son peuple ruiné et ses finances épuisées, voulait finir ses jours en paix au milieu d'une nombreuse famille. »

Dès le 20 mars 1601, il réduisit l'infanterie aux cinq vieux régiments et aux *compagnies mestres de camp* des nouveaux. Il augmenta la solde, fonda des canons et construisit sur toute l'étendue des frontières un vaste ensemble de places fortes et de citadelles, qui devaient rendre la France invulnérable.

La Maison d'Autriche restait menaçante, non par le roi d'Espagne Philippe III, qui n'avait pas osé intervenir dans la guerre de Savoie avec sa belle armée du Milanais, mais par l'empereur d'Allemagne Rodolphe II, héritier des ambitions de son aïeul Charles-Quint.

Henri IV fit, en mars 1603, avec la reine Marie de Médicis et la Cour, sous l'escorte de la *cornette blanche*, de sa Maison et de quelques compagnies des Gardes, le

voyage de Metz <sup>1</sup>. Raymond de Comminges, sieur de Soboles, gouverneur de la ville pour le duc d'Epéron, lieutenant général dans les Trois-Evêchés, avait fomenté des troubles en accusant les principaux bourgeois de conspirer pour l'Empereur.

La garnison, composée de *Piémont* et d'une enseigne de *Picardie*, avait grand'peine à contenir la population.

Après avoir reconquis les cœurs messins par sa belle humeur, la simplicité de son accueil et l'à propos de ses réparties, le Roi remplaça Soboles par François de Montigny et laissa dans la citadelle trois compagnies de Gardes-françaises, sous Antoine d'Arquien.

De Metz, il alla visiter le duc de Lorraine, beau-père de sa sœur Catherine.

L'évêque de Strasbourg, le duc de Deux-Ponts, le marquis de Brandebourg, le landgravé de Hesse et les palatins du Rhin vinrent lui offrir, à Nancy, leurs services en échange de sa protection.

Jacques Stuart était devenu roi d'Angleterre à la mort d'Elisabeth (4 avril 1603). Henri IV lui envoya Rosny et, par l'entremise de ce sage ambassadeur, « les deux princes, venus de loin, l'un et l'autre, à de si grandes successions, se lièrent entre eux d'une étroite amitié. »

Le duc de Savoie ne pouvait rester longtemps oisif. Il tenta contre Genève une attaque de nuit, que quelques artisans repoussèrent, en chemise, avec leurs outils et des bâtons. Le Roi le contraignit à la paix de Saint-Julien (21 juillet 1603), qui assura pour toujours le repos de Genève.

1. Par la Ferté-sous-Jouarre, Dormans, Epernay, Châlons, Clermont, Verdun et Fresne.

Le duc de Bouillon avait fait de Sedan un foyer d'intrigues et il inquiétait les gouverneurs des places-frontières. Henri IV résolut « de s'arracher du pied cette épine. » Pendant l'hiver de 1606, il prescrivit à Rosny, qu'il avait fait duc de Sully et pair de France, de préparer le siège de Sedan.

L'ingénieur Claude de Châtillon fut chargé de faire la reconnaissance et de lever le plan de la place ; Errard la disait imprenable à cause de ses fossés taillés dans le roc.

Sully fit remarquer au Roi les points faibles : « le vallon de la fontaine, le fond de Givonne, les fossés artificiels, faits en quelques endroits avec des terres rapportées ; les abords de la Meuse, si spacieux en-dessus et au-dessous de la ville, qu'on pouvait, sans beaucoup de danger, loger toutes les troupes à 200 pas des murailles et jusqu'aux contrescarpes. Le tournant des vallons mettrait ces troupes à couvert de la mousqueterie. Les assiégés, au contraire, ne pouvaient se montrer sur les parapets ou ailleurs, sans être aperçus des hauteurs dont la place est si absolument commandée qu'on découvre l'intérieur des logements, en face, par derrière et des deux côtés. » Le Grand-Maitre se portait garant de prendre Sedan, huit jours après l'établissement des batteries de brèche.

Henri IV quitta Fontainebleau, le 26 mars, emmenant la reine, « bien que les chemins fussent très mauvais, » et se dirigea vers Donchery, par Reims, Rethel et Mézières, avec sa Maison, les Gardes-françaises, *Champagne*, deux régiments suisses et trois régiments lorrains, Nesmond, Lémon et Vaubécourt. Ce dernier revenait de Hongrie, où il s'était couvert de gloire en combattant sous le duc de Mercœur les janissaires de Mahomet II. (Fig. 83)

Un parc de 50 pièces de canon suivait l'armée. Il n'y avait dans Sedan que 7 à 800 hommes de guerre, bourgeois ou aventuriers ramassés, qui parlaient déjà de capitulation. Le duc de Bouillon se présenta, le 30 avril, au lever du Roi, pour lui demander pardon et lui prêter un nouveau serment de fidélité.



Fig. 85.

Henri IV, ne voulant se souvenir que des services rendus par le vicomte de Turenne, pardonna au duc de Bouillon. Il entra à Sedan, le 6 mai, et y installa Vaubecourt comme gouverneur, avec son régiment et 5 compagnies de *Champagne*. Puis il revint à Paris,

où il fut accueilli en triomphateur, au bruit de toute l'artillerie de l'Arsenal.

#### LE DUC DE SULLY

Henri IV ne devait plus reprendre le harnois de bataille. Arbitre des princes et des peuples de l'Europe, il ne songeait qu'au bonheur de la France ; il paya, grâce à Sully, cent millions de dettes, diminua la *taille* de 4 millions et réduisit de moitié les autres impôts. Les subsides en hommes et en argent qu'il avait donnés à la Hollande depuis la paix de Vervins, permirent au Stathouder Maurice de Nassau d'imposer à l'Espagne une trêve de 12 ans (1609).

Philippe III avait expulsé 300.000 Morisques de son royaume en révolution ; il était sans prestige, sans argent, sans armées. L'empereur Rodolphe s'était aliéné les princes protestants d'Allemagne, et la longue guerre qu'il soutenait vaillamment contre les Turcs avait épuisé ses ressources.

L'heure devenait critique pour l'altière maison d'Autriche, si la France se mettait, contre elle, à la tête de l'Europe. Sully le conseillait au Roi, qui hésitait par amour de la paix et par lassitude des aventures.

Cependant, il avait menacé don Pedro de Tolède, l'ambassadeur d'Espagne, un jour qu'il le prenait de trop haut avec lui, de monter à cheval pour porter le feu dans l'Escorial et entrer à Madrid.

— « Comme le roi François 1<sup>er</sup> ! » riposta insolument l'Espagnol.

— « Ventre-saint-gris, » répondit Henri IV, rouge de colère, « j'y veux aller venger son injure, celle de la France et les miennes ! »

Don Pedro se le tint pour dit, sachant bien qu'il ne fallait pas le défier de tenir parole.



— « Allons, monsieur l'ambassadeur, » conclut le roi en riant, « vous êtes Espagnol et moi Gascon, ne nous » échauffons pas davantage ! »

Et l'on résistait si peu à ce grand charmeur, que l'Espagnol, mettant un genou en terre devant l'épée du Béarnais, en baisa la garde « comme la plus glorieuse de la chrétienté. »

Sully désirait la guerre et s'y préparait activement. Il n'augmentait pas l'effectif de l'infanterie, réduite, depuis 1608, à 7 régiments français (*Gardes, Picardie, Piémont, Champagne, Navarre, du Bourg-l'Espinasse Nérestang*) et 3 étrangers (*Ornano, corse; Vaubécourt, lorrain; Lémon, suisse*); mais il consacrait 12 millions à l'artillerie, dont la guerre de Savoie avait fait « *ultima ratio regum.* »

Depuis les six calibres d'Henri II (1551), les modèles s'étaient multipliés à l'infini.

Pour les sièges, il y avait : le canon, *sifflant* ou *batter-mur*, lançant, à 1.600 pas (de 2 pieds et demi), un boulet de 18 livres; le *demi-canon* : boulet de 16 livres, portée 850 pas; le *quart de canon* ou *persécuteur* : boulet de 12 livres, portée 750 pas; le *huitième* : boulet de 6 livres, portée 610 pas; sans compter le *rebuffé*, le *crépan*, le *vérat*, le *canon coudé*, l'*éventail* avec âme et charge unique, au centre, etc.

Les pièces de campagne en bronze se divisaient en *légitimes* et *bâtardes*.

Cinq légitimes : *dragon* ou *double-coulerrine*, lançant, à 1.364 pas, 40 livres de balles de fer; la *coulerrine*, 21 livres à 900 pas; le *sacre*, 5 livres à 700 pas; le *fauconneau*, 1 livre 4 onces à 410 pas; l'*émérillon*, une plombée de 15 onces, à 315 pas.

Sept bâtardes : le *dragon volant*, lançant 32 livres de balles de fer à 1.275 pas; le *passe-mur*, 16 livres à

1.120 pas; le *passé-volant*, 8 livres à 840 pas; le *petit sacre*, 4 livres à 630 pas; le *petit fauconneau*, 2 livres à

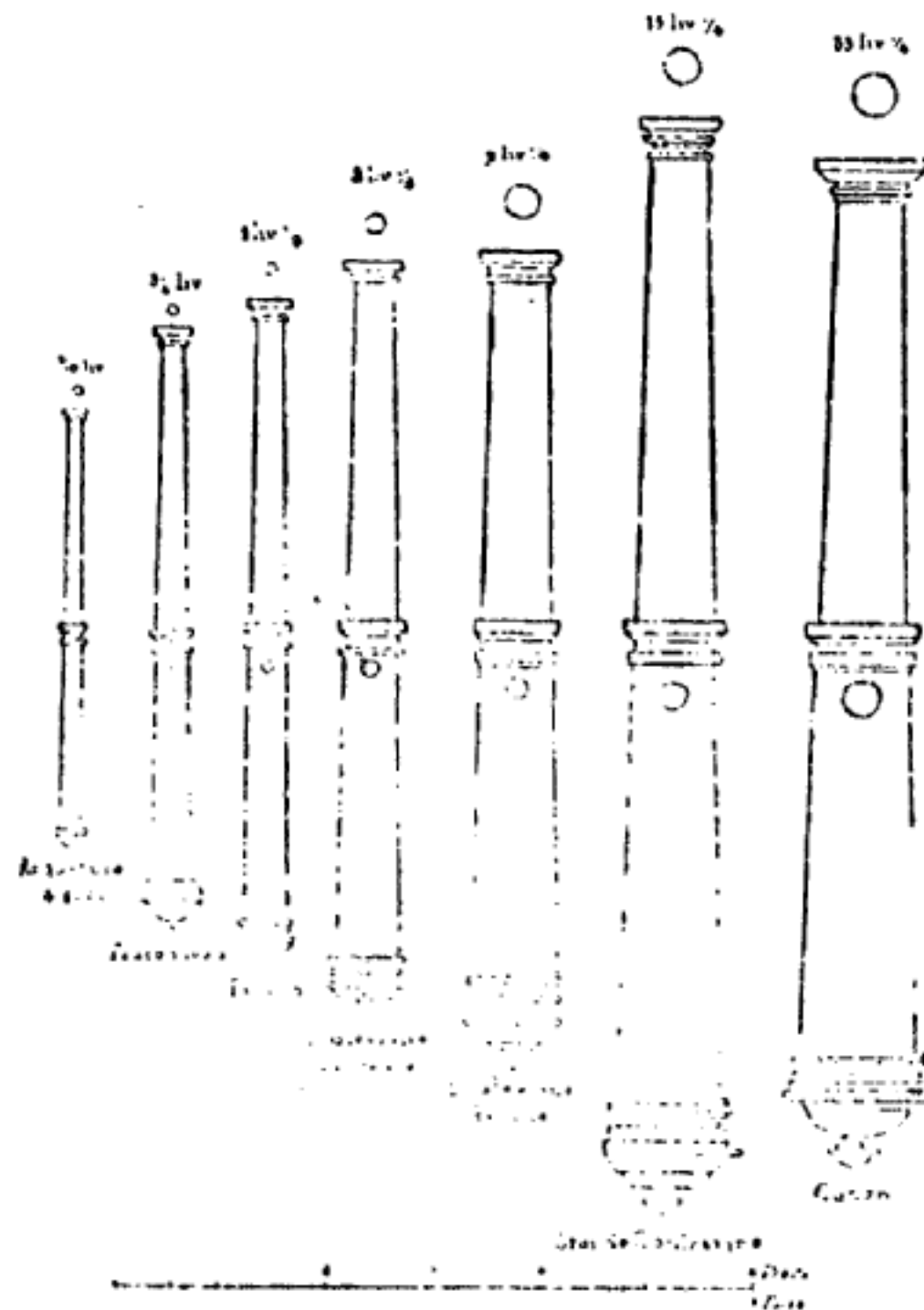


Fig. 86 1.

500 pas; le *rihaudequin* ou *passager*, une livre à 380 pas; le *petit émerillon*, une demi-livre à 290 pas.

1. Les six calibres de France et l'arquebuse de rempart à croc. Croquis de l'histoire des progrès de l'artillerie, par le général Favé. Paris, Dumaine-Baudoin, 1862.

L'artillerie royale fut de nouveau ramenée à six modèles en bronze : le *canon*, boulet de 33 livres ; la *grande coulevrine*, 16 livres ; la *bâtarde*, 7 livres 1/2 ; la *moyenne*, 2 livres 1/2 ; le *faucon*, une livre 1/2 ; le *fauconneau*, 3/4 de livre. (Fig. 86)

La plupart de ces pièces étaient fondues à l'Arsenal de Paris, sous les yeux du grand-maitre. Le Roi lui écrivait de Saint-Germain, le 7 septembre 1609 :

« Je serai demain soir, Dieu aidant, de bonne heure à Paris, et jeudi, ma femme et moi, nous nous trouverons, après dîner, à l'Arsenal, pour voir fondre les 4 coulevrines. »

Le personnel de l'artillerie comprenait<sup>1</sup> :

1<sup>o</sup> *Direction et contrôle* : un lieutenant général ; 3 contrôleurs généraux ; 18 contrôleurs provinciaux ; 2 trésoriers généraux ; un garde général, inspecteur des arsenaux, surveillant les inventaires dressés par les gardes particuliers ; 186 lieutenants et commissaires, de cinq classes différentes.

2<sup>o</sup> *Service des bouches à feu et des sièges* : 3 capitaines des sapes et des mines ; 67 canonniers pointeurs ; 182 simples canonniers ; 18 déchargeurs.

3<sup>o</sup> *Construction et réparation du matériel* : 5 fondeurs ; 3 armuriers ; 11 commissaires des salpêtres ; 3 tentiers ; 11 charrons ; 5 charpentiers, 1 cordier, 1 tonneller ; 10 forgers.

4<sup>o</sup> *Train d'artillerie* : 10 capitaines généraux et conducteurs du charroi ; 29 capitaines du charroi ; 27 officiers suivants.

5<sup>o</sup> *Services accessoires* : le bailli de justice, son lieutenant et ses greffiers ; un médecin et un chirurgien ; des aumôniers ; 20 officiers « vieux et impotents, » pen-

<sup>1</sup>. Boulard, *Institutions militaires de la France avant les armées permanentes*. — Paris, Henri Plon (1863).

sionnés par le Grand-Maitre, sur les 72.590 livres qui lui étaient allouées pour l'entretien du personnel.

Le Béarnais, en arrêtant, chaque année, les registres du Grand-Maitre de l'artillerie et en visitant ses arsenaux, devait se souvenir avec un légitime orgueil des trois canons de Moncontour !

50 commissaires ordinaires des guerres passent les gar-



Fig. 87.

nisons en revue, déterminent, d'après les ordres du Roi, l'effectif des compagnies et font la chasse aux *passerolants*, soldats improvisés par les capitaines à la veille de la montre et congédiés par eux le lendemain.

Le surintendant des fortifications, (qui est aussi Sully) a pour le seconder des *directeurs*, étendant leur juridiction sur plusieurs provinces, des *contrô-*

*leurs généraux* et des ingénieurs; ceux-ci commandent les compagnies de pionniers et charpentiers des fortifications.

Le travail imposé aux bourgeois et aux paysans pour l'attaque et la défense des places a été remplacé par l'impôt des fortifications.

Les ouvrages sont gardés par les *morte-payés*, vétérans au service des gouverneurs de place et de château<sup>1</sup>.

#### SUCCESSION DE CLÈVES (mars 1609)

Guillaume duc de Juliers, de Clèves et de Berg, comte de la Marck et de Ravensberg, mourut, le 25 mars 1609, sans postérité. Au mépris des droits de ses héritiers légitimes le marquis de Brandebourg et le comte de Neubourg, l'Empereur donna l'investiture de ses États à l'archiduc Léopold, qui s'empara de Juliers.

— « Léopold à Juliers, c'est, disait Sully, un furet dans une garenne ! »

Ce fut du moins l'étincelle qui mit le feu à l'Europe. Non seulement Henri IV approuva les projets de son ministre, mais il résolut de concentrer sur la frontière des Pays-Bas espagnols, une grande armée, qui engagerait la lutte décisive contre l'Empereur, pendant que le maréchal de Lesdiguières au-delà des Alpes, et Caumont-la-Force, gouverneur de Béarn, sur les Pyrénées, s'attaqueraient à la domination espagnole.

Tout ce qui en Europe portait une épée s'app préparait à la tirer du fourreau ; les routes étaient couvertes de gens de pied, de cavaliers, de marchands, de charrois, de convois de vivres et de munitions. (Fig. 88)

#### LES ARMEMENTS DE 1610

Sully avait traité d'avance avec des fournisseurs de Liège, d'Aix et de Cologne, qui s'étaient engagés à conduire en des endroits désignés de la frontière de Clèves, moyennant une avance de 500.000 écus et une caution d'un million, « toutes munitions de bouche et de guerre, marchandises et ustensiles pour 25.000 fantassins et 5.000 chevaux. »

1. Ce sont les premiers gardes du génie.

Le duc Henri de Rohan, gendre de Sully, colonel des Suisses et des Grisons, en amena 6.000 à Mouzon, pour former la réserve de l'armée de Champagne, qui se concentrait à Châlons. Maximilien de Béthune, fils de Sully, et son successeur comme Grand-Maitre de l'artillerie, y rassemblait un parc de 400 bouches à feu de siège ou de campagne, dont 33 sur affût roulant.

Henri IV retrouvait l'activité et l'ardeur belliqueuse de sa jeunesse. En mars et avril, il mit sur pied 17 régiments, dont 5 étrangers, soit environ 50.000 fantassins, coûtant chacun 3 livres, 11 sols, 5 deniers. Il porta les Gardes-françaises à 20 compagnies de 200 hommes, les gardes-suissees à 600; chacun des vieux régiments à 20 compagnies de 100 hommes; du Bourg-l'Espinasse, Nérestang, Balagny, Sault, Deportés, Beaumont à 10 compagnies de 100 hommes; les régiments lorrains de Vaubecourt et de Nesmond, à 15 enseignes.

Le Roi se réservait le commandement de l'armée de Champagne : 30.000 hommes de pied, 6.000 cavaliers, 40 canons. Il devait la conduire devant Juliers, où il ferait sa jonction avec les Hollandais de Maurice de Nassau et les contingents de la ligue protestante des princes allemands.

Juliers pris, l'armée confédérée, forte de 200.000 combattants et de 93 canons, attaquerait Charlemont, Namur et Maëstricht; une flotte hollandaise bloquerait les ports des Pays-Bas espagnols, pendant que l'armée française de Picardie, sous le commandement du duc de Bouillon, envahirait les Flandres par le sud.

Les Pays-Bas conquis, le Roi voulait s'emparer de la Franche-Comté, puis marcher, selon les circonstances, vers l'Italie ou la Bohême et mettre l'Empereur en demeure de s'associer au *Grand Projet*.

C'était la république universelle, une confédération





Fig. 88.

chrétienne de onze monarchies et de quatre républiques.

Cinq monarchies étaient héréditaires : *France, Espagne, Grande-Bretagne, Suède, Lombardie.*

Six électives : *Papauté*, dotée du royaume de Naples, *Empire d'Allemagne, Hongrie*, augmentées de la Transylvanie et des provinces danubiennes, *Bohême, Pologne, Danemark.*

Deux républiques démocratiques : celle des *Suisses*, avec la Franche-Comté, l'Alsace, le Tyrol et le pays de Trente, celle des *Belges*, comprenant les 17 provinces des Pays-Bas, les duchés de Clèves, de Juliers et de Berg, les comtés de la Marek et de Ravenstein.

Deux républiques autocratiques : *Venise*, augmentée de la Sicile; la *république Italique*, fédération de Florence, Gènes, Lucques, Mantoue, Parme, Modène, Monaco, etc...

Un sénat de 60 membres, siégeant à Metz ou à Nancy ou à Cologne, aurait réglé pacifiquement toutes les affaires de la confédération, respectant les religions et les nationalités, empêchant l'oppression et la tyrannie des souverains, les doléances et les rébellions des sujets.

Il y aurait eu un trésor commun et des armées de terre et de mer pour combattre les infidèles, Turcs, Moscovites et Tartares, en Suède, en Pologne et en Hongrie. (Fig. 89)

L'armée de terre, commandée par deux *capitaines généraux*, aurait compté 265.000 hommes d'infanterie, 50.000 cavaliers et 217 canons. Un seul capitaine général aurait commandé la flotte de 117 grands vaisseaux et galères, sans compter les navires moyens, les brûlots et les transports.

Le duc de Savoie hésitait à donner son adhésion. Lesdiguières entra en Piémont par le pas de Suze, avec 6.000 hommes, rencontra Charles-Emmanuel à Bussolin et l'obligea à signer le traité du 25 avril 1600,

qui le faisait entrer dans la coalition de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, des princes allemands et de Venise, contre la Maison d'Autriche. On lui promettait le royaume de Lombardie en échange de l'annexion de la Savoie à la France. Il prenait le commandement de l'armée du Milanais; Lesdigulères devenait son lieutenant général et lui amenait de Grenoble 12.000 fantassins, 2.000 chevaux et 12 canons. Créquy commandait l'infanterie et Bassompierre la cavalerie légère de cette armée.



Fig. 89.

Deux autres devaient attaquer l'Espagne par Saint-Sébastien et Perpignan, en s'appuyant sur les Morisques refoulés dans les Pyrénées par l'intolérance fanatique de Philippe II.

## MORT D'HENRI IV (14 mai 1610)

Tout faisait présager une campagne heureuse, qui aurait donné à la France ses frontières naturelles et fait de son roi « l'Empereur des chrétiens. »

Henri IV s'apprêtait à quitter Paris, le 10 mai, après avoir confié la régence à Marie de Médicis, quand il

**fut assassiné, le 14, par François Ravallac, au coin de la rue de la Ferronnerie, en allant rendre visite à Sully, malade à l'arsenal.**



*Fig. 90.*

**La dernière pensée du bon roi Henri avait été pour le ministre qui avait travaillé avec lui au bonheur du peuple et à la grandeur de la France.**

## CHAPITRE XIII

### MARIE DE MÉDICIS

**Le maréchal d'Ancre. — Voyage de Bordeaux. — Révolte de 1617. — Le duc de Luynes. — Les Ponts-de-Cé (7 août 1620). — Paix d'Angoulême.**

#### LE MARÉCHAL D'ANCRE

— « La France va tomber en d'étranges mains ! » s'était écrié douloureusement Sully en apprenant l'assassinat d'Henri IV.

Louis XIII avait neuf ans ; sa mère, Marie de Médicis, déclaré régente par le Parlement de Paris, était à la merci d'un aventurier italien Concini, qu'elle fit marquis d'Ancre et qu'elle appela au Conseil.

« La cour changea de face, le gouvernement de maximes, les ministres de desseins ; les projets d'Henri-le-Grand furent renversés, ses économies dissipées, ses fidèles serviteurs éloignés et ses alliances délaissées pour de nouvelles. » (*Mézeray*)

Cependant Maurice de Nassau avait commencé les hostilités contre la Maison d'Autriche et assiégé Juliers avec 30.000 soldats, dont 4.000 Anglais. Au lieu de la belle armée concentrée à Châlons, la Régente envoya au rendez-vous 8.000 hommes de pied et 1.000 ca-

valliers, sous le commandement du maréchal de la Châtre et du duc Henri de Rohan.

Rauschemberg, gouverneur de la place pour l'Empereur Rodolphe, n'ayant pas été secouru, rendit Juliers, le 1<sup>er</sup> septembre 1610, et cette rapide conquête démontra quel succès aurait eu le *Grand Projet*, si Henri IV avait vécu.

Sa veuve ne songeait qu'à se réconcilier avec la Maison d'Autriche. Au lieu de continuer la guerre si bien commencée, elle prépara une étroite alliance avec l'Espagne par le mariage de Louis XIII avec l'infante Marie-Anne et celui d'Elisabeth de France avec le fils aîné de Philippe III.

Sully voulut protester ; on l'engagea à se démettre des grandes charges qu'il avait si glorieusement remplies. Il s'exila dans son gouvernement de Poitou, en disant avec philosophie :

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du Roi ;  
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi ;  
Adieu fâcheux effets des refus nécessaires ;  
Adieu haine, envie ; adieu souci d'affaires ;  
Permettez que chez moi, en toute liberté,  
Je regrette mon Roi, non assez regretté !

Cette retraite du plus illustre d'entre eux, irrita les protestants, qui reprirent leurs assemblées provinciales et leurs synodes, afin d'organiser dans la monarchie française une république indépendante sur le modèle des Provinces-Unies.

La mort de François de Gonzague, duc de Mantoue et marquis de Montferrat (22 décembre 1612), réveilla les ambitions du duc de Savoie, qui revendiqua la succession et envahit le Montferrat. L'héritier légitime, Charles de Gonzague, duc de Nevers, gouverneur de Champagne et de Brle. se jeta dans Casal pour s'opposer aux entreprises de Charles-Emmanuel. Le maréchal de Lesdi-



guières, trouvant une bonne occasion de passer les Alpes et de se mesurer encore avec le duc de Savoie, reforma l'armée du Dauphiné afin de secourir le duc de Nevers. Mais il fallait traverser le Milanais et exposer la France à une rupture avec l'Espagne. Concini aima mieux négocier, et Philippe III imposa à Charles-Emmanuel l'évacuation du Montferrat. Le duc de Nevers revint dans son gouvernement de Champagne, en laissant la souveraineté de Mantoue à son cousin Vincent de Gonzague, dont il hérita en 1627.

Cette négociation pacifique valut à Concini le bâton de maréchal de France. Les grands seigneurs mécontents prirent les armes. Henri de Bourbon, prince de Condé, les ducs de Mayenne <sup>1</sup>, de Bouillon, de Nevers et de Longueville s'emparèrent de Mézières et y rassemblèrent à grand'peine 2.000 combattants pour marcher sur Paris. Ils ne dépassèrent pas Soissons. Charles du Plessis-Praslin se porta avec 20.000 hommes bien encadrés à leur rencontre et, après trois mois de pillage et de marches sans combat, la paix fut signée, le 15 mai 1614, à Sainte-Menehould.

Louis XIII, déclaré majeur le 27 septembre, convoqua, le 20 octobre, les Etats Généraux, qui ne changèrent rien à l'indécision du gouvernement, au déchaînement des ambitions, aux rivalités des Grands, aux souffrances du peuple.

#### VOYAGE DE BORDEAUX (1615)

Le Roi quitta Paris, le 17 août 1615, sous l'escorte de sa Maison et des Gardes françaises et suisses pour aller à Bordeaux recevoir sa fiancée Anne d'Autriche. Il fallut échelonner des régiments tout le long de la route

1. Son père Charles de Lorraine, l'ancien chef de la Ligue, était mort, le 3 octobre 1611.

afin de résister aux *entreprises* de Condé et de Bouillon. Les *princes*, sous prétexte de s'opposer aux mariages espagnols, avaient repris les hostilités en Champagne, pendant que le duc de Rohan soulevait les protestants des Cévennes, de la Guyenne et du Languedoc.

En Beauvaisis, Condé détruisit 4 compagnies de *Picardie* au Bec d'Hoissy et 7 de *Navarre* au pont d'Hermes ; puis il passa l'Aisne à Soissons, la Marne à Château-Thierry et la Seine à Méry, où il fit sa jonction avec Bouillon.

Le maréchal de Bois-Dauphin leur était opposé avec 9 régiments français, les Suisses de Galatty, 7 compagnies de gendarmerie, 230 cheveau-légers, 4 cornettes de carabins et quelques coulevrines.

Le *Journal* de François de Bassompierre, qui avait un commandement dans cette armée, témoigne de la confusion qui y régnait.

Le 16 octobre 1615, pendant l'étape de Nogent-sur-Seine à Sens, « les ennemis marchaient côte à côte de nous, à une lieue de distance, sans savoir de nos nouvelles, ni nous des leurs, tant tout était désordre parmi nous. Le logis de nos cheveau-légers était le même que M. de Bouillon avait indiqué pour les siens à Henri de Luxembourg, qui menait l'avant-garde. Les maréchaux des logis se rencontrèrent au logement et, comme les nôtres étaient plus en nombre, ils chargèrent ceux des ennemis et les chassèrent. M. le Prince prit l'alarme et fit mettre son armée en bataille, pensant nous avoir sur les bras. La nuit, il la fit camper en une plaine, à une lieue derrière nous, sur le chemin de Sens où nous allions tous deux. »

Bois-Dauphin devança Condé sur la Loire et prit position entre Ouzouer-sur-Trézé et Bonny, couvrant le pont de Glen. Mais il n'osa pas livrer bataille pour disputer le passage, que l'*armée des princes* exécuta, dans la nuit

du 28 octobre, au gué de la Madeleine, au-dessus de Neuvy. (Fig. 36)

Le Roi était à Bordeaux depuis le 7 octobre ; le 25 novembre, il y épousait Anne d'Autriche. Le duc de Guise avait conduit à Bayonne la princesse Elisabeth et l'avait remise aux envoyés du roi d'Espagne.

Condé était venu jusqu'à Saint-Jean-d'Angely, où Benjamin de Soubise, frère du duc de Rohan, avait réuni 4.000 hommes de pied et 500 cheveau-légers, recrutés parmi les réformés du Poitou et de la Saintonge ; mais il n'avait osé rien entreprendre. Le Roi et les deux reines quittèrent Bordeaux, le 17 décembre, avec une armée, qui se grossit, sur la Charente, de celle de Bois-Dauphin. Le duc de Guise prit le commandement en chef, avec Montigny et Saint-Géran pour maréchaux de camp, et « tint si bon ordre » que les rebelles n'osèrent pas attaquer les troupes royales.

Des pluies, des gelées, des maladies mirent fin à la campagne. Une trêve fut signée le 20 janvier 1616 ; en mai, la paix de Loudun accorda à Condé le gouvernement du Berry et 1.500.000 livres pour les frais de la guerre ; à Henri de Rohan, le Poitou ; au duc de Vendôme, Nantes ; à Longueville, Amiens ; en plus de l'annistie pour tous les factieux... qui n'avaient pas été pendus.

#### RÉVOLTE DE 1617

Le 31 août 1616, Condé, arrêté dans le cabinet du Roi, fut conduit à Vincennes. La captivité du premier prince du sang devint, au printemps de 1617, le prétexte d'une révolte nouvelle. A l'instigation du secrétaire d'Etat à la guerre Armand du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, Concini porta à 31 (dont 6 étrangers) les régiments d'infanterie, qu'il répartit en 4 armées.

Celle de l'Ile-de-France, commandée par Charles de Valois, duc d'Angoulême, assiégea Soissons, dont Mayenne s'était emparé. L'armée de Champagne envahit le Rethélois et bloqua le duc de Nevers dans Mézières. Le maréchal de Montigny prit possession du Nivernais.



Fig. 91.

Lesdiguières, entré en Piémont comme allié du duc de Savoie, fit lever le siège de Verceil, investi par don Pedro de Tolède, gouverneur du Milanais espagnol.

Le maréchal d'Ancre se prévalait de ces succès pour demander à la reine-mère la suprême dignité de connétable, quand il fut arrêté par ordre du Roi, le 24 avril 1617, sur le pont-levis du Louvre, et tué d'un coup de pistolet comme il portait la main à la garde de son épée.

tolet comme il portait la main à la garde de son épée.

#### LE DUC DE LUYNES

— « Maintenant, je suis roi ! » déclara Louis XIII, et, après avoir exilé sa mère, il livra le gouvernement de la France à son favori Charles d'Albert, qu'il fit duc de Luynes.

Marie de Médicis s'évada du château de Blois, le 21 février 1619, et, avec l'aide du duc d'Epemon qui l'attendait à Angoulême, elle réussit à lever plus de

30.000 hommes en Guyenne, Poitou, Saintonge et Angoumois. Elle tenait cour ouverte à Angers, avait ses Gardes et un petit corps mobile de 6.000 hommes, qui inquiétait les garnisons royales de l'Anjou.

Louis XIII, à défaut du génie de son père, avait son activité et sa bravoure. Apprenant que l'esprit de révolte avait gagné la Normandie, il alla, avec sa Maison et ses gardes, remettre dans le devoir Rouen, Caen et Alençon. Puis il poursuivit sa marche vers Angers et rallia les quatre vieux régiments que Bassompierre amenait de Champagne. Il passa, le 4 août 1620, la revue de ses troupes dans la plaine du Gros-Châtaignier, près de La Flèche. « A la montre, il fut compté dans le rang plus de 8.000 hommes de pied et 600 bons chevaux. » Condé fut nommé *général* de cette armée ; le maréchal de Praslin, *lieutenant général* ; Tresnel, Créquy, Nérestang et Bassompierre, *maréchaux de camp*.

#### Les Ponts-de-Cé (7 août 1620)

Pendant que le duc de Bellegarde traitait de la paix au château d'Angers avec Marie de Médicis, le jeune comte de Soissons avait disposé l'armée de la Reine-mère dans le delta formé par le confluent de la Maine dans la Loire. Il appuyait sa droite aux Ponts-de-Cé, avec le château pour réduit ; sa gauche, à l'enceinte d'Angers.

Le duc de Retz commandait l'infanterie, le comte de Saint-Aignan la cavalerie.

Le récit de Bassompierre, dégagé de détails un peu confus, donne à cette journée, qui fut sanglante bien qu'on l'ait appelée la *drôlerie des Ponts-de-Cé*, une certaine importance tactique. C'est à ce titre que nous résumons ce récit.

« Le Roi avait quitté La Flèche, le 6 août, pour dîner à Durtal et coucher au Verger.



» Le vendredi 7, j'eus l'ordre d'attendre les troupes au rendez-vous qui leur était donné dans la plaine de Trélazé, près des ardoisières d'Angers. Il y parut quelques gardes du comte de Soissons, en même temps que nous arrivait le régiment de *Piémont* avec Fontenay-Mareuil, son mestre de camp. Je lui dis d'envoyer 100 hommes sur l'avenue des ardoisières. Les cavaliers ennemis se retirèrent derrière une maison voisine, en laissant cinq ou six carabins pour nous observer.



Fig. 92.

» La compagnie de cheveu-légers de M. d'Eure nous ayant rejoints, je mis *Piémont* en embuscade dans un chemin creux et j'envoyai harceler les gardes du comte de Soissons. Mais ils ne tâtèrent pas plus de notre embuscade, que nous ne tombâmes dans le piège qu'ils nous avaient tendu derrière la maison.

» Le maréchal de Praslin arriva, sur ces entrefaites, avec Créquy et Nèrestang; puis le Roi et le prince de Condé, qui nous ordonnèrent d'occuper, à la vue des Ponts-de-Cé, le petit village de Sorges-sur-l'Authion, avec les *gardes françaises, Picardie et Champagne*, pour



reconnaitre, à la faveur de quelque escarmouche, le retranchement des ennemis.

» Nous demandâmes deux canons pour leur sonner une aubade; Créquy, qui était de *semaine de charge* avec Nérestang, donna l'ordre de marche. Après avoir dépassé Sorges, nous débouchâmes dans un grand pré entouré d'aliziers qui nous dérobaient à peu près à la vue de l'armée de la Reine-Mère. Elle était en plaine, en avant des Ponts-de-Cé et des retranchements; la Loire à sa droite; à sa gauche, une forte haie de 12 à 15 pieds d'épaisseur, farcie d'arquebusiers et de mousquetaires. En face de la haie, les aliziers, et nous derrière.

» Les quatre maréchaux de camp s'avancèrent avec quelques gentilshommes, pour reconnaître l'ordre des ennemis et les lieux où nous devions passer et marcher. Dès que nous parûmes dans la plaine, les mousquetaires de la haie nous tirèrent assez vivement. De Vennes, capitaine de *Navarre*, et quelques chevaux furent blessés.

» La cavalerie ennemie faisait ferme en deux gros, couverts par une soixantaine de carabins.

» Avant toute chose, nous résolûmes de chasser les tirailleurs de la haie et de marcher en avant. Les Gardes françaises ayant le droit de choisir leur poste de combat, je demandai à leur mestre de camp Créquy où il lui plaisait de les placer. Il choisit le milieu. Je mis *Picardie* à leur droite et, à gauche, les deux bataillons de *Champagne*.

» La haie était gardée par le régiment ennemi de la *Flocelière*, dont les soldats, nouvellement levés, lâchèrent pied dès qu'ils se virent attaqués; ils coururent à travers la plaine jusqu'à leur cavalerie. Nos gens s'abritèrent aussitôt derrière la haie pour ouvrir le feu sur cette cavalerie et l'obliger à se retirer dans les retranchements.

» Le canon des Ponts-de-Cé tira cinq ou six volées, sans toucher personne dans nos bataillons ; nos deux canons firent riposte.

» Nous vîmes alors M. de Retz battre en retraite et passer les ponts avec 1.500 hommes, tant de son régiment que celui de la Jousnelière ; on comptait les enseignes. Mais, en même temps, le vieux mestre de camp Boisguérin et ses soldats huguenots bordaient le retranchement.

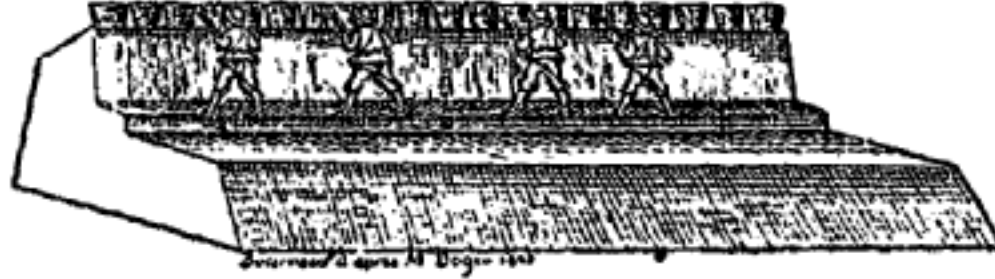


Fig. 93.

» Nérestang me fit remarquer le désordre de l'ennemi aux piques qui s'entremêlaient :

— Cousin, me dit Créquy, si vous ne commandez pas au capitaine suisse qui conduit le canon de pousser un peu les charretiers, ces poltrons n'arriveront jamais !

» J'y courais à toute bride, quand je vis nos troupes marcher de l'avant sans attendre le canon. Je retournai au même instant et, passant à côté de Créquy, je lui dis :

— Avez-vous perdu la raison, mon cousin, de m'en voyer au canon pendant que l'on va à la charge ?

» Je mis pied à terre et pris la tête du bataillon de droite de *Champagne*, après avoir emprunté à un sergent sa hallebarde.

— Ce n'est pas la place d'un maréchal de camp, observa Nérestang, qui était à cheval, « et vous ne pourrez plus faire combattre les autres troupes, si vous restez à pied avec un bataillon.

» Je lui répondis qu'il avait raison ; mais que ces régi-

» ments, farcis de nouvelles recrues, combattraient bien  
 » mieux en me voyant à leur tête et que, puisque je les  
 » avais amenés, j'avais intérêt qu'ils fissent bien.

— Je ne demeurerai pas à cheval, vous étant à pied, »  
 déclara Nérestang, et, sautant à terre, il vint se placer à  
 ma gauche.

» Quand les enfants perdus des Gardes, menés par Ma-  
 leysie, et ceux de *Champagne*, menés par Comminges,  
 furent à 100 pas du retranchement, toute la mousque-  
 terie de ceux qui le défendaient fit sa décharge à la fois.  
 A quoi nous reconnûmes qu'ils n'y entendaient rien et  
 nous fîmes donner l'assaut.

» Comminges me cria, de la crête du retranchement :  
 — Souvenez-vous, Monsieur, que j'y suis monté le  
 » premier !

» Nous suivions à 30 pas, sans autre péril que la quan-  
 tité de mousquetades qu'on nous tirait des maisons du  
 faubourg. Je trouvai pour le charroi un espace qu'on  
 n'avait pas eu le temps de fortifier. Une partie du ba-  
 taillon s'y engagea ; l'autre escalada le retranchement.  
 Cent hommes étaient passés quand, d'une fondrière, un  
 escadron vint nous charger. Le comte de Saint-Aignan  
 le faisait combattre, en se tenant à gauche, hors rang.  
 Nous le reconnûmes à ses armes cannelées et à moitié  
 dorées, à son chapeau gris surmonté de force plumes.

— *Présentez vos piques, mes enfants,* » cria Néres-  
 tang à nos Champenois, « et tenons ferme. Quand ils  
 » auront vu ce que nous valons, ils mettront de l'eau  
 » dans leur vin ! »

Les précieuses estampes de Jacques Callot, conservées  
 à la calcographie du Louvre, nous permettent de préci-  
 ser la tactique de marche et combat de notre infanterie  
 dans les premières années du règne de Louis XIII.

La figure 94, qui en est une reproduction, nous mon-  
 tre les *enfants perdus de Champagne*, précédant le régi-

ment, sous la conduite de l'aide-major. Aux Ponts-de-Cé, c'est Guitaut-Comminges, qui avait mis pied à terre parce qu'il y avait des retranchements à franchir. Les enfants perdus sont tous mousquetaires. Ils sont soutenus par deux enseignes, largement espacées, qui sont le *gros d'avant-garde* du régiment.

Le mestre de camp marche en avant des 7 enseignes qui forment la *bataille*. A ses côtés, le *sergent major* et le *commissaire à la conduite*. L'un est son second pour la transmission des ordres, les formations tactiques et la discipline; il s'appellera plus tard, par abréviation, le *major*. L'autre, responsable des effectifs assurant la solde et les vivres, réglant les étapes, répartissant les cantonnements, est l'*intendant* du régiment.

La *bataille* a un échelon des deux compagnies à chaque aile. Trois enseignes sont groupées au centre, pour former *réserve à tout venant* contre une attaque inopinée de cavalerie. La *compagnie mestre de camp* fait partie de cette réserve, sous le commandement du *lieutenant de la mestre de camp*.

Quand le régiment est un vieux corps (*Picardie, Champagne, Piémont, Navarre*), il a en plus la *compagnie colonelle*, appartenant au Colonel général et dépositaire de son drapeau blanc. Son chef, *lieutenant de la colonelle*, relève directement du colonel général; il deviendra, en 1663, le *lieutenant-colonel* du régiment.

Les 4 dernières enseignes forment l'*arrière-garde* et marchent échelonnées en arrière de la bataille, sous le commandement du plus ancien des 4 capitaines.

Le convoi régimentaire suit avec le *maréchal des logis*. (Fig. 88)

Comme nous l'avons dit déjà, les arquebusiers et les mousquetaires, dans chaque compagnie, marchent en avant et sur le flanc des piquiers. (Fig. 94)

Cette formation en *échiquier* permet de faire instanta-

nément face à une attaque, de quelque côté qu'elle se présente, et l'échelonnement se prête à la marche dans toutes les directions, en conservant des intervalles suffisants pour la formation rapide des bataillons de combat.

C'est la tactique de la légion romaine; le régiment de *Champagne* l'adopta et il servit de modèle aux Gardes et à toute l'infanterie française.

Revenons à la *drôlerie des Ponts-de-Cé* et au journal de Bassompierre.

« Un enfant perdu donna de sa pique dans le cheval d'un chef qui marchait à 20 pas devant le premier rang. Le cheval se cabra; le piquier redoubla; le cavalier tourna à



Fig. 24.



gauche et tout l'escadron le suivit, pour aller passer sous l'arche d'un pont où il n'y avait guère d'eau.

» Saint-Aignan, entraîné dans la déroute, fut pris par deux de nos carabins.

» Nous allâmes droit au faubourg en montant une petite ruelle. Une mousquetade, tirée des fenêtres, cassa la cuisse de Nérestang. Son fils et Lussan l'ayant relevé, je passai outre pour aller où j'avais affaire.

» Nos enfants perdus franchirent le pont avec la même chaleur qu'au début et mon bataillon de *Champagne* les suivit. Nous primes sur le pont deux mestres de camp ennemis, la Flocellière et Boisguérin.

» Le pont-levis n'ayant pas pu être levé, nous entrâmes dans la ville pêle-mêle avec les ennemis qui fuyaient devant nous. M. de Créquy, qui faisait donner ses bataillons des Gardes avec un merveilleux sens et ordre, m'aïda à empêcher que la ville des Ponts-de-Cé ne fût pillée; ce qui est bien rare dans un assaut.

» Le gouverneur Bettancourt se retira dans le château et le défendit jusqu'au lendemain avec 10 soldats. Deux Gardes françaises, dont Puysegur, y étaient entrés avec lui sans être reconnus. On les plaça aux embrasures qui regardent le pont et ils eurent soin de tirer trop haut pour ne blesser personne.

» Le marquis de Tresnel, qui tenait la droite avec le régiment de *Picardie*, fit construire une barricade sur l'avenue d'Angers et nous en fîmes autant du côté du faubourg; Créquy tourna contre le château les canons que nous avions pris sur le pont.

» Les postes établis, j'allai aux ardoisières rendre compte au Roi du succès de ce combat, où 5.000 hommes avaient été défaits, en perdant 1.200 morts ou noyés et à peu près autant de prisonniers. La ville de Ponts-de-Cé était prise; son château n'attendait que l'autorisation de



la Reine-Mère pour capituler. Elle fut donnée le lendemain.



Fig. 93<sup>a</sup>.

1. François de Bassompierre, d'après une gravure de la Bibliothèque nationale, communiquée par M. Bouchot.

## PAIX D'ANGOULÊME (10 août 1620)

Le duc de Luynes reçut l'épée de connétable que six Montmorency avaient portée et la paix d'Angoulême mit fin au rôle politique, sinon aux turbulentes intrigues et aux visées ambitieuses de Marie de Médicis (10 août 1620).

Ses dix années de pouvoir avaient été néfastes : l'œuvre d'Henri IV était compromise; l'anarchie féodale menaçait de nouveau l'unité française; la maison d'Autriche avait repris sa prépondérance en Europe et l'alliance illusoire de l'Espagne allait mettre Louis XIII aux prises avec l'Angleterre et la Hollande, les alliées fidèles de son père.

La guerre religieuse couvait sous les cendres, à peine éteintes par l'Édit de Nantes ; la Patrie était en danger !



# RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

## I

### ART ET HISTOIRE MILITAIRES

DE 1562 A 1620



- Abattoir*, page 217 (figure 62).  
*Abbeville (combat d')* — (1567) — 32.  
*Abords*, d'une place, 129, 213; — d'une position, 162.  
*Abri de campagne*, 217 (fig. 62), 261.  
*Accoumouement*, 190, 268.  
*Adieux*, aux reîtres, 122; — de la guerre civile, 86.  
*Administration*, de l'armée, 40; — de la compagnie, 8, 65.  
*Affût du canon*, de campagne, 17 (fig. 9), (fig. 11), 38 (fig. 15), 51 (fig. 19), 78 (fig. 28), 103 (fig. 38), 139 (fig. 47), 254, 257, 282; de siège, 132 (fig. 16), 257, 261.  
*Ageu (siège d')* — (1569) — 83.  
*Agrès du canon*, 51 (fig. 19), 78 (fig. 28), 139 (fig. 47).  
*Aguerriement*, 113.  
*Aide-major*, 298.  
*Aigrette du casque*, 9 (fig. 5).  
*Aile*, de caralerie, 78, 100, 108, 192; — de carabins, 118; — d'infanterie, 108, 222, 223, 234; — droite, 113, 146 à 148; — gauche, 144, 145 à 149.  
*Alarme*, 41, 43, 71, 76, 103, 118, 133, 137, 160, 170, 180, 240, 290.  
*Albanais (lancier)*, 95, 103, 108, 109 (fig. 41), 115, 155.  
*Alignement*, 5 (fig. 3), 15 (fig. 9), 62 (fig. 22), 141 (fig. 39).  
*Allemands*, au service de la France, 20, 71, 82, 92 à 94, 98, 110, 117, 119, 122, 130, 178, 179, 182; — envahisseurs, 114, 122.  
*Alliance*, anglaise, 157; — espagnole, 302.  
*Amboise (Eut d')* — (1563) — 21, 25.  
*Amiens (surprise d')* — (1597) — 210 à 213; — (siège d') — (1597) — 211 (fig. 67), 213 à 221, 226 à 231.  
*Amiral*, de France, 8, 19, 23, 24, 32, 34 à 36, 40, 43, 44, 83, 85, 89, 185, 198, 202, 204; — d'Aragon, 234, 236.  
*Amorçoir du bassinet*, 58 (fig. 21).

- Anglais*, 11, 25, 287; -- au service de la France, 138, 157, 173, 179, 219, 220, 222, 227, 228, 244, 250.
- Angoulême*, 48 à 50; -- (paix d') -- (1620) -- 302.
- Angoumois*, 47, 58, 64.
- Anne d'Autriche*, reine de France, 288, 289, 291.
- Annecy (entrée d'Henri IV à)* -- (1600) -- 268.
- Annexion*, 271.
- Apothicaire*, 216.
- Approches*, d'un camp, 236; -- d'une place, 232.
- Approvisionnements*, 176, 178, 260.
- Aragon (mousquetaires d')*, 212; -- (arquebusiers d'), 233.
- Archer du la Prévôté*, 251.
- Ardoisières d'Angers*, 291, 300.
- Ardres (prise d')* -- (1596), 208.
- Argoutel*, 5, 14 à 17 (fig. 9), 18, 48, 53, 62 (fig. 22), 77, 78, 86.
- Armée*, allemande, 48; -- du Béarnais, 92, 125; -- catholique, 14, 15, 103, 105; -- de Champagne, 282; -- du Dauphiné, 289; -- espagnole, 151, 158, 162, 231; -- étrangère, 15, 92 à 100, 115, 117, 119, 123; -- de la Ligue, 124, 125, 127, 130, 138, 142, 144, 152, 173, 275, 188; -- de la Loire, 93 à 100; -- du Milanais, 285; -- des Pays-Bas, 188, 208; -- des princes (1570), 58, 84 (1614), 290; -- protestante, 13, 39, 40, 43, 47, 48, 70, 71, 102; -- de la Reine-mère, 283, 295; -- du Roi, 11, 98, 125, 127, 157, 142, 175, 178, 181, 221, 246, 259; -- royale, 12, 31, 33, 34, 37 à 40, 47 à 50, 52 à 54, 70, 71, 83, 84, 91, 100, 102, 107, 128, 139, 136, 140, 145, 151, 162, 170, 172, 178, 180, 181, 197, 219, 259, 287, 290, 293; -- du duc de Savoie, 241; -- des Alpes, 255; -- de secours, 154, 201, 233 à 244.
- Armes à feu*, 2, 4 (fig. 2), 7 (fig. 4), 17 (fig. 9) (fig. 11), 21 (fig. 10), 38 (fig. 15), 42 (fig. 16), 51 (fig. 19), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 68 (fig. 24), 78 (fig. 28), 81 (fig. 30), 99 (fig. 35), 103 (fig. 38), 121 (fig. 43), 132 (fig. 46), 139 (fig. 47), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 158 (fig. 53), 166 (fig. 55), 171 (fig. 57), 183 (fig. 59), 269 (fig. 83), 275 (fig. 85), 278 (fig. 86).
- Armes d'hast*, 3 (fig. 1), 10 (fig. 6), 17 (fig. 9), (fig. 11), 32 (fig. 13), 63 (fig. 22), 68 (fig. 24), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 120, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 201 (fig. 65), 217 (fig. 69), 223 (fig. 70), 269 (fig. 83), 275 (fig. 85), 299 (fig. 94); -- à feu, 68 (fig. 24).
- Arme sur l'épaule*, 203 (fig. 65), 269 (fig. 83), 299 (fig. 94); -- gauche, 10 (fig. 6), 269 (fig. 83).
- Armement*, de l'infanterie, 3 (fig. 1), 7 (fig. 4), 16, 17 (fig. 9), (fig. 11), 32 (fig. 13), 58 (fig. 21), 61 (fig. 22), 67 (fig. 23), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 203 (fig. 65), 251 (fig. 78), 269 (fig. 83), 275 (fig. 85); -- de la cavalerie, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 5 (fig. 3), 7 (fig. 4), 16, 17 (fig. 9), (fig. 11), 42 (fig. 16), 63 (fig. 22), 81 (fig. 30), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 183 (fig. 62), 225 (fig. 71), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 283 (fig. 88), 285 (fig. 89), 301 (fig. 95).
- Armet*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 19, 118 (fig. 50), 166 (fig. 55), 221, 231, 241 (fig. 76).
- Armoiries*, 251, 301 (fig. 95).
- Armure*, du cavalier, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 5 (fig. 3), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 63 (fig. 22), 81 (fig. 30), 148 (fig. 50), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 183 (fig. 62), 225 (fig. 71), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 283 (fig. 88), 285 (fig. 89), 301 (fig. 95); -- d'Henri IV, 156 (fig. 52); -- du fantassin, 3 (fig. 1), 9 (fig. 5), 17 (fig. 9), 58 (fig. 21), 251 (fig. 78), 269 (fig. 83).

- Armurier*, 279.  
*Arnay-le-Duc (combat d')* — 26 juin 1570 — 81, 85 (fig. 31).  
*Arquebusade*, 11, 22, 32, 87, 96, 103, 116, 171, 194, 200, 232.  
*Arquebuse*, à mèche, 4, 7 (fig. 4), 26, 42 (fig. 16), 112, 120, 131, 219, 238; — à croc, 278 (fig. 86); — à rouet, 4, 59; — de Milan, 10.  
*Arquebuserie*, 35.  
*Arquebusier*, aragonais, 233; — français, 80, 91, 97, 118, 119, 124, 149, 224, 295; — à cheval, 4, 5 (fig. 3), 33, 42 (fig. 16), 59, 62 (fig. 22), 95, 96, 97, 101, 103, 105, 106, 120, 140, 142, à 144 (fig. 49), 145, 155, 158, 160, 162, 163, 165, 177, 182, 190, 202, 214, 224, 225 (fig. 71), 243, 252; — (compagnie d'), à cheval, 94, 140; — à pied, 6, 8, 10 (fig. 6), 17 (fig. 9), 18, 21, 32, 34, 35, 36, 52, 58, 82, 86, 91, 102, 107, 108, 110, 115, 118, 119, 134, 135 (fig. 49), 145, 165, 197, 222, 223, 231, 243, 259, 266, 270, 295, 298; — de la Garde, 221, 251; — gascon, 12, 14, 21; — de Férier, 80, 106, 107, 110, 221, 225 (fig. 71).  
*Arques (bataille d')* — (1589) — 133 à 136 (fig. 45).  
*Arrière-ban*, 31, 38, 244, 252.  
*Arrière-garde*, 13, 52, 98, 106, 145, 162, 178, 179, 181, 183, 202, 204, 218, 234, 237, 239, 298.  
*Arsenal*, de la Bastille, 119, 254, 279, 286; — du Louvre, 39.  
*Art militaire*, français, 82, 175, 221, 260, 294; — espagnol, 154, 181, 231; — hollandais, 61, 252.  
*Artillerie (corps de l')*, 253; — (personnel de l'), 279; — protestante, 15, 16 (fig. 9), 43, 74, 125.  
*Artillerie, de campagne*, 6, 13, 16, 18, 31, 37, 39, 61 (fig. 22), 74, 81, 94, 97, 101, 108, 144 (fig. 49), 145, 147 (fig. 50), 149, 151, 162, 172, 176, 200, 202, 225, 231, 233, 238, 240, 246, 277, 282; — (emploi de l'), 15 (fig. 8), 16 (fig. 9), (fig. 11), 31, 35 (fig. 11), 56, 62 (fig. 22), 78, 97, 104, 108, 131, 137, 144 (fig. 49), 145, 148 (fig. 50), 181, 225, 236, 238, 295, 300.  
*de siège*, 132 (fig. 46), 169, 174, 200, 211 (fig. 67), 217 (fig. 69), 227, 229, 261, 264, 277, 282; — (emploi de l'), 229, 261 à 265.  
*Artois (frontière d')*, 209, 244.  
*Assaut*, 87, 140, 201, 205, 208, 232, 242, 261, 266, 297, 300; — de nuit, 246.  
*Assiette, d'un camp*, 129; — position militaire, 73, 116.  
*Attaque, en cercle*, 23 (fig. 11); — d'un bois, 179; — d'une batterie, 147; — de flanc, 6, 18, 30, 35, 56, 130, 135, 142, 144, 147, 194, 203, 227; — de front, 17 (fig. 9), 109, 201; — générale, 236; — de nuit, 115, 266, 273; — des places, 211 (fig. 67); — d'un retranchement, 131; — d'un pont, 300; — d'une halle, 265.  
*Attelages, de l'artillerie*, 63 (fig. 22); — d'une litière, 233 (fig. 73); — d'un convoi, 283 (fig. 88).  
*Aubade*, 295.  
*Aubervilliers (combats d')* — (1567) — 31 à 36.  
*Aumônier (de l'artillerie)*, 279.  
*Anneau (surprise d')* — (11 novembre 1587) — 117 à 119.  
*Autriche (maison d')*, 186, 272, 285, 287, 302.  
*Avant-coureur*, 96.  
*Avant-garde*, 14, 16, 18, 19, 20, 21, 31, 31, 39, 50, 52 à 54, 71, 77, (fig. 27), 84, 85, 96 à 98, 100, 101, 108, 130, 141, 144, 145, 151, 162, 165, 175, 178, 180, 181, 201, 202, 213, 214, 219, 225, 231 à 237, 290, 298.  
*Avant-postes*, 4, 31, 31, 52, 98, 105, 141, 195, 233, 270; — (commandant des), 104.  
*Aventurier*, 5.

## B

- Bagage*, 15, 19, 32, 51, 51, 82, 106, 109, 117, 143, 157, 162, 167, 170, 174, 182, 239, 242, 243.  
*Bailli de l'artillerie*, 279.  
*Balle*, 19; — de fer, 277; — en bouche, 270.  
*Ban de la noblesse*, 214, 252.  
*Bande d'infanterie*, 8; — (vieille), 9.  
*Banderole de la lance*, 108, 109 (fig. 41), 138.  
*Bannière*, 145.  
*Bapaume (combat de)* — (30 août 1597) — 231.  
*Barité de pied en cap*, 202.  
*Barillet de l'espingole*, 174 (fig. 57); — du mousquet de rempart, 158 (fig. 53).  
*Barque équipée en guerre*, 172, 182.  
*Barricade*, 85, 118, 119, 124, 127, 137, 142, 151, 249, 259, 300.  
*Barricades (Journée des)*, — (1588) — 123, 124.  
*Bas drapés*, 9 (fig. 5), 58 (fig. 2).  
*Base d'opérations*, 47, 198.  
*Basque*, 10.  
*Basille*, 153 (fig. 51).  
*Bastion*, 229, 262, 266, 267; — étoilé, 211 (fig. 67).  
*Bastonnade*, 86.  
*Bataille rangée*, 16 à 23 (fig. 8, 9, 11), 279, 105 (fig. 39), 133 à 136, 144 (fig. 19), 148 (fig. 50), 170, 180, 207 à 209, 247 à 254; — (corps de), 14, 14, 16, 18, 19, 22, 33, 34, 11, 48, 49, 54, 76, 77 (fig. 27), 79, 80, 102, 130, 145, 162, 175, 178, 179, 225, 234, 239, 298, 299 (fig. 94); — (pace de), 11, 238.  
*Bataillon d'infanterie*, 2, 10, 16, 17 (fig. 9), 21, 30, 33, 62 (fig. 22), 82, 108, 130, 134, 202, 211 (fig. 67), 209 (fig. 94); — allemand, 16, 18, 82, 111; — anglais, 227; — d'arquebusiers, 34, 115 (fig. 49); — de combat, 154, 223, 299; — espagnol, 191; — d'enfants perdus, 145; — français, 18, 20, 23, 66, 144 (fig. 49), 223, 295 à 297; — (gros), 202; — de lansquenets, 77 (fig. 49); — suisse, 11, 16, 19, 20, 33, 74, 82, 135, 144 (fig. 49), 145.  
*Bitarde (couleuvrine)*, — 38, 78 (fig. 28), 277, 278 (fig. 86), 279.  
*Bateau*, 246; — armé, 172; — d'équipage, 181, 230.  
*Bâton de commandement*, 5 (fig. 3), 65, 156 (fig. 52), 167, 208 (fig. 66), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 289, 301 (fig. 95); — royal, 242.  
*Batte-mur (canon de siège)*, 277.  
*Batterie d'artillerie*, 17 (fig. 9), (fig. 11), 34, 112, 130, 133, 135, 137, 144 (fig. 19), 147 (fig. 50), 170, 176; — de brèche, 172, 229, 274; — de siège, 170, 172, 204, 211 (fig. 67), 227, 229 (fig. 72), 258, 261, 262, 264, 267; — (mise en), 225, 263, 267; — basse, 228, 261.  
*Béarnais*, 10.  
*Bec de corbin (gentilhomme au)*, 251.  
*Bec d'Hoissy (combat du)*, (1615), 200.  
*Bedelle*, 87.  
*Bivouac*, 49, 142, 159.  
*Blanche-Tache (gué de)*, 174.  
*Blinde*, abri, 137.  
*Blocus de Paris*, 125, 152 à 157; — de Bourg, 258, 270; — de la Fère, 206, 208.  
*Blois (prise de)* — (1558) — 45.



*Blois (combat de)*, 105 (fig. 39), 112 ; — fortifié, 179.  
*Bois de la pique*, 66, 67.  
*Bombarde*, 87.  
*Bombardement*, 268.  
*Bombardier*, 253.  
*Bombe*, 254.  
*Bordée d'artillerie*, 176, 265.  
*Bottes*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 88, 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 156 (fig. 52), 193 (fig. 62), 235 (fig. 71), 281 (fig. 87).  
*Boucherie*, 216, 217 (fig. 69).  
*Boulangier*, 40.  
*Boulet*, 38 (fig. 15), 183, 225, 232, 254, 257, 259, 277, 278 (fig. 86), 279.  
*Boulevard*, 212, 229.  
*Bourg-en-Bresse (surprise de)* — (13 août 1600), 257 à 259.  
*Bourgoigne*, 31, 59, 60, 92, 93 ; — (*la guerre en*), 188 ; — (*régiment de*), 206.  
*Bourguignotte (casque)*, 9 (fig. 5), 66, 67 (fig. 23), 222.  
*Bouteilles (pas-e de)*, 131 (fig. 45), 137.  
*Boute-selle*, 115, 113, 180.  
*Bout-touchant (à)*, 224.  
*Braconnière*, 222.  
*Brassard*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 166 (fig. 55), 301 (fig. 95).  
*Brèche*, 172, 201, 226, 258, 259, 261, 265, 267.  
*Bresse*, 256 (fig. 80), 257 ; — (*Conquête de la*), 253.  
*Briçon (attaque de)* — (1597) — 215.  
*Bride en main (tenir la)*, 85, 210.  
*Brigade*, 223.  
*Brigadier des armées du Roi*, 223.  
*Brigantine*, 26, 87.  
*Brouillards*, 134, 135, 219, 264.  
*Bugey (Conquête du)*, 253.  
*Bulletin de victoire*, 239.  
*Bures (surprise de)* — (17 février 1592) — 165 à 169.  
*Bussolin (combat de)* — (avril 1610) — 281.  
*Butin*, 46, 116.  
*Butiner*, 109.

## C

*Cadres de la compagnie*, 8, 65, 222.  
*Cahors (assaut de)* — (1580) — 91.  
*Calais (siège de)* — (1596) — 208.  
*Calibres de France (les six)*, 277, 278 (fig. 86), 279.  
*Cambray (prise de)* — (1595) — 206.  
*Camisade*, 87.  
*Camp, fortifié*, 53 (fig. 18), 128, 129, 133, 142 (fig. 50), 154, 157, 165, 169, 170, 173 à 175, 178 à 181, 195 à 197, 205, 208, 211 (fig. 67), 214, 216, 219 à 221, 225, 231, 232, 234, 236 à 238, 240, 252 ; — français, 53 (fig. 18), 211 (fig. 67), 217 (fig. 69) ; — d'instruction, 157 ; — volant, 156, 185.  
*Canon, de campagne*, 13, 15 à 17 (fig. 9), 20, 21 (fig. 10), 37, 38 (fig. 15), 54 (fig. 19), 78 (fig. 28), 84, 85, 91, 100, 103 (fig. 38), 108, 119, 133, 134, 141 (fig. 39), 145, 148 (fig. 50), 158, 172, 176, 178 (fig. 86), 181, 182, 234, 236 à 238, 240, 254, 257 à 259, 270, 275, 295, 296 ; — de siège, 132 (fig. 46), 160, 200, 220, 224, 227, 229 (fig. 72), 257, 261, 262, 267.

- 277, 278 (fig. 86), 279; — (*demi-*), 277; — (*quart de*), 277; — coudé, 277; — de place, 266; — revolver, 99 (fig. 35), 158 (fig. 53), 174 (fig. 57).  
*Canonnade*, 87, 129, 147, 201, 228, 229, 240, 259, 264.  
*Canonnière*, 17 (fig. 9), 135, 137, 144 (fig. 49), 147, 148 (fig. 50), 217 (fig. 69), 225, 258, 264, 279; — breveté, 253; — pointeur, 279.  
*Canonnière (embrasure)*, 59; — barque de guerre, 172, 174, 175.  
*Cantine*, 216, 217 (fig. 69).  
*Cantonement*, 40, 67, 115, 139, 142, 170, 177, 195, 206, 298.  
*Cantons du drapeau*, 222.  
*Capdious*, 110.  
*Capitaine*, de cavalerie, 5 (fig. 3), 17 (fig. 9), 48, 86, 189, 224, 225 (fig. 71), 257; — d'infanterie, 8, 10 (fig. 6), 66, 71, 72, 150, 172, 222, 223 (fig. 70), 235, 243, 257, 259, 298; — suisse, 150, 296; — des charrois, 279; — des gardes, 48; — des sapes et mines, 279.  
*Capitaine général*, 284; — des charrois, 279.  
*Capitulation*, 45, 242.  
*Caporal*, 8, 25, 222.  
*Caque* de poudre, 17 (fig. 9), 225, 254.  
*Carabin*, 5, 155, 162, 166 (fig. 55), 177, 224, 238, 290, 294, 295, 300; — espagnols, 140, 145, 148, 154, 163, 175, 234, 243; — italiens, 95, 154, 223, 231, 252, 258, 259; — de la Garde du roi, 221, 251.  
*Carabine*, 166 (fig. 55).  
*Caracol de l'escadron*, 6, 137, 170, 194, 203, 224, 227.  
*Carporeaux (chanson des)*, 25.  
*Carré d'infanterie*, 23 (fig. 11).  
*Carrosse*, 167, 168; — de guerre, 233 (fig. 73).  
*Cartouchière*, 275 (fig. 85).  
*Casal (défense de)* — (1613) — 288.  
*Casaque*, de carabin, 166 (fig. 55); — blanche, 34, 67 (fig. 23); — de fantassin, 183 (fig. 59); — de mousquetaire, 269 (fig. 83).  
*Casque*, 3 (fig. 1), 9 (fig. 5), 10 (fig. 6), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 42 (fig. 16), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 81 (fig. 30), 121 (fig. 43), 183 (fig. 59), 225 (fig. 71), 251 (fig. 76), 269 (fig. 83), 283 (fig. 88); — à visière, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 148 (fig. 50), 166 (fig. 65), 193 (fig. 62), 194, 202, 241 (fig. 75).  
*Catelet (siège du)* — (1595) — 198.  
*Caudebec (prise de)* — (26 avril 1592) — 176.  
*Caution*, 281.  
*Caux (pays de)*, 178 à 184.  
*Cavalcade*, 43.  
*Cavalerie*, française, 2, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 5 (fig. 3), 6, 16, 17 (fig. 9), 21 à 24 (fig. 11), 30, 31, 33, 35, 36, 38, 40, 41, 44, 53, 81, 82, 86, 97, 127, 130, 144, 169, 175, 192 à 195, 197, 200, 202, 204, 205, 214, 223, 252, 272, 283 (fig. 88), 293, 297, 300; — allemande, 96 (fig. 34), 175, 182; — italienne, 75, 79, 130, 176; — flamande, 137; — lorraine, 137; — protestante, 127, 137; — de la Maison du Roi, 221, 259; — ligère, 4, 5 (fig. 3), 102, 107 (fig. 40), 108, 144 (fig. 49), 151, 157, 162, 166 (fig. 55), 167, 175, 183, 194, 197, 209, 214, 218, 220, 246, 252, 285; — espagnole, 235, 239; — provençale, 122.  
*Cavalière de tranchée*, 229 (fig. 72).  
*Ceinturon*, 189 (fig. 60), 193 (fig. 62), 208 (fig. 66).  
*Cent-Suisses*, 30, 250.  
*Cévennes (protestants des)*, 290.  
*Centre de bataille*, 144, 146, 148, 192, 222, 223, 234.  
*Chamade (battre la)*, 197, 261, 264.

- Chambéry (investissement de)* — (1600) — 250.  
*Champagne*, 31, 93, 95; — (*armée de*), 282; — (*vieilles enseignes de*), 8; — (*noblesse de*), 95; — (*régiment de*), 39, 61, 93, 127, 209, 214, 221, 223, 227, 236, 241, 250, 256, 258, 271, 274, 275, 277, 295 à 300.  
*Changement de front*, 146, 224.  
*Chanson*, de la guerre civile, 86; — des carpoceaux, 26; — des reîtres, 86, 116, 122.  
*Chapeau*, 21 (fig. 10), 32 (fig. 13), 75 (fig. 26), 107 (fig. 40), 203 (fig. 65), 233 (fig. 73), 235 (fig. 74), 269 (fig. 83), 271 (fig. 84), 280 (fig. 87), 292 (fig. 91).  
*Charge*, de l'infanterie, 20, 112, 119, 148 (fig. 50), 170, 296; — de la cavalerie, 3 (fig. 1), 4, 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 18, 21 à 23, 36, 56, 80, 87, 106, 109, 119, 134, 146 à 148 (fig. 50), 154, 155, 168, 170, 190 à 192, 202, 203, 219, 221, 224, 297; — par échelons, 154, 224; — par rang, 224; — d'ensemble, 155; — à fond, 203.  
*Chargement du canon*, 21 (fig. 10).  
*Charité (La)*, 48, 51; — (*prise de*) — (1569) — 60.  
*Chariot*, à bœuf, 13, 83, 114, 116 à 118, 122; — de convoi, 32, 41, 62, 81, 148 (fig. 50), 154, 158, 162, 163, 191, 203, 204, 234, 239, 240, 243, 283 (fig. 89); — de paysan, 212, 213.  
*Charpentier*, de l'artillerie, 254, 261, 279; — des fortifications, 280.  
*Charretier*, 225, 296.  
*Charrette*, 242, 283 (fig. 88).  
*Charroi*, 297, 283 (fig. 88).  
*Charron de l'artillerie*, 279.  
*Chartres*, 12, 45, 117; — (*prise de*) — (1591) — 157.  
*Châteauneuf (prise de)* — (1569) — 60.  
*Châtellerauld (siège de)* — (1569) — 73, 83.  
*Chausses*, 9 (fig. 5), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59), 189 (fig. 60), 235 (fig. 74), 251 (fig. 78).  
*Chaussettes*, 251 (fig. 78).  
*Chaussure*, du cavalier, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 42 (fig. 16), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 235 (fig. 74), 280 (fig. 87), 285 (fig. 89), 292 (fig. 91), 301 (fig. 95); — du fantassin, 3 (fig. 1), 9 (fig. 5), 21 (fig. 10), 32 (fig. 13), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59), 189 (fig. 60), 208 (fig. 68), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 243 (fig. 76), 251 (fig. 78), 269 (fig. 83), 271 (fig. 84), 275 (fig. 85).  
*Chef de file*, 5 (fig. 3).  
*Chef de pièce*, 225.  
*Cheval*, de main, 225 (fig. 71), 283 (fig. 88); — de guerre, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 5 (fig. 3), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 42 (fig. 16), 63 (fig. 22), 81 (fig. 30), 96 (fig. 34), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 166 (fig. 55), 225 (fig. 71), 283 (fig. 88), 285 (fig. 89), 301 (fig. 95); — bardé, 76.  
*Chevalier du guet*, 31.  
*Chevan-léger*, 4 (fig. 2), 11, 14 à 16, 18, 19, 22, 33, 35, 42, 48, 53, 59, 62 (fig. 22), 76, 77, 86, 95, 96, 101, 105, 109, 115, 124, 138, 140, 144, (fig. 49), 145, 147, 154, 155, 159, 163, 165, 167, 168, 175, 177, 189, 190, 191, 218, 219, 221, 223, 227, 231, 232, 237, 239, 243, 252, 290, 291, 294; — béarnais, 78, 92; — du Roi, 138; — de la Garde du Roi, 221, 251, 259; — (*compagnie de*), 94, 139, 40, 169, 252, 257, 294.  
*Chien du mousquet*, 7 (fig. 4), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 99 (fig. 35), 183 (fig. 59), 275 (fig. 85).  
*Chinon (camp de)* — (1569) — 73.

- Chirurgien*, 216.  
*Cimetière*, 217.  
*Circonvallation*, 200, 211 (fig. 67), 214.  
*Citadelle*, 128, 189, 196, 233, 252, 257, 258, 259, 267, 268, 272, 273.  
*Clairon*, 86.  
*Closure*, 129.  
*Coalition*, 285.  
*Coiffure de guerre*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 5 (fig. 3), 9 (fig. 5), 10 (fig. 6), 17 (fig. 9), 32 (fig. 13), 42 (fig. 16), 58 (fig. 21), 63 (fig. 22), 67 (fig. 23), 81 (fig. 30), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 166 (fig. 55), 183 (fig. 59), 203 (fig. 65), 225 (fig. 71), 235 (fig. 71), 241 (fig. 75), 243 (fig. 76), 251 (fig. 78), 269 (fig. 83), 275 (fig. 85), 283 (fig. 88), 285 (fig. 89).  
*Collerette*, 57 (fig. 20), 58 (fig. 21), 75 (fig. 26), 89 (fig. 32), 93 (fig. 33), 107 (fig. 40), 111 (fig. 42), 121 (fig. 43), 123 (fig. 44), 156 (fig. 52), 171 (fig. 56), 183 (fig. 59), 208 (fig. 66), 233 (fig. 73), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 243 (fig. 76), 251 (fig. 78), 263 (fig. 81), 271 (fig. 81), 280 (fig. 87), 286 (fig. 90), 292 (fig. 91), 301 (fig. 95).  
*Collet (manteau)*, 87.  
*Colonel, d'infanterie*, 23, 36, 122, 154, 203, 217; — de France, 71; — de carabins espagnols, 175; — espagnol, 154; — de la cavalerie légère espagnole, 154; — Italien, 154; — des Suisses, 29, 74, 282.  
*Colonel général, de l'infanterie delà les monts*, 8, 32, 36, 39, 58; — deçà des monts, 39, 64; — de l'infanterie, 64, 93, 222, 298; — de la cavalerie légère, 60, 144, 154, 252; — des vieilles bandes de Piémont, 64; — des Suisses, 76.  
*Colonne, d'attaque*, 134, 136, 139, 154, 232; — légère, 50; — d'infanterie, 49, 50, 62, 103, 116, 118, 134, 150; — de cavalerie, 224; — par quatre, 224, 225 (fig. 71), 283 (fig. 88).  
*Combat, d'artillerie*, 147, 176, 229, 237, 238, 265, 296; — de cavalerie, 17 (fig. 9), 18, 19, 23, 24 (fig. 11), 34, 44, 54 à 57, 79 à 81, 96, 97, 101, 102, 105 (fig. 39), 109, 116 à 119, 131, 144 (fig. 49), 147 (fig. 50), 148, 159, 162, 163, 167, 191 à 194, 202 à 205, 219, 220, 228, 237, 238, 297; — à pied, 162; — d'infanterie, 17 (fig. 9), 20 à 23, 24 (fig. 11), 36, 71, 72, 76 (fig. 27) à 80 (fig. 29), 85, 105 (fig. 39), 135, 136, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 149, 169, 179, 180, 219, 227, 295; — contre la cavalerie, 19, 30, 55, 116 à 119, 147, 170, 219, 228, 257; — (de village), 116, 118, 119; — de tirailleurs, 211 (fig. 67).  
*Commandements de manœuvre, de cavalerie*, 110, 111, 163; — d'infanterie, 297.  
*Commissaire, à la conduite*, 298; — aux vivres, 40, 157; — de l'artillerie, 103, 225, 247, 264, 267, 279; — des guerres, 280; — pour le salpêtre, 251, 279.  
*Commissaire général espagnol*, 231.  
*Compagnie, d'artillerie*, 144; — d'infanterie, 8, 12, 15, 33, 66, 121, 173, 203 (fig. 65), 214, 216, 222 (fig. 70), 250, 254, 259, 273, 275, 282, 290, 298, 299 (fig. 94); — d'arquebusiers à pied, 12, 13, 33, 219; — colonello, 65, 173, 250, 298; — d'enfants perdus, 144; — de cavalerie, 4, 11, 30, 93, 94, 103, 108, 109, 127, 138 à 140, 142, 144, 154, 169, 174, 209, 221, 224, 225 (fig. 71), 227, 246, 252, 257, 290, 294; — d'arquebusiers à cheval, 94, 140, 142, 144; — de cheveau-légers, 94, 139, 140, 169, 252, 257, 294; — d'albanais, 103, 108, 109; — de carabins, 154; — de cuirasses, 227; — écossaise des gardes du corps, 221, 250; — de gendarmerie, 127, 138, 140, 142, 154, 174, 221, 246, 252, 290; — des ordonnances, 4, 30, 93; — de lances, 227; — mes-



- ire de camp, 65, 222, 272, 298; — de ploniers et charpentiers, 280.  
*Compasser la mècho*, 110.  
*Concentration d'une armée*, 101, 130.  
*Conducteur de l'artillerie*, 63 (fig. 22), 279.  
*Connétable*, de France, 15, 16, 18, 19, 22, 29, 30, 33, 31, 36, 37, 187, 206, 208, 225, 234, 236, 242, 252, 292, 302; — de Castille, 188, 190, 191, 195 à 197.  
*Conseil de commandement*, 102, 154, 182, 231.  
*Conserve (troupe de)*, 146, 148.  
*Conspiration contre la patrie*, 249, 255.  
*Contact (prendre le)*, 48, 231.  
*Contre-attaque*, 21, 136.  
*Contrescarpe*, 201, 226, 227, 229, 258, 274.  
*Contrevallation*, 211 (fig. 67).  
*Contrôleur général*, de l'artillerie, 279; — des fortifications, 280; provincial de l'artillerie, 279.  
*Convoi*, 13, 170, 203, 218, 224, 236, 237, 281, 283 (fig. 84), 299 (fig. 91).  
*Convoyeur*, 283 (fig. 88), 299 (fig. 94).  
*Corbeil*, 12; — (prise de) — (1592) — 152.  
*Cordier de l'artillerie*, 279.  
*Cornette (fanion)*, 17 (fig. 9), 22, 63 (fig. 22), 76, 86, 96 (fig. 24), 144 (fig. 49), 146, 148 (fig. 50), 232; — de Navarre, 107 (fig. 40), 148 (fig. 50); — générale, 167; — (compagnie de cavalerie), 40, 43, 44, 52, 75, 77, 108, 118, 144 (fig. 49), 149, 220; — d'argoulets, 14; — de carabins, 290; — de cheveu-légers, 20, 108; — d'arquebusiers à cheval, 140; — écossaise, 35; — de reîtres, 11, 14, 15, 20, 96, 116, 118, 145, 147; — (officier), 107 (fig. 40).  
*Cornette blanche (escorte volontaire) du Roi*, 105, 108, 133, 135, 144 (fig. 49), 173, 194, 221, 225, 231, 268, 272; — de Mayenne, 144 (fig. 49), 145, 150; — (fanion) du Roi, 22, 94, 144 (fig. 49), 147, 166; — de Mayenne, 144 (fig. 49), 145, 150.  
*Corps d'armée*, 97; — de cavalerie, 115, 160, 162.  
*Corps de garde*, 118, 119, 213, 267.  
*Corps à corps (combat)*, 112, 238.  
*Correspondance militaire*, 50, 142, 230, 240; — d'Henri IV, 142, 230, 240; — (service de), 41.  
*Corselet (piquier)*, 3 (fig. 1), 68, 80, 108, 222, 251 (fig. 78), 269 (fig. 83).  
*Cdloyer*, 160.  
*Costume de guerre*, du cavalier, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 5 (fig. 3), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 42 (fig. 16), 63 (fig. 22), 81 (fig. 30), 107 (fig. 40), 109 (fig. 42), 121 (fig. 43), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 225 (fig. 71), 235 (fig. 74), 283 (fig. 88), 288 (fig. 86), 301 (fig. 95); — du fantassin, 3 (fig. 1), 9 (fig. 5), 10 (fig. 6), 17 (fig. 9), 21 (fig. 10), 24 (fig. 11), 32 (fig. 13), 58 (fig. 21), 63 (fig. 22), 67 (fig. 23), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 183 (fig. 59), 203 (fig. 65), 251 (fig. 78), 269 (fig. 83), 275 (fig. 85).  
*Costume de ville*, 189 (fig. 60), 208 (fig. 66), 235, 243 (fig. 76), 271 (fig. 84), 280 (fig. 87), 292 (fig. 91).  
*Couchée*, 50.  
*Coucher la lance (pour charger)*, 3 (fig. 1), 24 (fig. 11), 109 (fig. 41), 148 (fig. 50).  
*Couler du long*, 41.  
*Coulevrine*, 18, 37, 38 (fig. 15), 43, 54, 85, 108, 119, 133, 145, 200, 203, 210, 238, 277, 278 (fig. 86), 290; — (double), 277; — (grande), 278 (fig. 86), 279.

- Coup de main*, 50, 117, 128, 130, 156, 169, 212, 261, 262, 266.  
*Coursier*, 70, 74, 78, 81, 96, 101, 102, 115, 122, 128, 138, 165, 168, 179, 181, 191, 197; — *de pointe*, 168.  
*Coursier*, 86.  
*Courtaud* (cheval léger), 42 (fig. 16), 63 (fig. 22), 81 (fig. 30), 109 (fig. 41), 148 (fig. 50), 150, 225 (fig. 71), 283 (fig. 88), 285 (fig. 89).  
*Courtine*, 129, 132, 261.  
*Coutras (journée de)* — (1587) — 101 à 113 (fig. 37, 39).  
*Crépan (canon de siège)*, 277.  
*Crête du retranchement*, 297.  
*Crocheter la coulovrine*, 18.  
*Croissant (formation en)*, 104, 105 (fig. 39); — (*ventre du*), 105, 108, 110.  
*Croque-moutons*, 5.  
*Croupière du cheval*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 42 (fig. 16), 63 (fig. 22), 81 (fig. 30), 96 (fig. 34), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 148 (fig. 50), 166 (fig. 55), 225 (fig. 71), 283 (fig. 88), 285 (fig. 89), 301 (fig. 95).  
*Cubitière*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 148 (fig. 50), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 301 (fig. 95).  
*Culasse mobile du canon*, 21 (fig. 10).  
*Cuirasse du cavalier*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 5 (fig. 3), 81 (fig. 30), 148 (fig. 50), 156 (fig. 52), 161, 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 225 (fig. 71), 232, 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 301 (fig. 95); — *du fantassin*, 3 (fig. 1), 9 (fig. 5), 58 (fig. 21), 251 (fig. 78).  
*Cuirassine*, 87.  
*Cuisine*, 217 (fig. 69).  
*Cuissards*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 241 (fig. 75), 251 (fig. 78), 301 (fig. 95).

## D

- Daque*, 10.  
*Dause*, 217 (fig. 69).  
*Darnetal (camp de)*, 158, 169, 171, 173, 174.  
*Dauphiné* 31, 45, 81, 98, 122, 251; — (*arquebusiers du*), 260, 270; — (*armée du*), 289; — (*la guerre en*), 224.  
*Débarquement*, 176.  
*Déchargeur de l'artillerie*, 379.  
*Déclaration de guerre*, 187.  
*Découverte*, 190.  
*Défense*, d'un bois, 106, 179; — d'un col, 266; — d'une hale, 295; d'un retranchement, 134, 296; *des places*, 211 (fig. 67), 226, 229.  
*Défensive (tactique)*, 128 à 133.  
*Défilé (passage de)*, 178, 179; — (*de Clayes*), 155.  
*Délogé*, 51.  
*Demi-armure*, 3 (fig. 1), 58 (fig. 21), 235 (fig. 74), 251 (fig. 78).  
*Demi-bastion*, 132.  
*Demi-escadron*, 6.  
*Demi-lune (formation en)*, 97, 104; — (*ouvrage de fortification*), 200, 214, 220, 232, 236.  
*Demi-rolle*, 224.  
*Déploiement*, 15 (fig. 8), 16, 17 (fig. 9), 35 (fig. 14), 62 (fig. 22), 54, 77 (fig. 27), 105 (fig. 39), 116, 144 (fig. 49), 204, 238.  
*Dépôt du régiment*, 8, 25.



- Déroute*, 81, 82, 114, 119, 148, 192, 231, 237, 300.  
*Désarmement*, 250.  
*Détour de tranchée*, 129.  
*Deuxième ligne*, 17 (fig. 9), 18, 52, 62 (fig. 22), 76, 104, 144 (fig. 49), 146.  
*Dévaliser*, 120.  
*Diane (réveil)*, 98, 118.  
*Dièppe livré (aux Anglais)* — (1562) — 1, 11 ; — (les lignes de) — (1589) — 128 à 131 (fig. 45) ; — (combats de) — (1589) — 136 (fig. 45).  
*Dijon (citadelle de)*, 188, 189, 197.  
*Directeur des fortifications*, 280.  
*Discipline*, 7, 187, 215, 298.  
*Disette*, 180, 237.  
*Distance tactique*, 17 (fig. 9), 63 (fig. 22).  
*Donjon*, 213.  
*Dossière (armure)*, 4.  
*Double-canon*, 37.  
*Doullens (siège de)* — (1595) — 200, 201 ; — (bataille de), (24 juillet 1595) — 201 à 205 ; — (escalade de) — (1597) — 219 ; — (siège de) — (1597) — 211.  
*Dragon (pièce de campagne)*, 277 ; — volant, 277.  
*Drapeau de l'infanterie*, 9 (fig. 5), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 203 (fig. 65), 222, 223 (fig. 70), 243 (fig. 76), 299 (fig. 94) ; — bleu d'azur, 223 ; — bleu de roi, 64 ; — blanc, 298 ; — feuille morte, 223 ; — jaune, 223 ; — noir, 64, 223, 267 ; — rouge, 64, 223 ; — vert, 64, 223.  
*Dreux (bataille de)* — (1562), — 14 à 24 (fig. 8, 9, 11) ; — (siège de) — (1590) — 140 à 143 (fig. 48).  
*Droit des gens*, 44.  
*Drôlerie des Ponts-de-Cô*, 293 à 299.  
*Duel*, 217 (fig. 69).

## E

- Eclaireurs*, 44, 33, 44, 48, 201, 202, 231, 252.  
*Echarpe*, 4 (fig. 2), 9 (fig. 5), 111 (fig. 42), 156 (fig. 52), 168 (fig. 55), 171 (fig. 56), 189 (fig. 60), 193 (fig. 62), 225 (fig. 71), 235 (fig. 74), 251 (fig. 78), 263 (fig. 81), 301 (fig. 95) ; — blanche, 124, 127 ; — rouge, 34, 102.  
*Echelonnement*, de l'escadron, 96 (fig. 34), 192 ; — du régiment, 298, 299 (fig. 94) ; — d'une colonne de marche, 62, 63 (fig. 22), 77, 98, 223 (fig. 70), 208, 209 (fig. 94).  
*Echiquier stratégique*, 93 ; — (formation en), 298, 299 (fig. 94).  
*Ecoissais*, 35, 30, 127, 138, 221, 250.  
*Ecouvillon*, 54 (fig. 49), 78 (fig. 28), 139 (fig. 47).  
*Ecuyer*, 224.  
*Edils bursaux*, 216.  
*Effectifs de la cavalerie*, 223, 252 ; — de l'infanterie, 169, 222, 223, 257, 277, 280, 282, 298.  
*Effet du feu d'artillerie*, 74, 108, 130, 135, 204, 264 ; — de mousqueterie, 23, 30, 55, 59, 110, 119, 135, 148, 201, 220.  
*Embrasure*, 226, 264, 300 ; — gabionnée, 263.  
*Embuscade*, 87, 95, 218, 227, 291.  
*Emerillon (pièce de campagne)*, 277 ; — (petit), 278.

- Emeute*, 123.  
*Emissaire*, 218.  
*Enceinte mobile de chariots*, 62, 80, 127, 151, 162, 191, 235.  
*Enclouer un canon*, 223.  
*Endurance*, 91.  
*Enfants perdus*, 17 (fig. 9), 18, 62 (fig. 22), 71, 78, 103, 109, 141, 143, 144 (fig. 49), 145, 150, 212, 297 à 299 (fig. 94), 300.  
*Enseigne (compagnie d'infanterie)*, 8, 25, 29, 30, 31, 31, 39, 43, 91, 167, 206, 221, 235, 236, 250, 252, 273, 282, 296, 298; — espagnole, 12, 16, 21; — de lanquenets, 14, 15, 91; — de pionniers, 144; — (drapeau), 9 (fig. 5), 17 (fig. 9), 18, 21 (fig. 11), 86, 113, 123, 138, 141 (fig. 49), 148 (fig. 50), 150, 203 (fig. 65), 201, 221, 223 (fig. 70), 299 (fig. 94); — espagnole, 244 (fig. 76); — d'ordonnance, 65; — blanche, 65; — (officier d'infanterie), 65, 72, 222; — espagnol, 243 (fig. 76).  
*Entrée triomphale*, 123, 243, 260, 263, 275.  
*Entreprise*, 290.  
*Entournoyer de chariots*, 32.  
*Epaulement de batterie*, 129, 170.  
*Épaulette*, 9 (fig. 5).  
*Épée, de cavalerie*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 7 (fig. 4), 22, 42 (fig. 16), 107 (fig. 40), 112, 119, 143, 161, 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 280 (fig. 87), 292 (fig. 91), 301 (fig. 95); — d'Henri IV, 277; — de fantassin, 3 (fig. 1), 7 (fig. 4), 9 (fig. 5), 32 (fig. 13), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59), 189 (fig. 60), 208 (fig. 66), 243 (fig. 76), 251 (fig. 78); — (combat à l'), 112, 148, 161.  
*Épée-pistolet*, 68 (fig. 24).  
*Epernay (prise d')* — (1592) — 181.  
*Eperons*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 335 (fig. 74), 281 (fig. 87), 292 (fig. 91), 301 (fig. 95).  
*Escadre (escadron)*, 10 (fig. 6); — (division navale), hollandaise, 172, 175, 177 (fig. 58).  
*Escadron*, 4, 6, 17 (fig. 9), 18, 22, 24 (fig. 11), 30, 31, 56, 63 (fig. 22), 75, 77, 81, 93, 102, 105, 104, 133, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 192, 211 (fig. 67), 223, 224, 297, 300; — (gros), 148; — espagnol, 192; — milanais, 192, 194; — italien, 202; — d'écharpes rouges, 102; — du roi, 167; — de rollers, 96 (fig. 34); — volant, 234, 293, 237, 239.  
*Escalade*, 87, 219, 251, 261, 297.  
*Escarmouche*, 18, 32, 72, 85, 87, 97, 137, 142, 160, 175, 180, 182, 197, 218, 227, 247, 238, 270, 295, 301 (fig. 95).  
*Eschet (désar-tre)*, 10.  
*Escopette*, 90, 121 (fig. 43).  
*Escorte*, 87, 170, 212, 289; — du convoi, 224, 242, 283 (fig. 88).  
*Esconte (acri-nello)*, 87.  
*Espagnols*, 10, 12, 16, 17 (fig. 9), 21, 22, 154, 187, 198, 200, 202, 205, 212, 218, 219, 228, 235, 239, 243, 244, 269, 270; — au service de France, 140, 145, 148, 154, 157, 168, 180, 181, 185, 190, 194, 198.  
*Espingole*, 174 (fig. 57).  
*Estoc (épée)*, 6, 7 (fig. 4), 26, 89.  
*Estrade (battre l')*, 45, 42, 44; — (battour d'), 5, 44, 231.  
*Étape*, 7, 157, 290, 298.  
*État-major (service d')*, 60, 106.  
*États généraux* — (1614) — 289.  
*Étendard*, 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 63 (fig. 22), 96 (fig. 31), 107 (fig. 40), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 211 (fig. 67), 225 (fig. 71); — (sonner à l'), 37, 112.

*Etriers*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 12 (fig. 16), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 166 (fig. 55), 301 (fig. 15).

*Etriclières*, 80.

*Eventail* (pièce de siège), 277.

*Exploration* (service d'), 18, 101.

## F

*Fanfaronnade*, 219.

*Fantassin*, 10 (fig. 6), 22, 69, 74, 84, 98, 101, 119, 130, 144, 168, 178, 183, 188, 197, 200, 203 (fig. 66), 218, 226, 227, 228, 237, 257, 269 (fig. 83).

*Fascine*, 129, 155, 200, 225.

*Faucon* (pièce de campagne), 51 (fig. 19), 278 (fig. 86), 279.

*Fauconneau* (pièce de campagne), 139 (fig. 47), 277, 278 (fig. 86), 279.

*Faute*, stratégique, 113, 152, 178; — tactique, 236.

*Feinte*, 163, 227.

*Fère* (siège de la) — (1595) — 206, 208.

*Feu de bivouac*, 112.

*Feux de l'infanterie*, 6, 18, 20, 23, 36, 55, 59, 110, 119, 135, 148, 204, 220, 295, 297.

*Flamands*, 76, 202; — au service de France, 145, 149; — cavaliers, 137, 204.

*Flamme de la lance*, 3 (fig. 1), 109 (fig. 41).

*Flanc* (troupe de), 76, 144, 145.

*Flasque* (poivre à poudre), 26, 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59).

*Flotte hollandaise*, 172, 176, 177 (fig. 58), 180, 282.

*Flottille*, 172.

*Fifre*, 8, 222, 223 (fig. 70), 283 (fig. 88).

*File*, 96, 224; — (marcher par), 85, 89.

*Folleville* (combat de) — (1592) — 159.

*Fondeur de l'artillerie*, 279.

*Fontaine-Française* (combat de) — (1595) — 190 à 196 (fig. 61).

*Fonte des canons*, 215, 272, 279.

*Fontenay-le-Comte* (prise de) — (1587) — 93.

*Forcer* (prendre d'assaut), 151, 235, 239.

*Forgeur de l'artillerie*, 279.

*Formation, de manœuvre, de la cavalerie*, 5 (fig. 3), 16, 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 105 (fig. 39), 143, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 196; — de l'escadron, 224; — en croix, 154; — en échiquier, 298; — de l'infanterie, 10, 17 (fig. 9), 23, 24 (fig. 11), 105 (fig. 39), 222, 298, 299 (fig. 91); — de combat, 15 (fig. 8), 47 (fig. 9), 24 (fig. 11), 35 (fig. 13), 63 (fig. 22), 77 (fig. 27), 84, 97, 105 (fig. 39), 100, 108, 131, 143 à 145 (fig. 49), 155, 196, 222, 295, 298; — en demi-lune, 97, 104; — en demi-cercle, 145; — de la compagnie, 222; — du régiment, 298, 299 (fig. 91); — de l'escadron, 224; — de marche, de la cavalerie, 5 (fig. 3), 34 (fig. 96), 225 (fig. 71); — de l'infanterie, de la compagnie, 10 (fig. 6), 203 (fig. 55), 222; — du régiment, 299 (fig. 91); — d'une armée, 15 (fig. 8), 17 (fig. 9), 35 (fig. 13), 63 (fig. 22), 77 (fig. 27), 105 (fig. 39), 144 (fig. 49).

*Fort* (citadelle), 181, 226, 260 à 265, 267; — étoilé, 261 (fig. 67); — fort bastionné, 211 (fig. 67), 214, 215 (fig. 68), 261 (fig. 67); — avancé, 129; — (position), 18.

*Fort-Barrault*, 245, 246.

*Fortification*, permanente, 252, 254, 266; — passagère, 129, 181, 214, 215 (fig. 68), 218, 220; — improvisée, 155; — (traité de) — (1594)

- 214 ; — (*surintendant des*), 280 ; — (*directeur des*), 280 ; — (*contrôleur général des*), 280 ; — (*ingénieur des*), 280 ; — (*impôt des*), 280 ; — (*pionniers et charpentiers des*), 280.  
*Fortin*, 200.  
*Fossé*, 169.  
*Fougasse*, 228.  
*Fourchette*, voyez *Fourquine*.  
*Fourgon*, de l'artillerie, 225 ; — à bagages, 283 (fig. 88).  
*Fourniment*, de l'arquebusier, 42 (fig. 16), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59).  
*Fournisseur*, 281.  
*Fourquine*, 10 (fig. 6), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59), 203 (fig. 65), 223, 269 (fig. 83).  
*Fourrageurs*, 41.  
*Fourrier*, 8, 50, 102, 222, 224.  
*Frais de la guerre*, 270, 291.  
*Fraise* (collorette), 57 (fig. 20), 89 (fig. 32), 93 (fig. 33), 189 (fig. 60), 208 (fig. 66), 243 (fig. 76), 263 (fig. 81), 271 (fig. 84), 286 (fig. 90).  
*Frégate à canon*, 98.  
*Front bastionné*, 253 (fig. 79) ; — de *bandière*, 251, 271, 272, 274 ; — de *bataille*, 15 (fig. 8), 17 (fig. 9), 35 (fig. 14), 67 (fig. 23), 77 (fig. 27), 97, 101, 105 (fig. 39), 114 (fig. 49), 155, 175, 179, 225, 239 ; — de *piquiers*, 223.  
*Fumée*, 216.  
*Fumier* (*retranchement de*), 137.

## G

- Gablon*, 137, 170, 225 (fig. 72), 232, 251, 260, 263.  
*Gabionnade*, 299 (fig. 72).  
*Galop de charge*, 3 (fig. 1), 17 (fig. 9), 21 (fig. 11), 109 (fig. 41), 110, 148 (fig. 50), 191, 285 (fig. 89), 301 (fig. 95).  
*Gant*, du *piquet*, 231 (fig. 78) ; — du *cavaller*, 107 (fig. 40).  
*Gantelet*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 121 (fig. 43).  
*Garde*, d'artillerie, 70 ; — de la *marche*, 250 ; — de la *porte*, 250 ; — du *général*, 281.  
*Gardes-Françaises*, 25, 32, 39 ; — (*régiment des*), 61, 93, 121, 127, 140, 141 (fig. 49), 169, 173, 183, 221, 240, 243, 244, 250, 256, 257, 272, 273, 274, 277, 282, 289, 291, 295, 297, 299, 300.  
*Gardes-Suisses*, 173, 188, 250, 259, 282, 289, 291, 299.  
*Gardes du corps*, du *roi*, 78, 118, 138, 159, 221, 251 ; — des *gouverneurs*, 252 ; — de *Marie de Médicis*, 253 ; — du *comte de Soissons*, 294.  
*Gargousse*, 21 (fig. 10).  
*Garnison*, 98, 117, 136, 137, 156, 157, 170, 187, 198, 200, 205, 206, 208, 209, 212, 232, 237, 241, 246, 251, 257, 259, 261, 261, 265, 270, 271, 273, 280, 293 ; — de *Paris*, 157.  
*Gascons*, 10, 14.  
*Gâtinais*, 100 (fig. 36), 115.  
*Gendarmerie française*, 2, 3 (fig. 1), 16, 17 (fig. 9), 20, 21, 23, 24 (fig. 11), 30, 31, 33 à 35, 54, 58, 76, 80, 127, 140 à 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 167, 191, 195, 220, 221 à 224, 252, 290 ; — (*escadron de*), 76, 81, 102 ; — *flamande*, 201 ; — *milanaise*, 192 ; — des *Pays-Bas*, 38, 151, 162.  
*Gendarmes*, 10, 33, 107 (fig. 40), 141, 148, 174, 179, 202, 221, 227, 228, 232, 238, 243 ; — *wallons*, 147, 148 (fig. 50), 218.

- Général**, 11, 62, 63 (fig. 22), 65, 91, 98, 109, 168, 175, 176, 293; — de l'avant-garde, 145, 175; — de la cavalerie légère, 101; — de Lorraine, 162.  
**Genêt d'Espagne**, 80.  
**Génie militaire**, 254.  
**Gentilshommes**, 4, 12, 11, 28, 30, 41, 91, 93, 110, 115, 149, 173, 177, 181, 205, 221, 243, 252, 295; — volontaires, 155, 221; — normands, 111, 201; — au bec de corbin, 251.  
**Gex (pays de)**, 256 (fig. 80); — (conquête du pays de), 253.  
**Genouillère**, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 301 (fig. 95).  
**Gens de fait**, 30.  
**Gens aux champs (éclaireurs)**, 51.  
**Gien**, 98, 100; — (pont de), 290.  
**Givonne (le fond de)**, 271.  
**Gouverneur**, de place forte, 43, 117, 139, 172, 200, 206, 212, 243, 258, 260, 261, 266, 268, 271, 273, 274, 275, 281, 288, 300; — de province, 157, 187, 198, 206, 245, 252, 255, 258, 281, 288, 292; — de Paris, 157.  
**Grand cheval lancier**, 86, 110, 115, 117.  
**Grand écuyer du roi**, 135.  
**Grand'garde de cavalerie légère**, 102, 103, 137.  
**Grand projet**, 282, 285.  
**Gray (combat de)** — (juin 1595) — 197.  
**Gréffier de l'artillerie**, 219.  
**Grèves (armure de la jambe)**, 26.  
**Gril à rôtir les boulets**, 225.  
**Grisons au service de la France**, 127, 140, 141, 282.  
**Gros**, de l'armée, 43, 175; — de l'avant-garde, 298; — de cavalerie, 82, 158, 160, 195, 295; — (aller en), 41.  
**Grosse coulevrine**, 37.  
**Guérile**, 177.  
**Guet-apens**, 121.  
**Gueux (guerre des)**, 46, 61 à 64.  
**Guerre civile (1562-1563)**, 1 à 24; — (1567-1568), 28 à 44; — (1569-1570), 46 à 86; — (1580-1587), 91 à 113; — (1587-1592), 114 à 185; — (1617), 291, 292; — (1620), 293 à 302.  
**Guerre de montagne**, 211, 215 (fig. 77), 216, 251, 260, 266, 269, 270.  
**Guidon (fanion)**, de cavalerie, 17 (fig. 9), 21 (fig. 11), 96 (fig. 31), 107 (fig. 40), 111 (fig. 39), 114 (fig. 50), 224, 225 (fig. 71); — au vent, 270.  
**Guinder (hissier)**, 291.  
**Guyenne**, 31, 83, 92, 101; — (protestants de la), 290; — (régiment de), 39.

## H

- Hache**, 275 (fig. 85).  
**Hale fortifiée**, 295.  
**Hale**, de gendarmerie, 31, 107, 108, 110, 113; — d'arquebusiers, 77; — (charge en), 3 (fig. 1), 16, 17 (fig. 9), 21 (fig. 11), 110, 238.  
**Halle**, 216.  
**Halleburde (arme d'hust du sergent)**, 10 (fig. 6), 17 (fig. 9), 32 (fig. 13), 68, 222, 269 (fig. 81), 296; — (escopette), 69 (fig. 21).  
**Hallebardier**, 10 (fig. 6), 32 (fig. 13), 180, 269 (fig. 81).  
**Hain (prise de)** — (1595) — 198.  
**Harnachement du cheval de guerre**, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 42 (fig. 16), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 121 (fig. 43), 118 (fig. 50), 166 (fig. 55), 225 (fig. 71), 283 (fig. 88), 301 (fig. 95).



*Harnois*, 87.  
*Hausse-col*, 189 (fig. 60), 193 (fig. 62).  
*Haut-de-chausse*, 9 (fig. 5), 21 (fig. 10), 32 (fig. 13), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 121 (fig. 43), 183 (fig. 59), 189 (fig. 60), 208 (fig. 66), 235 (fig. 74), 271 (fig. 84), 280 (fig. 87).  
*Harve (le)*, (*livré aux Anglais*) — (1562) — 1, 11; — (*repris*) — (1563), 25.  
*Hérisson*, carré de piquiers, 24 (fig. 11).  
*Hermes (combat du pont d')* — (1615) — 290.  
*Herse*, 213.  
*Hessois*, gens de guerre, 12, 13.  
*Hivernage*, 173.  
*Hollandais*, au service de Franco, 172, 178, 179, 206, 219, 222, 244, 250, 282; — (*ingénieur*), 253.  
*Hollande*, 150, 248, 252, 276, 302.  
*Homme d'armes*, 3 (fig. 1), 16, 17 (fig. 9), 18, 19, 21 (fig. 11), 110, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 171 (fig. 56), 183 (fig. 62), 244 (fig. 75), 301 (fig. 95).  
*Homme de bien (soldat d'élite)*, 51.  
*Honneur militaire*, 604.  
*Honneurs de la Guerre*, 242, 260.  
*Hôpital militaire*, 217.  
*Hoqueton*, 107 (fig. 40), 166 (fig. 55), 235 (fig. 74).  
*Horions*, 26.  
*Hôt (masse de gendarmerie)*, 18, 33, 34, 51.  
*Houdan (cavalcade d')* — (1568) — 43, 44.  
*Housseaux*, 166 (fig. 55), 271 (fig. 84).  
*Hoyau de pionnier*, 232.  
*Huitième (pièce de siège)*, 232.  
*Hurllement*, 119.

## I

*Ile-de-France*, 31; — (*régiment de l')*, 246.  
*Impôt des fortifications*, 280.  
*Incendie*, 37, 41, 116, 239.  
*Infanterie*, française, 3 (fig. 1), 8 à 11 (fig. 5, 6), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 34, 38, 39, 53, 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 69, 78, 83, 86, 97, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 172, 173, 179, 183 (fig. 59), 203 (fig. 65), 206, 219, 220, 221 à 223 (fig. 70), 251 (fig. 78), 272, 277, 282, 291, 298, 299 (fig. 94); — anglaise, 177; — allemande, 18, 179; — hollandaise, 179; — plémontaise, 269 (fig. 83); — espagnole, 16, 61, 76, 168, 180, 221; — irlandaise, 221; — protestante, 11, 18, 20, 58, 83, 108; — légère, 10 (fig. 6); — montée, 119.  
*Ingénieur*, français, 129, 214, 220, 252, 267, 274, 280; — hollandais, 253; — Italien, 181, 210, 251.  
*Inobéissance*, 66.  
*Inspecteur des arsenaux*, 279.  
*Intempérance*, 97, 98.  
*Intendant du régiment*, 298.  
*Intervalle tactique*, 17 (fig. 9), 63 (fig. 22), 105, 114 (fig. 40), 145, 147, 154, 155, 238, 299 (fig. 94).  
*Invasion (plan d')*, 282.  
*Invasion allemande*, 114 à 123.  
*Investissement d'une place*, 200, 214, 267, 268.



*Irlandais* (gens de guerre), 212, 220, 226, 227, 238.  
*Isabelle* (infante), fille de Philippe II, 156, 165, 180, 218.  
*Italiens* (gens de guerre), 70, 74, 75, 151, 200, 212, 226, 241; — au service de France, 95, 130, 145, 154, 191.  
*Ivry* (bataille d') — (1590) — 143 à 151 (fig. 49, 50).

## J

*Janissaires*, 274, 275 (fig. 85).  
*Jarnac* (siège de) — (1569) — 48, 50 à 52, 54; — (bataille de) — (1569) — 54 à 58, 72.  
*Jarretière*, 9 (fig. 5), 32 (fig. 13), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59), 189 (fig. 60), 235 (fig. 74), 251 (fig. 78), 292 (fig. 91).  
*Joinville-sur-Marne* (prise de) — (1595) — 188.  
*Juliers* (siège de) — (1610), 287.

## L

*Lâcher pied*, 295.  
*Lagny*, 29 à 31; — (prise de) — (1590) — 152; — (assaut de), 156.  
*Lance* (arme), 3 (fig. 1), 16, 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 61 (fig. 22), 108, 109 (fig. 41), 110, 112, 113, 144 (fig. 49), 147, 148 (fig. 50), 202, 221, 238; — (lancier), 14, 16, 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 48, 61 (fig. 22), 108, 109 (fig. 41), 115, 183, 140, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 206, 219, 225; — trice, 108.  
*Lancier*, 3 (fig. 1), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 61 (fig. 22), 109 (fig. 41), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 155; — bourgougnon, 238; — flamand, 145, 238; — français, 110; — wallon, 145.  
*Lancepessule*, 222.  
*Langue* (première), 128, 160.  
*Languedoc*, 31, 45, 84, 92, 98, 101; — (noblesse du), 127; — (protestants du), 200; — (régiment du), 39.  
*Lansquenets*, 11, 14, 15, 20 à 22, 38, 39, 60, 77, 82, 91, 121, 125, 132, 144 (fig. 49), 204; — du Roi, 134, 157, 170, 206, 256; — de la Ligue, 134, 136, 145, 147, 139.  
*Légion provinciale*, 9, 25.  
*Légionnaire*, 8.  
*Légitime* (pièce de campagne), 277.  
*Levés d'argent*, 215; — de troupes, 215, 249, 256.  
*Licenciement*, 8, 25, 46, 173, 181, 239, 241.  
*Lieutenant*, de cavalerie, 5 (fig. 3), 224, 225 (fig. 71), 259; — d'infanterie, 8, 66, 72, 222; — de la colonelle, 65, 208; — de la mestre-de-camp, 32, 1298; — du bailli, 279; — du roi, 83, 86.  
*Lieutenant-colonel*, 208.  
*Lieutenant général*, du royaume, 8, 37, 38, 198, 208, 260, 273; — de la Ligue, 185, 197; — du roi de Navarre, 92, 94; — du duc de Savoie, 285; — de l'artillerie, 279; — d'une armée, 293; — de la cavalerie de Savoie, 258.  
*Ligne*, de bataille, 106, 146, 170; — de circonvallation, 200, 214 (fig. 67); — de retraite, 79, 165.  
*Limaçon*, manœuvre de cavalerie, 81 (fig. 30).  
*Ligueur*, 123, 130, 134 à 136, 140, 142, 146, 147, 149, 151, 165, 166, 168, 179, 185, 188, 191, 207, 225, 244; — (cavaller), 121 (fig. 43).  
*Litière* (voiture), 29, 82, 180, 231, 238; — de campagne, 253 (fig. 73).  
*Loge* (gradin d'escalade), 261.

*Logement*, 41, 102, 117, 119, 141, 179, 200, 274; — (préparation du cantonnement), 102, 290; — de campagne, 220, 239; — de tranchée, 229; — du canon, 263.  
*Loge-qui-peut*, 88.  
*Logis*, 4, 24, 41, 44, 50, 52, 67, 87, 118, 141, 142, 159, 155, 167, 231, 233, 290; — des blessés, 217; — à la halle, 88.  
*Loire (passage de la)*, 60, 84, 291.  
*Longjumeau (paix de)* — (1568) — 45.  
*Longpré (surprise de)* — (15 septembre 1597) — 235 à 237.  
*Longueur de bois (à)*, 60.  
*Lorrains, au service de France*, 187; — (*chevaux-légers*), 190; — (*régiments*), 250, 274, 277, 282.  
*Lorraine*, 60, 93, 95; — (*noblesse de*), 95; — (*cavalerie de*), 137.  
*Loudun (paix de)* — (1616) — 291.  
*Lumière du canon*, 174 (fig. 57), 278 (fig. 86).  
*Lyon*, 11, 32, 120; — (*paix de*) — (1601) — 270.

## M

*Madon (prise de)* — (1558) — 45.  
*Madetaine (gué de)*, 291.  
*Madrier*, 263.  
*Mailles (chemise de)*, 89.  
*Maison du Roi*, 31, 54, 125, 188, 221, 244, 245, 250, 251, 259, 272, 274, 289, 293.  
*Maître (cavaller noble)*, 223, 252.  
*Major*, 298.  
*Major général espagnol*, 231.  
*Manche, d'arquebusiers*, 222; — du bataillon, 223.  
*Manchettes*, 189 (fig. 60), 208 (fig. 66).  
*Manœuvres, de la cavalerie* (fig. 3), 81 (fig. 30); — de l'infanterie, 10 (fig. 6), 224 (fig. 70), 229 (fig. 94).  
*Mantes*, 19; — (*prise de*) — (1590) — 42.  
*Mantoue (succession de)*, 288.  
*Marche, de la cavalerie*, 61; — en bataille, 63 (fig. 22), 96 (fig. 34), 150; — en colonne, 224; — par quatre, 224, 225 (fig. 71), 283 (fig. 88); — de l'infanterie, 32, 269 (fig. 83); — en colonne, 10 (fig. 6), 203 (fig. 63), 224 (fig. 70); — en bataille, 63 (fig. 22), 229 (fig. 94); — par le flanc, 222, 223 (fig. 70); — d'une armée, 117, 191, 190, 201; — forcée, 29, 33, 83, 100 à 101, 139, 171, 182, 235; — de nuit, 70, 74, 103, 131, 212, 239, 240.  
*Marais (combat de)*, 131, 135.  
*Maréchal de camp*, 14, 15, 53, 66, 74, 76, 94, 96, 102, 103, 137, 144, 145, 154, 167, 189, 291, 293, 295, 296, 301 (fig. 95); — espagnol, 154, 211.  
*Maréchal de France*, 21, 25, 30, 34, 36, 54, 80, 83 à 85, 89, 111, 146, 149, 150, 156, 157, 167, 168, 170, 171 (fig. 56), 174, 178, 182, 185, 190, 192, 193 (fig. 62), 197, 198, 200, 207, 214, 221, 227, 228, 236, 242, 247, 252, 2<sup>e</sup> à 290, 292, 294, 301 (fig. 95).  
*Maréchal des logis*, 50, 141, 224, 290, 298.  
*Maréchal-ferrant*, 221.  
*Mariages espagnols*, 288, 290.  
*Marseille* — (1596) — 207.  
*Massacre*, 82, 112, 119, 172, 200.  
*Musé de cavalerie*, 195.

- Matériel d'artillerie*, 252, 257, 270, 277 à 279 (fig. 86); — de siège, 172.  
*Maurienne (la)*, 256 (fig. 80), 257.  
*Mauvaise guerre*, 198.  
*Meaux (la journée de)* — (1567) — 28 à 31.  
*Mèche*, allumée, 7 (fig. 4), 10 (fig. 6), 42 (fig. 16), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 99 (fig. 35), 183 (fig. 59), 212, 270, 275 (fig. 85); — mouillée, 72.  
*Médecin de l'artillerie*, 279.  
*Mélee*, d'infanterie, 20; — de cavalerie, 19, 79, 112, 147, 148 (fig. 50), 164, 166, 227.  
*Metun (prise de)* — 1590 — 152.  
*Mercenaires étrangers*, 11, 13, 15, 20, 23, 28, 60, 76, 77, 82, 91, 120, 181.  
*Message royal*, 141.  
*Mestre de camp*, de la cavalerie légère, 157; — d'infanterie, 9, 39, 61, 66, 127, 142, 169, 170, 176, 189, 198, 209, 219, 221 à 223, 226, 228, 240, 251, 260, 271, 294, 295, 298, 300.  
*Mestre de camp général* de la cavalerie légère, 144, 189, 214, 252.  
*Metz*, 21, 59; — (voyage de) — (1603) — 273.  
*Mézières (blocus de)* — (1617) — 292.  
*Milice*, parisienne, 31, 37; — provinciale, 256.  
*Mine*, 170, 226, 229.  
*Mineur*, 242.  
*Minorité de Louis XIII*, 287 à 292.  
*Mitrailleuse*, 98 (fig. 35).  
*Mobilisation*, 173, 178.  
*Mollettes (combat des)* — (1597) — 244.  
*Moncontour (bataille de)* — (1569) — 74 à 82 (fig. 27, 29).  
*Montauban*, 83, 86.  
*Montbelliard*, 59, 60.  
*Montereau*, 31; — (prise de) — (1590) — 152.  
*Montméliant (siège de)* — (1600) — 259.  
*Montre* (revue d'effectif), 87, 220, 244, 280, 293.  
*Morion* (casque), 3 (fig. 1), 4, 5 (fig. 3), 9 (fig. 5), 42 (fig. 16), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 81 (fig. 30), 121 (fig. 43), 131, 183 (fig. 59), 225 (fig. 71), 251 (fig. 78).  
*Morlaques*, 276, 285.  
*Morte-payé*, 281.  
*Moscovite*, 281 (fig. 89).  
*Mothe-Saint-Herray (combat de la)* — (1587), 91.  
*Mousquet*, 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 168, 177, 183 (fig. 59), 223, 226, 275 (fig. 85); — de rempart, 158 (fig. 53).  
*Mousquetade*, 297, 300.  
*Mousquetaire*, 58 (fig. 21), 180, 181, 191, 203 (fig. 65), 201, 212, 220, 222, 223 (fig. 70), 295, 298.  
*Mousqueterie*, 297.  
*Moyenne (coulevrine)*, 133, 278 (fig. 86), 279.  
*Mucidan (siège de)* — (1569) — 58.  
*Munitions*, 172, 261, 281.  
*Munitionnaires*, 41.  
*Mur d'enceinte*, 172, 153 (fig. 51), 211 (fig. 67).  
*Mutinerie*, 77, 154, 184.

## N

*Nantes (édit de)* — (1598) — 215 à 219, 302.

*Napolitains*, 204, au service de France, 157.  
*Navarrais*, 134, 157, 148 (fig. 50), 149.  
*Navarre (régiment de)*, 127, 209, 214, 220, 221, 223, 226, 237, 244, 246, 250, 256, 258, 277, 290, 295, 298.  
*Nécessité*, huguenote, 40 à 42 ; — de vivres, 61.  
*Neufvy (gué de)*, 98.  
*Nîmes*, 45, 83.  
*Noblesse*, française, 11, 18, 38, 48, 56, 93, 15, 100, 125, 173, 177, 200 ; — protestante, 56, 77, 127, 170, 177 ; — volontaire, 54, 73, 76, 92, 138, 155, 177.  
*Normandie*, 31, 157, 170, 198 ; — (*régiment de*), 216, 223, 214, 246.  
*Noyon (prise de)* — (1591) — 157.  
*Nuit (opérations de)*, 14, 52, 103 ; — voir marche.  
*Nuits (prise de)* — (1569) — 60.

## O

*Observation (corps d')*, 48, 160, 178, 266.  
*Observatoire*, 204.  
*Offensive (tactique)*, 139, 201.  
*Officier*, de cavalerie, 5 (fig. 3), 63 (fig. 22), 96 (fig. 34), 107 (fig. 40), 118, 225 (fig. 71) ; — d'infanterie, 10 (fig. 6), 63 (fig. 22), 203 (fig. 65), 223 (fig. 70), 299 (fig. 94) ; — de fortune, 9 ; — breveté, 253 ; — des charrois, 279.  
*Ordonnateur des dépenses*, 253.  
*Ordre*, de bataille, 15 (fig. 8), 16, 23, 29, 35 (fig. 14), 54, 63 (fig. 22), 84, 94, 105 (fig. 39), 133, 135, 143 à 145 (fig. 40), 155, 160, 190, 201, 222, 295 ; — de marche, 13 à 15 (fig. 8), 42, 77 (fig. 27), 115, 118, 138, 162, 191, 293, 295 ; de mouvement, 87, 89, 142.  
*Orléanais*, 44, 97.  
*Orléans*, 11 à 13, 22 ; — (*siège d'*) — (1563) — 24, (1568) 43, 45, 49.  
*Orme-Rosny*, 255.

## P

*Page*, 224 ; — du roi, 150.  
*Pain de munition*, 41, 257.  
*Palis*, 129.  
*Palissade*, 143, 205, 243.  
*Panache*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 9 (fig. 5), 10 (fig. 6), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 89 (fig. 32), 107 (fig. 40), 160 (fig. 55), 183 (fig. 59), 251 (fig. 78), 275 (fig. 85), 292 (fig. 91) ; — blanc d'Henri IV, 146, 149.  
*Panier d'embrasure*, 267 (fig. 82), 296 (fig. 93).  
*Parade*, 222, 223.  
*Parallèle de tranchée*, 226, 227, 229.  
*Parapel*, 201 (fig. 64), 267 (fig. 82), 296 (fig. 93).  
*Parc*, d'artillerie, 94, 275, 282 ; — à bagages, 109 ; — à munitions, 260.  
*Paris*, 12, 29, 31, 33, 37, 38, 43, 45, 72, 82, 85, 92, 115, 117, 124 ; — (*siège de*) — (1589) — 125, 126 ; — (*pointe sur*) — (1589) — 139 ; — (*siège de*) — (1590) — 152 à 157, 182, 185.  
*Parlement de Paris*, 82, 216, 249, 253, 287.  
*Pas de clerc*, 55.  
*Pas de charge*, 80.  
*Passage*, de rivière, 14, 49, 51 à 53 (fig. 18), 83, 85, 97, 98, 101 à 103, 122, 130, 133, 136, 139, 141, 148 (fig. 50), 161, 164, 170, 174, 181 à

- 183, 195, 196, 231, 236, 290 ; — en présence de l'ennemi, 102, 197 ; — à gué, 101, 102, 151, 174, 197, 203, 291 ; — des Alpes, 269.
- Passager* (pièce de campagne), 278.
- Passe-mur* (pièce de campagne), 277.
- Passeport*, 121.
- Passe-volant* (pièce de campagne), 278 ; — (soldat de contrebande), 280.
- Patriotisme*, 216.
- Patrouille*, 52, 115.
- Paysans armés*, 95, 120.
- Pays-Bas*, 46, 61, 127, 185 à 188, 206, 208, 233, 241, 248, 249, 281, 282 ; — (*gendarmerie des*), 38 ; — (*cavalerie des*), 144 (fig. 49).
- Pectoral* (cuirasse), 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 9 (fig. 5), 58 (fig. 21), 156 (fig. 52), 166 (fig. 55), 171 (fig. 56), 193 (fig. 62), 235 (fig. 74), 241 (fig. 75), 251 (fig. 78), 263 (fig. 81), 301 (fig. 95).
- Pelle de pionnier*, 155, 201 (fig. 61).
- Peloton*, de cavalerie, 5 (fig. 3), 96 (fig. 31), 192, 224, 234 ; — de carabins espagnols, 234 ; — d'infanterie, 202, 222.
- Penché de ceinture*, 106.
- Périgord*, 59, 72.
- Périgueux*, 70, 72.
- Perpignan*, 84.
- Persécuteur* (pièce de siège), 277.
- Pertes du champ de bataille*, 24, 57, 72, 74, 112, 148, 170, 205, 228, 300.
- Pélard*, 226, 228, 246, 258, 259.
- Petits postes*, 52.
- Picardie*, 31, 127, 138, 145, 148 ; — (*la guerre en*), 158 à 169 (fig. 51), 198 à 206 ; — (*vieilles enseignes de*), 8 ; — (*garnisons de*), 244 ; — (*armée de*) — (1595) — 198 à 201 ; — (1610), 282 ; — (*régiment de*), 39, 61, 93, 108, 110, 112, 127, 189, 209, 214, 220, 221, 223, 227, 241, 250, 256, 273, 277, 290, 295, 298, 300.
- Picorde*, 94, 218.
- Picoreurs*, 42.
- Picquigny (camp de)* — (1595) — 205.
- Pièce de bronze, de batterie*, 43, 225, 253, 261, 277 à 279.
- Piémont (vieilles enseignes de)*, 8, 32 ; — (*régiment de*), 39, 61, 71, 93, 127, 223, 246, 250, 256, 273, 277, 294, 298.
- Piémontais*, 269.
- Pillage*, 19, 83, 122, 167, 200, 205, 213, 230, 300.
- Pilotis*, 230.
- Pique*, 3 (fig. 1), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 65, 87, 131, 147, 148 (fig. 50), 168, 170, 228, 239, 262, 265, 275 (fig. 85), 297 ; — (*manement de la*), 251 (fig. 78).
- Piquier*, 2, 3 (fig. 1), 8, 17 (fig. 9), 23, 24 (fig. 11), 36, 67, 111 (fig. 49), 145, 148 (fig. 50), 149, 155, 181, 203 (fig. 65), 222, 223 (fig. 70), 254 (fig. 78), 269 (fig. 83), 298, 299 ; — allemand, 144 ; — espagnol, 234, 243 ; — italien, 234 ; — suisse, 70, 80, 94, 144.
- Pistolade*, 87, 148, 163, 192.
- Pistole*, 86.
- Pistollet*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 16, 19, 20, 22 à 24, 80, 112, 121 (fig. 43), 141, 147, 148 (fig. 50), 164, 180, 201, 221, 234 ; — d'arçon, 301 (fig. 95).
- Pistolier*, 86.
- Place d'armes*, 211 (fig. 67) ; — de tranchées, 211 (fig. 67).
- Place de bataille*, 149.
- Place forte*, 153 (fig. 61), 211 (fig. 67) ; — de sûreté, protestante, 86, 207, 247, 251 ; — espagnole, 158.



- Plan d'opérations*, 48, 92.  
*Plastron* (armure de poitrine), 26.  
*Platine du mousquet*, 7 (fig. 4), 67 (fig. 24), 68 (fig. 24), 183 (fig. 59).  
*Plate-forme*, à canon, 130, 132, 133, 137, 225, 261, 263; — d'un fort, 246; — de batterie, 229 (fig. 72).  
*Point d'appui*, 104, 124, 129; — d'attaque, 262; — faible, 274; — initial, 42, 190.  
*Point d'honneur*, 7, 206, 297.  
*Point de vue de l'artillerie*, 127.  
*Pointage du canon*, 108, 238.  
*Pointe* (marche rapide), 43, 139, 159; — d'avant-garde, 49, 103, 181, 201, 202, 231; — d'arrière-garde, 181; — de cavalerie, 159, 163.  
*Poiriers (les trois) d'Ivry*, 146, 149.  
*Poitevins (cavaliers)*, 148.  
*Poitiers*, 47; — (siège de) — (1569) — 72, 73, 100.  
*Poitou*, 45, 47, 72, 73, 92, 100.  
*Poirinal*, 114.  
*Pollet (combat du)* — (1589) — 138.  
*Pont* (équipage de), 234; — de bateaux, 51, 53 (fig. 18), 181, 182, 190, 196, 211 (fig. 67), 214, 236, 237, 240; — coupé, 139, 151.  
*Pont-levis*, 213, 258, 292, 300.  
*Ponts-de-Cé (combat des)* — (1620) — 293 à 301 (fig. 92).  
*Pont-Saint-Vincent (combat de)* — (1587), 95 à 97.  
*Pontificales (troupes)*, 70.  
*Ponton*, 53 (fig. 18), 182, 237.  
*Portée*, du mousquet, 67; — des canons, 277 à 279.  
*Porte-cornette*, 62 (fig. 22), 150.  
*Porte-enseigne*, 9 (fig. 5).  
*Position*, d'artillerie, 104, 144; — de combat, 14, 54, 70, 71 (fig. 25), 84, 101, 108, 136, 141, 145, 155, 160, 174, 179, 180, 236, 238; — défensive, 52, 84, 85 (fig. 31), 104 (fig. 39), 128 à 132 (fig. 45), 295; — du tireur, 17 (fig. 9), 67 (fig. 23), 106, 183 (fig. 59), 223.  
*Poste* (position), 97, 235, 236, 295, 300; — avancé, 218, 269; — de bataille, 134, 295.  
*Postillon*, 233 (fig. 73).  
*Pot-en-tête (casque)*, 261.  
*Poudre*, à mousquet, 10, 254, 257; — à canon, 140, 169, 254, 257, 265.  
*Poursuite*, 95 à 100, 125, 130, 240; — de la cavalerie, 10, 97, 98, 112, 149 à 151, 157, 183, 196, 239.  
*Pourvoyeur général*, 154.  
*Premier front*, de bataille, 104; — de l'escadron, 77.  
*Première ligne*, 17 (fig. 9), 62 (fig. 22), 104, 133, 144 (fig. 49).  
*Première pointe d'avant-garde*, 109, 115, 176, 212.  
*Prévôt*, 66.  
*Prévôté (archers de la)*, 251.  
*Prière*, 106, 236.  
*Prime de travail*, 230.  
*Prisonniers*, 19, 22, 72, 133, 150, 166, 167, 170, 205, 231, 237, 300.  
*Provençaux*, 10, 122.  
*Provence*, 31, 44, 45.  
*Provinces-Unies*, 248, 252.  
*Provins (prise de)* — (1590) — 152.



## Q

**Quartier** (cantonement), 44, 165, 166, 173, 179, 200, 221; — d'hiver, 173, 206, 209, 244, 245; — général, 125, 139, 259, 270.  
**Quercy**, 45, 48, 51, 59, 70, 83.

## R

**Rafraîchir** (reposer ou ravitailler), 73, 170.  
**Ralliement** d'une armée, 177; — de la cavalerie, 19, 22, 81 (fig. 30), 146, 149, 164, 194, 195, 224; — de l'infanterie, 19, 236.  
**Rançon**, 112, 198, 204, 205.  
**Rang**, de cavalerie, 5 (fig. 3), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 63 (fig. 22), 81 (fig. 30), 96 (fig. 34), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 225 (fig. 71), 283 (fig. 88); — d'infanterie, 10 (fig. 6), 17 (fig. 9), 24 (fig. 11), 63 (fig. 22), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 203 (fig. 65), 223 (fig. 71), 299 (fig. 94).  
**Rangs ouverts** (à), 5 (fig. 3), 10 (fig. 6).  
**Rapport** de reconnaissance, 163.  
**Rassemblement**, 222, 223; — (point de), 190.  
**Ravelin** (demi-lune), 51, 200, 211 (fig. 67), 212, 226, 229, 242, 265.  
**Ravitaillement**, 156.  
**Rebuffé** (pièce de siège), 277.  
**Reconnaissance**, de cavalerie, 33, 95, 115, 133, 158, 159, 160, 165, 190, 202, 231, 239, 268; — d'infanterie, 30; — d'une armée, 231; — d'une place, 43, 128, 176, 189, 200, 212, 260, 266, 274; — de Sedan, 274; — d'une position, 96, 146, 180, 236, 295; — de nuit, 266; — offensive, 49, 95, 143, 158.  
**Recrues**, 220, 297.  
**Redoute**, 53 (fig. 18), 181, 211 (fig. 67), 228.  
**Réduit**, 128, 196.  
**Réforme** des officiers, 254.  
**Refouloir**, du canon, 54 (fig. 19), 78 (fig. 28), 139 (fig. 47).  
**Régiment**, de gendarmerie, 16, 54, 70, 140, 148, 167; — d'infanterie française, 77, 103, 118, 127, 144, 145, 167, 168, 169, 172, 176, 206, 209, 211 (fig. 67), 290, 291; — temporaire, 8, 21, 23, 25, 52; — entretenu, 64, 127; — d'artisans, 12; — d'arquebusiers, 52, 76, 91; — de milice bourgeoise, 31, 37; — d'Argenty, 169; — d'Argenton, 140, 144; — de Balagny, 221, 250, 259, 282; — de Beaumont, 282; — de Blacon, 78; — de Belzunce, 169; — de Boasso-Pardailhan, 169; — de Bourgogne, 206; — du Bourg-l'Espinasse, 250, 259, 267, 268, 277, 282; — de Bonne ou de Créquy, 250, 267; — de Bréauté, 216, 250; — de Brézé, 221; — de Brigneux, 132, 134, 135, 144; — de Brissac, 34, 35 (fig. 14), 53, 64; — de Clermont-Piles, 169; — de Charry, 52; — de Chastellère, 145; — de Châteauneuf, 221; — de Crussol de Beaudiné, 78; — Colonel, 11, 20; — de Deportes, 282; — de Flessang, 221; — de Flocellère, 295; — de Fontrailles, 52, 55; — de l'Île-de-France, 246; — de la Jousselinère, 296; — de la Lande, 169; — de la Messelière, 221; — de la Môle, 169, 211 (fig. 67), 250; — de Montigny, 221; — de Monbrun, 78; — de Mirabel, 78; — de Nesles, 221; — de Nogaret, 221; — de Puyvault, 118; — de Saint-Denis, 140, 144, 203, 204; — de Saint-Jean, 140, 144; — de Saint-Paul, 118; — de Saint-Havy, 200; — de Sault, 282; — de Tierce-lin, 108, 110, 112; — de Termes, 140, 144; — de Vignolles, 140, 144, 169, 250; — de Villeroi, 200; — de Virieu, 78; — anglais, 222; —

espagnol, 154, 168, 201; — allemand, 154; — grison, 140; — corse (d'Ornano), 122, 250, 277; — italien, 201; — lorrain de Vaubecourt, 250, 274, 277, 282; — de Nesmond, 274, 282; — de Lémont, 274; — piémontais de Bindi, 261; — suisse, 28, 127, 130, 274, 277; — de pluiers, 94; — de Balthazar, 222; — de Galatty, 133, 140, 144, 209, 222, 250, 290; — de Grissach, 250; — de Heydl, 250; — de Lémon, 277; — de Lenty, 140, 141; — de Soleure, 127, 133; — wallon, 154.

*Religion (ceux de la)*, 23, 30, 31, 147.

*Remblai*, 262.

*Rempart*, de charlots, 162; — de terre, 296 (fig. 93).

*Relires*, 11, 13 à 17 (fig. 9), 18, 19, 22, 23, 38, 39, 45, 50, 54, 56, 60, 61, 74, 76, 81 (fig. 30), 82, 83, 85, 96, 115 à 122, 125, 136, 137, 141, 144 (fig. 49), 145, 147, 150, 157, 158, 165, 183; — noirs, 61, 122.

*Rencontre (combat de)*, 87.

*Renfort*, 79, 136, 137, 140, 164, 197, 219, 227.

*Renseignements (service des)*, 51.

*Repas*, 133.

*République universelle*, 282 à 285.

*Réserve (troupe de)*, 76, 133, 155, 167, 202, 204, 228; — de gendarmerie, 141; — d'une armée, 282; — à tout venant, 298.

*Ressource (esprit de)*, 7.

*Retour, offensif*, 37, 136; — de la cavalerie, 195; — de tranchée, 267 (fig. 82).

*Retraite*, 20, 23, 36, 51, 58, 125, 138, 146, 156, 164, 174, 175, 178, 180, 196, 239, 239, 266, 296; — de la cavalerie, 44, 82, 96, 164, 167, 170, 174, 192, 194, 195, 197, 204, 220, 228, 231.

*Retranchement*, 132, 133 (fig. 56), 155, 179, 198, 214, 229, 235, 240; — de campagne, 155, 295, 296 (fig. 93), 297, 298; — intérieur, 229 (fig. 72).

*Révétement*, 262.

*Revue de l'armée*, 293.

*Ribaudequin*, pièce de campagne, 278.

*Rideau*, 162.

*Roche-l'Abaille (combat de la)* — (1569) — 70 à 72 (fig. 25).

*Rochelle (La)*, 47, 86, 100.

*Rodomontades espagnoles*, 230.

*Ronde*, 142.

*Rouen*, 11, 128; — (siège de) — (1591-1592) — 157 à 173, 182, 185.

*Rouergue*, 45.

*Roussillon*, 81.

*Roussin (cheval)*, 86.

*Route d'éclaves*, 214, 231.

*Ruse de guerre*, 163, 212, 262.

*Ruffec (siège de)* — (1568) — 48.

## S

*Sabre, turc*, 275 (fig. 85), 285 (fig. 89); — pistolet, 68 (fig. 24).

*Sacre (pièce de campagne)*, 277; — (petit), 278.

*Saint-Barthélemy (la)* — (1572) — 89.

*Saint-Bernard (passage du)* — (1600) — 269.

*Saint-Denis (bataille de)* — (1567) — 33 à 37 (fig. 14).

*Sainte-Catherine (fort)*, de Rouen, 157; — devant Genève, 268.

*Sainte-Lique (la)*, 91, 119, 124, 126, 131, 150, 150, 158, 183, 185 à 187, 197, 207.

*Saintes*, 48, 49, 51, 58, 64.

- Saint-Germain (paix de)* — (1570) — 86.  
*Saint-Jean-d'Angely*, 48, 51, 58 ; — (*siège de*) — (1569) — 83.  
*Saint-Julien (paix de)* — (1603) — 273.  
*Saint-Maixent*, 83 ; — (*prise de*) — (1587) — 93.  
*Saintonge*, 92, 94.  
*Saint-Ouen*, 31, 34, 36.  
*Saint-Sauveur (canonnade de)* — (1597) — 237, 238.  
*Salade (casque)*, 3 (fig. 1), 5 (fig. 3), 9 (fig. 5), 42 (fig. 16), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 121 (fig. 43), 183 (fig. 50), 225 (fig. 71), 251 (fig. 78) ; — *cavaller*, 102, 121 (fig. 43).  
*Salpêtres (commissaire des)*, 254, 279.  
*Saluces (marquisat de)*, 247, 255.  
*Salve, d'artillerie*, 233, 237, 265 ; — *de mousqueterie*, 10, 134, 219, 237.  
*Sancerre*, 85.  
*Santé (service de)*, 217, 218.  
*Saône (passage de la)*, 190, 196.  
*Sapeur*, 254.  
*Satire Ménippée*, 207, 217.  
*Saucisson (pétard)*, 226.  
*Saumur*, 47, 72.  
*Sauve-qui-peut*, 87.  
*Savoie*, 256 (fig. 80), 257 ; — (*conquête de la*), 268.  
*Seine (passage de la)*, 182, 183.  
*Seize (les) quartiers de Paris*, 123, 125, 140, 156, 165.  
*Selle*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 42 (fig. 16), 107 (fig. 40), 109 (fig. 41), 118, 121 (fig. 43), 164, 166 (fig. 55), 301 (fig. 18).  
*Semaine de charge des maréchaux de camp*, 295.  
*Sénat du grand projet*, 284.  
*Sénéchal*, 31.  
*Sentinelle*, 44, 52, 145, 149, 213, 258.  
*Sergent*, 10 (fig. 6), 32 (fig. 13), 65, 68, 218, 222, 296, 299 (fig. 94) ; — *espagnol*, 212 ; — *de bataille*, 143, 219, 228 ; — *général de bataille*, 104.  
*Sergent-major*, 65, 66, 298 ; — *général*, 66.  
*Serre-file*, 203 (fig. 65), 223 (fig. 70), 299 (fig. 94).  
*Servant de batterie*, 17 (fig. 9), 21 (fig. 10), 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 225.  
*Sext (pas de)*, 270.  
*Siège*, 137, 140, 170 à 175, 185, 188, 189, 198, 200, 206, 208, 210, 214, 257.  
*Siffiant (canon de siège)*, 277.  
*Sisteron (prise de)* — (1568) — 44, 45.  
*Soissons*, 31 ; — (*siège de*) — (1617) — 202.  
*Soldat*, 69, 71, 86, 97 ; — *espagnol*, 76, 235 ; — *apprenti*, 220.  
*Solde*, 13, 98, 183, 187, 217, 244, 250 à 252, 257, 272, 282, 298 ; — (*arriéré de la*), 13, 77.  
*Soleure (régiment de)*, 127, 133.  
*Somme (passage de la)*, 174.  
*Sommier*, 26, 209 (fig. 94).  
*Sonnerie*, 37, 112, 180, 197.  
*Sortie*, 33, 170, 172, 197, 205, 218, 219, 220.  
*Soudards*, 88.  
*Soulers*, 3 (fig. 1), 9 (fig. 5), 32 (fig. 13), 58 (fig. 21), 67 (fig. 23), 183 (fig. 59), 189 (fig. 60), 208 (fig. 66), 235 (fig. 74), 244 (fig. 75), 243 (fig. 76), 251 (fig. 78), 271 (fig. 84), 274 (fig. 85).  
*Sourdine*, 86.  
*Soutien (troupe de)*, 20, 109 ; — *de cavalerie*, 192 ; — *d'artillerie*, 17 (fig. 9), 23, 62.

*Stratégie*, 2, 73, 74, 85, 92, 97, 101, 117, 127, 281.  
*Suisses*, au service de France, 16, 17 (fig. 9), 18 à 20, 22, 28 à 31, 33, 48, 54, 71, 76, 80, 82, 94, 98, 115, 119, 122, 124, 125, 127, 134 à 137, 144 (fig. 49), 150, 157, 170, 178, 183, 198, 209, 213, 214, 219, 220, 222, 237, 244, 246, 259, 261, 262, 282 ; — au service de l'Espagne, 244 ; — de Savoie, 269.  
*Sûreté (service de)*, 44, 133, 141.  
*Surintendant des fortifications*, p. 280.  
*Surprise*, 53, 70, 87, 95, 115 à 119, 140, 165 à 169, 226, 227, 235, 257 ; — d'une place, 212, 213, 259.  
*Suze (pas de)*, 284.  
*Synode*, 207, 288.

## T

*Table du grand-maître*, 264.  
*Tactique*, française, 13 à 24, 48 à 59, 66, 97, 174, 175, 180, 236, 237, 295 à 301 ; — arabe, 11 ; — allemande, 146 ; — espagnole, 10, 154, 162, 181, 190, 191, 204, 234 ; — hollandaise, 61 à 64 (fig. 22), 252 ; — de la cavalerie, 5, 6, 16, 17 (fig. 9), 43, 105, 143, 160, 190, 192, 194, 224, 238, 295 ; — de l'infanterie, 10 (fig. 6), 16, 17 (fig. 9), 20, 23, 24 (fig. 11), 34, 41, 50, 55 à 58, 76 à 78, 105 (fig. 39), 106, 144 (fig. 49), 145, 148 (fig. 50), 223 (fig. 70), 299 (fig. 94) ; — de l'artillerie, 16, 17 (fig. 9), 225 ; — combinée (infanterie et cavalerie), 6, 21, 154 (infanterie et artillerie), 201 ; — des trois armes, 2, 16, 17 (fig. 9), 63 (fig. 22), 82, 143, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50) ; — de combat, 82, 146 ; — de marche, 7, 42, 66, 290, 297 ; — romaine, 299.  
*Taille (impôt)*, 276.  
*Tailler en pièces*, 121, 203.  
*Talant (château de)*, 189, 189, 197.  
*Tambour*, 8, 10 (fig. 6), 160, 222, 223 (fig. 70), 239, 240, 249, 264 ; — battant, 242, 260.  
*Tantouiller (souffler)*, 150.  
*Tarentaise (la)*, 256 (fig. 80).  
*Tente* 170, 211 (fig. 67).  
*Tentier de l'artillerie*, 279.  
*Tercio espagnol*, 8.  
*Terrassement*, 264.  
*Terre-plein (fortification)*, 200.  
*Tête (faire)*, 236, 266 ; — d'avant-garde, 234 ; — du camp, 71 ; — du logis, 42, 67.  
*Tête-de-pont*, 53 (fig. 18), 211 (fig. 67).  
*Thionville*, 24.  
*Tir*, ajusté, 110 ; — à pied, 67 (fig. 23), 183 (fig. 59) ; — à cheval, 4 (fig. 2), 5, 166 (fig. 55) ; — de l'infanterie, 223.  
*Tirailleurs*, 2, 10 (fig. 6), 211 (fig. 67), 295.  
*Tirer au renard*, 207.  
*Tocsin*, 95.  
*Toison d'or (ordre de la)*, 208 (fig. 66).  
*Tonneau de poudre*, 17 (fig. 9), 148 (fig. 50).  
*Tonnellier de l'artillerie*, 279.  
*Toquet*, 89 (fig. 32), 92 (fig. 33), 243 (fig. 76).  
*Tour de France des Huguenots* 82 à 85.  
*Touraine*, 100.  
*Tourner bride*, 112, 134, 204.

*Tours-Charbonnières (les)* — (1600) — 260 à 265.  
*Trahison*, 134 ; — sur le champ de bataille, 147.  
*Tranchée*, 133, 134, 170, 173, 174, 201 (fig. 64), 205, 211 (fig. 67), 214, 218, 220, 227, 228, 230, 267 (fig. 82) ; — (*ouverture de la*), 228 ; — (*garde de*), 169, 201, 205, 211 (fig. 67), 220, 240 ; — (*service de*), 169, 201.  
*Transmission des ordres*, 298.  
*Transport de guerre*, 257.  
*Travaux, d'attaque*, 170, 214, 220, 244, 254 ; — de défense, 129, 220, 254 ; — de nuit, 237, 264 ; — de siège, 200, 201 (fig. 64), 211 (fig. 67).  
*Traverse de fumier*, 137.  
*Trésor, de guerre*, 284 ; — royal, 207.  
*Trésorier général de l'artillerie*, 279.  
*Triumvirat* — (1562) — 7.  
*Triumvirs*, 12, 13, 16, 24.  
*Trois-Evêchés (les)*, 9, 252, 273.  
*Troisième ligne*, 62 (fig. 22), 63, 73.  
*Trompette*, 14, 17 (fig. 9), 22, 63 (fig. 22), 86, 96 (fig. 34), 118, 144 (fig. 49), 148 (fig. 50), 160, 197, 219, 224, 240.  
*Troupeau*, 283 (fig. 88).  
*Trousseau*, 161.  
*Turcs*, 252, 271, 275 (fig. 85), 276, 281.

## U

*Unité administrative, de l'infanterie*, 222 ; — de la cavalerie, 223 ; — tactique, 223 ; — de combat, 2, 222.

## V

*Valet d'armée*, 168, 235.  
*Vaisseau, amiral*, 176 ; — hollandais, 172, 176, 177 (fig. 58), 178, 182.  
*Vandy (camp de)* — (1591) — 157.  
*Varlet*, 224.  
*Vastadour*, 134, 137.  
*Vau-de-route (déroute)*, 18.  
*Vaugirard*, 12.  
*Vedette*, 44, 76, 133, 217 (fig. 69).  
*Ventre du croissant*, 105, 108, 110.  
*Ventre-Saint-Gris*, 276.  
*Vérat (pléce de siège)*, 277.  
*Vercel (siège de)* — (1617) — 292.  
*Vesoul (siège de)* — (1595) — 188.  
*Vétérans*, 8, 32, 156, 181.  
*Vézelay*, 85.  
*Vicomtes (les sept)*, 35, 83.  
*Vieilles enseignes*, 8, 16, 17 (fig. 9), 32.  
*Vieux régiments, français*, 39, 209, 250, 272, 282, 293, 298 ; — allemands, 154 ; — espagnols, 151, 187 ; — italiens, 154, 187.  
*Village fortifié*, 16, 32, 73, 118, 143, 148 (fig. 50), 151, 166, 211 (fig. 67), 237 ; — (*attaque de*), 116, 118 ; — (*défense de*), 31, 55.  
*Ville prise*, 205, 213, 253, 263, 300.  
*Vimory (surprise de)* — (1587) — 115 à 117 (fig. 36).  
*Vin*, 283 (fig. 88).  
*Violon*, 217 (fig. 62), 283 (fig. 88).  
*Visière du casque*, 3 (fig. 1), 4 (fig. 2), 148 (fig. 50), 166 (fig. 55), 231, 241 (fig. 75).

*Vivandier*, 235.

*Vivandière*, 217 (fig. 69), 283 (fig. 88).

*Vivarois*, 81.

*Vivres (service des)*, 210, 283 (fig. 88), 298 ; — (*commissaire des*), 40, 157 ; — (*couper les*), 95, 127.

*Voiturier de l'artillerie*, 257.

*Volée d'artillerie*, 18, 108, 135, 136, 147, 228, 229, 253, 264, 265, 296.

*Volte-face*, 30, 220, 227, 239.

*Voltiger*, 160, 162.

*Voulge-à-feu* (arme d'hast), 68 (fig. 24).

*Voyage des Princes* — (1570) — 83, 84 ; — de Bordeaux — (1615) — 289 à 291 ; — d'Angors — (1620) — 293 à 301.

*Voyer (Grand-)*, 254.

#### W

*Wallons* (gens de guerre), 200, 202, 205, 212, 218, 228, 234, 237, 238 ; — au service de France, 130, 140, 145, 147, 148, 154, 170, 176, 179, 181, 182.



## GENS DE GUERRE

## A

- Acier*, voir *Crussol*.  
*Aiguillon* (Henri, duc d') (1591), gouverneur de Normandie, 157.  
*Aillon*, voir *Lude*.  
*Albe* (Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d') (1567-1569), vice-roi des Pays-Bas, 31, 38, 46, 61, 70.  
*Albert*, voir *Lugnes*.  
*Albigny* (d'), gouverneur de Savoie (1600), 260.  
*Albon*, voir *Saint-André*.  
*Alençon* (François de Valois, duc d') (1567-1584), 28, 29, 91.  
*Alezan* (Guillaume), bourgeois de Dijon (1595), 188.  
*Alligny* (comte d'), général du duc de Savoie (1600), 266.  
*Ambroise*, voir *Resnel*.  
*Ambres* (François, baron d'), mestre de camp protestant (1569), 77.  
*Amville*, voir *Montmorency*.  
*Andelot* (François de Châtillon, seigneur d'), colonel général de l'infanterie deçà les monts (1562-1569), 8, 12, 18, 22, 24, 33, 37, 48, 49, 55, 58, 61, 64.  
*Andelot* (Claude d'), baron de Pressia (1590), 150.  
*Ancre*, voir *Concini*.  
*Anglure*, voir *Giorgy*.  
*Angoulême* (Charles de Valois, comte d'Auvergne, duc d'), colonel général de la cavalerie légère (1589-1617), 131, 144 (fig. 49), 252, 292.  
*Anhalt-Bernbourg* (Christian I<sup>er</sup>, prince d') (1592), 167.  
*Arc* (François de I<sup>er</sup>), capitaine espagnol (1597), 212, 218, 220, 227.  
*Arcos* (duc d') (1597), 234, 236.  
*Aremberg* (Jean de Ligne, baron de Harbançon, comte d') (1568), 38.  
*Aremberg* (comte d') (1590), 154.  
*Argence* (Ghard Tison d') (1569), 56.  
*Argenton*, mestre de camp d'infanterie (1590), 140, 141.  
*Argenty*, mestre de camp d'infanterie (1592), 169.  
*Argenvillers*, capitaine normand (1595), 204.  
*Arques*, voir *Joyeuse*.  
*Arquien* (Antoine d'), gouverneur de la citadelle de Metz (1603), 273.  
*Ascoli* (prince d') (1590), 154.  
*Astarac*, voir *Fontrailles*.

- Aster*, voir *Gramont*.  
*Auguste I*, électeur de Saxe (1569), 69.  
*Audibert*, voir *Lussan*.  
*Aumale* (Claude de Lorraine, marquis du Maine, duc d') (1562-1569), 16, 18, 31, 60, 61, 64, 76, 80.  
*Aumale* (Charles de Lorraine, chevalier d') (1589-1590), 136, 137, 141, 145, 150.  
*Aumont* (Jean d'), comte de Châteauroux, maréchal de France (1589-1591), 127, 138, 140, 144 (fig. 49), 147, 187.  
*Aure*, voir *Gramont*.  
*Auriac* (1597), capitaine français, 246.  
*Autriche* (Ernest, archiduc d'), vice-roi des Pays-Bas (1595), 187, 208.  
*Autriche* (Albert, cardinal-archiduc d'), vice-roi des Pays-Bas (1596-1598), 209, 212, 218, 230.  
*Autricourt* (1569), 79.  
*Auvergne* (Charles de Valois, comte d') (1589-1597), 134, 135, 138, 140, 144, 147, 189, 197, 226.  
*Auvergne*, voir *Turenne*.  
*Avalos* (comte Alphonse d'), *marquis de Pescaire* (1597), 233.  
*Avaret* (Bélade d'), capitaine protestant (1562), 16, 18.  
*Avellino* (Caraccioli, comte d') (1595), 188, 202, 204.  
*Aventigny* (1589), 133.  
*Avila* (Henrico Catherino d'), capitaine italien au service de France (1597), 228.  
*Azavedo*, voir *Fuentès*.

## B

- Babou*, voir *(la) Bourdaisière*.  
*Bade* (Bernard, margrave de) (1569), 76, 80.  
*Badet*, capitaine d'arquebusiers à cheval (1590), 142.  
*Balaqny* (Jean de Montluc, marquis de), maréchal de France (1592-1610), 159, 206, 221, 250, 259, 282.  
*Balbi*, voir *Crillon*.  
*Balthazar* (Guillaume), colonel suisse (1589-1597), 132, 144, 222.  
*Balzac*, voir *Entragues*.  
*Barchançon*, voir *Arumberg*.  
*Barbiano*, voir *Belgiojoso*.  
*Barbezieux*, voir *La Rochefoucauld*.  
*Barlemont* (comte de) (1590), 151.  
*Barthe* (Gabriel Carbon de Lasségan de la), dit *le Gros*, mestre de camp d'infanterie (1569), 39, 61, 71, 79.  
*Bassompierre* (Christophe, baron de), maréchal de camp (1587), 97.  
*Bassompierre* (François de), maréchal de France (1592-1620), 162, 259, 285, 290, 293, 301 (fig. 95).  
*Basti* (Georges), colonel de carabins espagnols (1592), 175, 178.  
*Bastoc*, capitaine irlandais (1597), 212.  
*Bauves*, voir *Coutenau*.  
*Beaudan*, voir *Parabère*.  
*Beaudiné*, voir *Crussol*.  
*Beaumanoir*, voir *Lavardin*.  
*Beaumont*, mestre de camp d'infanterie (1610), 282.  
*Beauvais-Nangis* (Nicolas de Bricanteau, seigneur de), capitaine d'hommes d'armes (1562), 16.  
*Beauvillier*, voir *Saint-Aignan*.

- Behague* (Président de) (1569), 51.  
*Belgioso* (Ludovic Barbiano, comte de) (1595), 188.  
*Belgioso* (Jacques), capitaine espagnol (1597), 232.  
*Belin* (Jean-François de Faudoas, comte de) (1589-1596), 133, 208.  
*Belin* (marquis de) (1595), capitaine français, 203, 201.  
*Bellegarde* (Roger de Saint-Lary et de Ternes, duc de) (1589-1620), 135, 293.  
*Belzunce*, mestre de camp d'infanterie (1592), 169.  
*Bequin*, capitaine français (1568), 69.  
*Beraldingen*, colonel suisse (1590), 145.  
*Berg*, voir *Juliers*.  
*Berlotte* (Claude de la), mestre de camp espagnol (1592), 181, 188.  
*Bernbourg*, voir *Anhalt*.  
*Béthune*, voir *Sully*.  
*Béthune* (Maximilien de), fils de Sully, grand-maitre de l'artillerie (1610), 203.  
*Bettancourt* (vicomte de), gouverneur des Ponts-de-Cé (1620), 300.  
*Béziade*, voir *Avaret*.  
*Binart*, capitaine français (1597), 246.  
*Biran*, voir *Gohas*.  
*Biron* (Armand de Gontaut, baron de), maréchal de France (1562-1592), 45, 53, 76, 80, 82, 129, 141, 143, 144 (fig. 49), 146, 148 à 151, 157, 158, 169 à 171 (fig. 56), 178, 182.  
*Biron* (Charles de Gontaut, duc de), maréchal de France (1590-1600), 141, 144 (fig. 49), 147, 150, 166, 167, 175, 179, 181, 182, 187 à 193 (fig. 67), 194, 197, 203, 214 à 216, 219 à 221, 223, 228, 231, 236, 252, 255, 257.  
*Blacon*, capitaine français (1569), 78.  
*Blanchard*, voir *Cluzeau*.  
*Boesse*, voir *Pardaillan*.  
*Boisdauphin*, maréchal de France (1592-1615), 185, 290, 291.  
*Boisguérin*, mestre de camp d'infanterie (1620), 296, 300.  
*Boisrosé* (Charles de Gostinel de), capitaine normand (1592), 169.  
*Bonne*, voir *Lesdiguières*.  
*Bontemps*, capitaine normand (1592), 172.  
*Bordas de Dace*, capitaine français (1567), 32.  
*Bories*, mestre de camp d'infanterie (1587), 108.  
*Bossut* (comte de), général wallon (1592), 170, 176, 179, 181.  
*Bouchage* (du), voir *Joyeuse*.  
*Bouillon* (Guillaume-Hobert de la Mark, duc de) (1587-1592), 92, 94, 95, 98, 120, 167.  
*Bouillon* (Henri de la Tour, vicomte de Turenne, duc de), prince de Sedan, maréchal de France (1587-1615), 104, 105, 109, 157, 167, 174, 175, 198, 201 à 205, 207, 247, 249, 255, 274, 275, 282, 289, 290.  
*Bourbon* (Antoine de), roi de Navarre (1562), 8, 11.  
*Bourbon*, voir *Condé*, *Conti*, *Montpensier*.  
*Bourdaisière* (Jean Babou de la) (1568), 39.  
*Bourdillon* (Imbert de la Platrière de), maréchal de France (1563), 25.  
*Bourg-l'Épinasse* (Antoine du Maine, baron du), mestre de camp du régiment qui devint Auvergne (1598-1610), 250, 259, 267, 268, 277, 282.  
*Bouvens* (Jacques de), gouverneur de Bourg (1600), 258, 268, 270.  
*Boys-du-Lys*, commissaire de l'artillerie (1587), 103, 108.  
*Braccioduro* (Pausanias), capitaine italien (1592), 176.  
*Branças*, voir *Villars*.

- Branças* (Georges de) (1595), 195.  
*Brandebourg* (marquis de) (1603), 273, 281.  
*Brandis* (Jacques de Rivolles, baron de), gouverneur de Montmélian (1600), 259, 266, 268, 270.  
*Braquelière* (la), capitaine de cheveu-légers (1592), 169.  
*Brasseuses*, mestre de camp d'infanterie (1589), 133.  
*Bréauté*, mestre de camp d'infanterie (1598), 250.  
*Breton*, voir *Crillon*.  
*Brézé*, mestre de camp d'infanterie (1597), 221.  
*Brichanteau*, voir *Beurnis-Nangis*.  
*Brigneux*, mestre de camp d'infanterie (1589-1590), 132, 134, 135, 144.  
*Briquemault* (François de Beauvais de), mestre de camp d'infanterie (1569), 48, 50, 77.  
*Brissac* (Charles I<sup>er</sup> de Cossé, comte de) (1563-1569), 25, 64, 71.  
*Brissac* (Timoléon de Cossé, comte de), colonel français (1563-1569), 25, 30, 32, 34, 39, 53, 55, 58.  
*Brissac* (Charles II de Cossé, duc de) (1592-1596), maréchal de France, 185, 207.  
*Brosse* (Jacques de la), capitaine d'hommes d'armes (1562), 16, 22, 23.  
*Brosse*, voir *Tiercelin*.  
*Brunswick-Danenberg* (Henri de), colonel de reîtres (1590), 145, 150.  
*Bucquoy* (comte de), capitaine wallon (1597), 234, 237, 238.  
*Buck* (baron de) (1587), 120.  
*Buhy*, maréchal de camp (1592), 175, 178.  
*Burniquel* (vicomte de) (1569), 45, 49.  
*Burosse*, mestre de camp du régiment de Champagne (1596), 209.

## C

- Cabanis* (Jean de), sire de Comblat, capitaine aux gardes françaises (1567), 32.  
*Cadillan*, capitaine aux gardes françaises (1567), 32.  
*Caelano* (Pietro), colonel italien (1590), 154.  
*Certhausen*, mestre de camp de reîtres (1590), 148 (fig. 50), 149.  
*Cunaples*, voir *Créqny*.  
*Canisy* (Henri de Carbonnel de) (1592), 177.  
*Canonville*, capitaine de cavalerie légère (1592), 169.  
*Capizucco* (Maslo), colonel italien (1590), 154.  
*Caraccioli*, voir *Avellino*.  
*Carbon*, voir *La Barthe*.  
*Caraffa*, voir *Montenegro*.  
*Carbonnel*, voir *Canisy*.  
*Carnavalet* (François de), seigneur de Noyen (1569), 76.  
*Cara* (des), voir *La Vauguyon*.  
*Cassagnet*, voir *Cosseins*.  
*Castelnau* (Michel de), seigneur de Mauvissière (1567), 31.  
*Castelnau-Couraze* (Etienne de) (1587), 106, 112.  
*Castenet*, capitaine français (1600), 258.  
*Caumont* (Jacques Nompur, vicomte de), duc de la Force (1568-1597), 45, 221.  
*Caumont* (Jean de), seigneur de Montpoullan (1622), 281.  
*Chabaud*, voir *Mirebeau*.  
*Chabod*, voir *Jacob*.  
*Chatigny* (comte de) (1592), 162, 166.  
*Challart*, capitaine français (1587), 117.

- Chanlivault*, capitaine français (1592), 159.  
*Charbonnières* (Gabriel Prévôt de), mestre de camp d'infanterie (1587), 108, 112.  
*Charbonnière*, soldat périgourdin (1569), 58.  
*Charles IX*, roi de France (1562-1574), 7, 11, 25, 28, 31, 38, 59, 64, 76, 83, 84, 89 (fig. 32), 91.  
*Charles-Emmanuel* (prince de Piémont et duc de Savoie) (1590-1617), 140, 187, 210, 244 à 247, 251, 255, 259, 266, 268 à 271, 273, 284, 288, 289, 292.  
*Charrion*, capitaine aux Gardes-françaises (1567), 32.  
*Churny*, voir *Mirebeau*.  
*Charry* (Jacques Prévôt de), mestre de camp des Gardes-françaises (1563), 25, 32.  
*Chartres* (Jacques de Vendôme, vidame de) (1589-1597), 133, 221.  
*Chastaigneraie* (la), mestre de camp d'infanterie (1590), 115.  
*Chaste* (Aymar de), gouverneur de Dieppe (1589), 128.  
*Chastelière*, mestre de camp d'infanterie (1590), 145.  
*Chastelay*, voir *Puységur*.  
*Châteauneuf*, mestre de camp d'infanterie (1597), 221.  
*Châteauroux*, voir *Aumont*.  
*Châteaueux* (Armand de), capitaine aux gardes du corps (1597), 221.  
*Châtillon*, voir *Andelot et Coligny*.  
*Châtillon* (Claude de), ingénieur français (1601), 274.  
*Châtillon-Coligny* (Henri de), capitaine français (1598), 252.  
*Châtre* (Gaspard de la) de Nançay (1587-1592), 97, 159.  
*Châtre* (Claude de la), maréchal de France (1593-1610), 185, 282.  
*Chavigny* (François le Roy, comte de Clinchamp, seigneur de), maréchal de camp (1569), 74.  
*Chevigny* (Philippe, comte de) (1587-1595), gouverneur de Chartres, 119, 189, 195.  
*Chicot* (1592), 166.  
*Chimay* (prince de) (1590), 154.  
*Choiseul-Praslin* (François de), capitaine aux gardes du corps (1597), 221.  
*Choisy* (seigneur de), capitaine protestant (1569), 77.  
*Cibard*, voir *Argence*.  
*Clary*, colonel suisse (1569-1590), 74, 110, 114.  
*Clermont*, voir *Entraygues*.  
*Clermont-d'Amboise*, voir *Hesnel*.  
*Clermont-Gallerande* (marquis de), commissaire de l'artillerie (1587), 103, 108.  
*Clermont-Piles*, mestre de camp d'infanterie (1592), 169.  
*Clervant* (Claude-Antoine de Vienne de) (1587), colonel des Suisses, 94, 120.  
*Clèves*, voir *Juliers*.  
*Clinchamp*, voir *Chavigny*.  
*Cluzeau* (Blanchard, seigneur de) (1587-1595), 108, 110, 112, 115, 116, 168, 198.  
*Coaraze*, voir *Castelnuu*.  
*Coligny* (Gaspard de Châtillon, sire de), amiral de France (1562-1572), 8, 11, 18, 20, 21, 23 à 25, 28, 31, 37, 40, 41, 43, 45, 47 à 51, 57, 58, 60, 70, 72 à 74, 75 (fig. 26), 77, 79, 80, 82 à 84, 86, 89, 90.  
*Coligny* (François de Châtillon, sire de), capitaine français (1587-1589), 97, 99, 120, 129, 130, 135, 136, 138.  
*Colomb*, capitaine espagnol (1597), 234.



- Cœuvres*, voir *Estrées*.  
*Comblat*, voir *Cabanes*.  
*Comminges*, voir *Guitaut* et *Soboles*.  
*Concini* (Concino), marquis d'Ancre, maréchal de France (1610-1617), 287, 289, 291, 292.  
*Condé* (Louis de Bourbon, prince de), colonel général de l'infanterie au-delà des monts (1562-1569), 8, 11 à 14, 16 à 20, 22, 24, 25, 28, 31, 34, 36 à 39, 41, 43, 45, 47 à 52, 56, 57 (fig. 20), 82.  
*Condé* (Henri de Bourbon, prince de) (1569-1620), 58, 78, 84, 93, 104, 105, 108, 110, 112 (fig. 42), 114, 115, 289 à 291, 293, 294.  
*Conti* (François de Bourbon, prince de) (1587-1595), 117, 120, 138, 188.  
*Contreras* (Jean de), capitaine espagnol (1595), 204, 231.  
*Cossé*, voir *Brissac* et *Gonnor*.  
*Cosseins* (Cassagnet de Montlezun de), mestre de camp du régiment des gardes françaises (1669), 32, 39, 64, 76.  
*Courtanvault*, voir *Lezine*.  
*Courtenvaux*, voir *Souvré*.  
*Coutenan* (Henri de Bauves de), lieutenant des cheuau-légers de la garde (1600), 259.  
*Créanges* (baron de), mestre de camp de reîtres (1590), 144 (fig. 49).  
*Créqny* (Charles, sire de) et de Canaples (1598-1620), maréchal de France, 250, 251, 259 à 261, 267, 285, 293 à 296, 300.  
*Crillon* (Louis des Balbi de Breton, chevalier de), mestre de camp des gardes françaises (1589-1600), 127, 169, 221, 242, 259 à 261.  
*Croix* (la), mestre de camp d'infanterie (1595), 198.  
*Croy* (Antoine de), prince de Porcien, capitaine protestant (1562), 14, 22.  
*Crussol* (Jacques de), baron d'Acler, duc d'Uzès (1568-1569), 45, 58, 77.  
*Crussol* (Galliot de), seigneur de Beaudinó (1569), 78.  
*Cugi*, colonel suisse (1587), 122.  
*Curée* (Gilbert Filhot de la), maréchal de camp (1562-1597), 14 à 16, 140, 159, 189, 194, 221, 231.

## D

- Dace*, voir *Bordas*.  
*Dammartin*, colonel des reîtres (1587), 120.  
*Deportes*, mestre de camp d'infanterie (1610), 282.  
*Deux-Ponts* (Wolfgang, duc de Bavière et de) (1569), 48, 51, 59 à 61.  
*Deux-Ponts* (duc de) (1603), 273.  
*Dezza* (Fernando), capitaine espagnol (1597), 212.  
*Dinan* (comte de) (1595), 205.  
*Dizimieux* (Jean, comte de), mestre de camp d'infanterie (1590), 145.  
*Dugnano* (Jean-Baptiste), capitaine milanais (1597), 212.  
*Dugnano*, sergent milanais (1597), 212.  
*Dupuy*, voir *Montbrun*.  
*Durando* (Diégo), capitaine espagnol (1597), 220, 227.

## E

- Egmont* (Philippe, comte d'), capitaine de gendarmes wallonis (1590), 145, 148 (fig. 50), 149.  
*Elbeuf* (Charles de Lorraine, duc d') (1587-1595), 115, 189.  
*Entraques* (Charles de Balzac de Clermont d') (1590), 149.



- Epernon* (Jean-Louis de Nogaret de la Valette, duc d'), colonel général de l'infanterie (1587-1619), 93, 98, 100, 117, 122, 126, 186, 207, 221, 225, 236, 248, 252, 264, 273, 292.  
*Ermenonville*, voir *Vic*.  
*Errard* (Jean), de Bar-le-Duc, ingénieur français (1597-1603), 214, 252, 253, 267, 274.  
*Esparbès*, voir *Lussan*.  
*Espinasse*, voir *du Bourg*.  
*Estrées* (Jean, marquis d'), baron de Cœuvres, grand-maitre de l'artillerie (1568), 39.  
*Estrées* (Antoine d'), marquis de Cœuvres, grand-maitre de l'artillerie (1592), 177.  
*Estutt*, voir *Tracy*.  
*Eure*, capitaine de cavalerie (1628), 294.  
*Eysinger* (Michel), capitaine autrichien (1588), 61.

## F

- Falma*, capitaine irlandais (1597), 220.  
*Fanel*, capitaine français (1597), 246.  
*Farnèse*, voir *Parme*.  
*Faudoas*, voir *Belin*.  
*Faverolles* (Gilles de), mestre de camp du régiment de Picardie (1589), 127.  
*Fayette* (Pierre Motier de la) (1569), 127.  
*Feugères*, commissaire de l'artillerie (1600), 267.  
*Flessang*, mestre de camp d'infanterie (1597), 219, 221, 228.  
*Flocelière* (Jacques de Maillé, marquis de), mestre de camp d'infanterie (1620), 295, 300.  
*Foix*, voir *Lautrec*.  
*Fontenay-Mareuil* (François du Val, marquis de), mestre de camp du régiment de Piémont (1620), 294.  
*Fontrailles* (Michel d'Astarac, baron de Marestang et de), mestre de camp d'arquebusiers protestants (1569), 53, 54, 56.  
*Force* (la), voir *Caumont*.  
*Forcez*, capitaine aux gardes françaises (1567), 32.  
*Fosseuse*, voir *Montmorency*.  
*Fouquerolles*, sergent de bataille (1597), 219, 228.  
*Fournier* (Jean de), capitaine français (1589), 138.  
*Francourl*, capitaine français (1595), 205.  
*Frata* (Thomas), capitaine albanais (1587), 115.  
*Fuertes* (Pedro Henriquez d'Azevedo, comte de) (1597-1600), 188, 198, 200 à 202, 204 à 206, 255, 270.

## G

- Galatty* (Gaspard), colonel des gardes-suissees (1589-1615), 127, 132, 135, 140, 144, 209, 214, 222, 290.  
*Galerani* (Petro), colonel italien au service d'Espagne (1500), 151.  
*Galliot*, voir *Crussol*.  
*Garde* (La), mestre de camp d'infanterie (1592), 176.  
*Gentis* (Jean d'Hangest de) (1567), 34, 38.  
*Givry* (Anne d'Anglure, baron de), mestre de camp général de la cavalerie légère (1589-1592), 126, 140, 144 (fig. 49), 147, 157, 159, 160, 172.

- Gohas* (Jean de Biran de), dit l'Ainé, mestre de camp du régiment de Champagne (1569), 32, 39, 64, 76.  
*Gohas*, cadet, mestre de camp d'infanterie (1569), 32, 64.  
*Gonnor* (Artus de Cossé, comte de Secondigny et de), maréchal de France (1567-1570), 34, 36, 76, 80, 81, 84.  
*Gondi* (Albert de), seigneur du Perron (1589), 125.  
*Gontaut* (Jean de), baron de Saint-Blancard, mestre de camp de Picardie (1595-1596), 189, 209.  
*Gontaut*, voir *Biron* et *Salignac*.  
*Gonzague* (Hercule de), général de la cavalerie légère espagnole (1595), 197.  
*Gonzague*, voir *Mantoue* et *Nevers*.  
*Gostinel*, voir *Boisrosé*.  
*Goyon*, voir *Malignon*.  
*Gramont* (Antoine d'Aure, vicomte d'Aster, baron de), colonel protestant (1562), 20, 36.  
*Gribeauval*, capitaine picard (1595), 205.  
*Guiche* (Philibert de la), grand-maitre de l'artillerie (1590-1600), 144, 147, 264.  
*Guiche* (La), voir *Saint-Géran*.  
*Guise* (François de Lorraine, duc de) (1562-1563), 7, 8, 10 à 13, 16 à 24, 28, 78, 146, 208.  
*Guise* (Henri de Lorraine, prince de Joinville, duc de) (1569-1588), 48 à 50, 53, 54, 57, 73, 76, 78, 82, 89, 91, 93, 95 à 98, 100, 114 à 119, 121, 123 (fig. 44), 124.  
*Guise* (Charles de Lorraine, duc de) (1592-1616), 162, 165 à 167, 175, 179, 207, 291.  
*Guitaut-Comminges*, capitaine de Champagne (1620), 297, 298.  
*Guitry* (1589), 127, 137, 169.  
*Gusman* (Don Juan de), capitaine espagnol (1597), 219.

## H

- Hacqueville*, capitaine français (1595), 204.  
*Hangest*, voir *Gentis*.  
*Harambure* (Jean d'), capitaine des carabins de la garde (1592-1597), 159, 165, 195, 221.  
*Haraucourt*, gouverneur de Doullens (1595), 200, 205.  
*Haussonville*, capitaine lorrain (1595), 200, 205.  
*Henri III*, roi de France (1574-1589), 28, 38, 39, 43, 47 à 51, 54, 55, 57 à 59, 61, 70, 73, 74, 76, 78, 80, 82, 91 à 94, 98, 100, 102, 114, 115, 117, 120, 121, 124, 125.  
*Henri IV*, roi de France et de Navarre (1562-1610), 11, 47, 58, 70, 78, 84, 91 à 93, 99 à 106, 110, 124 à 126, 141, 146, 148, 156 (fig. 52), 159 à 165, 167, 169, 171 à 175, 179, 180, 180, 187, 189, 190 à 198, 206 à 210, 214, 228, 230 à 235, 238 à 240, 244, 247 à 249, 255, 257, 259 à 266, 268, 270 à 276, 280 à 282, 285, 286 (fig. 90).  
*Hercules* (d'), capitaine français (1597), 246.  
*Hesse* (Landgrave de) (1603), 273.  
*Hire* (la), voir *Vignolles*.  
*Honour* (Antoine de Saint-Jean de), mestre de camp du régiment de Piémont (1569), 39, 74.  
*Hôpital* (Michel Huraut de l') (1592), 172.  
*Humières* (Charles de Monchy d'), lieutenant général de Picardie (1590-1595), 144 (fig. 49), 148, 177, 198.  
*Huraut*, voir *l'Hôpital*.

## I

- Idiaco* (Alfonso), colonel d'infanterie espagnol (1590), 154.  
*Intreville*, capitaine de cheveu-légers (1595), 189, 195.  
*Iromberry* (Pierre), de Sallaberry, capitaine aux gardes françaises (1567), 32.  
*Isle* (Isnard de Serres, seigneur de l'), mestre de camp du régiment de Piémont (1569), 74.  
*Isnard*, voir *Isle*.

## J

- Jacob* (comte Chabod de), gouverneur de Chambéry (1600), 260.  
*Jammes*, capitaine d'arquebusiers à cheval (1590), 142.  
*Jean-Casimir de Simmern*, prince palatin du Rhin (1567), 38, 39.  
*Joinville* (Claude de Lorraine, prince de) (1597), 226, 228.  
*Jousselinère* (de la), mestre de camp d'infanterie (1620), 296.  
*Joyeuse* (Anne d'Arques, duc de), amiral de France (1587-1596), 92 à 94, 100 à 103, 106 à 108, 110, 112, 113, 207.  
*Joyeuse* (Henri, comte du Bouchage, duc de), maréchal de France (1595), 187.  
*Jugie* (La), voir *Rieur*.  
*Juliers* (Guillaume, duc de), de Clèves et de Berg, comte de la Mark et de Ravensberg (1609), 281.

## L

- Lalaing*, voir *Renty*.  
*Lande* (La), mestre de camp d'infanterie (1592), 169.  
*Landriano* (Ambroise, capitaine espagnol) (1597), 234, 239.  
*Lasségan*, voir *la Barthe*.  
*Latro* (Simon), capitaine de cavalerie espagnol (1597), 227, 228.  
*Lantrec* (Odet de Foix, vicomte de) (1587), 104.  
*Lavardin* (Jean de Beaumanoir de) (1587-1592), 94, 102, 103, 106, 108, 109, 159, 162, 163.  
*Laverdun* (1569), 77.  
*Lémon*, colonel suisse (1609), 277.  
*Lémont*, mestre de camp lorrain (1603), 274.  
*Lenty*, colonel de lansquenets (1590), 140, 144.  
*Léopold d'Autriche* (archiduc) (1609), 281.  
*Lerne* (duc de) (1598), 250.  
*Lesdiguières* (François de Bonne de), connétable de France (1587-1617), 98, 122, 187, 244, 245, 250 à 252, 257, 259, 260, 265, 266, 270, 281, 284, 285, 288, 292.  
*Lévis-Mirepoix* (marquis de) (1595), 189.  
*Leyva* (Sancho de), colonel d'infanterie espagnol (1590), 154.  
*Lézine* (Gilles de Souveré, baron de), marquis de Courtanvault, commissaire de l'artillerie (1600), 267.  
*Liancourt* (Roger du Plessis-), duc de la Roche-Guyon, mestre de camp de Picardie (1595), 189.  
*Ligne*, voir *Aremberg*.  
*Linières*, gouverneur de Chartres (1568), 43.  
*Longueville* (Léonor d'Orléans, duc de) (1569), 76.  
*Longueville* (Henri d'Orléans, duc de) (1589), 127, 138, 167.

- Longueville* (Henri II d'Orléans, duc de) (1614), 289, 291.  
*Lorges*, voir *Montgomery*.  
*Lorraine* (Charles II, duc de) (1590-1603), 127, 140, 162, 187, 273.  
*Lorraine*, voir *Guise*, *Mayenne* et *Elbeuf*.  
*Loue* (*La*), capitaine français (1569), 52 à 55, 77, 78.  
*Louis XIII*, roi de France et de Navarre (1610-1620), 287 à 289, 293, 294, 297, 300.  
*Lucinge* (Georges de), capitaine de Savoie (1600), 268, 270.  
*Lude* (Guy d'Aillon, comte du) (1568-1569), 45, 73.  
*Lude* (François d'Aillon, comte du) (1592), 177.  
*Lussan* (Joseph d'Esparsès, chevalier de), mestre de camp du régiment de Piémont (1589), 127.  
*Lussan* (Jacques d'Audibert, comte de) (1620), 300.  
*Luxembourg* (Henri de), duc de Placy (1615), 290.  
*Luxembourg*, voir *Martignes*.  
*Luyne* (Charles d'Albert, duc de), connétable de France (1617-1620), 292, 302.

## M

- Maignelais*, voir *Villequier*.  
*Maille*, voir *Flucelière*.  
*Mailly* (Gilles, baron de) (1569), 76.  
*Maine* (du), voir *Aumale* et *Bourg-Espinasse*.  
*Maleyssie* (1620), 297.  
*Mansfeld* (Wolfrad de), colonel de reîtres (1569), 61, 77, 79, 80.  
*Mansfeld* (Pierre-Ernest, comte de), major général espagnol (1597), 231.  
*Mantoue* (François de Gonzague, duc de), marquis de Montferrat (1612), 288.  
*Mantoue* (Vincent de Gonzague, duc de) (1612), 289.  
*Marcillac*, voir *La Rochefoucauld*.  
*March* (*la*), voir *Bouillon*.  
*Marestang*, voir *Fontrailles*.  
*Mareuil*, voir *Fontenay*.  
*Marivault*, capitaine français (1592), 159.  
*Martignes* (Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, vicomte de), colonel général de l'infanterie française (1562-1569), 23, 26, 53 à 57, 74, 78.  
*Marvieu*, capitaine français (1597), 246.  
*Matignon* (Jacques Goyon de), prince de Morlagne, comte de Thorigny, maréchal de France (1587), 100, 101.  
*Maubissière*, voir *Castelnau*.  
*Mayenne* (Charles de Lorraine, duc de) (1569-1611), 73, 93, 115, 116, 124 à 126, 128, 130, 131, 134 à 141, 145, 146, 148, 151, 152, 154 à 158, 160, 162, 165, 167, 170, 172, 173, 175 à 179, 184, 186 à 188, 192, 194 à 196, 201, 226, 228, 231, 234 à 239, 241 (fig. 75).  
*Mayenne* (Henri de Lorraine, duc de) (1612-1617), 289, 292.  
*Mélicis* (Côme de), duc de Florence (1569), 70.  
*Meignan*, commissaire de l'artillerie (1600), 267.  
*Melzi* (Louis), capitaine espagnol (1597), 218, 234, 239.  
*Mendoza* (Alonso de), capitaine espagnol (1597), 234, 239.  
*Mercœur* (duc de) (1595), 186, 187, 207, 244, 246, 252, 274.  
*Mercure*, capitaine albanais (1587), 108.  
*Méré* (Jean de Poltrot de) (1563), 23.  
*Méru*, voir *Montmorency*.

- Mergey* (Jean de) (1563), 23.  
*Messelière (La)*, mestre de camp d'infanterie (1597), 221.  
*Mignard*, capitaine d'infanterie (1569), 69, 72.  
*Mignonville*, commissaire de l'artillerie (1587), 103.  
*Mirabel* (1569), 78.  
*Mirebeau* (Jacques de Chabaud, comte de Charny, marquis de) (1595), 189 à 192.  
*Mirepoix*, voir *Lévis*.  
*Môle* (Boniface de la), mestre de camp d'infanterie (1592-1598), 169, 216, 250.  
*Monchy*, voir *Humières*.  
*Montaigu* (vicomte de) (1569), 45.  
*Montaigu* (1569), 55.  
*Montalquiers*, capitaine français (1597), 246, 251.  
*Montbrun* (Charles Dupuy de) (1568-1569), 45, 78.  
*Montclar* (vicomte de) (1569), 45.  
*Monte-Marciano* (prince de) (1592), 162.  
*Monténégro* (Jérôme Caraffa, marquis de), capitaine de cavalerie espagnole (1597), 212, 213, 218 à 220, 226, 227, 242.  
*Montesquiou* (François, baron de) (1569), 57.  
*Montesquiou*, voir *Montluc*.  
*Montferrier*, capitaine français (1597), 246.  
*Montgomery* (Gabriel de), comte de Lorges (1567-1570), 33, 83, 85.  
*Montgomery* (Jacques de) (1587-1592), 106, 138, 177.  
*Montgomery*, voir *Saint-Jean*.  
*Montmayeur* (comte de), lieutenant général de la cavalerie de Savoie (1600), 258.  
*Montigny* (Louis de) (1587-1595), 108, 204.  
*Montigny* (François de la Girange d'Arquien de), mestre de camp général de la cavalerie légère (1595-1615), 189, 214, 218 à 220, 231, 237, 252, 273, 291.  
*Montigny*, mestre de camp d'infanterie (1597), 204.  
*Montlezun*, voir *Cossefins*.  
*Montluc* (Blaise de Montesquiou de), maréchal de France (1562-1569), 42, 45, 83.  
*Montluc* (Pierre de), mestre de camp d'infanterie (1569), 76.  
*Montluc*, voir *Balagny*.  
*Montmorency* (Anne de), connétable de France (1562-1567), 8, 12, 13, 16, 18, 19, 25, 29, 30, 36.  
*Montmorency* (François de), maréchal de France (1562), 30, 33, 36.  
*Montmorency d'Amville* (Henri de), connétable de France (1572-1598), 16, 18, 22, 34, 36, 92, 98, 127, 187, 188, 206, 208, 225, 234, 236, 242, 258, 252.  
*Montmorency-Méru* (Charles de), colonel général des Suisses (1569), 76, 80.  
*Montmorency-Thoré* (Guillaume de) (1569-1589), 76, 114, 139.  
*Montmorency-Fosseuse* (1597), 247.  
*Montpensier* (Louis II de Bourbon, duc de) (1569), 53 à 57, 74, 78, 79.  
*Montpensier* (François de Bourbon, duc de), prince dauphin d'Auvergne (1569-1590), 51, 140, 141, 144.  
*Montpensier* (Henri de Bourbon, duc de) (1592-1597), 177, 178, 233, 236, 237.  
*Montpezat*, voir *Villars*.  
*Montpouillan*, voir *Caumont*.  
*Morges*, capitaine aux gardes françaises (1597), 246, 250.



- Mortagne*, voir *Malignon*.  
*Motier*, voir *la Fayette*.  
*Motte (la)*, voir *Pardieu*.  
*Mouvans* (Paul de Richlen de), capitaine protestant (1568), 45.  
*Mouy-Saint-Phal* (Artus de Vaudrey de), capitaine protestant (1562-1590), 16, 18, 32, 33, 59, 72, 94, 148.  
*Muns*, mestre de camp d'infanterie (1568), 89.

## N

- Nangis*, voir *Beauvais*.  
*Nassau*, voir *Orange*.  
*Nassau* (Philippe de) (1592-1597), 172, 176, 187, 234.  
*Navillon*, capitaine aux Gardes-françaises (1567), 32.  
*Nemours* (Jacques de Savoie, duc de), colonel général de la cavalerie légère (1569), 60.  
*Nemours* (Henri de Savoie, duc de) (1587-1595), 115, 130, 144 (fig. 49), 145, 147, 150 à 152, 186.  
*Nérestang* (Philibert, marquis de), mestre de camp du régiment qui devint Bourbonnais (1597-1620), 221, 250, 259, 268, 277, 282, 293 à 297, 300.  
*Nérestang* (Jean-Claude, marquis de) (1620), 300.  
*Netancourt*, voir *Vaubécourt*.  
*Neubourg* (comte de) (1609), 281.  
*Neufville*, voir *Villeroy*.  
*Nevers* (Louis de Gonzague, duc de) (1589-1597), 126, 158, 159, 165 à 168, 198, 205, 206, 236, 237.  
*Nevers* (Charles de Gonzague, duc de) (1612-1617), 288, 289, 292.  
*Nevil*, voir *Warwick*.  
*Nogaret*, voir *Epernon*.  
*Nompar*, voir *Caumont*.  
*Noüe* (François de la), dit Bras de Fer (1569-1589), 44, 53, 57, 72, 77, 82, 86, 127.  
*Noüe* (Odet de la), seigneur de Théligny (1592-1597), 177, 237.  
*Noyen*, voir *Carnaulet*.

## O

- Ohna* (Fabien, burgrave d') (1587), 94, 116, 118 à 121.  
*Oise* (chevalier d'), capitaine de cheval-légers normands (1592), 169.  
*Oltona* (Inco d'), capitaine espagnol (1597), 212, 219.  
*Orange* (Guillaume I<sup>er</sup> de Nassau, prince d'), dit *le Taciturne* (1568-1569), 46, 60, 61, 73.  
*Orange* (Ludovic de Nassau, prince d'), 48, 77, 79, 82.  
*Orange* (Maurice de Nassau, prince d'), stathouder de Hollande (1590-1596), 156, 206, 208, 239, 252, 276, 282, 287.  
*Orléans*, voir *Longueville* et *Saint-Paul*.  
*Ornano* (Alphonse d'), maréchal de France (1587-1608), 122, 250, 277.

## P

- Paccioto*, ingénieur Italien (1597), 219.  
*Palcheux*, mestre de camp d'infanterie (1589), 133.  
*Palice* (la), voir *Saint-Géran*.  
*Panure*, capitaine wallon (1597), 212.



- Parabère* (Jean de Beaudan, comte de) (1587-1590), 106, 110, 144.  
*Pardailan* (Pierre de Boesse de), mestre de camp de Navarre (1592-1596), 169, 209, 271.  
*Pardien-la-Motte* (Valentin de), maréchal de camp (1590-1595), 154, 159, 162, 177, 188, 200.  
*Parme* (Alexandre Farnèse, duc de) (1589-1592), 127, 138, 140, 152, 154 à 160, 162 à 170, 173, 174, 178 à 181, 187.  
*Parme* (Rannucelo Farnèse, duc de) (1592), 177 à 182.  
*Paulin* (vicomte de) (1568), 45.  
*Penthièvre*, voir *Martiques*.  
*Perdriel*, capitaine de cheveu-légers normands (1592-1595), 169, 170, 204.  
*Pfeiffer* (Louis), colonel suisse (1567-1590), 29, 30, 145.  
*Philippe II*, roi d'Espagne (1562-1598), 12, 46, 82, 84, 89, 140, 152, 156, 158, 165, 167, 170, 181, 186 à 188, 208, 210, 239, 242, 244, 248, 250, 285.  
*Philippe III*, roi d'Espagne (1598-1612), 250, 255, 272, 276, 288, 289.  
*Piles*, mestre de camp d'infanterie (1569), 77, 83.  
*Piles*, voir *Clermont*.  
*Pimentel* (Diégo), capitaine espagnol (1597), 234.  
*Piney*, voir *Luxembourg*.  
*Pisani* (Jean de Vivonne de Torettes de), seigneur de Saint-Gouard, colonel général de la cavalerie légère (1595), 189.  
*Platrière* (la), voir *Bourdillon*.  
*Plessis* (du), voir *Richelieu*.  
*Plessis-Mornay* (Phillippe du), gouverneur de Saumur (1590-1596), 148, 164, 207.  
*Plessis-Praslin* (Charles de Choiseul, comte du), maréchal de France, (1614-1620), 289, 293, 294.  
*Plessis-Treignel* (marquis du) (1593), 189.  
*Poltral*, voir *Méré*.  
*Ponsenac* (1568), 45.  
*Ponsenac*, mestre de camp d'infanterie (1587), 119, 145.  
*Pont-à-Mousson* (marquis de) (1587), 98, 115, 116, 120, 121.  
*Porcien*, voir *Croÿ*.  
*Praslin*, voir *Plessis-Praslin*.  
*Pressia*, voir *Andelat*.  
*Prévôt*, voir *Charbonnières*, *Charry*, *Sansac*.  
*Prez* (des), voir *Villars*.  
*Puerto-Carrero* (Hernando Tello de) (1595-1597), 188, 201, 205, 210, 212, 213, 218, à 220, 227 à 232.  
*Puygaillard* (1570), 86.  
*Puy-Greffier* (1569), 77.  
*Puysegur* (Jacques de Chastenot, chevalier de) (1620), 300.  
*Puyvautt*, mestre de camp d'infanterie (1620), 300.

## Q

*Quellenec*, voir *Soubise*.

## R

- Rambures* (Jean de), capitaine de cheveu-légers béarnais (1589), 148.  
*Rapin* (vicomte de) (1568), 45.  
*Rauschemberg* gouverneur de Jollers (1610), 288.  
*Regnac*, mestre de camp d'infanterie (1597), 221.  
*Remach*, colonel de lansquenets (1596), 202.

- Remello*, mestre de camp du régiment de Piémont (1562), 9.  
*Renty* (Emmanuel de Lalaing, marquis de), colonel de cavalerie légère espagnol (1590), 154.  
*Resnel* (Antoine de Clermont d'Amboise, marquis de) (1569), 57, 79.  
*Retz* (Henri de Gondl, duc de) — (1620) — 293, 296.  
*Rhingrave* (Jean-Philippe le) (1562-1569), colonel de lansquenets, 11, 20, 54, 57, 76.  
*Rhodes* (comte de) (1590), 148.  
*Richard* (Jacques et Michel), bourgeois de Dijon (1595), 188.  
*Richelieu* (Louis du Plessis de), mestre de camp du régiment de Picardie (1562), 9.  
*Richelieu* (Armand-Jean du Plessis de), évêque de Luçon (1617), 291.  
*Richien*, voir *Mouvans*.  
*Rieux* (René de la Jugle, comte de), mestre de camp du régiment de Champagne (1589), 127.  
*Rivière* (Jean, baron de Seignelay et de la) (1569-1592), 48, 169.  
*Rivolles*, voir *Brandis*.  
*Rochefoucauld* (Charles de la), baron de Barbezieux, capitaine d'hommes d'armes (1562), 18.  
*Rochefoucauld* (François III, comte de la), prince de Mareillac, capitaine protestant (1562-1567), 14, 18, 22, 23, 37.  
*Rodolphe II*, empereur d'Allemagne (1602-1612), 272, 276, 281, 282, 288.  
*Rohan* (Henri, duc de), colonel des Suisses et des Grisons (1610-1616), 282, 288.  
*Rohan*, voir *Soubise*.  
*Rohan-Frontenay* (Jean de), colonel protestant (1562), 20.  
*Roquelaure* (Jean Bernard de), capitaine d'infanterie (1569), 72.  
*Roquelaure* (Thibaut de) (1595), 189.  
*Rousoy*, gouverneur du château de Doullens (1595), 200, 205.  
*Rosans*, capitaine français (1597), 246.  
*Rosny*, voir *Sully*.  
*Rosso*, capitaine de Savoie (1600), 266.  
*Rouvray*, mestre de camp d'infanterie (1569), 77.  
*Roy* (le), voir *Chavigny*.

## S

- Saint-Aignan* (Honorat de Beauviller, comte de) (1620), 293, 297, 300.  
*Saint-André* (Jacques d'Albon de), maréchal de France (1562-1563), 8, 12, 13, 16, 19, 21, 23 (fig. 11).  
*Saint-Aray* (1568), 45.  
*Saint-Bonnet*, capitaine français (1597), 246, 251.  
*Saint-Denis* (Pierre de), mestre de camp d'infanterie (1590-1595), 140, 144, 177, 203, 204.  
*Saint-Jean* (Montgomery de), mestre de camp d'infanterie (1570-1590), 83, 140, 141.  
*Saint-Géran* (Jean-François de la Guiche, comte de la Palice, seigneur de), maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais (1593-1617), 159, 291.  
*Saint-Gouard*, voir *Pisani*.  
*Saint-Lary*, voir *Bellegarde et Termes*.  
*Saint-Loup* (Mathieu de), capitaine français (1569), 72.  
*Saint-Luc* (François d'Épinay de), grand maître de l'artillerie (1597), 229, 232.  
*Saint-Paul* (François d'Orléans, comte de) (1587-1597), 115, 116, 118, 119, 159, 185, 198, 201 à 205, 213.

- Saint-Phal*, voir *Mouy*.  
*Saint-Ravy*, mestre de camp d'infanterie (1595), 200.  
*Saix* (Humbert de), gouverneur des Tours-Charbonnières (1600), 261.  
*Salignac* (Jean de Gontaut, baron de) (1587), 106, 110.  
*Salinas* (comte de), capitaine espagnol (1597), 244.  
*Samson* (Jean-Baptiste), capitaine milanais (1595), 192, 194.  
*Sansac* (Louis Prévost de), capitaine d'hommes d'armes (1562), 16, 19, 39.  
*Santa-Fiore* (Ascanio Sforza, comte de), général de Pie V (1569), 75, 79.  
*Sarlacous* (1562-1569), mestre de camp du régiment de Champagne, 9, 74, 79.  
*Sarrieu* (Roger de), mestre de camp du régiment de Picardie (1569), 39, 64.  
*Sault*, mestre de camp d'infanterie (1610), 282.  
*Saulx*, voir *Tavannes*.  
*Savoie*, voir *Charles-Emmanuel*, *Nemours*, *Tende et Villars*.  
*Savoie* (Phillippe de) (1598), 251.  
*Scepeaux*, voir *Vieilleville*.  
*Schomberg* (Thierry, comte de) (1590-1600), 141, 144, 148, 255.  
*Seignelay*, voir *la Rivière*.  
*Sénicourt*, voir *Sesseval*.  
*Sérignan* (vicomte de) (1568), 45.  
*Sesseval* (René de Sénicourt de) (1595), 203, 204.  
*Sforza*, voir *Santa-Fiore*.  
*Sigongnes*, capitaine français (1590), 150.  
*Soboles* (Raymond de Comminges de), gouverneur de Metz (1603), 273.  
*Soissons* (Charles de Bourbon, comte de) (1587-1600), 106, 110, 138, 167, 172, 255, 263, 268.  
*Soissons* (Louis de Bourbon, comte de) (1620), 293, 294.  
*Sommerive* (1568), 41.  
*Sommerive*, voir *Tende et Villars*.  
*Sorr* (comte de), capitaine espagnol (1597), 234.  
*Soubise* (Charles de Quellence de) (1569), 52, 54.  
*Soubise* (Benjamin de Rohan de) (1617), 291.  
*Sourdis* (1592), 177.  
*Souvré* (Gilles de), marquis de Courtenvaux, gouverneur du Dauphiné, (1592), 177.  
*Spinola* (Gaston), maréchal de camp espagnol (1597), 231.  
*Strozzi* (Phillippe), colonel général de l'infanterie (1567-1569), 32 à 34, 39, 54, 61, 67, 70 à 72.  
*Stuart* (Robert), capitaine écossais (1567), 36.  
*Suge*, capitaine français (1597), 246.  
*Sully* (Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, duc de), grand maître de l'artillerie (1587-1610), 103, 108, 112, 128, 134, 135, 140, 142 à 144, 148, 150, 159, 167, 181, 210, 216, 217, 250, 253, 255, 257, 260, 264 à 266, 273, 274, 276, 277, 280, 281, 286, 288.

## T

- Tainesay* (1595), 192.  
*Tassedo*, maréchal de camp espagnol (1597), 231.  
*Tavannes* (Gaspard de Saulx, vicomte de), maréchal de France (1567-1569), 39, 47 à 49, 51, 57, 59, 60, 70, 73, 74, 76, 80, 82, 86.  
*Tavannes* (Jean de Saulx, vicomte de), maréchal de camp (1590-1595), 142, 146, 154, 197.

- Taxis* (Jean-Baptiste de) (1590), 154.  
*Teillo*, voir *Puerto-Carrero*.  
*Tende* (Claude de Savoie, comte de Sommerive et de) (1569), 45, 54.  
*Tenissé*, mestre de camp d'infanterie (1590), 145.  
*Termes* (César-Auguste de Saint-Lary, baron de), mestre de camp d'infanterie (1589), 140, 144, 159.  
*Termes*, voir *Bellegarde*.  
*Théligny* (Louis de) (1569), 77.  
*Théligny*, voir *La Noüe*.  
*Thianges* (baron de) (1595), 192.  
*Thorigny* (Odet, comte de), lieutenant général de Normandie, gouverneur de Cherbourg (1595), 189.  
*Thorigny*, voir *Matignon*.  
*Tiercelin* (Adrien), seigneur de Brosses, mestre de camp d'infanterie, (1587), 108, 110, 112.  
*Tizon*, voir *Argence*.  
*Tolède* (Don Pedro de), ambassadeur du roi d'Espagne (1609), 276, 292.  
*Tolède*, voir *Albe*.  
*Torettes*, voir *Pisani*.  
*Tracy* (François d'Estutt de) (1569), 77.  
*Tremblecourt* (Louis de Beauveau de), mestre de camp d'infanterie (1590-1595), 145, 188, 196, 197.  
*Trémouille* (Claude de la), duc de Thouars (1587-1597), 101 à 105, 109, 126, 148, 189, 194, 207, 217.  
*Trémont* (1590), 150.  
*Tresnel* (marquis de), maréchal de camp (1610), 293.  
*Trockmorton*, ambassadeur d'Elizabeth d'Angleterre (1562), 2, 13.  
*Turenne*, voir *Bouillon*.

## U

- Uzès*, voir *Crussol*.

## V

- Val* (du), voir *Fontenay-Marsuil*.  
*Valette* (Bernard de Nogaret, duc de la), mestre de camp de la cavalerie légère (1568-1569), 43, 44, 54 à 57, 76.  
*Valette* (Nogaret de la) (1587), 122.  
*Valette* (la), voir *Epernon*.  
*Valirault* (François de), mestre de camp du régiment de Navarre (1589), 127.  
*Vallée* (Michel de la), lieutenant de l'artillerie (1600), 262.  
*Vallois*, capitaine d'infanterie (1569), 72.  
*Valois*, voir *Auvergne*.  
*Vaubécourt* (Henri de Nottancourt, comte de), mestre de camp d'infanterie (1598-1610), 250, 252, 274, 275, 277, 282.  
*Vaudrey*, voir *Mouy*.  
*Vauguyon* (Jean des Cars de la) (1569), 76.  
*Vega* (Emmanuel de), capitaine espagnol (1597), 232.  
*Velasco* (Fernando de), connétable de Castille, vice-roi du Milanais (1595), 188, 190, 196, 198.  
*Velasco* (Louis de), capitaine espagnol (1597), 234.  
*Vendôme* (César, duc de) (1617), 291.

*Vendôme*, voir *Chartres*.

*Vennes* (de), capitaine de Navarre (1620), 295.

*Versey* (marquis de), gouverneur de Conflans (1600), 261.

*Vérune*, gouverneur de Caen (1592), 177.

*Vic* (Dominique de), seigneur d'Ermenonville, vice-amiral de France (1590-1597), 143, 237, 243.

*Vierville* (François de Scépeaux de), maréchal de France (1569), 37, 83.

*Vienne*, voir *Clervant*.

*Vignolles-la-Hire* (Bertrand de), mestre de camp d'infanterie (1587-1600), 105, 109, 140, 144, 169, 250, 252, 259.

*Villars* (Honorat de Savoie, comte de Tende et Sommerive, marquis de), maréchal et amiral de France (1569-1595), 76, 80, 192.

*Villars* (André de Brancas, marquis de), gouverneur de Rouen, amiral de France (1591-1595), 157, 169 à 173, 181, 185, 192, 198, 201, 202, 204.

*Villeguier* (Maignelais de) (1569), 76.

*Villeroy* (Nicolas de Neufville), mestre de camp d'infanterie (1595-1600), 200.

*Virieu*, mestre de camp d'infanterie (1569), 78.

*Vitry* (Louis de l'Hôpital, marquis de), mestre de camp général de la cavalerie légère, capitaine aux gardes du corps (1591-1597), 158, 189, 195, 221.

*Vivans* (1587), 105.

*Vivonne*, voir *Pisani*.

## W

*Warwick* (Richard Nevil, comte de), gouverneur anglais du Havre (1562-1563), 11, 25.

## Z

*Zoppogna*, mestre de camp italien (1593), 201.

*Zuniga* (Antonio de), colonel d'infanterie espagnol (1590), 154.

### III

#### FIGURES

N <sup>os</sup>	Pages	Auteurs	
1	3	Gorski (d'après un croquis de Hardy de Périni).	<i>La lance et la pique à longueur de bois.</i> Charge d'un homme d'armes contre un corselet (1562).
2	4	id.	<i>Cheval-léger</i> , armé de la pistole. Il en a deux ; la seconde est dans la fonte d'arçon, à laquelle une poire à pou- dre est suspendue. C'est le cavalier gentilhomme, armé de toutes pièces, qu'on appellera bientôt <i>maître</i> , pour le distinguer du cavalier non noble, arquebusier ou carabin, qui n'a d'or- dinaire d'autre armure que la salade et la cuirasse.
3	5	id.	<i>Peloton d'arquebusiers à cheval</i> , se préparant à la charge par rang suc- cessif. Le capitaine et le lieutenant alignent le premier rang.
4	7	id.	<i>Les épées du cavalier et du fantassin ;</i> <i>l'arquebuse du cavalier à serpentin</i> , muni d'une mèche fixe.
5	9	Phillipoteaux. ( <i>Lis- kenne et Sauvan. Bi- bliothèque historique et militaire. Paris.</i> 1849.)	<i>Porte-enseigne</i> de la compagnie-colo- nelle du régiment de Picardie.
6	10	Vieille estampe.	<i>Deux escadres d'enfants perdus</i> , allant à l'escarmouche, l'arquebuse sur l'é- paule gauche et la fourquine dans la main droite. Le lieutenant, la portul- sane à la main, conduit la première escadre et le sergent, armé de la hal- lebarde, la deuxième.
7	12	Simon.	<i>Croquis de la campagne de 1562.</i>
8	15	Hardy de Périni.	<i>Croquis de la bataille de Dreux.</i> Les début de l'action (1562).
9	17	Fac-simile d'une vieille gravure de Porissin, reproduite	



- dans l'histoire et tactique des trois armes du général Favé. (Dumaine, 1845.)
- 10 21 Prince Louis-Napoléon Bonaparte. *Canonier chargeant par la culasse un demi-canon.*  
(*Etude sur le passé et l'avenir de l'artillerie.* Paris. Dumaine, 1846.)
- 11 24 Perissin. *Bataille de Dreux. La fin de l'action.*
- 12 29 Bourneuf. *Croquis d'ensemble de la campagne de 1567.*
- 13 32 Gorski. *Hallebardier des vieilles bandes de Piémont.*
- 14 35 Hardy de Périni. *Bataille de Saint-Denis (1567).*
- 15 38 Prince Louis. *Coulevrine en bronze.*
- 16 42 Gorski. *Arquebusier à cheval (1568), mèche en main, pot en tête, avec le fournilment porte-charges en sautoir et l'arquebuse en bandouillère.*
- 17 49 Hardy de Périni. *Croquis de la campagne de 1569.*
- 18 53 Paul Merle, d'après une estampe de la Bibliothèque nationale. *Pont de bateaux, tête de pont, camp d'infanterie et fortin (1569).*
- 19 54 Prince Louis. *Petit fauconneau.*
- 20 57 Janet. *Louis de Bourbon, prince de Condé (1569).*  
(*Histoire des princes de Condé, par le duc d'Aumale.* Paris, Calmann-Lévy.)
- 21 58 Philippoteaux. *Mousquetaire français, l'arme sur l'épaule, mèche en main, appuyé sur la fourquine. Il porte le morion, la cuirasse et la braconnière à lamelles, les chausses bouffantes, les bas drapés à jarretières, les souliers à crevés pour que l'eau n'y séjourne pas. L'amorçoir pour le bassinet est suspendu à son cou; le flasque est attaché au fournilment de cuir supportant les charges; un falsceau de mèches de rechange est passé dans le ceinturon qui soutient l'épée.*
- 22 63 Estampe de l'édition de 1588 de Michel Eysinger, *De Leone belgico.* *L'armée du Taciturne, en bataille sur trois lignes (1569).*
- 23 67 Gorski. *Mousquetaire tirant debout.*
- 24 68 id. *Sabre turc, épées et voulge à feu, avec platino à allex.*
- 25 71 Bourneuf. *Croquis de la Roche-l'Abeille.*

- 26 75 Portrait historique *L'amiral Coligny*, conservé à la bibliothèque de Genève.
- 27 77 Hardy de Périni. *Croquis de la bataille de Moncontour* (1569).
- 28 78 Prince Louis. *La moyenne coulevrine*.
- 29 79 Hardy de Périni. *Le val de la Dive*.
- 30 81 Walhausen. *Art militaire à cheval*. Edition de 1616. *Le limaçon des reîtres*. Chaque file de l'escadron passe au galop devant le front de l'ennemi en déchargeant le pistolet ou l'arquebuse et va ensuite se rallier, en rechargeant les armes, au point désigné par le capitaine.
- 31 85 Bourneuf. *Croquis d'Arnay-le-Duc*.
- 32 89 Vieille gravure. *Charles IX* (1572).
- 33 93 id. *Henri III* (1587).
- 34 96 Walhausen. *Marche en bataille de l'escadron précédé de ses éclaireurs*.
- 35 99 Hardy de Périni, d'après un modèle de l'arsenal de Venise. *Mitrailleuse du XVI<sup>e</sup> siècle*.
- 36 100 Simon. *Croquis du Gâtinais*.
- 37 101 id. *Coutras* (1587).
- 38 103 Prince Louis. *Le quart de canon ou persécuteur*.
- 39 105 Hardy de Périni. *Bataille de Coutras* (1587).
- 40 107 Philippoteaux. *Porte-cornette des cheuau-légers du roi de Navarre*.
- 41 109 Gorski. *Lancier albanais, chargeant en fourrageur*.
- 42 111 Portrait historique de la Galerie du duc d'Aumale. *Henri de Bourbon, prince de Condé* (1587).
- 43 121 Philippoteaux. *Cavalier lorrain du duc Henri de Guise*.
- 44 123 Vieille gravure. *Henri de Guise, le Balafre* (1588).
- 45 131 Hardy de Périni. *Dieppe et la vallée d'Arques*.
- 46 132 Prince Louis. *Le canon sifflant ou batte-mur*.
- 47 139 id. *L'émerillon*.
- 48 141 Simon. *Croquis d'Ivry*.
- 49 144 Vieille estampe. *La bataille d'Ivry* (1590). Avant l'action.
- 50 148 id. *La déroute de l'armée de la Ligue*.
- 51 153 Bourneuf, d'après une gravure du temps. *Panorama de Paris en 1590*.
- 52 156 Bourneuf, d'après Rubens. *Henri IV à 47 ans*.
- 53 158 Gorski. *Musquet de rempart à 6 coups, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*.
- 54 161 Bourneuf. *La frontière du nord-est en 1592*.
- 55 166 Philippoteaux. *Carabin espagnol, coiffé de la bourguignotte à visière et à mentonnière*.
- 56 171 Reproduction d'une estampe de la Bibliothèque nationale. *Le maréchal Armand de Biron dans son armure, le bâton de commandement à la main, la croix du Saint-Esprit sur la hanche droite*.
- 57 174 Hardy de Périni, d'après une fresque. *Epingole de marine à 8 coups, de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*.

- de la galerie des  
Uffizi à Florence.
- 58 177 Bourneuf, d'après Jacques Callot. *Une division navale en 1592.*
- 59 183 Gorski. *Mousquetaire tirant à genou.*
- 60 189 Hermann Weiss (*Kostumkunde*, Stuttgart, Ebner et Seubert, 1872). *Charles de Valois, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême (1595).*
- 61 191 Bourneuf. *Croquis de Fontaine-Française.*
- 62 193 Jean le Clerc; Bibliothèque Nationale, département des estampes. *Le maréchal Charles de Biron.*
- 63 199 Bourneuf. *Croquis de la campagne de 1595.*
- 64 201 Fac-simile d'une gravure de l'*Architectura militaris moderna* de Mathias Dogen. Elzevir, 1647. *L'ouverture de la tranchée.*
- 65 203 Maurice Vincens, d'après Callot. *Compagnie d'infanterie en bataille.*
- 66 208 Weiss. *Le cardinal-archiduc Albert d'Autriche, décoré de la Toison d'or et tenant à la main le sceptre de vice-roi des Pays-Bas espagnols (1596).*
- 67 211 Vieille estampe. *Le siège d'Amiens, par Henri IV, en 1597.*
- 68 215 Mathias Dogen. *Fort bastionné.*
- 69 217 Bourneuf, d'après Callot. *Au camp (1597).*
- 70 223 id. *Compagnie d'infanterie en marche (1597).*
- 71 225 Gorski. *Tête de colonne d'une compagnie d'arquebusiers à cheval. Le capitaine est précédé des arquebusiers de l'étrier; il est suivi de son écuyer, tenant un cheval de main, et de 3 trompettes, le lieutenant marche devant le premier rang de quatre dont le guide est le porte-cornette, portant le guidon de la compagnie dans le canon de son arquebuse.*
- 72 229 Mathias Dogen. *Cavalier de tranchée, remparé par une gabionnade et armé de 3 canons.*
- 73 233 Weiss. *Voiture de guerre blindée de cuir et approvisionnée d'outils pour ouvrir la route. Ainsi que l'indique l'esquisse, des pionniers l'accompagnent à cette intention.*
- 74 235 id. *Trois capitaines espagnols (1597).*
- 75 241 Estampe de la Bibliothèque Nationale. *Le duc Charles de Mayenne, roi de la Ligue, armé de toutes pièces et le bâton de commandement à la main.*

- 76 243 Weiss. *Porte-enseigne espagnol en tenue de parade (1597).*
- 77 245 Bourneuf. *Les Alpes de Savoie et du Dauphiné.*
- 78 251 Weiss. *Corselet (piquer) portant le morion, la double cuirasse et la braconnière.*
- 79 253 Mathias Dogen. *Front bastionné d'Errard de Bar-le-Duc.*
- 80 256 Bourneuf. *Campagne des Alpes de 1600.*
- 81 263 Bourneuf, d'après Edellack. *Sully, grand-maitre de l'artillerie et surintendant des finances.*
- 82 267 Mathias Dogen. *La tranchée en 1600.*
- 83 269 Bourneuf, d'après Callot. *L'infanterie en 1600; arquebusiers, mousquetaires et piquiers; le halberdier est un sergent.*
- 84 271 Weiss. *Charles-Emmanuel de Savoie en 1601.*
- 85 275 id. *Janissaires de Mahomet II.*
- 86 278 Général Favé. (*Histoire des progrès de l'artillerie.* Paris, Dumaine, 1862.) *Modèles réglementaires de l'artillerie royale en 1610.*
- 87 287 Weiss. *Commissaire des guerres en 1610.*
- 88 283 Gorski. *Le convoi et l'arrière-garde d'une compagnie d'arquebusiers en 1610.*
- 89 285 Weiss. *Cavalier moscovite de 1600.*
- 90 286 Vieille gravure. *Portrait populaire d'Henri IV.*
- 91 292 Weiss. *Concini, maréchal d'Ancre.*
- 92 294 *Croquis d'Angers. Les Ponts-de-Cé.*
- 93 296 Mathias Dogen. *Retranchement de campagne dont les embrasures sont formées par des papiers remplis de terre.*
- 94 299 Bourneuf, d'après Callot. *Marche de guerre d'un régiment d'infanterie de treize compagnies. La première pointe est formée par deux pelotons d'enfants perdus, tous mousquetaires. Deux colonnes distinctes, de 5 compagnies chacune, flanquent la marche; 3 compagnies, réunies à peu près au centre du régiment, en forment la réserve. Tous les éléments de la colonne de guerre sont disposés en échiquier et prêts à faire face à une attaque, de quelque côté qu'elle se présente.*
- 95 301 Estampe de la Bibliothèque Nationale. *François, seigneur de Bassompierre, marquis d'Harouel.*

# TABLE

## BATAILLES FRANÇAISES

### DEUXIÈME SÉRIE

De 1562 à 1620

#### CHAPITRE I<sup>er</sup>

##### LA GUERRE CIVILE

	Pages
Alliances avec l'étranger. — Méthodes de guerre de 1562. — Le Triumvirat. — Campagne de 1562. — Bataille de Dreux. — Edit d'Amboise. — Reprise du Havre aux Anglais. — Les carpoceaux.....	1

#### CHAPITRE II

##### LA MAJORITÉ DE CHARLES IX

Journée de Meaux. — L'armée royale en 1567. — Bataille de Saint-Denis. — Retour offensif de Condé. — Campagne d'hiver. — La nécessité huguenote. — Pointe des protestants sur Paris. — Cavalcade d'Houdan. — Le droit des gens en 1568. — Paix de Longjumeau.....	28
---	----

#### CHAPITRE III

##### LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ

La troisième guerre. — En Angoumois. — Retraite de Condé. — Passage de la Charente par l'armée de Monsieur. — Jarnac (13 mars 1569). — L'armée des princes.....	47
---	----

## CHAPITRE IV

## COLIGNY

Du Rhin à la Loire. — Les leçons du Taciturne. — Régiments français. — La Roche-l'Abeille (25 juin 1569). — En Poitou. — Moncontour (2 octobre 1569). — Le tour de France des Huguenots. — Paix de Saint-Germain. — La Saint-Barthélemy .....	60
---	----

## CHAPITRE V

## LE ROI DE NAVARRE

Les courses du Béarnais. — Guerre des trois Henri (1587). — L'armée étrangère. — La poursuite du duc de Guise. — Joyeuse. — Journée de Coutras (20 octobre 1587).....	91
---	----

## CHAPITRE VI

## LA SAINTE LIGUE

Henri le Balafre. — Vimory. — Auneau. — Renvoi des mercenaires étrangers. — Journée des Barricades. — Le dernier Valois (1589).....	114
---	-----

## CHAPITRE VII

## POUR LA COURONNE DE FRANCE

Campagne de Normandie (août-septembre 1589). — Les lignes de Dieppe. — Arques (21 septembre 1589). — Combats autour de Dieppe. — Pointe sur Paris. — Ivry (4 mars 1590).....	127
--	-----

## CHAPITRE VIII

## MAYENNE ET FARNÈSE

Défense de Paris (1590). — Le roi cheval-léger. — Aumale (5 février 1592). — Surprise de Bures. — Siège de Rouen. — Campagne d'Yvetot. — La retraite de Farnèse (mai-juillet 1592).....	152
---	-----

## CHAPITRE IX

## HENRI LE GRAND

Guerre avec l'Espagne. — Fontaine-Française (7 juin 1595). — Le connétable de Castille. — En Picardie. — Doullens (21 juillet 1595). — Campagne de 1596.....	186
--	-----

## CHAPITRE X

## LE SIÈGE D'AMIENS

Puerto-Carrero. — Camp de Biron. — L'armée du roi en 1597.	
--	--



— Attaque et défense d'Amiens. — L'armée de secours. — Surprise de Longpré. — Canonnade de Saint-Sauveur. — Retraite de l'Archiduc. — Capitulation. — Derniers ligneurs. — Edit de Nantes et paix de Vervins (1598).....	210
---	-----

## CHAPITRE XI

## LA GUERRE DE SAVOIE

Réformes militaires. — L'armée des Alpes. — Surprise de Bourg (13 avril 1600). — De Grenoble à Chambéry. — Conflans. — Les Tours-Charbonnières. — En Tarentaise. — Passage du Saint-Bernard. — Paix de Lyon (17 janvier 1601).....	249
---	-----

## CHAPITRE XII

## LE GRAND PROJET

Metz et Sedan. — Le duc de Sully. — Succession de Clèves. — Les armements de 1610. — Mort d'Henri IV.....	272
--	-----

## CHAPITRE XIII

## MARIE DE MÉDICIS

Le maréchal d'Ancre. — Voyage de Bordeaux. — Révolte de 1617. — Le duc de Luynes. — Les Ponts-de-Cé (7 août 1620). — Paix d'Angoulême.....	287
--	-----

## Répertoire alphabétique.

## I

<i>Art et histoire militaires de 1562 à 1620</i> .....	303
--	-----

## II

<i>Gens de guerre</i> .....	331
-----------------------------	-----

## III

<i>Figures</i> .....	318
----------------------	-----



29 October 10f